
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0869


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES

PSAUMES

ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

I

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE

LES
PSAUMES
ÉTUDIÉS
EN VUE DE LA PRÉDICATION

Par M. l'abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT PAUL et de JÉSUS-CHRIST étudiés en vue de la Prédication

Ouvrage honoré des Approbations
de NN. SS. les Évêques d'Arras et de Luçon

HUITIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS
BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS
69, rue de Rennes, 69

—

1889

AVANT-PROPOS

Nous ne dirons qu'un mot de ce nouveau travail, analogue aux deux précédents par le but, la marche, la méthode, supérieur peut-être à ses devanciers par la variété des matières, l'éclat des doctrines, le coloris du style, la vivacité de l'allure et la chaleur du mouvement. Comment toucher à ces flammes sans en ressentir l'influence? Comment étudier ce lyrisme sans se laisser quelque peu emporter à ses magnifiques essors?

Et tel est, selon nous, le fruit que nos indulgents lecteurs pourront retirer de notre nouvel ouvrage. Peut-être nous feront-ils un reproche fondé de reproduire certaines doctrines déjà traitées dans nos précédents livres. Mais comment varier, quand Dieu n'a eu qu'une pensée, une volonté, une œuvre, quand son Verbe incarné concentre et épuise toutes

les doctrines, remplit à lui seul le ciel et la terre, le temps et l'éternité? Peut-être encore trouvera-t-on notre exposition des Psaumes bien faible à côté des profonds et vastes commentaires qui en ont été faits. Un avantage qui ne saurait être discuté nous conciliera toutes les bienveillances et nous méritera tous les pardons : notre œuvre recueille, dispose, met en relief, prépare en un mot pour la chaire chrétienne, les magnificences toutes divines du plus beau des livres de l'Ancien Testament. Nous avons, le premier, tenté cette difficile synthèse : on nous pardonnera d'avoir beaucoup osé.

Peut-être est-il aisé de s'approprier puissamment la doctrine chrétienne : les sources abondent, les expositions sont infinies; mais l'éclat, mais le mouvement, mais cette beauté qui attache, cette magnificence qui étonne, ce feu qui dévore, cette impétuosité et ces essors où les âmes sont emportées et ravies, tout ce qui constitue une prédication brillante en même temps que forte et substantielle, vive et piquante tout en restant grande et sainte, qui fera trouver ce trésor, qui initiera à cette splendeur réservée ? Sachons-le, Celui-là seul « qui a la science de la voix, » et dont l'Écriture émane.

Or, de tous les livres de l'Écriture, le plus

rempli de ces qualités diverses, n'est-il pas le livre des Psaumes ?

C'est lui que nous avons essayé de présenter dans ses plus splendides richesses et ses plus exquises beautés, et nous nous sommes préparé à ce travail comme nous l'avions fait pour notre livre sur saint Paul, en étudiant les commentaires de nos Docteurs, entre tous, de saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Eusèbe, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin.

Ces inimitables Maîtres ne commentent jamais sèchement ni étroitement; sous la lettre, les plus vastes doctrines, les révélations les plus hautes leur apparaissent, et souvent, dans l'étroite limite de quelques versets, ils nous montrent accumulées à profusion toutes les richesses du dogme et de la morale.

Puissions-nous avoir quelque peu embrassé ces puissantes étendues, rendu sans les trop défleurir ces suavités délicieuses, écrit un livre qui, en servant nos frères, nous fasse aimer de notre Père qui est dans les cieux !

ÉTUDE GÉNÉRALE DES PSAUMES

Ce que le Psalmiste dit du Créateur, qui, après avoir multiplié les merveilles avec une profusion si divine, les a toutes réunies et surpassées dans un chef-d'œuvre suprême, *memoriam fecit mirabilium suorum*[1], s'applique au livre des Psaumes dans une frappante vérité. Le reste de l'Écriture renferme, semées partout à profusion, les merveilles de la divine parole; le livre des Psaumes les rappelle toutes, les résume, les fait étinceler d'un nouvel et plus magnifique éclat, *memoriam fecit mirabilium.*

Quel est le grand objet qui remplit l'Écriture? Assurément c'est Dieu: Dieu connu et adoré dans ses perfections et les sublimités de son Être ; dans cette puissance infinie qui d'un mot fait jaillir les mondes, dans cette sagesse infinie qui les gouverne, et, « d'une extrémité à l'autre des choses, atteint chaque être et le mène avec une douceur suave et une irrésistible force [2], » dans cette miséricorde infinie qui se verse à flots intarissables, « *remplit toute créature de bénédiction*, » dans cette justice qui régit tout avec « poids et mesure, » « a l'œil ouvert sur les enfants des hommes, » et « rend

[1] Psal. CX. — [2] Sapient. VIII.

à chacun selon ses œuvres. » Puissance, Sagesse, Bonté, Justice, voilà le Dieu de l'Ecriture, et tel est aussi le Dieu que nous révèlent les Psaumes, et dont est rempli et déborde, pour ainsi s'exprimer, chacun de ces divins cantiques.

Après ce regard, le plus profond et le plus sublime, jeté sur les perfections de Dieu, le livre des Psaumes, résumant magnifiquement les livres historiques de l'Ancien Testament, parcourt, pour en chanter la gloire, les œuvres qu'il plut au Très-Haut d'accomplir, et les créations diverses par lesquelles il daigna révéler au dehors ses perfections intimes et ses magnificences cachées [1].

Mais l'œuvre par excellence de Dieu, celle à laquelle toutes les autres se rapportent, pour n'en former d'un bout à l'autre des temps que la préparation ou la consommation et le complet achèvement, c'est l'Incarnation de son Verbe. Saint Augustin a pu dire de la Loi ancienne qu'elle était « pleine du Christ, » *tota lex gravida Christo;* ce que préparait, préfigurait, annonçait, de l'Homme-Dieu, l'Écriture ancienne, la nouvelle le voit, le touche, le raconte dans la plus vivante actualité : « ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, ce qui a été manifesté de cette vie, nous l'avons vu et nous l'attestons [2]. » Ainsi toute l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse, se rapporte à la personne et aux œuvres du Dieu Incarné ; et le livre des Psaumes, résumé de l'Écriture,

[1] Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. (Rom. I, 20.) — [2] I Joan. I, 1

n'a pas d'autre objet; lui aussi, et par excellence, est « plein du Christ. » Jésus-Christ y apparaît sous toutes les images, dans toutes les prophéties ; il fait le fond sacré de ces chants mystérieux dont la plupart ne s'expliquent dans leur clarté dernière et leur plénitude qu'à la condition de se rapporter au Christ Fils de Dieu.

Si Jésus-Christ est le grand œuvre de Dieu, l'Église est à son tour le grand œuvre de Jésus-Christ. Les Psaumes ne la séparent pas de son divin Fondateur. Ils la voient sortir vivante et immaculée de l'agonie du Calvaire [1], ils la contemplent, Reine pleine de beauté et de gloire, assise sur un trône à côté du Roi. Née de sa vie, extension, continuation de tout lui-même à travers le monde et les siècles, l'Église est la dépositaire divine de sa vérité, de sa grâce, de ses pouvoirs. Quand elle parle, c'est Lui qui parle ; quand elle sauve, par les sacrements, une humanité coupable et déchue, c'est que de lui s'échappent des forces vivificatrices et des puissances de salut. Quand elle commande, c'est en son nom, sur son ordre, et revêtue de ses pouvoirs souverains. Le Psalmiste a entrevu toutes ces choses, et il les chante dans les transports de l'admiration. Il chante aussi l'établissement merveilleux de cette Église dans le monde, et comment ses divines faiblesses triomphèrent de toutes les forces humaines; comment, à son approche, les empires s'écroulèrent, les grands abîmes furent émus, les colossales montagnes de grandeur, de puissance, d'orgueil humains furent déracinées et précipitées au milieu de commotions épouvantables, dans l'océan de la puissance de Dieu. C'est aussi l'Eglise qui accueille le pauvre, relève le faible, protége le déshérité,

[1] Psal. XXI.

évangélise et transfigure l'esclave; elle encore qui, d'un monde livré à un égoïsme sans mesure, fait une société dont tous les dévouements et tous les héroïsmes forment l'histoire et constituent la vie.

Dieu, Jésus-Christ, l'Église : à ces trois grands objets des chants inspirés du Psalmiste s'ajoute un quatrième qui les complète et les couronne : l'homme et ses destinées. Si l'Écriture entière « illumine la vie, » selon la belle et profonde expression de saint Paul; si elle dévoile à l'homme son origine, sa nature, ses devoirs et ses destinées; si seule elle verse sur ces abîmes une lumière que l'impuissance humaine leur a toujours refusée, on peut dire que le livre des Psaumes est le foyer le plus intense de cette lumière et le plus complet résumé des révélations de Dieu. Toutes les obscurités s'évanouissent à ce pénétrant et irrésistible éclat. Dans les Psaumes nous voyons l'homme sortir des mains divines, « couronné d'honneur et de gloire, » sous la splendide tunique de sa première innocence, et le diadème de sa puissante royauté. Nous admirons la structure de son corps qu'une main divine façonne avec complaisance et amour; nous admirons infiniment plus encore son âme, image de la substance de Dieu, souffle de sa bouche, et soupir mystérieux de son cœur, l'âme créée pour connaître, aimer et servir le Dieu des mondes, vivre de sa propre vie, se revêtir de sa propre gloire, et posséder sa propre félicité. Mais l'homme, *alors qu'il est comblé d'honneur, ne le sait pas comprendre* [1], il tombe dans un abîme de péché et de misère, et la lyre du Psalmiste n'a plus, pour cette créature déchue et torturée, que des chants lugubres et des cantiques de mort. Pourtant

[1] Psal. XLVIII.

quelque sombres et désespérés qu'ils paraissent, ces chants sont toujours traversés par un rayon d'espérance ; toujours la vision bienfaisante d'un Rédempteur en tempère la terrifiante horreur. L'homme tombé en Adam se relève en Jésus-Christ, et les Psaumes font pressentir ce que saint Paul établira avec tant de force et de magnificence: « où a abondé la faute, la grâce a surabondé. » Rachetée, illuminée, transfigurée, par la prédication, l'exemple et l'onction de l'Homme-Dieu, l'humanité connait et pratique des vertus nouvelles et inouïes. Ce que pas un sage n'avait même rêvé, ce que la raison humaine déclarait impossible, la loi chrétienne l'a rendu si naturel, si vulgaire, si indispensable, que pas un des vrais fils de l'Église ne juge un instant s'en pouvoir exempter. Et que sont ces vertus si inaccessibles aux seules forces de l'homme, si abhorrées du monde, patrimoine réservé des seuls enfants de Dieu, fleurs divines que porte seul le sol de la Rédemption ? l'Evangile en retrace la vive et précise image, il en dresse la liste complète et en donne l'exacte définition : les Psaumes en font respirer un premier parfum à la terre, et en font voir de loin comme un premier éclat. C'est l'amour de Dieu par-dessus toute chose ; c'est le soupir de l'âme qui dans le monde voit un exil, c'est un essor vers une autre patrie, c'est l'ardent appel de l'espérance et du désir, c'est le mépris des biens terrestres, c'est l'embrassement héroïque de la pauvreté. « Bienheureux les pauvres en esprit [1], » dit l'Évangile. « Bienheureux qui comprend le pauvre et l'indigent, » chantent les Psaumes. L'Évangile dira encore: « Bienheureux les doux [2] ! » David avait depuis mille ans rappelé à Dieu,

[1] Math. — [2] Math.

comme un titre à la miséricorde, « Sa grande douceur : » *memento omnis mansuetudinis ejus*[1]. L'Évangile célèbre le bonheur des âmes affamées de la justice, et qui ressentent l'inextinguible soif de la sainteté : David ne cesse de chanter le bonheur que goûte l'âme fidèle dans l'observance de la loi de Dieu. Disons, sans davantage poursuivre un trop long parallèle, que chaque révélation de l'Évangile a dans les Psaumes son annonce et comme sa préface. Si l'Évangile a inondé le monde de l'éblouissant éclat du plein midi, les âmes ont trouvé dans les Psaumes les teintes adoucies d'une aurore, dont la splendide lumière fait pressentir un beau jour.

Tantôt les Psaumes, s'élevant d'un sublime essor jusqu'aux plus hauts sommets de l'amour pur, célèbrent les infinies beautés de l'Essence divine, et invitent nos cœurs à aimer Dieu par cette raison, la plus profonde et la plus désintéressée de toutes, *qu'il est notre Dieu:* le plus souvent, s'accommodant mieux à notre faiblesse, ils nous invitent à la pratique de la loi sainte par la vue fortifiante des récompenses à venir : *propter retributionem*[2]. Jamais ces chants ne deviennent plus magnifiques que quand ils nous dévoilent les secrets de la justice, la richesse des rémunérations divines, et les péripéties terrifiantes du jugement. Le regard du Psalmiste a tout scruté, tout pénétré, tout aperçu, des abîmes de nos destinées finales. Après nous avoir signalé ce règne de Dieu planant sur chacun de nos actes, ce regard du Très-Haut incessamment fixé sur les enfants des hommes, *afin de voir s'il en est qui ont l'intelligence et qui recherchent Dieu*[3] ; après nous avoir fait, pour ainsi parler, toucher du doigt la folie de l'in-

[1] Psal. CXXXI. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. XIII.

crédule qui a dit dans son cœur : « Dieu n'est pas, » ou encore : « Dieu ne voit pas, » ou encore : « Dieu ne s'inquiète et ne recherche pas, » le Psalmiste nous entr'ouvre les mystérieuses terreurs du jugement, si affreux aux uns, si suave et si glorieux aux autres. Aucune partie de l'Écriture n'a plus complétement résumé et plus puissamment dépeint les scènes qui composent ce formidable drame, les signes qui le précèdent, l'appareil qui l'entoure, le juge qui y siége, les témoins qui y sont appelés, les prévenus qui y comparaissent, les causes qui s'y débattent, les sentences qui s'y rendent, les terreurs qui s'y subissent, les expiations qui y saisissent les coupables, les triomphales couronnes qui y ceignent les justes. Pour le regard d'aigle du Psalmiste, les siècles sont déjà franchis, la borne des temps est atteinte, et l'humanité, citée tout entière, dans toute la suite de ses générations, rend compte à son Souverain Juge du bien ou du mal dont elle a amassé durant l'épreuve le formidable trésor.

Telle est la destinée de l'homme. Créé pour Dieu, l'homme le doit servir sur la terre, afin de l'aller posséder dans le ciel. Déifié par le Christ, et, comme le dit le Psalmiste, *couronné de gloire et d'honneur* [1], fait prince, fait roi, fait fils de Dieu, constitué héritier de la couronne divine, et destiné aux inénarrables splendeurs d'un trône possédé en commun avec Dieu, l'homme doit mener, durant l'épreuve, une vie digne d'une si haute fortune, et lui, que le Très-Haut salue du nom de « Fils » et de « Dieu [2], » ne doit plus traiter Dieu

[1] Gloria et honore coronasti eum. — [2] Ego dixi : dii estis, et filii Excelsi omnes. (Psal. LXXXI.) — Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine; dedisti lætitiam in corde meo. (Psal. IV,7.)

qu'en fils, et ne se plus conduire envers Dieu qu'en dieu.

C'est le dernier mot des Psaumes. Ainsi nous mènent-ils des merveilles de la Création aux merveilles plus éclatantes et plus chères de la Rédemption ; du Dieu qui tire le monde du néant, au Dieu, plus magnifique en miséricorde, qui le rachète du crime et du supplice éternel. Ainsi, à travers la vie sainte et les vivifiants préceptes de la loi, nous font-ils aboutir à la gloire qui couronne la vertu victorieuse et la béatifie dans les cieux. Reprenons une à une ces merveilles, et développons-les, le texte des Psaumes à la main.

I

Les Psaumes chantent à la fois Dieu dans ses perfections, et Dieu dans ses œuvres. Tantôt le Psalmiste jette sur l'Essence divine et ses plus grands attributs le regard de l'admiration ou de la crainte, tantôt il cherche, dans le spectacle de la Création ou la conduite de la Providence à travers l'histoire humaine, ses sujets de louange, d'adoration et d'amour. S'il nous était possible d'imposer quelque ordre aux saillies impétueuses de ce lyrisme divin, nous dirions volontiers que, chantant Dieu dans ses perfections, les Psaumes célèbrent tantôt sa puissance, tantôt sa miséricorde, tantôt sa justice, parfois sa sagesse, parfois sa domination souveraine ; — chantant Dieu dans ses œuvres, ils racontent à la fois les œuvres du passé et projettent une lumière toute prophétique sur celles qui rempliront l'avenir.

Que Dieu est grand! *terribiliter magnificatus*[1], dit le

[1] Psal. CXXXVIII, 14.

Psalmiste. Sa puissance est d'une extrémité à l'autre du monde. D'un bout à l'autre du monde, sa gloire retentit et sa louange est chantée : *De l'orient à l'occident le nom du Seigneur est célébré*[1]. Au plus haut des Cieux sa louange se fait entendre : *Les Cieux chantent la gloire du Seigneur, et le firmament publie l'œuvre de ses mains. Le jour en instruit le jour, la nuit le révèle à la nuit*[2]. Ici-bas, un immense concert s'organise, une acclamation universelle traverse la terre et projette ses échos dans tous les siècles : *Pas une langue, pas un idiome qui n'ait ouï ces voix ; dans la terre entière cette acclamation a retenti, jusqu'aux extrémités du monde ces accents se sont fait entendre.* Et qui forme ce chœur ? D'où s'échappe cette harmonie triomphale ? Tous les êtres bénissent leur Créateur, chaque monde éclate en exultation et en louange, l'univers entier est une lyre qui vibre sous les doigts de Dieu et chante perpétuellement à sa gloire l'hymne mystérieux dont les pécheurs n'étoufferont jamais les échos vainqueurs. *Louez Dieu du plus haut des Cieux! Louez-le dans les hauteurs! Louez-le, vous tous, ô ses anges! Louez-le, ses vertus.... Et sur la terre aussi, louez le Seigneur. Louez-le, soleil, et vous, ô lune, et vous, étoiles lumineuses! Cieux des cieux, louez le Seigneur, astres qui brillez au sommet du firmament. Car il a dit, et tout a été fait; il a donné un ordre, et tout a été créé. Et tous ces êtres il les a rendus inébranlables à jamais ; il leur a donné des lois qu'ils ne violeront point. Habitants de la terre, louez le Seigneur! monstres marins,*

[1] A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini. (Psal. CXII.) — [2] Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. (Psal. XVIII.)

vastes abîmes, foudre, grêle, neiges, vapeurs, vents des tempêtes qui accomplissez ses ordres, montagnes, et vous, collines, arbres fruitiers, et vous tous, cèdres des hauteurs, animaux sauvages et domestiques, reptiles, oiseaux aux mille plumages; rois de la terre et tous les peuples, et vous tous, juges du monde, jeunes gens et jeunes vierges, vieillards et enfants, que tous louent le Seigneur[1] !

I. — Ce que célèbre ainsi l'universalité des êtres, c'est le Dieu Créateur. Le monde est comme un grand livre ouvert devant l'intelligence de l'homme; l'univers est comme un vêtement splendide dont s'est revêtue l'invisible et inaccessible Essence divine. Dieu, en créant le monde, y a gravé son nom en caractères ineffaçables. *Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre!* Comme la création parle de vous! Comme les merveilles de la nature publient votre existence et vos perfections, et les démontrent avec une irréfutable logique! *Vous vous êtes vêtu de la lumière comme d'un vêtement;* et, soutenus de pareilles preuves, démontrés par des arguments si victorieux, visibles et palpables en des œuvres si divines, *vos témoignages sont devenus croyables à l'excès.* Le Psalmiste se charge d'expliquer par avance le mot de l'Apôtre : « Ce que Dieu a d'invisible est devenu clair à l'intelligence et visible au regard par la création du monde, par tous les êtres qui ont été faits. »

Dieu est visible dans l'œuvre elle-même : il l'est encore dans la manière dont il y reste vivant et y prolonge son invincible et universel empire.

[1] Psal. CXLVIII.

1. Tout parle de Dieu dans la création, tout proclame son existence, tout « chante la gloire » de ses perfections. Là se fait voir l'image de son infini ; là est empreint partout le cachet de son industrie merveilleuse ; et le *fini* de l'ouvrage oblige de conclure à l'habileté divine de l'ouvrier ; des lois, multipliées à l'infini et néanmoins réduites à une unité et à une simplicité étonnantes, retiennent cette machine immense dans un ordre et une harmonie invariables, en régularisent tous les mouvements, en maintiennent l'équilibre, en dirigent la marche, et lui conservent, à travers les siècles, l'intégrité de ses forces et la puissance de son activité, Dans ce vaste ensemble tout n'est pas également accessible au regard de l'homme. Des abîmes s'y rencontrent que notre intelligence ne peut franchir, des obscurités impénétrables nous avertissent que l'univers n'est ni de l'homme ni à l'homme, mais que l'homme y est le locataire de Dieu. Et ainsi ce grand livre de la création nous fait lire Dieu également dans toutes ses pages : dans les plus claires et les plus lumineuses, *Dieu se revêt de la lumière comme d'un vêtement* [1] ; dans les plus mystérieuses, il se dérobe à nos investigations, impose une borne victorieuse aux prétentions de notre raison superbe, et se montre à nous d'autant plus Dieu que nous le pouvons moins apercevoir. C'est alors pour nous le Dieu *caché dans les nuées du ciel* [2]. Ainsi, immensité, perfection, harmonie, mystère : tels sont les caractères de l'œuvre de Dieu, la marque de son action souveraine, et comme le sceau royal apposé à sa possession.

Je contemplerai vos cieux, la lune et les étoiles que vous

In sole posuit tabernaculum suum. (Psal. XVIII.) — [2] Posuit tenebras latibulum suum. (Psal. XVII.)

avez fondées. Les cieux!..... Quelles immensités cache ce mot! quels abîmes il recouvre! Par delà tous les horizons connus, derrière toutes les bornes appréciables, s'étend un océan enflammé, dont l'œil de Dieu peut seul mesurer l'infini. D'innombrables îles de lumières y étincellent, des mondes de feu s'y meuvent, des flots y roulent, dont la course impétueuse franchit d'incommensurables distances. Quand l'œil de l'homme touche ces profondeurs et scrute ces abîmes, il en redescend bientôt vaincu; quand l'homme y élève sa raison plus puissante que son regard, cette raison frissonne et palpite devant des gouffres sans fond, l'infini la submerge, et, selon le mot du texte sacré, *elle est écrasée par la gloire*. Seul le Dieu qui a créé ces immensités les peut embrasser du regard, seul il y connaît et y nomme les milliers de mondes que sa force y a lancés et que sa puissance y soutient. C'est le Dieu *des armées*, c'est le Dieu *qui compte la multitude des étoiles, et qui leur donne à toutes leur nom* [1]. Aussi *est-il grand notre Dieu, et grande est sa force; et sans limite, sans nombre possible, est sa sagesse.* Dans leurs solitudes inconnues les astres le chantent, *l'abîme tressaille de joie* [2], et l'immensité célèbre son infinie puissance.

Voici la vaste mer qui étend au loin ses bras immenses [3]. A l'immensité des cieux correspond l'immensité des océans et des mers; et l'une et l'autre proclament l'invisible grandeur du Dieu qui en étend à l'infini les limi-

[1] Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat. Magnus Dominus noster, et magna virtus ejus, et sapientiæ ejus non est numerus. (Psal. CXLVI.) — [2] Laudate de terra ...omnes abyssi. (Psal. CXLVIII.) — [3] Hoc mare magnum et spatiosum manibus. Illic reptilia quorum non est numerus. Animalia pusilla cum magnis. Illic naves pertransibunt. (Psal. CIII.)

tes. Quelle majesté superbe à ces flots sans rivages ! Quelle vaste idée de l'Essence divine nous donnent ces incommensurables étendues des mers ! Et dans ces mers, quelles grandioses scènes ! Quels drames gigantesques, où Dieu déroule sa puissance, et représente son invincible et formidable force! *Voix du Seigneur sur les eaux. Le Dieu de majesté a tonné ; le Seigneur a tonné sur les grandes eaux*[1]. De même « qu'à son regard la terre tremble,[2] » de même à son souffle la tempête s'élève et déchaîne ses fureurs. *Il dit, et l'esprit de la tempête s'est tenu prêt, et les flots se sont soulevés: ils montent jusqu'aux Cieux ; ils descendent jusqu'aux abîmes*[3]...... *Les eaux, ô Dieu, les eaux ont élevé leur voix; les eaux ont soulevé leurs vagues, et le fracas des flots a été entendu. Admirables sont ces soulèvements de la mer ; plus admirable encore est le Seigneur au plus haut des Cieux*[4].

Or, du sein des eaux Dieu a fait surgir les continents, vastes eux-mêmes comme les mers, et présentant aux enfants des hommes leurs plaines et leurs montagnes, leurs riantes oasis ou leurs mornes solitudes, leurs terres fécondes ou leurs arides rochers. *Dieu a donné la terre aux enfants des hommes*, mais il la leur a donnée toute remplie de sa puissance, toute marquée de son sceau, soumise tout entière à sa domination souveraine : *la*

[1] Vox Domini super aquas; Deus majestatis intonuit; Dominus super aquas multas. (Psal. XXVIII.) — [2] Qui respicit terram et facit eam tremere. (Psal. CIII.) — [3] Dixit et stetit spiritus procellæ et exaltati sunt fluctus ejus. Ascendunt usque ad cœlos et descendunt usque ad abyssos. (Psal. CVI.) — [4] Elevaverunt flumina, Domine, elevaverunt vocem suam. Elevaverunt flumina fluctus suos, a vocibus aquarum multarum. Mirabiles elationes maris! Mirabilis in altis Dominus! (Psal. XCII.)

terre est au Seigneur avec toute sa plénitude. Elle se balance dans l'immensité, n'ayant d'autre fondement que la parole divine, d'autre appui que son immuable volonté. *Il a affermi le globe de la terre, elle ne sera ébranlée à jamais. Il a affermi la terre sur ses fondements, jamais elle ne s'inclinera.* Sur la terre quelles immensités! Partout quelles vivantes images de l'infini de Dieu! quelles vastes solitudes! quels incommensurables abîmes! Voyez se dresser jusqu'aux cieux ces géants des montagnes qui cachent dans les nuées leurs fronts dénudés ou blanchis d'une neige éternelle. Ailleurs des plaines fertiles réunissent par milliers dans leurs opulents contours les hommes que nourrit durant les siècles leur inépuisable fécondité. *Dieu a donné la terre aux enfants des hommes.* Et de même *qu'il a multiplié comme à l'infini les enfants des hommes*, de même il leur a donné pour patrimoine et pour héritage de vastes domaines et d'immenses champs de culture, d'industrie, et d'activité. *Combien magnifiques sont vos œuvres, ô Seigneur! toute la terre est pleine de votre empire. Il est grand le Seigneur notre Dieu; il est grand notre roi, par-dessus les dieux. Dans sa main sont les abîmes de la terre, et les cimes des montagnes sont à lui. La mer lui appartient, c'est lui qui l'a faite; ses doigts ont formé les continents. Venez, prosternons-nous et adorons, fléchissons le genou devant Jéhovah, notre Créateur*[1]. Tel est le terme de cette contemplation grandiose; tel est le cri d'admiration que fait jaillir de l'âme la vue des immensités de la nature.

[1] Deus magnus Dominus, et rex magnus super omnes deos quia in manu ejus sunt omnes fines terræ, et altitudines montium ipsius sunt. Quoniam ipsius est mare, et ipse fecit illud, et siccam manus ejus formaverunt. (Psal. XCIV.)

Mais si Dieu se montre admirable dans ces immensités, il ne l'est pas moins dans la délicatesse exquise et le fini merveilleux de tous les détails de ce grand ouvrage. La même main qui a étendu les océans et les mers, dépose sur le calice des fleurs la goutte de rosée qui y tremble ; et Celui qui a porté jusqu'aux cieux les gigantesques montagnes, a mis un art infini à découper l'aile du papillon. Le moindre insecte est tout un monde de merveilles ; toute la sagesse et la puissance du Créateur se font lire dans les prodiges des infiniment petits. Réunissez tout ce que la création rassemble d'objets charmants, de spectacles gracieux, de scènes délicieuses, passez en revue toutes les beautés délicates de la nature, les charmes exquis répandus dans chaque règne, les grâces printanières de la campagne, le coloris et le parfum des fleurs, les reflets et les jeux de la lumière, l'éclat des diamants, la sereine beauté du feuillage, l'azur du ciel, le limpide regard des astres, ces fleurs et ces diamants d'en haut, par-dessus tout le visage de l'homme que le Créateur a fait plus beau lui seul que toutes les beautés de l'univers matériel réunies, — tout ce splendide et suave ensemble célèbre la Beauté incréée, dont les autres émanent comme des reflets lointains et affaiblis: tout chante le Dieu qui a créé l'univers, non-seulement « avec une vaste puissance, mais aussi avec une exquise suavité : » *attingit a fine usque in finem fortiter, et disponit omnia suaviter.*

Mais voici que Dieu se montre dans son œuvre encore par un nouveau côté. Sa sagesse y éclate de toutes parts: l'univers est l'œuvre d'une intelligence supérieure et « sans limite, » comme parle le Psalmiste : *sapientiæ non est numerus.* Le même Psalmiste s'écriait : *Seigneur, vous avez tout fait avec sagesse!* et il consacrait

un chant tout entier à célébrer l'ordre et l'harmonie qui régissent le monde, et les lois admirables qui président à l'existence de tous les êtres. Parcourez l'univers, scrutez-en les détails ou contemplez-en l'ensemble, étudiez chacun des règnes de la nature, interrogez tour à tour les vastes cieux ou la plus fragile fleur, dérobez aux astres le secret de leur destinée et les lois qui les emportent dans des mouvements si impétueux et pourtant si réglés, passez de ces grandes choses au plus chétif insecte qui cache sous le brin d'herbe les merveilles de son organisation, et les merveilles plus grandes de son instinct et de ses travaux : — partout vous apparaîtra une sagesse divine, seule capable d'ordonner si parfaitement un si immense ensemble, de retenir une variété si infinie dans une unité si absolue, en un mot de régir, par des lois si puissantes et si merveilleusement appropriées, des êtres si innombrables, si divers, et en apparence si opposés. De toute la création s'échappe ce cri de louange : *O Seigneur, vous avez tout fait avec sagesse* [1] ; et : *Votre sagesse, o Dieu, est infinie!* Fréquemment dans les Psaumes on chante le *Dieu des armées*, c'est-à-dire le Dieu qui a créé et qui régit l'immense armée des astres. Quel ordre dans cette armée! quelle précision dans chacune de ses évolutions, et jusque dans le moindre de ses mouvements ! quelle discipline dans ce vaste corps qui parcourt depuis les siècles l'immensité du ciel ! Pas une étoile dont Dieu ne règle la course impétueuse, pas un soleil dont Dieu n'ait tracé l'orbe brûlant et que sa main n'ait lancé, « comme un géant, » dans son inscrutable carrière. Quelles lois puissantes soutiennent au

[1] Omnia in sapientia fecisti. (Psal. CIII.)

firmament le réservoir des grandes eaux! Quelles autres déterminent l'apparent désordre des vents, des foudres, des tempêtes! *O mon âme, bénis le Seigneur! Dieu, mon Dieu, que vous êtes magnifique! vous vous êtes revêtu de gloire et de majesté, couvert de la lumière comme d'un vêtement; vous déployez les cieux comme une tente, vous entourez d'eau leur face: des nuées vous faites votre char; vous volez sur les ailes des vents, les tempêtes sont vos ministres, vos messagers sont les brûlants éclairs* [1]. La terre est soutenue par la même main divine, elle se balance harmonieusement dans l'espace; d'admirables lois d'équilibre la soutiennent sans appui apparent dans l'immensité. Dieu *a établi la terre sur ses propres fondements, et elle ne sera jamais ébranlée.* Quelle sagesse a fait surgir les montagnes et creusé les vallons! Les montagnes servent à la terre de gigantesque charpente; elles lui sont ce que sont les os au corps humain. Leurs sommets couverts de neiges et de glaciers deviennent d'inépuisables réservoirs; les fleuves s'y forment, les fontaines s'y entretiennent, et les eaux nourricières en découlent perpétuellement. *Les eaux couleront dans l'intervalle des montagnes* [2]. Ainsi par le jeu de la plus grandiose cascade, la terre entière se trouve inondée et vivifiée. Les cieux versent aux sommets des montagnes leurs eaux profondes, de ces sommets ces eaux s'écoulent dans les campagnes et descendent jusqu'au fond

[1] Benedic, anima mea Domino! Domine Deus meus magnificatus es vehementer. Confessionem et decorem induisti; amictus lumine sicut vestimento. Extendens cœlum sicut pellem, qui tegis aquis superiora ejus. Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum. Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem. (Psal. CIII.) — [2] Inter medium montium pertransibunt aquæ. (Psal. CIII.)

des vallées. *Du haut des cieux vous arrosez les montagnes ; par les montagnes s'échappent les eaux, et ces eaux, vous les faites couler jusque dans les vallons* [1]. Ainsi *la terre entière se rassasie du fruit de vos œuvres.* En élevant les montagnes et en isolant leurs inaccessibles sommets, la sagesse divine préparait des retraites aux bêtes que la domesticité ne devait pas asservir. L'aigle devait y protéger la liberté de son essor, et le cerf timide y trouver un abri contre ses terreurs. *Là, les oiseaux du ciel placeront leurs demeures, et du milieu des rochers ils feront entendre leurs voix* [2]... *Les hautes montagnes servent de retraite aux cerfs, les rochers sont l'asile du hérisson* [3]. Aux montagnes encore à nous prodiguer leurs arbres séculaires, et à nous fournir ainsi d'inépuisables matériaux à nos œuvres : *là seront nourris les cèdres du Liban* [4]. Quelle sagesse a doucement aplani sous la charrue de l'homme les terres cultivables ! quelle sagesse a distribué selon la variété des terroirs la variété des cultures ! Ici, sous un ciel limpide et chaud, l'olivier mûrira, pour nos multiples besoins, son fruit si doux. Là, la vigne tiendra prêtes pour nos défaillances et nos tristesses ses grappes généreuses: *le vin qui réjouit le cœur de l'homme, l'huile qui fait briller son visage.* Plus que le vin et que l'huile, le froment nous dispense la force et la vie: Dieu le répandra partout avec une inépuisable munificence, et la terre qui le produit s'étendra sous toutes les latitudes et s'accommodera de

[1] Qui emittis fontes in convallibus. — [2] Super ea volucres cœli habitabunt; de medio petrarum dabunt voces. (Psal. CIII.) — [3] Montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis. (Psal. CIII.) — [4] Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit. (Psal. CIII.)

tous les climats : *panis cor hominis confirmet* [1], « le pain soutiendra les forces de l'homme. » Songeons à toutes les merveilles de sagesse et de providence qui sont dépensées par Dieu à la germination, la croissance, la maturité, d'un grain de blé ! Quelle sagesse infinie revêt une fleur de ses vêtements ! Quelle providence en fait par degrés et doucement sortir les fruits ! Quelle force protége ces fruits naissants contre les assauts destructeurs et des froids et des tempêtes ! Quelle harmonieuse succession des jours et des saisons pour faire parvenir ces richesses à leur complet épanouissement ! *L'été et le printemps, c'est vous, Seigneur, qui les avez formés* [2]. Sur les moissons passeront tour à tour les nuées sombres et les soleils étincelants, les froids qui glacent et les chaleurs qui dévorent, la neige, la grêle, les tempêtes, et aussi les cieux cléments et les jours limpides. *Il répand la neige comme la toison de laine, il dissémine le givre comme la poussière, il étend la grêle comme des glaçons* [3]. C'est ainsi qu'en faisant concourir à une œuvre unique les agents les plus opposés, *il nous nourrit du plus pur froment* [4]. Une même sagesse miséricordieuse dispense à la terre la succession du jour et de la nuit. Dans un jour éternel, l'homme, comme forcé à un travail sans relâche, briserait bientôt ses forces ; enfermé dans une nuit trop longue, il ne lui resterait, pour un travail d'où dépend sa vie, que des heures trop parcimonieuses. Un long jour sera donné à ses travaux féconds, puis, quand ses forces viendront à défaillir, Dieu, comme une tendre mère, étendra sur lui le voile serein de la nuit. Et bientôt, après les heures d'un

[1] Psal. CIII. — [2] Psal. LXXIII. — [3] Qui dat nivem sicut lanam (Psal. CXLVII.) — [4] Ex adipe frumenti satiat te (Psal. CXLVII.)

assez long repos, la même main maternelle, entr'ouvant les ténèbres et ramenant la lumière, conduira l'homme refait à de nouveaux labeurs. *Vous répandez les ténèbres et la nuit se fait, et dans cette nuit errent toutes les bêtes de la forêt. Les lionceaux rugissent après leur proie, demandant à Dieu leur pâture. Le soleil se lève: ils rentrent et se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort pour son labeur, et travaille jusqu'au soir. Que vos œuvres sont grandes, ô Dieu*[1] ! *Vous avez tout fait avec une sagesse infinie. — Voici l'immense mer qui étend au loin ses bras.* Autre merveille de la sagesse de Dieu. Car, ajoute le Psalmiste, *là passeront les vaisseaux.* Où l'on entrevoyait une barrière entre les peuples, c'est le plus facile et le plus rapide chemin que la sagesse divine a ouvert. Ce que la place publique est dans la cité : rendez-vous des citoyens, théâtre de leurs affaires, champ vaste et commode à leur commerce de chaque jour, l'Océan l'est dans le monde, au milieu des nations; il les réunit toutes, et c'est par lui qu'elles peuvent échanger leurs richesses et se communiquer mutuellement les nécessités et les douceurs de la vie : *illic naves pertransibunt.* Ainsi du ciel à la terre, de la montagne au vallon, des campagnes aux océans, partout se montre dans l'organisation des choses une sagesse toute divine, partout une intelligence infinie préside à l'ordre harmonieux des parties si multiples de l'univers.

Étrange et nouvel effet de cette sagesse ! Dieu se

[1] Posuisti tenebras et facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ. Catuli leonum rugientes ut rapiant, et quærant a Deo escam sibi. Ortus est sol et congregati sunt, et in cubilibus collocabuntur. Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperum... Quam magnificata sunt opera tua, Domine! (Psal. CIII.)

révèle à la fois à nous à la lumière irrésistible de l'évidence et à travers l'impénétrable obscurité du mystère, semblable à la nuée qui conduisait Israël dans le désert, nuée tout ensemble lumineuse et obscure. Nous disons à la fois de Dieu, tel que nous le révèle le spectacle de l'univers : *Que vos œuvres sont magnifiques, et que par elles vous êtes magnifiquement glorifié*[1] ! puis : *Vos conseils, ô Dieu, sont de vastes et impénétrables abîmes*[2]; devant vos œuvres « nous demeurons muets et inintelligents comme la brute, » « toute notre sagesse est dévorée, » nous restons sans réponse, et nous confessons notre ignorance absolue. *Ego ad nihilum redactus sum, et nescivi; ut jumentum factus sum apud te*[3]. Oh ! comme Dieu se montre Dieu dans le mystère ! Comme il est Maître, quand, arrêtant devant un atome notre raison superbe, brisant devant chaque détail de sa création son essor qu'elle croyait et affirmait invincible, il lui dit : « Tu iras jusque-là, et tu n'avanceras pas plus loin, et là se briseront tes flots d'orgueil ! ». Et où ne se brisent-ils pas ces flots d'orgueil de notre raison toujours audacieuse et toujours vaincue ? Quelle est la portion de l'univers, quel est l'être, quelle est la substance, dont notre œil ait pu pénétrer le secret ? Ah ! nous le savons et nous le proclamons volontiers, la raison humaine est puissante, le champ des conquêtes que la munificence divine a ouvert devant elle est immense, et ces conquêtes sont aussi innombrables que merveilleuses. L'intelligence de l'homme s'est élancée d'une extrémité à l'autre de son vaste empire; elle a erré dans les cieux et suivi les mondes dans leur course séculaire ; elle a interrogé la foudre et surpris à

[1] Psal. CIII. — [2] Psal. XXXV. — [3] Psal. LXXII.

l'éclair le secret de son origine et de sa terrible nature ; elle a creusé les flancs de la terre, et pénétré jusque dans les abîmes de l'Océan. Ses analyses ont arraché à bien des corps des révélations inattendues, et il semble que rien ne résistera plus à la puissance de son creuset.... Et toutefois comme Dieu se joue de cette prétention audacieuse ! comme il déconcerte ces investigations de la science ! comme il sait arrêter la raison devant un grain de sable, et la poussière d'une fleur ! « En toute chose rationnelle il entre élément incompréhensible. Rien n'est plus à la portée de la raison que les corps qui peuplent l'espace, et surtout que les corps dont se compose le globe habité par nous ; la raison les voit, les touche, les pèse, les mesure, les confronte, les analyse, elle en fait tout ce qu'elle veut. Et cependant comment nomme-t-elle ce qui dans les corps est soumis à ses observations ? Elle les nomme un phénomène, c'est-à-dire quelque chose qui apparaît. Énergique et sincère aveu, qui prouve qu'elle ne voit pas tout le corps, et que si quelque chose s'y livre à sa curiosité, quelque chose s'y dérobe aussi. En doutez-vous ? Considérez cette autre expression par où la science désigne le corps lui-même, expression bien autrement formidable et désespérée, et qui est au phénomène ce que la nuit est au jour. Elle appelle donc le corps une substance, c'est-à-dire ce qui est dessous, ce je ne sais quoi qui est sous l'apparent. Et en effet, qu'est-ce que le corps en soi ? Quand vous avez constaté sa couleur, son poids, le mode d'agrégation de ses parties, l'action qu'il exerce sur d'autres corps, savez-vous ce qu'il est ? La chimie moderne, et avant elle, l'alchimie, ont essayé sans doute de poursuivre la substance jusqu'à ses dernières profondeurs, et de lui ravir

le secret de sa composition. Elles y ont même réussi à un degré qui tient du prodige et qui a mis à nu devant nous des mystères que la nature avait longtemps soustraits à nos investigations. Néanmoins l'ombre n'a fait que reculer sans disparaître, et la place qu'elle a cédée à la lumière n'a pas diminué pour nous l'abîme de l'inconnu. Nous savons que les corps, contraints par l'analyse, se résolvent en un certain nombre de substances que nous appelons les éléments ; mais ce qu'est l'élément, nous ne le savons plus. La matière se réfugie là comme dans un fort où elle brave l'orgueil de nos expériences et la dictature de notre volonté [1]. » Et ce n'est là qu'une première obscurité et un premier abîme. Si nous nous élevons au règne végétal : qu'est-ce que la vie d'une plante ? Comment naît-elle ? Comment d'un germe qui se décompose surgit-elle à la gloire de son éclat et de ses parfums ? Comment la même terre donne-t-elle une si infinie variété de plantes ? Quand la terre compose la substance de la plante, pourquoi la plante naît-elle et se développe-t-elle si puissamment, tandis que si la science l'a touchée, fût-ce de la main la plus délicate et la plus habile, la plante meurt à tout jamais ? « Quand l'analyse a décomposé les germes de l'ordre animal et végétal, elle est impuissante à y rappeler le principe de vie qui y était contenu. Elle n'a plus sous ses instruments que des débris inanimés [2]. » Dieu seul est maître de la vie, et seul la dispense à tous les êtres. Voyez ce grand Dieu, Créateur et Vivificateur perpétuel des mondes, « soutenant tout par la parole de sa puissance [3], » et empêchant les êtres de retomber dans leur néant. *Tous les êtres, ô Dieu, se tournent vers vous*

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] Id. *ibid.*. — [3] Hebr. I.

afin que vous entreteniez leur vie au temps marqué. Vous donnez, ils recueillent : vous ouvrez votre main, ils se rassasient de vos dons. Détournez-vous votre visage, ils se troublent ; retirez-leur le souffle, ils expirent et rentrent dans leur poussière ; envoyez-leur votre esprit, ils renaissent, et vous renouvelez la face de la terre[1]. La science contemporaine est puissante, puissante étonnamment; la chimie fait des prodiges : a-t-elle pu produire un moucheron? A t-elle, dans son plus merveilleux creuset, rendu à l'être qu'elle venait d'y décomposer un instant de vie, ou la réalité seule d'un mouvement ? Non. Dieu reste maître des derniers secrets; il en livre sans doute beaucoup à la science, mais ceux qu'il garde, la science n'y peut pénétrer, et Dieu est toujours, même dans l'ordre purement naturel, le *Dieu caché* qui domine toute intelligence, et fait taire toute orgueilleuse science qui prétend l'éconduire de son propre domaine et se passer de lui. Du sein de ces obscurités redoutables, « du milieu du tourbillon, c'est toujours le Dieu de Job, défiant superbement la science humaine et l'écrasant du poids de ses mystères. « Où étais-tu quand je fondais la terre? Dis-le si tu es instruit. Sais-tu qui en a pris les dimensions, qui a étendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases s'appuient-elles? Qui en a posé la pierre angulaire?... Depuis que tu es né, as-tu donné des ordres au matin? As-tu montré sa place à l'aurore ? As-tu pénétré dans les profondeurs de l'Océan ? T'es-tu promené dans les abîmes? Les portes de la mort se sont-

[1] Omnia a te exspectant ut des illis escam in tempore. Dante te illis, colligent ; aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate. Avertente autem te faciem, turbabuntur; auferes spiritum eorum, et deficient, et in pulverem suum revertentur. (Psal. CIII.)

elles ouvertes devant toi? Connais-tu l'entrée de la région des ombres? As-tu mesuré l'étendue de la terre? Parle, si tu sais. Quelle voie mène au séjour de la lumière? Et le lieu des ténèbres, où est-il? Es-tu entré dans les trésors de la neige? As-tu visité l'arsenal où est tenue en réserve la grêle? Je l'enferme pour les temps désastreux, pour les jours de guerre et de combat. Par quelle voie se dissémine la lumière, et l'aquilon se répand-il sur les continents? Qui a ouvert un passage à l'eau? Qui a frayé un chemin aux feux du tonnerre? Connais-tu les lois du ciel? As-tu réglé son influence sur la terre? Élèveras-tu la voix jusqu'aux nues, et des torrents de pluie t'inonderont-ils? Lanceras-tu tes foudres, et elles iront; et revenant à toi, diront-elles: « nous voici? » Tel est Dieu, le seul dominateur des mondes, que seul il a créés. *La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme. A moi*, dit le Seigneur, *sont également toutes les bêtes des forêts, les troupeaux qui errent sur les collines. Je connais tous les oiseaux des montagnes; les animaux des champs sont en ma possession. Si j'avais faim, te le dirais-je, moi qui possède l'univers et tout ce qui y est renfermé*[1] ?

2. Dieu est Créateur; le monde a jailli de sa puissance, et est resté marqué de son sceau. Quel est ce sceau? Nous venons d'en lire les quatre caractères et d'en constater la multiple empreinte: immensité, perfection exquise, ordre admirable, mystérieux et impénétrables secrets : telles sont les quatre marques aux-

[1] Meæ sunt omnes feræ sylvarum, et jumenta in montibus et boves. Cognovi omnia volatilia cœli; et pulchritudo agri mecum est... Meus est enim orbis terræ et plenitudo ejus. (Psal. XLIX.)

quelles Dieu a voulu que nous le reconnussions. « L'invisible de Dieu est devenu visible et a pu être compris et contemplé à l'aide de la création, et par tous les êtres qui ont été faits. »

Mais Dieu n'est pas seulement le Créateur du monde, il en est encore l'hôte et le roi. Il n'a pas, comme le voudrait un rationalisme insensé, déserté l'œuvre de ses mains, faisant jaillir de sa puissance et des trésors de son amour cette création si empreinte de sa bonté, si pleine de sa munificence, puis l'abandonnant aux caprices du hasard et à toutes les chances de destruction et de désordre; se donnant des fils, et, père dénaturé, les délaissant dans un exil froid et lointain, jetant dédaigneusement dans l'espace un monde digne par sa perfection, de sa sagesse et de sa bonté, puis reniant cette œuvre pour rentrer dans l'égoïste solitude de sa souveraine grandeur. Non, non, tel n'est pas, tel ne peut être le Dieu véritable. Que l'orgueil et la sottise se complaisent en un *être suprême*, relégué dans un lointain inconnu, sans relation, sans influence, sans parole, sans sollicitude pour l'univers œuvre de sa main, pour l'homme reflet de son être et image de ses perfections : notre Dieu est un roi qui règne, un père qui aime, élève, protège, bénit, corrige, établit sa famille, un ami qui veille, un bienfaiteur qui dispense, et aussi un juge intègre qui scrute, et un maître qui se fait obéir. Notre Dieu fait sentir un double empire, et dirige, avec une égale force, bien qu'avec un mode différent, les deux parties de son immense domaine : la création irrationnelle et l'humanité qu'il a douée des splendeurs de l'intelligence et du fécond et formidable honneur de la liberté.

Jésus-Christ, dans un doux et gracieux langage, se plaît à nous représenter ce premier règne de Dieu, son

règne sur la nature inférieure et irraisonnable. C'est Dieu qui en est l'âme et la vie : tout y relève immédiatement de sa puissance, tout y obéit à ses ordres souverains. C'est Lui « qui fait luire son soleil » ; c'est Lui « qui fait tomber sa rosée et sa pluie; » Lui qui « revêt le lis d'une plus riche parure que ne porta jamais Salomon au milieu de sa gloire[1] » ; Lui qui voit et permet « la chute du passereau » ; Lui qui « a compté les cheveux de notre tête, et pas un ne tombe sans sa permission. » Cette présence et cette action de Dieu dans le monde, le Psalmiste les exprime avec magnificence, et emploie pour nous les peindre des images dont la calme majesté de l'Homme-Dieu n'avait pas besoin. Dieu remplit sa création de sa présence, il en parcourt incessamment toutes les parties, et les embrasse toutes dans une égale sollicitude et une égale puissance. *Des nuées il a fait son char, il vole sur les ailes des vents* [2]. Il habite ce monde qu'il a tiré du néant. L'impie dit dans son cœur : « Et où donc est ce Dieu? » L'âme fidèle, mieux avisée et plus intelligente, le voit partout et s'écrie : *Où irai-je loin de votre esprit? où fuirai-je loin de votre face? Si je monte au cieux, vous y êtes: si je descends aux enfers, vous voici; si je prends mon vol dès l'aurore, et que j'aille habiter aux extrémités des mers, c'est votre main qui m'y mène et votre droite qui me soutient*[3]. La création entière entend sa voix, tout retentit de sa puissance. Quand la tempête sévit, elle répond à son ordre; quand la grêle meurtrière se précipite, elle sort du carquois de sa vengeance [4]; quand le tonnerre épouvante le monde de ses vastes bruits, que l'éclair est lancé comme la flèche et étincelle comme le glaive, c'est Dieu dont la

[1] Matth. — [2] Psal. CIII. — [3] Psal. CXXXVIII. — [4] Psal. VII.

providence miséricordieuse ou vengeresse use pour des fins toujours mystérieuses de ces agents subalternes et inconscients. *La voix de Jéhovah est pleine de force; la voix de Jéhovah est pleine de majesté. La voix de Jéhovah retentit sur les mers; Jéhovah tonne sur l'immensité des flots. La voix de Jéhovah brise les cèdres; Jéhovah brise les cèdres du Liban*[1]. Rien dans le monde ne résiste à son universelle puissance. *Il a dit, tout a été fait; il a ordonné, tout a été créé*[2]. Si le soleil se lève, c'est sa droite qui le soutient dans sa carrière, si à sa brûlante lumière succède la douce et mystérieuse lumière de la lune, c'est le même Dieu qui l'a créée et la fait présider à nos nuits : *fecit lunam in tempore.* Si le printemps inaugure des résurrections délicieuses, c'est Dieu qui lui donne ses vigueurs et ses beautés : *ver... tu plasmasti*[3]. Si l'été nous verse les inépuisables trésors de ses fruits, c'est toujours à la même puissance active et présente que les moissons doivent leur maturité. L'ordre des saisons ramène-t-il les jours d'hiver, c'est la même Providence qui préside aux frimats comme elle présidait aux beaux jours[4]. *C'est Dieu qui envoie ses ordres à la terre, et ils s'exécutent aussitôt, il répand la neige comme la toison de laine; il étend le givre comme la poussière; il dissémine la grêle comme on émiette le pain. Devant son froid, qui saura résister? Il envoie sa parole, les glaces se fondent;*

— [1] Psal. XXVIII. — [2] Quoniam ipse dixit, et facta sunt; mandavit et creata sunt. (Psal. XXXII.) — [3] Psal. LXXIII. — [4] Emittit eloquium suum terræ, velociter currit sermo ejus. Qui dat nivem sicut lanam; nebulam sicut cinerem spargit. Mittit crystallum suam sicut buccellas. Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit? Emittet verbum suum et liquefaciet ea. Flabit spiritus ejus et fluent aquæ. (Psal. CXLVII.)

au souffle de son haleine, les eaux redeviennent liquides. Le Dieu qui dit au premier jour : « Croissez et multipliez-vous, » est toujours le Dieu qui maintient dans les êtres les flots féconds de la vie : *La voix de Jéhovah fait enfanter les biches*[1], et les êtres que sa puissance élève à la vie, la même paternelle Providence se charge de les nourrir. Job disait : « Qui prépare au corbeau sa nourriture ? » Le Psalmiste répond : *Louez l'Éternel tous en chœur ; chantez Dieu ! C'est Lui qui couvre le firmament de nuages, qui prépare la pluie pour la terre, qui fait croître l'herbe sur les monts ; c'est Lui qui nourrit les bêtes, les petits des corbeaux, alors qu'ils l'implorent de leurs cris*[2]. — Mais s'il est tendre et doux à la terre, parfois, à cause des crimes obstinés de ceux qui l'habitent, il devient terrible et dévastateur. Vous admirez cette riche moisson, et ces champs couverts de fruits, et ces admirables campagnes, hélas ! tout est détruit, tout est dévasté, tout est ruiné, tout est mort ! Quel exterminateur a passé sur ces richesses ? Pas d'autre que la vengeance de Dieu. Libre à l'incrédule de nier et de rire : Dieu reste libre de frapper. *Dieu leur envoya des moucherons pour les dévorer, et des grenouilles pour les ravager. Il livra leurs récoltes aux insectes, et le fruit de leurs sueurs aux sauterelles. Il détruisit leurs vignes par la grêle et leurs sycomores par la tempête. Il livra leurs troupeaux aux fureurs de l'ouragan, leurs brebis aux traits meurtriers de la foudre, il déchaîna contre eux le feu de sa colère, l'indignation, la*

[1] Psal. XXVIII. — [2] ...Qui operit cœlum nubibus, et parat terræ pluviam. Qui producit in montibus fœnum et herbam servituti hominum. Qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum. (Psal. CXLVI.)

fureur, les calamités, tous les ministres du mal[1]. L'insensé en appelle aux arrêts du sort; il parle des rigueurs du hasard; il gémit sur les iniquités de la fortune[1].... Ah! qu'il le sache, qu'il le comprenne : *La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme.* Tous les éléments le servent; tous les êtres s'arment, quand il lui plaît, pour sa cause, « et l'univers entier combat pour lui contre les insensés » qui le blasphèment, l'outragent et le renient.

Si Dieu règne sur la nature inanimée et irraisonnable pour la faire servir tour à tour aux munificences de sa bonté et aux exécutions de sa justice, croyons-le, il règne plus immédiatement et plus puissamment encore sur l'homme sa créature privilégiée, sur les peuples qu'il établit comme ses locataires et ses serviteurs dans toute l'étendue de ses domaines. *Dieu regarde les fils des hommes..., son patrimoine se compose de tous les peuples du monde.* Aussi s'en est-il — qu'ils veuillent ou refusent, qu'ils l'accueillent ou le repoussent — constitué le Dominateur et le Roi. *Dieu fait éclater sa puissance au milieu des peuples*[2]. Ce règne de Dieu sur les peuples est l'un des plus beaux objets de la contemplation du philosophe et du chrétien. Le Psalmiste nous fournit les plus riches matériaux de cette grandiose étude : parcourons-la, lui pour guide, dans ses plus beaux et ses plus vastes aperçus.

Dieu se montre Roi d'abord dans la formation des peuples. Lui seul les crée, les implante, les déplace, les fixe aux héritages qu'il leur choisit, les chasse et les

[1] Psal. LXXVII. — [2] Notam fecisti in populis virtutem tuam. (Psal. LXXVI.)

disperse au loin, messagers de ses ordres et exécuteurs de ses desseins. Les peuples naissent et finissent aux temps marqués par la Providence, et, dans le cours de leur histoire, de leur berceau à leur tombe, la puissance divine préside aux phases diverses qu'ils traversent, aux conquêtes qui les élèvent, comme aux revers qui les abattent et les brisent. Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, annonçant d'avance dans les Psaumes cette possession des empires et cet héritage de tous les peuples que lui remettait son Père, disait : *Le Seigneur m'a dit : tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine tous les peuples du monde : tu les régiras avec un sceptre de fer, tu les briseras comme on brise le vase du potier. Et maintenant, ô Rois, comprenez ! Instruisez-vous, vous qui jugez la terre*[1] ! C'est la vérité que les peuples comprennent le moins, c'est la leçon que les gouvernements repoussent avec la plus stupide incroyance. Où sont nos intelligences contemporaines qui admettent le règne de Dieu au milieu des peuples, et sa puissance dans les affaires de la politique humaine ? Peut-être permettra-t-on à Dieu de gouverner la nature et lui accordera-t-on quelque part d'autorité et de droit dans la conduite des individus ; mais les peuples, mais les empires, mais les révolutions humaines et les vastes ébranlements des nations, qui s'avise d'y voir planer une autorité supérieure ? Qui voit Dieu dans les péripéties de l'histoire ?... Ah ! vraiment, l'incroyance se fait un étrange Dieu !

[1] Dominus dixit ad me : Filius meus es tu : ego hodie genui te. Postula a me et dabo tibi gentes, et possessionem tuam terminos terræ. Reges eos in virga ferrea et tanquam vas figuli confringes eos. Et nunc, reges, intelligite ! (Psal. II.)

Un Dieu qui a créé la famille humaine, et s'en laisse expulser! Une puissance souveraine qui n'a rien à démêler avec ses sujets! un roi qui abdique, un Maître qui cède, un Père qui abandonne!..... Laissons ces aveugles à leurs révoltes imbéciles, le Dieu véritable, le voici. *Dieu régnera sur les peuples*[1]. Voyez avec quel irrésistible empire il partage son domaine aux nations. *Dieu a dit dans sa sainteté : j'ai triomphé; j'ai partagé Sichem; j'ai mesuré la vallée de Soccoth. A moi Galaad, à moi Manassé : Éphraïm est le rempart qui protége ma tête, Juda la capitale de mon empire*[2]. Dieu parle et rien ne lui résiste ; depuis dix-huit siècles il a prononcé la même grande parole, Rome a remplacé Juda, la capitale de l'empire chrétien a été choisie par Dieu, Roi des peuples, qui arrachera sa capitale au Tout-Puissant? Ah! sans doute, *les nations ont frémi en tumulte, les peuples ont médité de vains complots*[3]; l'astuce s'est mêlée à la haine, la puissance s'est unie à la plus profonde habileté; de puissants princes, des politiques consommés se sont rencontrés pour arracher à Dieu cette Rome si sacrilégement convoitée et si iniquement conquise : *les rois de la terre sont debout, les princes s'unissent ensemble contre Jéhovah et contre son Christ;* la Révolution, maîtresse et instigatrice de nos pouvoirs publics, les pousse sans relâche à la consommation du forfait suprême : abattre le trône pontifical, voler Rome, anéantir l'Église, « rompre les liens, secouer le joug » de Dieu et de son

[1] Regnabit Deus super gentes. (Psal. XLVI.). — [2] Deus locutus est in sancto tuo : lætabor et partibor Sichimam, et convallem tabernaculorum metibor. Meus est Galaad et meus est Manasses, et Ephraïm fortitudo capitis mei. (Psal. LIX.) — [3] Psal. II.

Christ. Mais la parole antique est toujours debout : *Juda est la capitale de mon empire*[1]. Qu'adviendra-t-il ? quelle issue aura la spoliation audacieuse de Rome, *la capitale de Dieu?* quel avenir attend les spoliateurs ? Il n'est pas malaisé de le prédire. *Celui qui est assis dans les cieux se rira d'eux : le Seigneur se moquera d'eux : à la fin il leur parlera dans sa colère, il les renversera dans sa fureur*[2]. Il « les brisera comme un vase d'argile, » « il les dispersera comme la poussière, » et son Église délivrée régnera. Le monde reverra une de ces scènes formidables que déroule, le long des siècles, le règne universel et irrésistible du Très-Haut. *O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, nos pères nous ont raconté l'œuvre accomplie par toi aux jours anciens. Ta main expulsa les peuples et mit nos pères à leur place, tu écrasas de maux lés peuples, tu les chassas*[3]. Voilà l'empire souverain de Dieu, et comment sa miséricorde et sa justice forment le tissu de l'histoire des peuples, seules causes de leurs prospérités ou de leurs catastrophes, de leur force ou de leur ruine.

Un profond aperçu sur l'histoire des nations à travers tous les siècles, ressort admirablement du texte qui précède et achève de glorifier le règne de Dieu sur les peuples. Dieu poursuit un plan dans la marche de l'histoire humaine : il a formé un dessein grandiose, et il y subordonne tous les événements qu'il permet ou accomplit. Tout dans la vie et les révolutions des peuples se tourne à la consommation de ce sublime dessein. Et ce dessein quel est-il ? Se former une famille, un peuple, une race élue, choisie dans la masse infectée par le péché, recueillie du milieu des générations prévarica-

[1] Psal. LIX. — [2] Psal. II. — [3] Psal. XLIII.

trices, pure et immaculée quand le reste est souillé par toutes les contagions, croyante quand les autres nient et blasphèment, pieuse et pleine d'amour quand l'apostasie et l'insensibilité la plus grossière ne font plus de la foule qu'une troupe d'ingrats et de prodigues, où Dieu ne compte plus que des ennemis. Cette race sainte part de l'Éden, devenu la vallée de larmes, elle emporte du paradis terrestre perdu l'espérance du Messie qui doit venir, et qui déjà la justifie par une grâce anticipée; elle traverse les générations, se perpétuant et s'augmentant de toutes les âmes de bonne volonté, c'est l'Église, ancienne comme le monde et passant sous des appellations et par des phases diverses, à travers tous les âges. C'est là le peuple « bien-aimé, » *le peuple auquel Dieu réserve ses bénédictions*[1], *le peuple qu'il rachète par la force de son bras*[2]. Qu'il est tendre pour son peuple, et avec quel amour il lui prodigue tour à tour ses caresses passionnées, ses reproches jaloux, ses corrections paternelles! Si l'on touche à ce peuple, son indignation s'allume : *ne touchez pas à mes christs*[3]! Malheur aux nations téméraires qui l'oppriment! A ses premiers cris de douleur, Dieu prend en main sa puissance, et, l'heure venue, il brise sans pitié les oppresseurs. De tous les peuples où ce peuple élu réside, Dieu fait des instruments dociles, qu'il emploie comme il lui plaît, à élever, à abaisser, à édifier, à corriger, parfois à abattre et briser momentanément ce fils, ce *premier-né*, pour lequel seul le monde subsiste, les nations vivent, les événements suivent leur cours. Cette race élue se sauve

[1] Dominus benedicet populo suo in pace. (Psal. XXVIII.) —
[2] Redemisti in brachio tuo populum tuum. (Psal. LXXVI.) —
[3] Nolite tangere christos meos. (Psal. CIV.)

seule aux jours du déluge, seule échappe aux flammes qui dévorent Sodome, seule reçoit les bénédictions et les promesses de l'avenir. *Dieu se ressouvient sans cesse de son alliance, du traité qu'il a conclu avec Abraham, du serment qu'il a juré à Isaac, qu'il a confirmé à Jacob, loi immuable, irrévocable accord, fait avec Israël*[1]. Cette Église antique était frêle et jeune encore ; quelques pâtres errants la représentaient, et Dieu avait avec elle tout son cœur, faisait en elle reposer toutes ses espérances, et éclatait pour elle en prodiges de toute sorte. *Ils n'étaient encore que quelques-uns, étrangers et errants sur la terre, fuyant de peuple en peuple et de royaume en royaume, et Dieu ne souffrit pas que quelqu'un les opprimât, à cause d'eux il menaça les rois : Ne touchez pas à mes christs, ne frappez pas mes prophètes*[2]. Quand Israël entra en Égypte, il y apporta avec lui la bénédiction ; la paix dilata son enceinte, et les rois se firent les artisans de sa prospérité. Puis, quand de protecteurs ces mêmes rois se firent ennemis et bourreaux, Dieu réalisa terriblement sa menace : *ne touchez pas à mes christs !* Jamais on ne touche impunément à l'Église de Dieu. L'Égypte inaugura ces effroyables représailles que tous les oppresseurs ont tour à tour éprouvées, dont chaque siècle a enregistré les merveilleuses terreurs. *Le cœur* des Égyptiens *conçut contre ce peuple une aversion mortelle : ils tramèrent contre le peuple de Dieu de perfides complots.* Dieu irrité multiplia les prodiges ; la terre d'Égypte fut frappée d'épouvantables fléaux ; les dévas-

[1] Memor fuit in sæculum testamenti sui, verbi quod mandavit in mille generationes ; quod disposuit ad Abraham, et juramenti sui ad Isaac; et statuit illud Jacob in præceptum. (Psal. CIV.) — [2] Psal. CIV.

tations et les ruines s'y amoncelèrent, la terreur envahit les orgueilleux Pharaons, et Israël sortit victorieux de leur tyrannique empire. A travers le désert, Dieu suit son peuple avec une inexprimable tendresse, ne le frappe que pour le corriger, le relève de tous ses désastres, et, chante le Psaume, *il emmène son peuple comblé de joie, ses élus remplis d'allégresse, il leur distribue les terres des nations, il les fait héritiers du travail des peuples.* Pendant toute la durée des âges, Dieu fera de même; quand Rome aura, durant un travail de sept siècles, rassemblé dans sa royale enceinte les trophées du monde entier, et concentré entre ses mains la domination de tous les peuples, l'Église entrera en elle, s'en rendra maitresse, la conquerra tout entière, et ses Césars dociles s'en iront continuer ailleurs leur règne terrestre, laissant le peuple élu aux splendeurs de sa domination spirituelle. Rome restera au Christ, Byzance abritera la pourpre des Césars. Le grand levier de Dieu pour déplacer ainsi les empires reste le même toujours : le prodige accompagne la marche de l'Église, aplanit son chemin, triomphe des obstacles, abat ses ennemis ou en fait des serviteurs dociles, et lui ouvre, dans la terre devenue sa possession et son domaine, un accès triomphant. Telle fut, il y a quatre mille ans, son entrée dans la terre promise. *Quand Israël sortit de l'Égypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Juda devint son sanctuaire, et Israël son héritage. La mer le vit et s'enfuit : le Jourdain remonta vers sa source : les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme des agneaux*[1].

[1] In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro, facta est Judæa sanctificatio ejus, Israel potestas ejus. Mare vidit et fugit, Jordanis conversus est retrorsum, montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium. (Psal. CXIII.)

Lorsque, quarante siècles plus tard, l'Église, conduite, non plus par Moïse, mais par le Fils de Dieu, son unique et véritable Chef, fit son entrée dans le monde qu'elle avait reçu pour domaine, et où elle devait fonder une universelle domination, l'Apôtre Paul ne donnait pas à ses triomphes et à ses conquêtes une autre cause. Comme aux jours de Moïse, le miracle renversait un monde pour le refaire et le donner comme empire au peuple de Dieu. « Pour faire plier les peuples, la parole, les faits, la puissance des miracles, les prodiges, les forces de l'Esprit-Saint. C'est ainsi que de Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, et dans les régions d'alentour, tout a été rempli de l'Évangile du Christ[1]. » Le fil conducteur de l'histoire humaine est dans ce mot révélateur : « omnia propter electos, » TOUT SE FAIT POUR LES ÉLUS. Pour eux les empires s'élèvent, prospèrent, dépérissent, succombent ; pour eux les dynasties se succèdent, les trônes se déplacent, les peuples revivent dans de fécondes invasions et de puissants martyres. Dieu n'avait le regard tourné que sur son peuple, quand il donnait à l'Égypte la science et les arts les plus consommés, quand il reculait jusqu'aux jours de Josué le châtiment des abominables nations de Chanaan, quand il laissait grandir si magnifiquement les empires d'Orient et les livrait ensuite les uns aux autres pour les anéantir tous aussitôt leur mission terminée. Le temps du Messie se rapprochait, il fallait à l'Église nouvelle la route libre jusqu'aux extrémités de la terre, et un immense champ d'action qu'elle pût à l'aise remplir de ses merveilles et de ses triomphes ; pour lui assurer cette unité matérielle nécessaire à la

[1] Rom.

diffusion de sa doctrine et à la marche de ses conquérants, Dieu forme de tous les débris des empires écroulés un seul et immense empire, vaste comme le monde, puissant et irrésistible dans sa domination de fer qui courbe tous les peuples, les réunit tous à sa voix, les force tous à se plier à ses pensées et à subir ses desseins. Que l'Église triomphe de Rome maîtresse du monde, le monde sera à l'Église. Le char de Dieu, comme l'avait chanté son prophète[1], traversera le terre par les chemins que Rome aura tracés. L'Empire romain avait été construit par Dieu pour l'Église, mais Rome pourrissait dans des fanges innomées, quand l'Église vint s'emparer de son sceptre, s'efforça de purifier ses séculaires souillures et d'appeler ses fils à la résurrection de la vertu. Ces Romains dégénérés ne donneront plus à l'Évangile que des âmes abruties, des volontés mortes, un sang gâté et sans aucune énergie, que fera Dieu ? A un signe de sa droite, les profondeurs de l'extrême Orient se remuent, les rives du Volga, les forêts inconnues de la Germanie, les retraites des peuplades neuves et vigoureuses, laissent échapper par milliers des barbares qui se précipitent sur le vieux monde romain et le déchirent. On croyait à la dernière heure de l'Église : Dieu la régénérait ; les barbares subjugués par elle lui donnaient un sang pur et jeune, des vertus puissantes, des héroïsmes dont les vaincus eussent été à jamais incapables, l'Europe chrétienne était faite et l'Église régnait. La parole du prophète s'était une fois encore vérifiée : *pour son peuple, Dieu avait châtié les rois*[2] et abattu les puissants de ce monde. Mais la paix n'est pas l'état normal et ordinaire de l'Église, la per-

[1] Habac. III. — [2] Psal. CIV.

sécution et la lutte doivent former le tissu de son histoire sur la terre ; elle ne doit monter à la gloire qu'*en sortant de la grande tribulation.* Établie dans la terre promise, l'Église judaïque y trouva longtemps les peuples ennemis et agresseurs de Chanaan. Établie dans l'Europe chrétienne, l'Église catholique, durant de longs siècles, se verra menacée sans cesse par le terrible glaive de Mahomet ; et après Mahomet, Luther ; et après Luther, Voltaire ; et après le philosophe impie, la révolution sanglante. Le plan de Dieu est manifeste : David en esquisse ainsi la double partie. Dès que le peuple de Dieu s'amollit dans la paix et oublie ses promesses, une verge paraît et frappe ; dès que la correction paternelle a amené le repentir et provoqué le cri de grâce, Dieu brise la verge, et son peuple est délivré. *Incrédules à sa parole... ils murmurèrent, ils n'écoutèrent point la voix du Seigneur : Dieu leva sa main sur eux pour les terrasser...ils apostasièrent et une plaie s'appesantit sur eux : Dieu les livra aux mains des peuples, et ceux qui les haïssaient devinrent leurs maîtres ; leurs ennemis les opprimèrent et les courbèrent sous leur joug. Plusieurs fois Dieu les délivra. A la fin Dieu considéra leur angoisse; en entendant leurs cris, il se ressouvint en leur faveur de son alliance, il fut touché de pitié dans la grandeur de sa miséricorde, il les sauva de ceux qui les avaient menés en captivité*[1]. O France, sauras-tu lire et méditer ce Psaume? Ton insouciance et ta légèreté te laisseront-elles te

[1] Non crediderunt verbo ejus : murmuraverunt : non exaudierunt vocem Domini. Et elevavit manum suam super eos ut prosterneret eos in deserto..... Tradidit eos in manus gentium ; et dominati sunt eorum qui oderunt eos... Sæpe liberavit eos ; et memor fuit testamenti sui. (Psal. CIV et CV.)

ressouvenir de tes récents désastres? Comprendras-tu leur cause? Sauras-tu quel bras t'a frappée et quelle espérance te reste? Ah! le canon prussien n'aurait pas eu assez de foudres pour t'écraser, si toi-même ne t'étais, par tes prévarications et tes apostasies, livrée d'avance aux horreurs de l'expiation. Implore maintenant la clémence du Dieu qui ne frappe que pour guérir, et tu seras sauvée. Ainsi le premier acte du gouvernement divin sur les peuples est de les réunir, de leur assigner leur place sur la terre et leur mission dans l'ensemble de l'histoire humaine, et surtout de les faire tous concourir au plan général qu'il poursuit à travers les âges, qui est le recrutement de ses élus : *omnia propter electos.*

Mais ce règne de Dieu n'embrasse pas seulement ce vaste et grandiose ensemble, il pénètre dans tout le détail de la vie des nations : comme les individus, les peuples vivent par Dieu, en Dieu, pour Dieu; « ils se meuvent en Dieu[1], » selon la belle expression de saint Paul. Ils sont constamment sous son regard; sa bonté préside à toute leur existence, sa justice suit leurs prévarications, sa munificence couronne leurs vertus L'orgueil des pouvoirs a de tous temps difficilement accepté cette vérité, mais il faut bien qu'ils la subissent: « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa

[1] Act.

puissance, aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblese, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui[1]. » Rien n'est livré au hasard dans la vie des peuples, écoutons encore Bossuet : « On a beau composer dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu : en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit, et le ressort qu'il remue. S'il gouverne de cette sorte les hommes en particulier, à plus forte raison les gouverne-t-il en corps d'états et de royaumes. C'est aussi dans les affaires d'état « que nous sommes (principalement) en sa main, nous et nos discours, et toute sagesse, et la science d'agir. » « Dieu a fait en particulier les cœurs des hommes. » Il entend toutes leurs œuvres. C'est pourquoi, ajoute le Psalmiste, *le roi n'est pas sauvé par sa grande puissance, ou par une grande armée, mais par la puissante main de Dieu*. Lui qui gouverne les cœurs de tous les hommes, et qui tient en sa main le ressort qui les fait mouvoir, a révélé à un grand roi qu'il exerce spécialement ce droit souverain sur les cœurs des rois. « Comme la distribution des eaux (est entre les mains de celui qui les conduit), ainsi le cœur du roi est entre les mains de Dieu, et il l'incline où il lui plaît. » Il gouverne particulièrement le mouvement principal par lequel il donne le branle aux choses humaines [2]. »

[1] Bossuet, *Orais. fun. d'Henriette de France.* — [2] Bossuet, *Politique tirée de l'Écrit. sainte,* liv. VII, art. 6, propos. VII.

Ainsi, dans la vie intime d'un peuple, la première chose qui tombe sous le domaine et la conduite de Dieu, c'est son gouvernement. La politique humaine se rit sans doute de cette affirmation. Elle a si bien conscience de son habileté et de ses ruses! Elle sait si parfaitement les efforts qu'elle a tentés pour donner à un peuple telle forme de pouvoir, et comme ces efforts lui ont réussi, et comme elle a triomphé, et comment elle règne! Mais elle oublie ce mot dominateur : « C'est par moi que les rois règnent[1]; » et ces autres: « L'homme dispose sa route, mais Dieu mène ses pas[2]. » Elle a triomphé, mais Dieu triomphe seul dans ces succès dont elle s'attribue le mérite. Le peuple a de par Dieu le gouvernement, ou pernicieux, ou médiocre, ou réparateur, dont l'initiative humaine se croyait seule la source. Et pourrons-nous pénétrer dans ces secrets profonds du gouvernement divin? Est-il possible de formuler quelque loi dans cette marche providentielle que suivent les peuples? En général, Dieu donne à un peuple le pouvoir public qu'il mérite. Le gouvernement d'un peuple sort de ce peuple comme le fruit de sa tige. Si ce peuple est resté fidèle à la vertu et à Dieu, Dieu lui enverra des pouvoirs qui le vivifieront au dedans et le protégeront au dehors. Si au contraire ce peuple dégénère, s'il renie les traditions de son passé et foule aux pieds l'honneur et la sainteté des ancêtres; s'il se fait gloire d'insulter Dieu par son incroyance, et la pudeur par ses orgies, par un terrible châtiment de la justice divine, de sa corruption même et de sa déchéance sort, comme un fruit pernicieux d'une tige empoisonnée, quelque gouvernement d'aventure qui unit ses pro-

[1] Prov. VIII. — [2] Prov. XVI,

pres fautes aux fautes du peuple, mêle corruption à corruption, décadence à décadence, et se précipite dans un commun abîme avec la nation qu'il avait mission de protéger et de sauver. Le Psalmiste met cette conduite de Dieu dans un jour aussi éclatant que formidable. Le peuple est dégénéré, indigne désormais d'un pouvoir public honnête, robuste et saint : que fait Dieu ? Il met à sa tête des *hommes*, dit le Psalmiste[1]. Au contraire, le peuple est resté pur et croyant, digne des bienfaits de la Providence et mûr pour la prospérité, la Providence lui envoie, pour le régir, plus que des hommes, elle lui envoie des *dieux*. Le premier de ces deux peuples pousse, dans les Psaumes, une plainte désespérée[2] : le poids de sa corruption l'accable, la décadence l'entraîne à l'abîme ; pour comble, ses princes, loin d'entraver cette marche fatale vers toutes les dégradations et toutes les catastrophes, la précipitent au contraire et la rendent irrésistible ; ce malheureux peuple résume en un mot sa lamentable situation : « O Dieu ! *vous avez placé des hommes à notre tête*[3] ! » Des hommes avec toutes les faiblesses, tout l'égoïsme, toute l'incapacité, tous les vices de l'homme : *des hommes*, quand il nous eût fallu des *dieux !* Le second, le peuple qui, par sa vertu, a su mériter un gouvernement vertueux, vit, prospère et règne sous la conduite de ses grands hommes, à qui l'élévation de leurs vues, la fermeté de leurs vouloirs, et l'éminence de leurs vertus méritent le nom de *dieux*.

[1] Induxisti nos in laqueum : posuisti tribulationes in dorso nostro ; imposuisti homines super capita nostra ; transivimus per ignem et aquam. (Psal. LXV.) — [2] Deus, repulisti nos, et destruxisti nos... commovisti terram et conturbasti eam... ostendisti populo tuo dura, potasti nos vino compunctionis. (Psal. LIX.) — [3] Psal, LXV.

Vous êtes des dieux. Malheur donc aux nations qui n'ont plus pour les gouverner que des *hommes ;* heureuses mille fois celles qui à leur tête possèdent des *dieux!* Les prospérités matérielles sans un bon gouvernement sont des biens fragiles qu'un instant dissipe; le regard inintelligent les admire, l'expérience en connaît le terme et en prédit hardiment la prompte destruction : *Il n'y a point de brèches à leurs murailles; rien ne sort de leur enceinte: nul cri plaintif ne se fait entendre dans leurs places publiques : on dit : Heureux le peuple qui jouit de ces biens!* Insensés, dites plutôt, dites seulement : *Heureux le peuple dont Jéhovah est le Dieu* [1] ! Avec Dieu pour maître et un pouvoir chrétien pour pouvoir, un peuple est toujours heureux.

Oui, parce que la paix, une paix solide et féconde, règne dans le sein de cette nation. Le premier effet d'un bon gouvernement est de retenir les sujets dans une subordination respectée et aimée, et de contraindre les méchants à une inaction et une immobilité salutaires. Sous un gouvernement sans principe, sans direction et sans force, les éléments de désordre s'agitent, complotent, frémissent dans l'ombre, en attendant l'heure toujours prochaine d'une formidable explosion. Sous un pouvoir honnête, religieux et fort, ils ne tentent rien contre l'État, ou, s'ils tentent, ils sont vigoureusement réprimés. *C'est Dieu qui sauve les rois* [2], Dieu qui maintient le sceptre dans leurs mains parfois tremblantes. et brise contre les marches d'un trône resté croyant

[1] Non est ruina maceriæ; neque transitus, neque clamor in plateis eorum. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus! (Psal. CXLIII.) — [2] Qui dat salutem regibus. (Psal. CXLIII.)

et fidèle les flots des révolutions. Le Roi-Prophète reconnaissait cette œuvre de la puissance divine quand il chantait : *C'est vous, ô Dieu, qui tenez mes peuples soumis à mon pouvoir* [1]. Dieu, qui tient en bride les flots de la mer, est le seul qui peut aussi tenir sous le joug l'humeur indocile des peuples, et c'est pourquoi David lui chantait : *Béni soit le Seigneur mon Dieu, mon Protecteur, en qui j'espère, qui soumet le peuple à mon pouvoir.* Folie ordinaire des pouvoirs publics ! Ils ne reconnaissent ni leur impuissance à retenir les peuples sous le joug, ni le besoin qu'ils ont de Dieu et de son Église, pour une tâche qui dépasse infiniment leurs forces. Ils se confient en leur habileté, ils s'entourent du formidable appareil des armes, ils se croient, ils se disent en sûreté. Cependant l'esprit du peuple se travaille, les volontés s'émeuvent, un souffle de révolte passe sur la nation entière, un signal est donné, un cri s'échappe, le pouvoir public est précipité, par une chute imbécile, avant d'avoir pu croire à l'ombre d'un péril ! « Voilà l'esprit de révolte que Dieu envoie, quand il veut renverser les trônes. Sans autoriser les rébellions, Dieu les permet, et punit les crimes par d'autres crimes qu'il châtie aussi en son temps, toujours terrible et toujours juste [2]. » Quand Dieu veut punir un peuple, deux moyens sont d'ordinaire au service de sa juste vengeance. Il commence par retirer du pouvoir public l'esprit de sagesse, de justice, de modération, de fermeté : *C'est le Dieu terrible qui enlève au prince le bon sens* [3]. Puis, par un contre-coup nécessaire, le peuple, malheureux et vicieux en même temps, s'aigrit, se

[1] Psal. XVII. — [2] Bossuet. *Politique tirée de l'Écriture sainte.* — [3] Psal. LXXV.

mécontente, se mutine, les complots se trament, les révolutions s'organisent, les trônes s'écroulent, l'anarchie multiplie les ruines avec les forfaits, jusqu'à ce que Dieu frappe à son tour une révolution plus incapable, plus impuissante, plus criminelle encore que les gouvernements que Dieu lui avait permis de châtier.

C'est ainsi que Dieu seul décide de la vie et de la prospérité intimes d'un peuple. Mais un peuple ne vit pas seulement d'une vie intime, il sort au dehors de soi-même dans des relations extérieures, il compose, dans un harmonieux ensemble ou avec des déchirements violents, la grande famille des peuples. Or ces relations se résument en deux mots qui composent tout entière cette existence extérieure des nations : la paix et la guerre ; la paix avec ses sécurités fécondes, la guerre avec ses péripéties formidables, ses triomphes qui enivrent et ses abîmes qui brisent. Ici encore le règne de Dieu dans les peuples se fait sentir à des effets irrésistibles et profonds. Dieu est « le Dieu de la paix, » ou il est « le Dieu des armes. » Il déchaîne la tempête, puis gourmande et fait taire les flots sanglants. Les Psaumes nous le montrent tour à tour dans ces deux grands actes de sa domination souveraine. Quand les peuples se sont longtemps crus maîtres de leurs destinées, quand ils ont repoussé Dieu et se sont ri de son prétendu règne, quand les gouvernements, complices de l'impiété des peuples, ont fait à l'Église une guerre ouverte ou sournoise, quand les fils de Dieu opprimés ont élevé vers le ciel assez de prières silencieuses et désolées : alors Dieu se montre, il régit ces peuples *avec une verge de fer; il brise les rois au jour de sa colère; il juge les nations; il remplit tout de ruines, il renverse les multi-*

tudes et les écrase contre terre[1]. C'est l'heure terrible des représailles de Dieu contre des nations obstinées à le méconnaître et à le blasphémer. Du sein d'une paix que les fins politiques croyaient profonde, et d'une prospérité dont la terre entière semblait jalouse, un bruit de guerre se fait tout à coup entendre ; le peuple que Dieu veut châtier, Dieu l'aveugle ; ce peuple se jette follement dans les aventures d'une guerre désastreuse, et pendant que les niais organisent des congrès de la paix et proclament l'inévitable cessation de luttes fratricides, *les nations frémissent, les peuples s'irritent*, les armes brillent, le sang coule à flots, le peuple prévaricateur succombe, et son vainqueur, aussi coupable, mais épargné encore, jouit de ses dépouilles en attendant qu'il soit écrasé comme lui. *Les voilà déconcertés tous ces hommes au cœur aveugle; au bruit de vos menaces, les voici tous couchés dans le sommeil de la tombe, ces hommes qui montaient* si fièrement *leurs coursiers. O Dieu, vous êtes terrible ! qui vous résistera tant que durera votre colère*[2] ? Dieu a sans doute d'autres moyens de venger sa cause et de punir les prévarications des peuples. A sa voix, les cataractes du ciel peuvent s'ouvrir, et un déluge inonder la terre ; des feux vengeurs jailliront à son ordre et dévoreront de nouvelles Gomorrhes ; néanmoins il emploie d'ordinaire au châtiment des pécheurs les pécheurs eux-mêmes ; il lui suffit de ne retenir pas les passions humaines et de ne sauver pas les peuples de leurs mutuelles perversités. Quand l'esprit de Dieu

[1] Reges eos in virga ferrea, et sicut vas figuli confringes eos... et nunc, reges, intelligite. (Psal. II.) — [2] Turbati sunt omnes insipientes corde. Ab increpatione tua, Deus Jacob, dormitaverunt qui ascenderunt equos. (Psal. LXXV.)

s'est retiré d'un peuple, ce peuple, tôt ou tard, succombera, car ce n'est pas seulement l'explosion de la guerre dont nous devons chercher plus haut que l'homme le fatal secret, c'est aussi l'issue de la guerre, dont Dieu se déclare le maître et le dispensateur absolu. Elle est vraie des peuples comme des individus, cette parole du Psaume : *Si Dieu ne garde la cité, en vain veilleront ceux qui la gardent* [1]. On connaît le mot de Turenne à ses officiers qui le félicitaient d'une victoire que tous croyaient certaine : « Messieurs, si Dieu n'est avec nous, il nous reste plus de temps qu'il n'en faut pour être vaincus. » Qui peut vaincre un peuple à qui l'Arbitre souverain des choses veut donner la victoire ? *Quand une armée camperait devant moi, mon cœur serait sans alarmes ; si j'avais à combattre, la lutte même serait mon espoir* [2]. *Dieu a instruit mes mains au combat, et mes bras ont bandé l'arc d'airain. O Dieu, vous m'avez donné le bouclier du salut; votre droite m'a soutenu, votre bonté a multiplié mes forces, vous avez élargi les sentiers sous mes pas, mes démarches n'ont pas tremblé. Je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai, je ne reviendrai qu'après les avoir anéantis ! Je les ai abattus, ils n'ont pu se relever, les voici à mes pieds. Vous m'avez ceint de force pour le combat, vous avez terrassé sous moi mes ennemis, vous les avez mis en déroute devant ma face, vous avez dispersé tous ceux qui me haïssaient. Ils criaient, et nul ne leur portait secours ; ils invoquaient Dieu, mais Dieu ne les protégeait pas : Je les ai broyés comme la poussière que le vent chasse; je les ai balayés comme la boue des rues* [3] ! Ainsi, quand Dieu veut

[1] Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. (Psal. CXXVI.) — [2] Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. (Psal. XXVI.) — [3] Psal. XVII, 25-44.

donner la victoire à un peuple, rien ne lui résiste ; quand il la retire, rien ne sert plus ; ni les armes ne sont plus trempées, ni les courages ne sont plus invincibles ; une mystérieuse défaillance envahit les troupes les mieux éprouvées, l'incertitude se met dans les conseils, d'impardonnables fautes sont commises, tout cède, tout fuit, tout est perdu[1]. C'est l'histoire de ces prodigieuses déroutes, de ces écroulements inattendus que l'histoire consigne avec stupéfaction, et dont la parole sainte donne seule l'explication formidable : *C'est Dieu qui frappe les grands monarques : c'est Dieu qui extermine les rois puissants*[2]. Et si Dieu garde la guerre dans le trésor de ses justices, et en fait la plus ordinaire expiation des crimes des nations, lui seul aussi sait, quand il lui plaît, en éteindre les ardeurs dévorantes et en faire cesser les sanglantes horreurs. Si l'esprit de la tempête vient à son ordre, à son ordre aussi les flots émus se calment et les nations rentrent dans le silence de la paix. La paix, comme la guerre, suit les plans divins et s'harmonise dans le grandiose ensemble de l'histoire : comme la guerre la paix est au service de l'Église de Dieu. Rome a durant sept siècles rempli le monde du tumulte de ses armes ; elle a tour à tour transformé chaque partie du globe en champ de bataille et de carnage ; elle a broyé les peuples et étendu avec ses conquêtes la sanglante agitation de ses immenses combats. Qui fera rentrer dans l'inaction de la paix la terrible guerrière ? Qui fera subir à la belliqueuse Rome les loisirs odieux d'une universelle paix ? Dieu, le même Dieu qui, pour son grand dessein, avait besoin des conquêtes de Rome, et, pour ce même

[1] Non es auxiliatus ei in bello. (Psal. LXXXVIII.) — [2] Qui percussit reges magnos : qui occidit reges fortes. (Psal. CXXXV.)

dessein, avait besoin que Rome tînt l'univers dans la paix. Voici les tumultes, les agitations des peuples, les guerres effroyables qui les heurtent violemment : *les peuples se troublent, les royaumes chancellent ; au retentissement de sa voix toute la terre se dissout : le Dieu des armées est avec nous*[1]*!* Puis, tout à coup, à ces agitations effroyables succède un calme profond, les guerres cessent, la paix s'établit par toute la terre, toute la terre attend dans le silence le Dieu de la paix. *Venez et admirez les prodiges du Seigneur, venez contempler son œuvre sur la terre. Il a fait cesser les guerres jusqu'aux confins du monde; il a brisé l'arc, rompu les armes, jeté aux flammes les boucliers. Arrêtez et voyez comme je suis Dieu! grand au milieu des peuples, exalté parmi les nations! Vous êtes terrible, ô Dieu, et qui est capable de vous résister*[2] ? — *Dieu envoie ses ordres du haut des cieux : la terre tremble puis fait silence*[3]. A dix-huit siècles de là, un conquérant de génie troublait et bouleversait le monde du tumulte de ses guerres et des oppressions de ses conquêtes : Dieu qui voulait châtier en Europe les apostasies de la Réforme, les impiétés du philosophisme et les délires de la Révolution, laissait le guerrier promener sur les ruines des dynasties et des empires ses aigles toujours victorieuses ; rien ne lui résistait, tout s'écroulait devant sa gloire, son glaive tranchait les affaires du monde entier. Mais lui-même, pris du vertige de la domination souve-

[1] Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna. Dedit vocem suam mota est terra. Dominus virtutum nobiscum! (Psal. XLV.) — [2] Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna. Dedit vocem suam, mota est terra. Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad fines terræ. Arcum conteret, et scuta comburet igni... (Psal. XLV.) — [3] ... Terra tremuit et quievit. (Psal. LXXV.)

raine, ne voulut pas au-dessus de lui du Dieu « qui règne au plus haut des cieux et de qui relèvent tous les empires : » il persécuta l'Église, et, du même bras qui courbait jusqu'à terre les rois de l'Europe découronnés, il prétendit abaisser à ses pieds le pape captif et brisé de douleurs. Dieu l'attendait là. Il avait fallu la guerre à sa justice, il fallait la paix à son Église : *Il envoya ses ordres du haut des cieux ; la terre trembla, puis se tut*[1]. Un grand génie commente ainsi ces paroles : Pendant que le conquérant « rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et l'Église est délivrée ! » Disons encore avec le même Bossuet : « Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ?... Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? » *Et maintenant, ô rois, sachez comprendre*[2] !

Une dernière phase de la vie des peuples est comme toutes les autres entre les mains souveraines de Dieu. La vie des peuples s'écoule comme la vie des particuliers. Au temps de calme et de prospérité, succède bientôt un temps de calamités et d'épreuves. Ces épreuves sont la suite des prévarications : la parole divine est toujours vraie pour tous : « la mort est la solde du péché, » et encore : *Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous périront*[3]. Mais si l'origine de la souffrance

[1] Terra tremuit et quievit (Psal. LXXV.) — [2] Psal. II. — [3] Psal. LXXII.

est certaine, sa distribution renferme d'insondables abîmes, et, pour suivre une marche plus régulière et plus uniforme, la souffrance des peuples n'en est pas moins pleine d'obscurités et de mystères. Dieu cache à nos trop faibles entendements les secrets de son règne dans la dispensation des biens et des maux, des prospérités et des décadences. Inclinons-nous et adorons en tremblant les arrêts de la souveraine justice, qui sont toujours en même temps ceux de la souveraine bonté. Cause, nature, remède des calamités des nations que Dieu châtie, tel est le triple objet des plus formelles révélations des Psaumes. Dieu découvre ainsi la grande règle de sa justice sur les nations qu'il aime encore, dont il n'a pas décrété la ruine, mais qu'il veut au contraire réveiller au bruit de ses foudres et régénérer à l'austère école de la douleur. *Je lui conserverai toujours ma miséricorde, et mon alliance avec lui sera inviolable. Je prolongerai sa race à jamais, et son trône sera comme les jours des cieux*[1]. Voilà le peuple catholique, qui a sa vivante et impérissable racine dans le Christ, que le schisme ou l'hérésie n'ont pas arraché du sol divin, et auquel Dieu donne les jours de son éternité. Jamais, tant que dureront *les jours des cieux*, le peuple chrétien ne périra. Mais ce peuple connaîtra des moments d'oubli et de défaillance ; il abandonnera Dieu momentanément, et ces jours d'oubli seront infailliblement suivis des jours douloureux du châtiment et de l'épreuve. *Si ses enfants abandonnent ma loi et ne marchent pas dans ma justice, s'ils violent mes ordonnances, s'ils ne gardent point mes préceptes, je punirai leurs crimes des coups de ma verge, et leurs ini-*

[1] Psal. LXXXVIII.

quités par des fléaux: mais je ne retirerai point ma miséricorde à mon peuple[1]. Nous demanderons-nous maintenant quels crimes valent aux peuples que Dieu aime encore, les meurtrissures de ces flagellations ? Le Psalmiste nous les détaille. *Ils n'ont pas gardé la loi de Dieu, ils n'ont point marché dans la voie de ses préceptes; ils ont oublié ses bienfaits et les merveilles qu'il leur a fait voir. Ils continuèrent à l'offenser; ils ne crurent pas en Dieu, et ils ne mirent plus leur espérance dans son salut; ils péchèrent en tout, ils se détournèrent de Dieu, ils rompirent l'alliance* [2]. Telle est la suite des prévarications d'un peuple. Le Prophète parlait-il pour la France ?... tant est frappant le portrait qu'il trace de notre situation, crimes et désastres, provocation et châtiment. Le peuple n'a *pas gardé la loi*. Non-seulement les individus la violent, mais la nation, comme nation, l'a répudiée. La législation chrétienne n'inspire plus ses lois civiles ; parfois même d'insolents décrets la violent effrontément, et de tous les codes des peuples de l'Europe révolutionnaire ressort cette affirmation qui suffirait seule à expliquer les coups redoublés qui nous frappent : « la loi est athée. » Le peuple *a oublié les bienfaits*. L'Église n'a-t-elle pas, comme une mère aussi tendre que féconde, enfanté les nations catholiques ? Et n'est-ce pas dans d'effroyables douleurs qu'elle les a enfantées ? Le vieux monde romain gisait à terre au milieu de ruines sanglantes, les barbares s'acharnaient à ses malheureux débris, quand l'Église leur arracha leur proie à demi dévorée, les subjugua eux-mêmes, de loups furieux fit des agneaux dociles, et les confondit avec les vaincus dans une même patrie et des nationalités communes.

[1] Psal. LXXXVIII. — [2] Psal. LXXVII.

Quelle nation catholique n'a tout reçu de l'Église ? et quelle nation catholique ne persécute pas actuellement l'Église ? quel peuple ne suit pas Dieu dans son histoire, à la trace de ses séculaires bienfaits ? et quel peuple, à l'heure qu'il est, ne fait pas la guerre à Dieu ? Phénomène étrange du moment présent ! Plus Dieu avertit, plus l'on s'aveugle ; plus Dieu s'obstine à la clémence, plus les nations chrétiennes s'obstinent au péché : *apposuerunt adhuc peccari ei* [1], « ils continuent toujours à l'offenser. » Et quels sont, en résumé, les deux grandes prévarications des nations chrétiennes ? L'orgueil de l'esprit et la corruption de la chair. L'orgueil est le côté saillant de notre civilisation contemporaine. De toutes les parties de la société, livrée sans frein à l'idée révolutionnaire, s'élève une orgueilleuse clameur : *Nous nous appartenons, et qui avons-nous pour maître ?* C'est le cri de la science ; elle a brisé le joug de la foi, se nomme indépendante, et se jette dans toutes les extravagances, plutôt que de recevoir quelque lumière et quelque direction de la vérité de Dieu. C'est le cri de la morale : elle refuse le point d'appui, seul possible, que lui donnaient la loi et la sanction divines ; elle s'appelle *morale indépendante*, et n'est plus indépendante que d'une seule chose, la vertu. C'est le cri de la politique : Dieu n'est plus rien dans les conseils de la politique humaine; l'homme l'a éconduit des affaires et gouvernera tout désormais en dehors de lui. Ce fut longtemps le cri des riches et des puissants de cè monde, alors que Voltaire

[1] Generatio quæ non direxit cor suum et non est creditus cum Deo spiritus ejus... Non custodierunt testamentum Dei, et in lege Ejus noluerunt ambulare ; et obliti sunt benefactorum Ejus et mirabilium Ejus quæ ostendit eis. (Psal. LXXVII.)

les eut emportés à tous les souffles de son impiété audacieuse. C'est maintenant le cri des derniers fils du peuple, qui, au fond de leurs bouges et du milieu de leurs orgies, n'ont plus d'autre conclusion à leurs raisonnements ineptes, ni plus d'autre refrain à leurs brutales chansons : *Labia nostra a nobis sunt, et quis noster dominus est? — Ils me jetaient l'insulte ceux qui buvaient le vin* [1] ! La foi et l'espérance enlevées des entrailles d'un peuple, il y reste le délire de la faim et la grossière avidité des jouissances matérielles. Comme à tous les jours de décadence: *panem et circenses*, « du pain et des spectacles ! » Nous en sommes là. Or, quand un peuple en est là et que Dieu n'a pas dessein d'anéantir quelque jour ce peuple, reste une seule espérance et un seul remède : qu'il passe par les vivifiants martyres de l'expiation. Dieu le frappe, renverse ses jouissances efféminées, lui tire à flots le sang des veines, et abaisse jusqu'à la poussière son incorrigible orgueil. Après la cause des désastres expiateurs des peuples chrdtiens, voyons-en la nature, contemplons-en les formidables effets : La parole de saint Paul, formulant la loi terrible de l'expiation, se vérifie pour les nations prévaricatrices : *Sine sanguine non fit remissio* [2], « sans l'effusion du sang le pardon ne s'accorde pas. » Quand un peuple a insulté Dieu par son impiété et s'est insulté lui-même par ses débauches, son sang est dû à la justice, et il coulera pour laver ses souillures et ses impuretés. Ou bien la justice divine le corrompra et le desséchera dans les veines par ces vastes formidables pestes qui couchent à terre des multitudes, ou elle le versera à grands flots dans de longs et meurtriers combats. *Dieu a fait tomber*

[1] Psal. LXVIII. — Hebr.

son peuple sous le tranchant du glaive[1]. C'est un vaste champ de carnage; ce sont des tombes ouvertes; ce sont des monceaux de cadavres; épouvantable monument de la justice de Dieu sur les nations coupables. *Ils descendront dans les abîmes de la terre; ils tomberont sous le glaive; ils deviendront la proie des bêtes dévorantes*[2]. La gloire humaine enveloppera de pourpre ces horreurs; elles n'en resteront pas moins la dette de la justice et l'expiation du péché : *Stipendia peccati, mors.* Tous les peuples ont connu cette solde, nul ne l'a payée plus rigoureusement que la nation déicide dont Dieu voulait faire le double argument de la bonté qui aime à outrance et de la justice effroyable qui succède à un amour trop méprisé. Jésus-Christ daigna, en prophétisant sur Jérusalem, révéler le secret formidable de cette expiation des peuples par le sang. « Ce sont ici les jours de vengeance pour accomplir tout ce qui est écrit : malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent! car il y aura d'extrêmes détresses et une grande colère se déploiera contre ce peuple; ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs par toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils. » Quand Dieu a fait couler le sang d'un peuple, si sa justice n'est pas satisfaite, il ajoute aux horreurs sanglantes des champs de bataille les humiliations plus poignantes encore de la captivité. Ah! la captivité! qui eût osé dire à la France, au temps

[1] Conclusit in gladio populum suum, et hereditatem suam sprevit. Juvenes eorum comedit ignis, et virgines eorum non sunt lamentatæ. Sacerdotes eorum in gladio ceciderunt, et viduæ eorum non plorabantur. (Psal. LXXVII.) — [2] Introibunt in interiora terræ; partes vulpium erunt. (Psal. LXII.)

de sa force et de sa gloire, que ses fils par milliers seraient menés sous les baïonnettes prussiennes à la plus humiliante captivité, pendant que sa capitale aurait à subir dans son enceinte l'entrée d'insolents vainqueurs ? Mais la France avait nié Dieu, Dieu lui nia l'honneur, la sécurité, presque la vie. Le châtiment ne s'arrête pas là. C'est beaucoup de perdre un champ de bataille, plus encore de voir son territoire envahi, sa capitale violée et ses enfants ou morts ou captifs. Mais quand l'autel reste debout, la foi robuste, le sacerdoce honoré, le patriotisme garde sa racine et sa sève ; à l'ombre de l'autel la patrie se peut relever. Mais quand la mesure est comble et la justice divine sans merci, l'autel lui-même chancelle et tombe, le sacerdoce est persécuté, et sa voix s'étouffe dans le sang. *Dieu rejette son tabernacle, son tabernacle où il habite avec les hommes... les prêtres, il les fait tomber sous le glaive* [1]. C'est le grand châtiment de Dieu et la suprême marque de sa colère. Après les impiétés de Voltaire et des philosophes, et les premières provocations de 89, se déroula en France le drame impie de 93. On la dirait composée pour nous cette lugubre élégie des Psaumes : *Quoi ! Seigneur, nous as-tu à tout jamais repoussés ? Lève donc à la fin ta main sur l'orgueil de tes ennemis. Comme ils ont tout dévasté dans ton sanctuaire ! Tes adversaires se sont insolemment élevés au milieu même de tes solennités.* [2] Rien ne manque dans ce tableau : la hideuse et immonde déesse Raison n'a pas même échappé au regard du prophète : *ils ont érigé leurs simulacres en trophées, et, sans*

[1] Repulit tabernaculum Silo, tabernaculum suum ubi habitavit in hominibus .....Sacerdotes eorum in gladio ceciderunt (Psal. LXXVII.) — [2] Psal. LXXIII.

savoir ce qu'ils faisaient, ils les ont placés au haut du temple. Comme les bûcherons dans la forêt, ils ont abattu à coups de hache les portes de ton sanctuaire. Ils ont incendié tes temples, ils ont souillé de toutes sortes d'abominations la demeure de ton nom [1]. La conjuration est connue, elle est infernale : étouffer les voix du sanctuaire, et avec elle jusqu'au nom et au souvenir de Dieu et de son Christ. La révolution détruisit ou ferma les églises, et fit cesser par toute la France le culte catholique et ses augustes solennités: *ils ont dit dans leur cœur : faisons cesser par toute la terre les jours de fête du Seigneur* [2]. Ce fut là pour la France la suprême épreuve et la plus épouvantable désolation ; c'est le châtiment réservé, l'exquise justice, la marque de la plus implacable colère du Très-Haut. Le peuple n'entend plus la parole de vie ; ses yeux ne contemplent plus la bienfaisante vision des choses saintes : *nous ne voyons plus nos divins emblèmes, nous n'avons plus nos prophètes, et Dieu semble ne nous connaître plus* [3]. Les âmes héroïques, affrontant l'échafaud, reçoivent furtivement et dans l'ombre la parole et le pain de la vie, mais la foule vit sans Dieu, sans Christ, sans espérance ; on naît, on vit, on meurt sans s'éveiller un instant à la lumière chrétienne et aux splendeurs de l'éternelle destinée. Bientôt les générations se pressent, tout un peuple s'établit dans une indifférence monstrueuse ou une impiété plus monstrueuse encore. Si Dieu ne le régénère, c'est un peuple mûr pour la perdition. Si Dieu a sur lui encore des vues de miséricorde, le châtiment continuera, Dieu

[1] Psal. LXXIII. — [2] Dixerunt in corde suo cognatio eorum simul : « quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra ! » (Psal. LXXII.) — [3] Psal. LXXIII.

humiliera, et parfois prodigieusement, ce peuple orgueilleux et prévaricateur. *Ils ont provoqué Dieu aux représailles : Dieu entendit, Dieu méprisa son peuple, il réduisit Israël absolument à rien*[1]. Un peuple *réduit à rien*, après avoir compté parmi les premiers peuples et avoir exercé sur les nations rivales un rôle dominateur, est un peuple qui vivra désormais d'humiliations et d'affronts. Nulle avanie ne lui est épargnée, nul sacrifice que la fierté nationale ne doive dévorer, nul soufflet ignominieux dont il ne faille subir en silence la sanglante empreinte. *O Dieu, vous nous avez rendus l'opprobre de nos voisins, le jouet de ceux qui nous entourent : vous nous avez faits devenir la fable des nations et la risée des peuples : tout le jour notre honte est devant nous : la rougeur couvre notre front, à cause de ceux qui nous prodiguent l'injure*[2]. Hélas ! si ce peuple tombé pouvait trouver en soi-même un principe de résurrection et de gloire! Mais non, tout y est abaissé, tout y meurt. Les âmes n'ont plus d'essor, les volontés plus d'énergie, les intelligences plus d'élévation. Les dernières forces vives de la patrie se dévorent dans des luttes misérables ; partout la décadence se fait sentir, nulle part ne se montre un homme qui soit une espérance et un point d'appui. A ce peuple abaissé, il faut un gouvernement à sa taille : la vengeance divine le lui accorde, Dieu laisse ce peuple *à ses inventions et aux suffrages de son choix*[3]. Dieu dit dans les Psaumes : *Mon peuple n'a pas écouté ma voix, il n'a pas pris garde à mes avertissements, je les ai abandonnés aux désirs de leurs cœurs ; ils s'en iront par les routes qu'ils inventent*[4], et tomberont,

[1] Audivit Deus et sprevit, et ad nihilum redigit valde Israël. (Psal. LXXVII.)— [2]Psal. XLIII.— [3]Psal. LXXX.— [4]Psal. LXXX.

si enfin je ne les retiens, dans la profondeur des abîmes. Nous avons vu plus haut Dieu châtier les peuples en enlevant *à leurs princes le bon sens* [1]. Princes ou assemblées régnantes, monarchies ou républiques, tout se perd, quand Dieu refuse aux pouvoirs la sagesse des conseils, la vigueur des résolutions, la connaissance habile et ferme des choses, et la généreuse poursuite des seuls intérêts de la patrie. — Et le voilà ce peuple, ignorant de ses voies, sans même aucun souci de sa propre existence, marchant au hasard, chancelant au milieu des abîmes, ivre de son vin d'impiété et de luxure, risée des autres peuples, effroi et douleur de tout ce qui reste en lui d'âmes vivantes et de cœurs généreux !

Vivent ossa hæc [2] ? Ces ossements peuvent-ils revivre ? Question formidable ! Mais Dieu, pour les peuples dont nous nous occupons ici, peuples qu'il châtie pour ne les pas détruire, Dieu donne une réponse favorable. Oui, « ces ossements revivront. » Au jour marqué pour la miséricorde, une réaction bienfaisante se fera sentir. Sous la verge qui l'a meurtri, le prodigue confessera son Père, il se retournera indigné contre les imposteurs et les histrions qui l'égaraient, et il les écrasera sans pitié. Il prêtera l'oreille à la voix de la vérité, il rappellera Dieu et l'Église ; la révolution sera tuée dans son sein, la justice reprendra l'empire, et avec la justice la force, la gloire, le règne puissant au dehors, la sécurité et la paix au dedans. Dieu aura sur lui l'empire, et lui-même l'aura sur ses ennemis, triomphants naguère dans sa décadence, vaincus et humiliés maintenant dans sa résurrection. Rien de saisissant et de beau comme cette étude de la résurrection d'un peuple.

[1] Psal. LXXV. — [2] Ezech.

Comment se réveille un peuple ? Comment renaît-il à la prospérité en renaissant à la vertu ? D'abord il reconnaît ses longues erreurs et gémit sur ses profondes misères. Il se sait dans un lointain et dur exil : il a au cœur un immense besoin de retrouver Dieu, et avec Dieu ses biens d'autrefois : il s'assied sur le bord des fleuves ennemis, et là il pleure. Larmes bienheureuses ! larmes fécondes ! Elles commencent à enfanter son salut. *Illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion* [1]. Un peuple est toujours prêt à la résurrection quand il nourrit en soi tout ensemble la haine des oppresseurs qui l'ont égaré et qui le retiennent sous leur funeste empire, et l'amour ardent de la patrie purifiée et ennoblie. *O Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite oublie elle-même le mouvement ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me ressouviens pas de toi* [2] ! Quant à ses impies oppresseurs, à ceux qui, en le pervertissant, lui ont attiré toutes ses infortunes, rhéteurs frivoles, utopistes insensés, ambitieux et cupides, qui ont constamment sacrifié la patrie à leur basse et mesquine passion de parvenir, les ayant enfin démasqués et reconnus, il les hait, les repousse et les voue à son mépris et à ses malédictions. *Fille de Babylone, malheureuse, béni soit qui te rendra tous les maux que tu nous as faits ! béni soit qui saisira tes enfants et les brisera sur la pierre* [3] ! A ces magnanimes retours de l'intelligence et du cœur vers la vérité et la vertu, un peuple qui se refait ajoute la prière. Une nation qui prie ne périt pas : Dieu l'écoute,

[1] Psal. CXXXVI. — [2] Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea ! Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ ! (Psal. CXXXVI.) — [3] Psal. CXXXVI.

Dieu l'exauce, ses épreuves se tournent bientôt en puissantes ressources de résurrection et de vie. Oh! qu'elle est puissante, oh! qu'elle est invincible la voix de tout un peuple en détresse criant vers Dieu et implorant son salut! *Réveille-toi! Pourquoi dors-tu, ô Adonaï. Sors de ton sommeil, ne nous rejette pas à jamais. Pourquoi caches-tu ton visage? Pourquoi oublies-tu notre misère et notre asservisement? Notre âme est abaissée jusqu'à la poussière; notre face est collée à la terre. Lève-toi, viens à notre secours; délivre-nous par ta miséricorde*[1]. Une nation choisie de Dieu pour ses œuvres et la réalisation de ses desseins dans l'histoire, invoque un autre motif encore que la miséricorde: elle rappelle à Dieu l'intérêt de sa gloire, le besoin qu'il daigne, pour ainsi parler, avoir de son peuple, la joie insolente et les blasphèmes de ses ennemis si son peuple tombait. *Souviens-toi, Seigneur, que l'ennemi t'a insulté, qu'un peuple insensé a blasphémé ton nom; ne livre pas aux bêtes la vie de ceux qui te confessent, n'oublie pas le salut de tes affligés. Considère ton alliance: voici que les hommes les plus vils de la terre occupent nos demeures et les remplissent d'iniquités. Lève-toi, Seigneur, juge ta cause, songe aux injures que les insensés te font tous les jours*[2]! Mais la vraie source du salut des peuples comme des individus restera toujours la divine miséricorde, c'est elle que doit invoquer « toute nation qui tombe et veut se relever; » c'est elle qui lui tendra une main secourable, la sortira de l'abîme, et la soutiendra le long de son chemin. *A la fin, Dieu considéra leur angoisse et entendit leur prière; il se ressouvint de son alliance, et, dans l'immensité de sa miséricorde, il se repentit de leurs maux. Il en fit l'objet de*

[1] Psal. XLIII. — [2] Psal. LXXIII

ses faveurs devant tous ceux qui les avaient emmenés en captivité. Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Israël, depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin. — Que tout le peuple réponde : Amen[1]*!*

Un problème douloureux pèse sur l'histoire. Qu'un peuple prévaricateur, mais que Dieu veut sauver, passe par les douleurs d'une expiation temporaire, ou bien qu'un peuple toujours coupable et jamais repentant lasse à la fin la miséricorde et tombe dans cet abîme d'où les nations finies ne se relèvent plus, *statuta desolatio,* il n'y a rien là que de très-compréhensible et de très-logique. Mais un Psaume fait entendre les cris de douleur d'un peuple qui ne ressemble à aucun des deux précédents. Ce peuple sans doute n'est pas exempt de fautes, qui peut l'être? Mais il n'a pas oublié son Dieu, bien moins encore l'a-t-il blasphémé et renié. Et cependant il souffre ; durant de longs siècles, d'impitoyables bourreaux s'acharnent à le meurtrir, et sa lamentable histoire est pleine de désolation, de ruines et de sang. *Chaque jour nous louons Dieu, nous célébrons ton nom sans cesse. Et pourtant, ô Dieu, tu nous as rejetés, tu nous as couverts d'opprobre, tu n'es plus sorti à la tête de nos armées, tu nous as fait reculer devant l'ennemi, et nos adversaires ont profité de nos dépouilles, tu nous as traités comme un troupeau destiné à la boucherie ; tu nous as dispersés parmi les peuples. O Dieu, tu as vendu ton peuple à vil prix !.... tous ces maux ont fondu sur nous, cependant nous ne t'avons pas oublié*[2]. Qui ne songe en entendant cette émouvante plainte à l'Irlande ou à la Pologne catholique, chères et vénérées sœurs, vouées depuis des siècles aux horreurs d'un supplice sans exemple, terres

[1] Psal. CV. — [2] Psal. XLIII.

malheureuses, patries désolées, foulées aux pieds par de féroces oppresseurs, privées de leurs droits les plus sacrés, traînées à un calvaire sans fin, clouées à une croix sans miséricorde, expirant dans des tortures sans allégement ni merci ? Quel est le règne de Dieu sur ces nations vouées à des expiations éternelles ? Quel plan poursuit-il ? Le pouvons-nous comprendre ? Le devons-nous rechercher ? Dieu applique-t-il ici le grand mystère de la solidarité, qui fait le fond de la Rédemption du monde, selon lequel un Homme-Dieu souffre pour tous, prend sur ses seules épaules les iniquités de la foule, et décharge, en les subissant, les foudres de la divine justice, dont tous les autres devaient être brisés ? Y a-t-il dans l'histoire humaine un calvaire toujours sanglant, où un peuple expiateur répand son sang pour le salut des autres, en apaisant, par le spectacle de ses meurtrissures, la juste vengeance du Très-Haut irrité ? est-ce une loi de l'histoire ? est-ce un des profonds mystères du gouvernement divin ? Un écrivain constate ainsi pour les individus le mystère d'une solidarité qui prend au Calvaire son origine et y emprunte sa sublimité. « Soyez riches, puissants, habiles, immortels, heureux enfin ; soyez tout cela : j'y consens, mais sachez que de votre berceau à votre tombe, vous vous mouvez dans un vaste système de douleur, où, fussiez-vous épargnés, la douleur est maîtresse et fait payer à d'autres les coups qu'elle dédaigne de vous porter. Quelque part, et pour quelque raison que cela soit écrit, cela est écrit, et, apparemment, par une main qui tient à son ouvrage..... tout homme qui souffre volontairement dans le monde, ôte une souffrance à quelqu'un. » Cette loi mystérieuse est-elle appliquée aux nations ? Et Dieu charge-t-il quelqu'une d'entre elles de la sublime et

héroïque mission d'expier pour les crimes de toutes les autres ? Pourquoi non ? Oh ! s'il en était ainsi, saluons de notre vénération et de notre amour ce peuple qui souffre et agonise pour nous sur son long et douloureux calvaire. Baisons ses plaies saignantes, embrassons ses pieds meurtris, et donnons au moins nos larmes à qui nous donne son sang ! « N'ai-je pas nommé l'Église de Pologne ?.... chère et illustre sœur, autrefois le soutien de la chrétienté, aujourd'hui offerte en holocauste, j'aurais pu prononcer ton nom sans le bénir, sans supplier Dieu d'avoir pitié de toi ? Ah ! je l'en supplie, je l'en conjure, j'en appelle à lui pour toi et à toute âme en qui l'humanité n'est pas tarie. Nous ignorons l'avenir et ce qu'il te prépare, mais si tu succombes à la fin, la postérité te fera un berceau où tu renaîtras toujours, et quand on voudra s'animer à de grands dévouements dans de grands malheurs, on méditera tes souvenirs, on baisera tes ruines. Si nous ne te rendons pas la vie du temps, nous te conserverons la vie de la mémoire, nous te donnerons rendez-vous dans l'éternité, et si d'autres embrassements ne nous sont plus permis, celui-là du moins la persécution ne le rompra jamais [1] ! »

Soit que la justice divine atteigne pour les régénérer des nations coupables, soit que, pour d'insondables fins, elle frappe à coups terribles et redoublés des nations encore pleines de foi, de soumission et d'amour, la miséricorde déborde de ces apparentes rigueurs, le salut jaillit du supplice, « la mort, comme dit l'Apôtre, engendre la vie. » Mais Dieu a aussi des coups qui brisent les peuples pour jamais. Sa colère fait des blessures que les hommes ne sauraient guérir, et les siècles passent, sans

[1] Lacordaire.

les ranimer, sur ces cendres des peuples que la vertu avait fait grandir et que le vice renversa pour jamais. Le Psalmiste a un mot profond pour caractériser cette nouvelle et formidable domination de Dieu sur les peuples : Les peuples prévaricateurs, dont Dieu veut décharger le monde, il les brise, dit un Psaume, *comme on brise un vase d'argile*[1]. Jamais ces inutiles débris ne seront rapprochés pour refaire un ensemble ; éternellement on les trouvera gisants et épars, mépris du passant et balayure du monde. Moins encore : leurs restes amoindris formeront à peine une poussière inconnue, et bientôt, chassée par le vent de la mort, cette poussière elle-même disparaîtra, et rien ne restera plus de ces peuples fameux, de ces dynasties orgueilleuses, de ces gigantesques empires, qu'un vague et rare souvenir. Que Dieu est grand parmi ces ruines ! Qu'il est Dieu quand il fait rentrer ainsi à son gré les peuples dans leur néant ! *Aspexit et dissolvit gentes*[2], « il regarde, et il dissout les peuples. » A ce regard de sa toute-puissance les royaumes les plus robustes, les multitudes les plus innombrables, se fondent comme la cire, se dispersent comme la poussière, disparaissent de la scène du monde, et l'œil de Dieu lui-même ne les retrouve plus ! *Dixi : ubinam sunt*[3] ? « J'ai dit : où donc sont-elles ? » Sublime parole ! Voyons ce divin regard s'étendre d'une extrémité à l'autre de la terre, remonter tout le chemin des siècles, pour y interroger des antiques peuples jusqu'aux vestiges disparus. Que reste-t-il des sociétés primitives ? de ces races fameuses par leur force et l'audace de leurs tentatives ? *ubinam sunt*[4] ? Le monde, au déluge, avait vu déjà des monarchies puissantes : que sont-elles deve-

[1] Psal. II. — [2] Deut. XXXII. — [3] Deut. XXXII — [4] Deut. XXXII.

nues ? Quelles gigantesques dominations que ces dominations qui remplissent l'Orient et rêvent la conquête de l'univers tout entier ! » Où sont-elles ? » Où sont les conquêtes d'un Alexandre et où est son immense empire ? Où est cette Grèce si ingénieuse, cette Perse si magnifique, cette Sparte si austère ? Où sont tous ces royaumes auxquels philosophes et poëtes promettaient si bien l'immortalité ? Où est cette Rome antique qui avait, sur les ruines de tous les autres empires, fondé un empire aussi vaste que le monde, et auquel tout semblait assurer l'étendue même des temps ? Tout a été renversé : une puissance plus haute que l'homme a couché ces colosses par terre, et les voici jonchant les siècles de leurs inertes débris : *sicut vulnerati dormientes in sepulcris quorum non es, Deus, memor amplius*[1]. « Un effrayant mystère s'accomplit dans les nations. Le bien les fonde, le mal les couche au tombeau. Ni l'antiquité, ni la grandeur, rien n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes ignobles de son histoire, défendu par la jalousie de ses voisins et par ce je ne sais quoi qui tient en l'air un édifice ruiné : mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin. Il vient, on ne sait d'où, des races neuves et innomées ; elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistratures, ses armées et ses souvenirs, mais qui n'a plus de substance ni de ciment, parce qu'il n'a plus de vertu. Elles disent : Voilà Rome ! Et quelque chose leur répond : Venez, mes Goths ; venez, mes Parthes ! N'ayez pas peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde : elle

[1] Psal. LXXXVII.

ne couvre que le vice et la mort avec lui !..... Ainsi Rome passa : ainsi meurent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche. Ainsi, Français, périra le vôtre, si vous n'écoutez pas ces vérités qui vous parlent encore, si les murs de l'Évangile à moitié rompus par vous ne se relèvent pour vous donner un abri. Ni vos sciences, ni vos arts, ni le formidable développement de votre puissance matérielle, avec quoi vous vous croyez assurés de contenir les hommes, rien de tout cela ne retardera d'un quart d'heure l'avénement de votre chute appelée par votre corruption. Cyrus, je ne sais qui sera Cyrus, mais Cyrus, un homme neuf, croyant en Dieu, portant d'une main l'épée et de l'autre la plume qui écrira le décret de rebâtir le temple, Cyrus desséchera encore une fois les eaux de l'Euphrate, renversera les murs de Babylone, et jettera par terre d'un dernier bond la coupe et la vie de Balthazar. Des générations nouvelles, se moquant de vos doutes et de vos négations, viendront et diront : Nous venons au nom de Dieu qui a fait le ciel et la terre. Races détruites, restes impurs d'un matérialisme abject, ô pourris ! écoutez, entendez la voix de ceux qui vous apportent vérité, justice, croyance, certitude, avec le nom antique de Dieu[1]. » Et remarquons-le, la catastrophe finale est d'ordinaire précédée d'une ère de prospérité et de civilisation brillante, les germes de mort sont dissimulés sous les plus florissantes apparences; on admire, on porte envie, on acclame ce peuple, que Dieu a déjà condamné, et que la ruine attend comme sa proie assurée et prochaine. Voici, tracée par la plume du Psalmiste, la peinture de ces sociétés condamnées à mort.

[1] Lacordaire.

Les fils sont comme de nouveaux plants dans toute leur vigueur printanière; leurs filles, gracieuses et belles, sont parées comme l'on pare un temple; leurs greniers regorgent; les moissons s'y versent sur les moissons; leurs brebis sont fécondes, on les voit sortir par innombrables troupes, leurs vaches sont grasses et robustes : nulle brèche à leurs murailles; nulles craintes des invasions de l'ennemi; nul cri séditieux dans leurs places publiques. On dit : Heureux le peuple qui jouit de ces biens[1]*!* Parole insensée! Il n'y a pour lui qu'un seul mot salutaire, comme il n'y a pour lui qu'un seul fondement à sa sécurité, à son salut *: On dit* : *Heureux le peuple qui jouit de ces biens! Non! mais heureux celui-là seul qui pour maître possède Dieu*[2]. Au moment de la catastrophe, quand la main mystérieuse a tracé sur la muraille l'arrêt fatal qui fera périr Balthazar et son empire, rien ne sauve un peuple des mains de la justice et des horreurs de la ruine. *Ceux-ci se confient dans leurs cavaliers, ceux-là dans leurs chariots de guerre : nous, dans le nom du Seigneur... Eux périront, mais vous, ô Dieu, subsisterez*[3], et nous avec vous. Les grands empires d'Orient n'étaient-ils pas à l'apogée de leur puissance et de leur gloire, quand Dieu les brisa tour à tour? Alexandre n'avait-il pas poussé ses conquêtes jusqu'aux confins du monde, la terre « n'avait-elle pas fait silence devant lui[4], » quand la main divine le coucha sur un lit de douleurs[5], puis dans une tombe? Rome n'avait-elle pas subjugué l'univers quand Dieu fit dévorer par des nuées de Barbares son immense empire, le plus vaste qui se vit jamais? Il y a trois mille ans que le Psalmiste décrivait cette marche

[1] Psal. CXLIII. — [2] Psal. CXLIII — [3] Psal. XIX. — [4] I Machab r — [5] I Machab. I.

des choses humaines, et notait la prospérité des empires condamnés prochainement à périr. *Les pécheurs périront. Les ennemis de Dieu, au moment même où ils viendront d'être glorifiés et exaltés, s'évanouiront, disparaîtront, s'en iront en fumée. L'impie tend des piéges au pauvre et au faible, il s'efforce, pour le dépouiller, de le tirer à soi. Il le fait tomber dans son piége, il l'y humilie, il se penche pour l'y voir : or, au moment même de son triomphe, il tombera*[1] !

Mais creusons davantage encore cette chute des nations persécutrices. Dieu les renverse, Dieu les anéantit : mais comment exerce-t-il cette terrible puissance de destruction et de mort ? Quelles force emploie-t-il contre elles pour les faire rentrer dans un néant ignominieux ? Trois forces sont au service de Dieu, quand il veut renverser les empires : la force de l'écroulement et de la ruine soudaine, la force du temps, la force de la perversité humaine. Ou bien sa colère s'enflamme soudain, ses foudres partent et ses ennemis sont renversés ; ou bien il laisse à des peuples qui périront le temps d'une honteuse décadence, il en fait des *bas-empires*, et ils sont traînant misérablement, durant des siècles, les restes honteux d'une vie sans force, qui n'est plus que l'agonie et la mort ; ou bien les puissants agents de destruction sont, entre ses mains, les prévaricateurs eux-mêmes, qui se déchirent et se dévorent les uns les autres jusqu'à s'anéantir tour à tour. Quand Dieu veut paraître plus admirable et plus terrible, il agit, comme le dit Bossuet, par grands et formidables effets. « Quand il lui plaît de donner aux rois de grandes et de terribles leçons, » aux coups de ses tonnerres les trônes s'écroulent, les dynas-

[1] Psal. X.

ties s'effondrent, les empires sont mis en pièces : c'est une tempête qui s'élève, c'est un vent qui souffle, ce sont les grandes eaux qui envahissent : l'empire n'est plus! *Dieu se lève : que ses ennemis soient dispersés, que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face! comme la fumée se dissipe, qu'ils se dissipent eux-mêmes ; comme la cire fond à l'approche du feu, qu'ainsi les méchants périssent devant l'Éternel*[1] *!* Comme Dieu sait mettre en déroute les immenses forces des princes et des conquérants! La tempête ne brise pas plus aisément le navire que Dieu les dominations et les royautés. *Voici que les rois de la terre se sont rassemblés : les voici tous réunis. Ils voient, ils s'étonnent, ils se troublent, ils sont bouleversés; la terreur se saisit d'eux, ils poussent des cris de douleur comme la femme qui enfante : au souffle de sa tempête Dieu a brisé les vaisseaux de Tharsis*[2]*..... Du haut des cieux le Seigneur a tonné, le Très-Haut a fait retentir sa voix! Il a lancé ses traits et dissipé ses ennemis; les éclats redoublés de sa foudre les ont dispersés.*

Ces destructions subites et foudroyantes restent dans l'histoire comme les monuments grandioses de la justice divine. L'incrédule peut les méconnaître et passer devant eux en sifflant: l'œil expérimenté ne s'y peut méprendre, les intelligences sérieuses et droites savent et avouent hardiment sous quels coups telle puissance persécutrice a soudain été brisée et jetée par terre. Ce sont là les éclatantes exécutions de Dieu : l'on peut dire que ce n'est pas là la marche la plus ordinaire de sa justice sur les nations qu'il destine à périr. Le Psalmiste précise ainsi les caractères de cette infaillible justice. *Dieu est un juge juste, fort et patient. Est-ce que Dieu fait*

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XLVII.

éclater ses rigueurs tous les jours[1] ? Non, Dieu d'ordinaire laisse le temps exécuter ses arrêts et frapper les coupables ; *patiens quia æternus.* Entrons, pour bien comprendre cette marche des choses, dans le secret de la grande force de Dieu. Quelle est cette force ? Son éternité. Un prophète se représentait cette éternité victorieuse sous l'image d'un char triomphal en marche à travers les choses humaines, les broyant toutes sous son poids, les dispersant et les anéantissant toutes sur son terrible passage. « Dieu s'est tenu debout et il a mesuré la terre : il a regardé et il a dissous les peuples : les hauteurs du monde ont été broyées, les montagnes se sont courbées sous la marche de son éternité[2]. » Aussi sublime que le Prophète Habacuc, le Psalmiste nous expose ainsi cette force que donne à Dieu son éternité. *Tous*, dit-il, *vieilliront comme vieillit un vêtement : Vous, toujours vous êtes le même et vos années ne défaillent pas*[3]. « Tout vieillit, » hommes et choses; tout aussi change, se déforme, se renouvelle, ainsi que l'ajoutait le Prophète : *mutabuntur.* Le temps dispose ainsi pour son œuvre de destruction d'une double puissance : il renverse, puis rebâtit sur les ruines, effaçant jusqu'au dernier vestige des choses qui ont été « Pourquoi le temps est-il le grand ennemi ? Parce qu'il est doué d'une double puissance : la puissance de détruire et celle d'édifier. Qui a jeté bas ces empires primitifs de l'Assyrie et de la Chaldée ? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire de Cyrus vainement relevé par Alexandre ? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire grossi des ruines de tous les autres, et qu'on peut appeler du nom de monde plutôt que du nom d'empire, le monde ro-

[1] Psal VII. — [2] Habac. III. — [3] Psal. CI.

main? C'est le temps. Qui a jeté bas toutes ces républiques du moyen âge, dont nous admirons les débris survivant en marbres et en peintures? C'est le temps. Et d'un autre côté qui a construit ces royaumes nouveaux dont nous sommes les fils, les royaumes des Francs, des Germains, des Anglo-Saxons et le reste? C'est la même main, habile à recréer après avoir défait, et qui de la poussière même où elle s'est jouée avec orgueil tire la substance, l'ordre et la solidité. Le temps détruit de la main gauche et bâtit de la main droite, également ennemi dans les deux cas, puisque l'édifice qu'il élève ne fait qu'enfoncer plus avant l'édifice qu'il renverse, et que, fonder, c'est, pour lui, détruire encore[1]. » *Tous vieilliront comme le vêtement : ô Dieu, vous les changerez comme on change l'habit, et ils seront changés : mais Vous, Vous demeurez le même toujours, et vos années ne défaillent pas*[2]. Dès lors qu'est l'homme devant Dieu? Qu'est le plus fort, le plus puissant, le plus riche? Qu'est le conquérant le plus invincible? Qu'est la dynastie la mieux assise? Qu'est l'empire le plus affermi? Qu'est la domination la plus vaste? Si le temps passe comme une infiltration meurtrière dans les plus majestueux édifices, s'il les mine, s'il les désagrége, s'il en disjoint les assises, jusqu'au jour où un écroulement suprême les couche par terre pour jamais, qui résistera à Celui sur qui seul le temps ne peut rien, parce que seul il est l'Éternel? *Quis resistet tibi*[3]? Et que faut-il après tout à Dieu pour se défaire de ses plus puissants adversaires, de ces rois qui oppriment son Église, de ces républiques qui insultent Dieu, l'honneur et le bon sens? Une chose suffit, le temps. Hommes

[1] Lacordaire. — [2] Psal. CI. — [3] Psal. LXXV.

d'un jour, êtres fugitifs, pour qui une année est un siècle, et le moindre délai de la justice divine une interminable et mortelle attente, nous poussons vers Dieu contre nos tyrans heureux des plaintes désespérées : *Seigneur, jusques à quand oublierez-vous votre peuple? Jusques à quand l'ennemi sera-t-il exalté? Levez-vous, juge de la terre; rendez leur salaire à ces orgueilleux! Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand les méchants triompheront-ils? Il parlent sur un ton superbe, ils tiennent un langage plein d'orgueil. Ils s'élèvent, tous ces ouvriers d'iniquité; ils écrasent votre peuple, ô Dieu, ils désolent votre héritage; ils disent : le Seigneur ne voit point, le Dieu de Jacob ne sait rien*[1]. Dieu demeure dans le silence, sourd, ce semble, aux gémissements des bons comme aux provocations insolentes des pécheurs; l'iniquité se consomme, le forfait s'accomplit, l'Église est flagellée, elle est dépouillée, elle est captive, le Vatican est plein de larmes, le monde catholique est plein d'angoisse, l'empire persécuteur a la force, il triomphe, il foule, il écrase; *Seigneur, pourquoi vous retirez-vous si loin de nous*[2]? où êtes-vous, que faites-vous, Dieu d'Israël? Que fait Dieu? Il laisse le temps à son travail ordinaire. *Ipsi peribunt, tu autem permanebis*[3]! Ces années nous semblent longues, cette détresse nous paraît se prolonger sans mesure? Mais qu'est-ce pour l'Eternel? Qu'est-ce pour le Dieu qui fait franchir à son Église des siècles sans limite et qui la couvre de son immortalité? *O Dieu, mille ans sont devant vos yeux comme le jour d'hier écoulé. Ce qu'est une veille de la nuit, ainsi sont les années de l'homme*[4]. Ah! sortons donc de nos idées étroites,

[1] Psal. XII, Psal. LXXII. — [2] Psal. X. — [3] Psal. CI. — [4] Psal. LXXXIX.

prolongeons notre regard comme celui de Dieu, jugeons Dieu tel que le fait son éternité immobile, possesseur des temps, créateur des siècles, les voyant tous se dérouler devant lui, lui jeter en passant, comme le flot follement irrité, quelque impuissante écume, puis se briser, puis se perdre et s'évanouir pour jamais. Élevons-nous jusqu'au Dieu véritable, jusqu'au Dieu éternel. Il voit les iniquités de la terre, son œil suit le travail pervers de ses ennemis, le développement victorieux de leurs desseins, leurs complots savants, leurs entreprises audacieuses, toujours couronnées de succès; ils font la guerre à Dieu : ils vont anéantir son Église; déjà l'édifice chancelle ; ils triomphent ; ils prédisent la déchéance toute prochaine du Christ ; l'avenir est à eux! Que fait Dieu? *Dieu se rit*[1] d'eux tous. Et pourquoi? *Parce qu'il voit approcher son jour*[2]. Voilà le mot révélateur! Voilà l'explication lumineuse de toute la trame de l'histoire. L'empire romain se saisit de l'Église naissante, et durant trois siècles l'étreint et l'égorge. Les Césars se succèdent, se livrent à la même besogne, versent les mêmes flots de sang, se vantent du même triomphe. Ils sont morts, l'Église vit. Dieu les laissait faire, *se riait d'eux, parce qu'il voyait approcher son jour*[3]. Ce jour venu, les Césars disparaissaient et le monde se trouvait chrétien. Voulons-nous franchir les siècles et voir plus près de nous *ce jour de Dieu*, que Dieu attend dans un si tranquille silence? Un siècle se leva sur nous qui plus que tous les autres entreprit d'anéantir Dieu, son règne, son Christ, son Église. « Telle était la pensée du XVIII[e] siècle, et, par une fortune très-rare, il se rencontra, pour l'exécuter, une pléiade d'esprits supérieurs,

[1] Psal. XXXVI. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. XXXVI.

poëtes, historiens, moralistes, romanciers, jurisconsultes, hommes éminents dans tous les genres de créations littéraires et scientifiques, capables de détruire et d'édifier. Jamais on n'avait vu tant d'esprits rassemblés dans une même pensée. Que fait cependant l'Église ? L'Église semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique; Bourdaloue ne parle plus en présence des rois; Massillon a jeté au vent du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute: aucune voix puissante ne répond aux gémissements du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour. Les trônes se mêlent à leurs conjurations. Qu'en dites-vous ? Que dites-vous du silence de Dieu ? Qu'est-ce qu'il fait ? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute ; attendez : une heure ; deux heures; trois heures; demain; ils enterreront le Christ[1]! » Que faisait Dieu ? Ce qu'il avait fait depuis les siècles, ce qu'il fait encore, ce qu'il fera toujours: *Dieu se riait, car il voyait approcher son jour*[2]. Quand vint ce jour, toute l'immense société d'incrédules et de blasphémateurs sombra dans un abîme de sang ; Dieu montrait une fois de plus comment périssent ses adversaires, et comment triomphent ses enfants. *CUM PERIERINT PECCATORES, VIDEBIS*[3], « quand les pécheurs périront, tu verras. » Oh ! la simple et grande parole ! Comme elle renferme en elle la sagesse de Dieu et l'espérance de l'homme ! Quand la tempête sévit, que le vent gronde, que les flots nous assaillent avec furie, que la barque est près de sombrer, et que

[1] Lacordaire. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. XXXVI.

nous tous, fils de l'exil et de la persécution, nous crions à Dieu avec angoisse : *Perimus!* « nous périssons ! » Dieu, dans la sérénité de sa force, nous répond : « hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté [1]? » — douté de ma puissance, de mon règne, de ma victoire sur des ennemis impuissants? Quand vous vous épouvantiez de leur gigantesque domination, quand vous trembliez devant leurs menaces, « moi je me riais d'eux, car je voyais approcher mon jour, » *Dominus irridebit eum quoniam prospicit quod veniet dies ejus* [2]. Quand vient ce jour où périssent les pécheurs, « alors on voit, » *cum perierint peccatores, videbis.* Et que voit-on? Deux choses: l'infinie et irrésistible puissance de Dieu, le néant et l'impuissance absolue de l'homme. Donc, ô fils de l'Église, ô vaincus, ô opprimés, ô victimes de toutes les tyrannies, gardez-vous de « douter, » gardez-vous de trembler, « ne tremblez pas, petit troupeau ! » *Ne tremblez pas quand vous voyez un homme devenir opulent* et fort : *et quand sa dynastie se couvre de gloire et se revêt de puissance* [3]. *O Seigneur, vous vous moquerez d'eux, vous réduirez jusqu'au néant tous les peuples* persécuteurs et impies. *J'ai vu l'impie dans sa gloire, il était haut et puissant comme les cèdres du Liban: J'ai passé, et voici qu'il n'était plus, et je l'ai cherché, et je n'ai plus trouvé la place qu'il occupait* [4]. Ainsi Dieu règne sur les peuples, ou pour les exalter s'ils sont fidèles, ou pour les amoindrir, les exténuer, les dissoudre, s'ils sont prévaricateurs.

Le troisième auxiliaire de Dieu dans cette œuvre de justice et de châtiment, c'est la perversité même du peuple, des puissances, des dynasties, des gouvernements

[1] Matth. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. LVIII, 9. — [4] Psal. XXXVI.

persécuteurs. Tout pouvoir vicieux porte en soi les germes de mort qui le tueront. L'oracle est formel : *il tombe dans la fosse qu'il a creusée.* Le pouvoir vicieux, ennemi de la vérité et persécuteur du bien, appelle d'ordinaire à son service trois moyens d'action qu'il croit infaillibles et qui bientôt le tuent : le mensonge, l'oppression, la corruption. Il se revêt des dehors de la vertu, il se donne comme le protecteur des bons, il dit volontiers qu'il est la paix, la sécurité, l'honnêteté, le bien; que sous lui les méchants trembleront, et les bons prendront assurance; il le dit, et son langage est trompeur. En réalité il médite la ruine de l'Église et l'expulsion du Christ; ses faveurs sont pour les ennemis de Dieu. Il est astucieux, il est rusé, il ment toujours; il a tellement séduit la foule, qu'on l'acclame comme un sauveur et que les bouches retentissent de ses louanges. *L'inique est comblé de louanges pour tous les désirs de son cœur, l'inique est en bénédiction. Il dit en lui-même : Je ne serai point ébranlé à jamais ; de génération en génération ma race sera à l'abri du malheur. Sa bouche est pleine d'imprécations, de fourberie et de violence; sa langue cache le maléfice et le crime : il se met en embuscade dans les carrefours ; il égorge l'innocent à l'écart; ses yeux épient le faible ; il tend des piéges en secret*[1]. Cependant ses fourberies réussissent ; il triomphe : l'opprimé succombe, il succombe sous les sifflets d'une presse vendue ; il succombe sous les clameurs du prétoire, où Pilate, vendu à la foule, livre le vicaire du Christ en se lavant les mains! Le voilà victorieux, et il répète le mot éternel de l'orgueil triomphant : *Quis noster dominus est*[2], « qui nous dominera désormais? » Il en appelle à l'avenir, il

[1] Psal. X. — [2] Psal. XI.

pousse un cri de longue espérance: *non movebor in æternum*, « rien ne me renversera à jamais! » Dieu l'attend là. Voici que sa fourberie se découvre, ses mensonges sont à nu, son astuce irrite, désenchante, humilie ceux-là mêmes dont il faisait des fidèles et des complices; il périt sous le mépris dont il voulait couvrir l'Église, il emporte dans un ignominieux tombeau ses plans avortés et ses espérances déçues : *mentita est iniquitas sibi* [1], « l'iniquité s'est menti à elle-même, » s'est elle-même trompée, et s'est jetée en aveugle « dans la fosse qu'elle creusait » pour ses victimes. En second lieu, le pouvoir sans Dieu se fait infailliblement oppresseur. Son orgueil le domine et le pousse, il ne gouverne le peuple que pour l'écraser. Or de cette tyrannie même naissent bientôt des réactions violentes; des ressorts trop tendus éclatent puissamment, et la chute de ces gouvernements sans limite et sans frein vient de l'excès même de leur force et de l'absolu insupportable de leur domination. Enfin la corruption, que favorise et développe sans mesure tout gouvernement vicieux, hâte sa chute, en déchaînant les passions. Il lui a plu de laisser insulter Dieu et blasphémer sa religion sainte, il a cru habile d'accorder au peuple les enivrantes joies de la volupté; au jour du danger, il n'a plus trouvé que des cœurs saturés, un sang infirme et vil. Habitué à se rire de Dieu, ce peuple de bas-empire s'est ri de César, et l'a traîné aux gémonies. Le dernier triomphe reste toujours à Dieu: *Dieu règne éternellement. O peuples prévaricateurs, vous serez exterminés de son empire* [2] !

Revenu de ces grands spectacles, ayant profondément médité sur le drame palpitant de l'histoire humaine, et

[1] Psal. XXVI. — [2] Psal. IX, 16.

résumant ses grandioses enseignements, le Psalmiste disait : *Le Seigneur est un Dieu grand, un Roi élevé par-dessus tous les dieux. Il tient en sa main tous les abîmes de la terre et les cimes des montagnes sont à lui. La mer lui appartient, c'est lui qui l'a faite ; ses doigts ont formé les continents. Venez, prosternons-nous et adorons : fléchissons le genou devant Jéhovah, notre Créateur. Il est notre Dieu, et nous sommes son peuple, les brebis de son pâturage, et le troupeau que conduit sa main*[1].

3. Cette conclusion frappe au cœur nos audacieuses négations contemporaines. La dernière, celle qui se fait jour à travers le dévergondage des mœurs et les extravagances des doctrines, poursuit l'idée même de Dieu et s'efforce de la chasser du monde. *L'impie a dit dans son cœur : Dieu n'est pas*. Sans doute c'est *dans son cœur* que l'impie prononce cette épouvantable parole. Jamais, conservant sa raison, il ne parviendra à la dire dans son intelligence, à se soustraire aux rayons éblouissants de l'évidence, qui malgré lui triomphe de ses plus extravagantes prétentions. D'athées convaincus, c'est-à-dire d'hommes qui, après avoir loyalement, sans prévention, sans passion, cherché la vérité, ont trouvé que Dieu n'est pas, il n'en peut exister, et il n'en exista jamais. L'homme a toujours prononcé cette négation intéressée, *dans son cœur,* dans le sein de ses vices, au milieu de ses passions, irritées de rencontrer Dieu comme barrière, comme remords et comme terreur. C'est la vieille histoire du prétoire, c'est toujours la foule hurlant dans la rue : *Nolumus hunc regnare super nos*[2], « nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous! » Notre

[1] Psal. XCIV. — [2] Matth.

époque est étrangement prise de cette fièvre délirante, notre société contemporaine vomit à tout instant ce blasphème du cœur : *Dieu n'est pas* [1]. Le plus souvent, cette négation insensée part de trop bas pour revêtir quelques dehors scientifiques, parfois aussi la science, ou plutôt ce qui en porte faussement le nom, balbutie d'incohérentes démonstrations, essaye des arguments misérables, pour prouver que la logique des choses peut se passer de l'idée de Dieu, et que, sans Dieu, tout se peut aisément expliquer. Jésus-Christ disait de ces négateurs : *A fructibus eorum cognoscetis eos*, « vous les connaîtrez à leurs fruits. » C'est la marque que donne aussi le Psalmiste. *L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas. Ils se sont corrompus : ils sont devenus abominables dans leur conduite : il n'y en a pas qui fasse bien, non, il n'y en a pas même un seul ! Dieu du haut du ciel a jeté ses regards sur les enfants des hommes, afin de voir s'il en est qui aient l'intelligence et qui cherchent Dieu : tous se sont détournés, tous sont devenus des êtres inutiles, Il n'y en a pas qui fasse le bien, non, pas un seul* [2] ! Parcourons, nous aussi, du regard cette triste phalange des écrivains impies, blasphémateurs de notre foi, persécuteurs acharnés de nos œuvres, censeurs si amers de nos moindres défauts. Qui parmi eux *a l'intelligence* [3]? Où est leur *credo ?* Où est leur symbole ? Quel ensemble de vérités opposent-ils à nos vérités catholiques, et, sur les ruines du christianisme qu'ils ont juré d'anéantir, que seront-ils capables d'élever ? Puissants pour renverser qu'ont-ils pu bâtir ? Ah ! comme le Psalmiste les flagelle de ce seul mot : *inutiles facti sunt* [4] ! « ce sont des êtres inutiles ! » On ne les rencontre sur le chemin

[1] Psal. LII. — [2] Psal. LII. — [3] Psal. XIII. — [4] Psal. LII.

d'aucune conquête intellectuelle; leur philosophie, si tant est qu'ils en aient une encore, n'est qu'un fragile échafaudage de propositions sans suite, d'affirmations sans preuves, de doctrines sans fondements. Les meilleurs d'entre ces esprits devenus « inutiles » sont ceux qui sauvent, grâce à leur inconséquence, les débris de vérité et de morale, que leurs négations premières devraient logiquement engloutir. Les autres, les furieux, ceux qui ont le courage de leurs prémices, et poursuivent jusqu'aux dernières conséquences la plus impie comme la plus insensée négation, en arrivent rapidement, de chute en chute, jusqu'à cet abîme où tout est désormais ténèbres, chaos, néant : malheureux pour qui tout est à charge de ce qui a nom vérité et vertu, qui se ruent avec la brutalité de la bête fauve contre tout ordre aussi bien social que religieux, que déclarent à la société une guerre d'extermination, qui vomissent le mensonge, qui font métier de corrompre le peuple en lui insinuant les plus désastreuses doctrines, et, la torche à la main, prétendent ne plus faire du monde qu'un monceau de ruines ensanglantées. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » *Leur bouche est un sépulcre ouvert, leur langue distille la ruse, le venin de l'aspic se cache sous leurs lèvres ; leur langage est plein de malédiction et d'amertume, leurs pieds sont vites pour répandre le sang; le brisement et le malheur sont sur leur trace, ils n'ont pas connu le chemin de la paix : la crainte de Dieu n'est plus devant leurs regards* [1]. Admirable portrait de nos révolutionnaires contemporains, contempteurs de Dieu, tyrans de l'homme, astucieux parleurs de liberté, quand ils oppriment mille fois plus que tous les autres,

[1] Psal. V.

effrontés parleurs de vertu, quand ils l'outragent et la foulent aux pieds! Oh! que le Psalmiste dit bien : *il n'y en a pas un qui fasse le bien; non, pas un*[1]*!* Lequel de ces histrions est sérieusement occupé des besoins et des détresses du peuple? Ils s'irritent de voir les merveilles de la charité catholique : ils jalousent nos religieux, ils outragent nos religieuses. Ils chassent, où ils le peuvent, du réduit et du chevet du pauvre ces anges de la douleur, ces messagers de la grâce, seuls soutiens efficaces de toute âme déchirée et de tout cœur plaintif. Mais eux, qu'ont-ils fait? Où sont leurs œuvres? Quels sont leurs religieux et leurs religieuses? Où sont les hôpitaux qu'ils remplissent de leurs dévouements? *Pas un qui fasse le bien; non, pas un seul*[2]! Et pourquoi? D'ou vient cette stérilité désolante de l'impiété? d'où arrive-t-il que l'arbre se dessèche et meurt? Le Psalmiste en donne cette raison unique : *Dieu n'est plus devant leur regard. L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas..... Ils ont dévié, aussitôt ils sont devenus inutiles*[3]. Arraché du sol, privé de sa séve nourricière, l'arbre est mort. Il est mort « deux fois[4], » dit un écrivain sacré, *bis mortuæ.* Il est mort à la vie divine : il est mort aussi à la simple vie du bon sens et de la vertu naturelle. L'athée est aussi mauvais citoyen qu'il est enfant perdu de Dieu et de l'Église : « être abominable, » dit le texte sacré.

Mais l'athéisme n'est pas et ne peut pas être l'état normal, universel, d'une société. Ne nous effrayons pas outre mesure de ces blasphèmes que vomissent contre l'existence même de Dieu les furieux qui prétendent briser la société civile contre les débris gisants de la société religieuse. Ils ne sont parmi nous qu'à l'état

[1] Psal. V. — [2] Psal. V.— [3] Psal. XIII. — [4] Jud.

d'exceptions monstrueuses, ils ne seront jamais le peuple. Ils périront comme périt une plante isolée au sein d'une végétation luxuriante, comme un écho s'efface, comme une vague s'évanouit. L'humanité suit sa route sans se soucier de ces cris délirants. Elle regarde la création ; elle se dit : *O Dieu, je verrai vos cieux, je contemplerai les œuvres de vos mains* [1]. Elle lit Dieu à chaque page de ce grand et sublime livre. Elle se rit d'un hasard créateur et ordonnateur intelligent des mondes ; elle entrevoit d'instinct les incohérences et les suprêmes inanités des systèmes qui éconduisent Dieu de « l'œuvre de ses mains. » Elle siffle l'impudence des sages, et elle marche, invoquant des lèvres et du cœur « le Dieu qui a fait le ciel et la terre. » Pour le simple bon sens, Dieu, invisible partout, n'est absent nulle part. Où qu'il aille, l'homme le rencontre. L'homme rencontre des immensités qui le confondent et le terrifient ; *l'abîme a battu des mains*, proclamant dans ses profondeurs insondables la puissance infinie qui seule l'a pu creuser. L'homme rencontre partout une autorité et une puissance qui arrêtent et brisent à un point de sa marche l'essor de son génie et la force de sa volonté : « il va jusque-là, mais il ne va pas plus loin, et là il brise l'orgueil de ses flots. [2] » L'homme se sent simple locataire dans cette création dont un orgueilleux rationalisme prétend le faire l'unique dominateur et le seul roi. Il touche au détail, l'ensemble lui échappe ; il travaille en sous-ordre, et doit en tout soumettre son action à des lois dont il n'est ni l'auteur ni le maître. Viole-t-il ces lois souveraines ? Son œuvre croule et lui-même périt avec son œuvre : *ordinatione tua perseverat dies* [3]. Et ce qui, dans

[1] Psal. VIII. — [2] Job. — [3] Psal. CXVIII.

cette puissance supérieure, empêchera à jamais de voir l'aveugle force de la fatalité ou le caprice incohérent du hasard, c'est l'ordre merveilleux, la sagesse infinie, qui y préside et en remplit tous les actes. Partout nous admirons une harmonie qui dispose et règle toutes choses. Depuis le cours des astres jusqu'à la moindre oscillation du brin d'herbe, tout dans la création obéit à des lois précises ; rien ne flotte au hasard ; rien ne sort du plan voulu et exécuté par le souverain Architecte de l'univers. *Il dit et tout se fait : il commande et tout s'exécute*[1]. Et de même que dans un empire bien réglé on sent partout la présence et l'action du prince, ainsi dans l'immense univers se fait partout sentir l'action souveraine du Très-Haut. *Où irai-je pour échapper à votre esprit ? Où fuirai-je de devant votre face ? Si je prends mon essor vers les cieux, vous y êtes ; si je descends aux abîmes, vous voici ; si je prends mes ailes dès l'aurore et que j'aille habiter aux extrémités des mers, c'est votre main qui m'y mène, c'est votre droite qui m'y soutient*[2].

Quand l'homme est vertueux et innocent, il aime et bénit cette divine présence : quand il devient vicieux et impie, elle lui est odieuse, il s'efforce de s'y soustraire, il entasse erreur sur erreur, extravagance sur extravagance, pour en étouffer le sentiment et en voiler la réalité formidable. C'est le point de départ de tous les systèmes des rationalistes. Peu osent supprimer Dieu effrontément et absolument, comme le fait l'athéisme, tous tâchent de l'éconduire sans le nier. Selon ces sages, nous autres catholiques, nous ravalons l'idée divine, en la mêlant à tous les détails des choses humaines. Qu'est-ce qu'un Dieu qui se penche sur des atomes, qui ouvre ses

[1] Psal. XXXII. — [2] Psal. CXXXVIII.

sublimes regards sur les imperceptibles mortels, et prête l'oreille aux voix si infiniment lointaines de ce monde? Pour le déiste, Dieu habite la solitude de sa gloire, sans communication avec les univers que sa puissance a pu faire jaillir du néant et lancer dans l'immensité, mais dont le gouvernement est indigne d'occuper sa pensée et de nourrir son cœur. Dieu considérer les actions de l'homme? écouter sa prière? se rendre à ses enfantins désirs? Dieu s'armer de foudres contre cet insecte? allumer des flammes, dresser des tribunaux, intenter des procès, décréter des supplices et distribuer des prix de vertu?.... Allons donc! Dieu s'inquiète bien de toutes ces choses, dans l'infini éloignement de sa gloire, dans l'inaccessible splendeur de sa majesté! *Ils ont dit dans leur cœur : Dieu ne recherche pas toutes ces choses*[1]. *Ils ont dit : comment Dieu peut-il connaître tout cela? Quelle science en peut être dans le Très-Haut*[2] ? Les insensés, ils prétendent grandir la majesté divine, et ils ne s'aperçoivent pas comment ils l'amoindrissent et la mutilent, ou plutôt comment ils l'anéantissent, en lui enlevant ses plus indispensables attributs. Quel Dieu est donc le Dieu du déiste? quel fantôme? quelle impossible et irréalisable fantaisie? Qu'est-ce qu'un *Dieu qui a des yeux et ne voit point; des oreilles et n'entend point*[3]? Qu'est-ce que la Bonté souveraine qui abandonne, oublieuse et indifférente, les créatures qu'elle a tirées du néant? Qu'est-ce que la Sagesse qui livre son empire aux désordres et au chaos? Qu'est-ce que la Justice qui pose sur le vice et

[1] Dixit enim in corde suo : Non requiret. (Psal. X.) — [2] Et dixerunt : Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso? (Psal. LXXII.) — [3] Psal. CXIII.

la vertu un regard pareil, et les laisse l'une et l'autre aboutir à la même destruction ? Quel Dieu impossible a inventé donc le déisme, Dieu que repousse le bon sens et que maudirait la droiture d'un Socrate et d'un Platon? L'incrédule dit : *Est-ce que Dieu s'occupe de toutes ces choses, est-ce qu'il y a en Dieu la science de tout cela ? Ils ont dit : le Seigneur ne le verra pas ; le Dieu de Jacob ne connaîtra pas* [1]. — *Ayez donc de l'intelligence,* s'écrie le Psalmiste, répondant à ces extravagants ; *ô sots, tâchez donc enfin de comprendre! Celui qui fait l'oreille de l'homme, celui-là ne peut entendre? Le Dieu qui a façonné l'œil de l'homme, lui-même ne saura pas voir? Le juge qui châtie les peuples, ce juge ne jugera pas* [2] ? O Dieu, quelles contradictions ! quelles extravagances ! Vous êtes, ô Dieu, et parce que vous êtes, que vous êtes par vous-même, que vous êtes l'Être infini, vous êtes tout à la fois Bonté infinie, Sagesse infinie, Science infinie, Puissance infinie, Justice infinie, Providence infinie. *Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu. Vous avez connu mon lever et mon coucher. De bien loin vous découvrez mes pensées, vous connaissez d'avance le chemin où je m'engage; d'avance vous scrutez mes sentiers. La parole n'est pas encore sur mes lèvres que déjà ma vie entière vous est connue. Voici, Seigneur, que vous savez toutes choses, le passé comme le présent. Vous êtes mon Créateur et votre main est posée sur moi. La science que vous avez de moi est merveilleuse, elle est immense, elle est invincible* [3]. Le pécheur se retranchera-t-il dans une espérance, aussi vaine qu'elle est universelle, aussi trompeuse qu'elle est obstinément poursuivie, la prétendue bonté divine qui jamais n'aura la force de venger la cause de la justice et de châtier,

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. XCIII. — [3] Psal. CXXXVIII.

par des peines éternelles, les outrages des pécheurs enhardis par la persuasion même de l'impunité? *L'impie a irrité Dieu, car il a dit dans son cœur : Dieu ne punira pas.* Ah ! pécheur insensé, qui irrites Dieu par tes crimes et te dis tranquillement à toi même : « Dieu ne punira pas, » connais mieux ce Dieu redoutable, qui, s'il est Miséricorde, est aussi Justice et Sagesse, qui s'appelle lui-même *le juste Juge,* et fait annoncer ainsi la terreur certaine de ses jugements : *Dieu est un juste juge ; si vous ne vous convertissez, il brandira son glaive ; déjà son arc est tendu, ses flèches sont prêtes, il les a remplies de mort, il les a rendues brûlantes*[1]. Dieu ne « regarde pas en vain les enfants des hommes, » il ne contemple pas leurs œuvres diverses avec une égale impassibilité, il ne montre pas à tous le même serein visage. Dieu rend à chacun le prix qui est dû à chacun : tendre père pour ses fils fidèles ; juge austère pour ses ennemis obstinés ; bienfaiteur magnifique pour ceux qui se donnent libéralement à lui ; avare et dur envers ceux qui se rient de ses dons et se jouent de ses munificences. *Dieu me rendra suivant ma justice. O Dieu, avec l'âme sainte vous serez saint, avec l'innocent vous serez innocent ; avec l'homme parfait vous serez parfait, mais aussi au pervers vous êtes pervers*[2].

La fureur qui nie Dieu est rare, la mauvaise foi qui se forge un Dieu de fantaisie, le *Dieu des bonnes gens,* ne tient pas contre les réclamations invincibles de la conscience et les objections opiniâtres du sens commun : aussi ces voix abominables se perdent-elles comme le hurlement solitaire de la bête fauve au milieu de la nuit. Le grand mal contemporain n'est pas là encore, le mal contemporain, l'affreux et incurable mal dont nous

[1] Psal. VII. — [2] Psal. XVII.

périssons, mal qui s'étend et s'aggrave tous les jours, nous est d'un mot révélé par le Psalmiste : *Ils n'ont plus invoqué Dieu*[1]. Et pourquoi ? *Dieu n'est plus devant leur regard*[2]. Voilà la plaie terrible de l'heure présente : nous voici devenus un peuple sans Dieu. La blessure qui nous tue, ce n'est pas les déclamations extravagantes d'ineptes impies, ni les élucubrations plus insensées peut-être d'une science incrédule, c'est l'indifférence prodigieuse où la société moderne se place vis-à-vis de Dieu. La foule vit au sein des splendeurs et des munificences de la création ; Dieu, par le canal des choses sensibles, se donne partout à connaître, à bénir, à aimer. A cette première manifestation s'en ajoute une autre plus lumineuse et plus riche, la prédication évangélique, l'ensemble des merveilleuses œuvres dont se compose le fait immense et divin de la Rédemption : la foule passe, sans un regard, ni une espérance, ni un regret, ni un désir, devant le Dieu suprême, Roi du monde, et devant le Sauveur suprême, Roi des âmes et céleste conquérant des cœurs. La foule, si on lui parle de ce Dieu dont elle habite les domaines et dont elle possède les biens, répond avec le morne et creux regard de l'idiot : *Quis noster Dominus est*[3] ? « Qui est notre Dieu ? » L'athéisme pratique nous a tout entiers envahis. L'homme des champs remue le sol, verse la semence, regarde le soleil et attend la pluie, sans élever jamais son âme vers Celui qui fait tout croître et seul féconde tout. Le marin s'élance dans les immensités des mers, traverse les tempêtes, franchit les océans, sans connaître le Dieu « qui préside aux flots, et commande au souffle de l'ouragan [4]. » Le savant fait prendre à son âme un sublime essor dans les profondeurs

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. XIII. — [3] Psal. XI. — [4] Matth.

des cieux, autre océan plus vaste, autre immensité plus infinie ; il pèse les astres, suit la course des soleils dans l'espace, et il ne reconnaît pas la main qui les porte, les dirige, les soutient. Étrange chose ! Notre siècle, qui remue la matière, scrute l'univers physique, comme pas un autre ne l'a fait, devrait mieux que tous en découvrir et en saluer l'Auteur, et, au contraire, plus que ceux qui l'ont précédé, il en méconnaît la présence et il en ignore l'action. La raison dernière de cet inconcevable oubli est honteuse autant que vraie ; l'homme de nos jours s'est jeté sur la matière avec une frénésie si indomptable, il en cherche les biens, il en épie les ressources avec une si fiévreuse avidité, qu'absorbé entièrement dans ces basses et grossières préoccupations, il ne lui reste plus ni une pensée de l'esprit ni un désir du cœur pour le monde surnaturel qu'habite Dieu et où s'épanouissent nos seules véritables et sublimes destinées. Le Psalmiste s'arme ici de sa plus sanglante ironie. Il voit passer l'homme de la matière ; à côté de lui est l'animal sans raison : ils ont la même taille, et méritent le même rang ! *Quand l'homme était comblé d'honneur, il ne le sut pas comprendre : il se mit au niveau des bêtes sans raison, et il devint leur semblable*[1].

Vivent ossa hæc[2] ? Nos sociétés qui périssent sans Dieu, revivront-elles avec Dieu ? Espérons dans Celui « qui a fait les nations guérissables, » et dont les miséricordes sont infinies.

II. — *Dieu a parlé une fois : voici les deux choses que j'ai entendues de sa bouche : la puissance est à Dieu, et à vous aussi, ô Seigneur, la miséricorde*[3]. Tel est le second et

[1] Psal. XLVIII. — [2] Ezech.— [3] Psal. LXI.

délicieux aspect sous lequel Dieu va maintenant nous apparaître. Nous avons contemplé son règne ; nous avons suivi, d'une extrémité à l'autre de l'univers, le cours de sa royale domination : il est Créateur, il est Maître, il est Roi ; les mondes chantent sa gloire, toutes les créatures célèbrent sa puissance. Depuis l'ange dans les cieux jusqu'au plus imperceptible insecte sur la terre, tous les êtres proclament, chacun à sa manière et dans son langage, l'invincible règne et les pouvoirs absolus du Très-Haut. — Une autre voix s'élève des Psaumes, voix de l'amour, cri embrasé du cœur : *Quam bonus Deus Israel*[1] ! « qu'il est bon le Dieu d'Israël ! » puis encore : *éternellement je chanterai les miséricordes du Seigneur*[2]. Et vraiment c'est la préoccupation la plus incessante de l'âme du Psalmiste et le plus constant objet de ses cantiques sacrés. Sans cesse, sans fin, il contemple la bonté divine, sans fin il en scrute les insondables richesses et il en chante, dans l'ivresse de la reconnaissance, les étonnantes manifestations. Amour de Dieu pour l'homme, abime infini, océan sans limite, immensité sans horizon ! O humanité, arrête ta course, cesse tes vains tumultes, fais taire tes bruits insensés, place-toi devant le plus ravissant spectacle, plonge-toi dans la méditation la plus délicieuse, *arrêtez-vous et voyez combien suave est le Seigneur!* Hélas! c'est là pour nos faibles intelligences et nos cœurs étroits une méditation désespérante; nous sombrons dans cette mer trop vaste, nous sommes éblouis à ce soleil trop resplendissant. *O Dieu, quelle multitude de douceurs vous avez préparée à ceux qui vous craignent! O Seigneur, que vous êtes bon* [3]!

Quelle est cette bonté de Dieu ? Quel est le mystère

[1] Psal LXXII. — [2] Psal. LXXXVIII. — [3] Psal. XXX.

de son amour pour l'homme ? En voici d'après le divin Psalmiste les multiples caractères, les œuvres diverses, les étonnantes merveilles.

1. L'amour de Dieu pour nous est un amour absolument désintéressé. Nous n'étions pas : nous dormions notre sommeil éternel dans l'éternelle impuissance de notre néant : en quoi manquions-nous à Dieu ? Dieu ne mène pas dans le palais de sa gloire une existence solitaire ; il n'a que faire d'autres êtres pour épancher son cœur et tromper l'ennui d'une inaccessible grandeur. Dieu trouve dans les richesses intimes de son Être de quoi satisfaire infiniment ses infinis besoins de bonheur. Dieu est Père : Dieu a un Fils ; et ce Fils, qui est sa parfaite image, « la splendeur de sa gloire, l'empreinte de sa substance, » le Bien-aimé, « l'Unique, » *engendré de son sein devant l'aurore*, épuise tout son cœur, remplit toutes ses complaisances, absorbe toute sa pensée, suffit lui seul à occuper toute l'éternité du Très-Haut. Cet amour de Dieu pour son Fils n'ayant rien d'étroit, de limité, d'imparfait, est par conséquent infini, adéquat à Dieu même, il est Dieu, Dieu parfait comme le Père et le Fils. O Dieu, quelle merveille de votre Être! quelle splendeur à jamais infinie de votre gloire ! quelles inénarrables félicités de votre vie intime ! Dieu unique, mais Dieu en trois Personnes. Et qui nous révélera les délices dont s'inondent mutuellement les trois divines Personnes ? Flots infinis, océan sans rivage, inaccessible ciel, où ne pénétrera jamais de lui-même un regard créé. O Père, qui nous dira votre joie et votre gloire d'être Père, et Père d'un tel Fils, d'un Fils parfait, infini comme vous-même, qui reflète substantiellement toutes vos perfections, vous donne la vue de tout ce que vous

êtes, vous fait entendre ce que vous vous dites à vous-mêmes éternellement? O Fils, comment concevoir les communications si infiniment suaves que vous avez avec votre Père? quel compte nous rendre des délices que versent sur vous les éternelles complaisances que ce Père prend en vous? quel flux et quel reflux d'inénarrable amour inondent vos deux cœurs pour les béatifier sans mesure et sans fin! O Saint-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, quelle joie, quelle béatitude, quelle paix, quelle gloire, trouvez-vous à unir si parfaitement les deux Personnes dont vous procédez, et avec lesquelles, dans l'unité de substance, vous ne faites qu'un seul et unique Dieu? Ah! qu'il dit juste l'Apôtre, quand, pour nous représenter cette vie sans égale, ce bonheur sans image ni correspondant, il nous parle « de l'inaccessible lumière qu'habite Dieu. » Rien n'en approche, rien n'en est digne, nul n'y est attendu, personne n'y fait défaut, aucun être n'y saurait rien ajouter. Mais taisons-nous, Dieu parle, Dieu nous fait entendre le mystère de cette indépendance et de cette plénitude absolues et infinies. *Si j'éprouvais un besoin, si j'avais faim, aurais-je à te le dire*[1]? Quelle faim peut éprouver un Dieu, sinon la faim de soi-même, de sa propre perfection et de sa suprême beauté? Et cette faim d'un Dieu, quel autre qu'un Dieu peut la remplir? A cet immense abîme, que ferait, pour le combler, un imperceptible grain de poussière? O Dieu, infini dans votre faim, et infiniment rassasié de vous-même, certes, ô Dieu, *vous n'avez pas besoin de mes biens*[2]!

Or ce Dieu si infiniment comblé de ses propres richesses, si ineffablement heureux de sa propre et intime

[1] Psal. XLIX. — [2] Psal. XV.

félicité, je le trouve, durant les siècles de son éternité, absorbé dans une pensée de complaisance et d'amour dont il n'est plus lui-même le terme unique. Dieu songe à un être qui n'est pas encore, qui est perdu dans l'abîme du néant, qui ne provoque en rien ni le regard ni le cœur, être sans beauté, sans attrait, sans mérite. Fût-il réalisé, Dieu ne trouverait pas dans cet atome la proportion et la réciprocité qui font l'amour, combien moins encore maintenant qu'il dort dans l'obscur chaos du non-être? Et dans le secret de son cœur Dieu aime cette créature, il la comble déjà de ses dons, il la couvre de ses charmes, il l'enrichit de sa munificence, afin de la pouvoir mieux aimer. C'est là le premier acte de cet amour tout désintéressé de Dieu pour l'homme. *O mon Dieu, je ne vous étais pas inconnu, quand je me développais en secret, et que ma substance se formait dans les entrailles de la terre. Vos yeux voyaient ma masse informe : toutes ces choses étaient écrites dans votre livre jusqu'aux jours de ma formation, et pas un de nous n'existait encore*[1] ! O pensée suave! O amour divin si merveilleusement désintéressé! Quand nul ne songeait à moi, quand j'étais moins qu'un étranger et un inconnu sur la terre, quand la terre elle-même n'existait pas, quand rien n'était que Dieu, Dieu s'absorbait dans ma pensée et dans mon amour. Continuons. Je suis né, j'ai apparu à la vie, par un décret de la puissance créatrice, à la suite d'un ineffable conseil : *faciamus hominem,* « faisons l'homme.[2]» En quoi ai-je pu attirer de Dieu le moindre regard de complaisance? Comment suis-je capable de mériter le plus fugitif et le plus léger sentiment d'amour? L'amour réclame un titre, il a besoin d'un sol où poser ses raci-

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Genes.

mes, il se fonde sur les qualités aimables qui ravissent le cœur et en forcent toutes les entrées : Qu'avais-je qui sût ravir le cœur d'un Dieu? *Qu'est-ce que l'homme pour que vous y attachiez votre souvenir? le fils de l'homme, pour que vous le daigniez visiter*[1]? Que suis-je devant le Très-Haut que néant imperceptible, insaisissable atome, le rien dans sa plus suprême inanité? *Voici, mon Dieu, que ma substance, c'est le rien devant vous.* Ce *rien*, comment Dieu l'a-t-il aimé? Premier mystère déjà insondable. Un second l'est mille fois plus encore. Le néant, s'il n'attire pas le cœur et ne peut commander l'amour, au moins ne provoque pas la répulsion et n'excite pas la colère. Mais moi, je devins un être difforme, hideux, abominable, « fils de colère, » membre d'une famille déchue pour ses crimes; ma naissance inaugura mes souillures; ce qui me donna le jour me retira l'innocence; fils malheureux d'une perdition irrémédiable, je dois maudire comme Job le jour qui me vit naître, je dois m'écrier douloureusement : *Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, et c'est dans le péché que ma mère m'a conçu*[2]. Nous voici au triomphe suprême de l'amour désintéressé : non-seulement il aime quand rien ne le provoque à aimer, mais encore quand tout l'en empêche et l'en détourne. « Alors que nous étions pour Dieu des ennemis, nous lui avons été réconciliés. » Il nous avait aimés néant, il nous aima pécheurs, et son amour, comme un fleuve que les obstacles ne font que rendre plus impétueux et plus irrésistible, nous poursuivit à travers des répulsions croissantes avec une croissante intensité et de nouvelles ardeurs.

2. L'amour de Dieu pour l'homme est en second lieu un amour de complaisance. Que de fois Dieu daigne

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. L.

appeler l'homme « son bien-aimé, » « son fils, « son unique, » « un autre lui-même, » *homo unanimis*[1]! Écoutez les délicates et suaves admirations de ce père contemplant son fils : « Oui, Ephraïm m'est un fils dont je fais ma gloire ; oui, il m'est un enfant d'une délicate beauté. » L'Écriture est remplie de ces effusions de l'amour paternel de Dieu pour l'homme ; les Psaumes en renferment les plus douces et les plus charmantes expressions. Comme une jeune mère qui prépare au fils qui va lui naître la plus moelleuse couchette et le plus élégant berceau, ainsi fit Dieu pour l'homme qu'il se disposait à créer. *Dieu donna la terre aux enfants des hommes*[2]. Sa puissance et sa sagesse se mirent à l'œuvre, elles tirèrent du néant une création splendide, palais et berceau du royal enfant qui devait naître. Et quand, après avoir avec tant de sollicitude et d'amour disposé le domaine de son fils, il crée ce fils lui-même, avec quelle tendresse il s'absorbe dans son chef-d'œuvre, où il met visiblement toutes ses complaisances. Il jette au ciel et à la terre le cri d'un cœur oppressé d'amour et qui se décharge en aimant : *Faciamus hominem !* Puis il se met à l'œuvre : cette main divine qui a jeté dans l'espace la multitude des mondes avec le dédain sublime de la toute-puissance, cette main devient délicate et attentive quand elle prend le limon d'où elle façonne notre corps. *Vos mains m'ont fait, elles ont façonné mon corps*[3]. Elles en tracent tous les linéaments, elles se plaisent à en former tous les contours, elles impriment à l'ensemble la noblesse et la grâce, elles donnent à chaque détail le plus merveilleux fini. Dieu travaille avec une singulière complaisance, c'est son chef-d'œuvre, c'est l'objet de ses

[1] Psal. LIV. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. CXVIII.

plus chères prédilections. Et si le corps de l'homme absorbe à ce point sa sollicitude divine, que sera-ce de son âme? Il tire cette âme comme de lui-même, elle est son soufle, elle sort toute brûlante de sa poitrine, elle est l'émanation de son cœur. Aussi quelle œuvre ! quelle création ! Du Fils véritable et consubstantiel de Dieu il est dit, qu'il est « l'éclat de sa splendeur, et l'empreinte de sa substance » « lumière de la lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. » Des fils de Dieu que son amour lui donne dans le temps et sur la terre, il est dit, dans les Psaumes, une magnifique parole, écho des gloires, reflet des splendeurs qui couronnent la génération du Verbe, seul vrai et unique Fils du Très-Haut. *Signatum est super nos lumen vultûs tui* [1], « la lumière de votre visage s'est reflétée sur nous. » O grandeur de l'âme humaine! Elle reflète Dieu. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » a dit Dieu. L'âme de l'homme sera en petit ce que Dieu est en grand et en infini. Elle est immatérielle, elle est intelligence, cœur, volonté. Elle embrasse dans sa conception la multitude des mondes, elle est plus vaste qu'eux tous, elle domine les cieux, elle surpasse la terre, elle franchit tout abîme, elle s'élève par-delà toute immensité, elle plane sur toute hauteur : vivante image de Celui qui contient tout et que rien ne peut contenir. Nous n'en sommes qu'à la perfection naturelle de l'homme, et déjà Dieu trouve en lui d'inexprimables charmes, et pose sur cette noble créature ses complaisances et son amour. Mais Dieu n'a encore achevé que l'esquisse, ce que nous voyons n'est qu'un essai et une ébauche, la grâce va maintenant transfigurer la nature. Dieu disait : *homo unanimis* [2]; il dit

[1] Psal. IV. — [2] Psal. LIV.

maintenant : *dii estis, et filii Excelsi omnes* [1], « vous voilà des dieux, tous vous êtes les fils du Très-Haut ! » Cette créature bienheureuse, que les dons de la nature rendaient déjà si noble et si grande, la voici transfigurée, déifiée par la grâce; la grâce, comme un sang divin, est entré dans ses veines, un sang divin coule en elle et répand avec lui une nouvelle vie, une vie surnaturelle et déifique; l'homme, de créature humaine, est devenu *créature divine,* « parent de Dieu, » « partageant avec Dieu sa propre nature, » *divinæ consortes naturæ*[2]. Incomparable gloire ! Ce que le Psalmiste dit du Verbe, naturel et unique Fils de Dieu, il le faut dire de l'homme déifié par la grâce : *Filius meus es tu : Ego hodie genui te*[3]. Ce que le Verbe possède par nature, nous le possédons dans le Verbe par participation. Dès lors, se retrouvant soi-même en nous, nous voyant *couronnés d'honneur et de gloire*[4], apercevant sur nous « la splendeur de sa gloire » et l'éclat de sa propre beauté, avec quelle tendresse Dieu nous accueille ! Nous ayant faits si beaux, quelles complaisances il nous voue ! Quel souvenir incessant il nous donne ! quelles caresses paternelles il nous prodigue ! quelles liaisons et quel commerce il entretient avec nous ! Nous comprenons enfin cette parole : *Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous le visitiez ainsi*[5] *?* « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le glorifiiez ainsi, pour que vous attachiez sur lui votre cœur ? » *Heureuse la créature que vous avez choisie, que vous avez exaltée, et qui habite dans vos parvis*[6] !

3. Cet amour de complaisance se fait, comme par une sorte de nécessité et de loi, un amour de suavité et de

[1] Psal. LXXXI. — [2] Petr. — [3] Psal. II. — [4] Psal. VIII. — [5] Psal. VIII. — [6] Psal. LXIV.

tendresse. *Que Dieu est suave*[1] ! s'écriait le Psalmiste. La suavité est l'un des plus frappants caractères de l'amour de Dieu pour nous. Quand l'Amour, pour se faire mieux voir et se donner plus parfaitement à goûter, se vêtit de chair, se rendit visible et palpable, et, dans la réalité de la nature humaine, « vint habiter parmi nous, » c'est la suavité qui fut sa plus délicieuse parure et son signe le plus éclatant : *apparuit benignitas*, dit l'Apôtre, « la suavité fit son apparition parmi nous. » Dieu avait, dans l'un des prophètes, donné cette marque à laquelle le monde devrait reconnaître son Fils incarné. « Voici mon Serviteur, je l'accueillerai ; mon Élu, en lui s'est complue mon âme ; je lui ai donné mon esprit... Il ne criera pas..., on n'entendra point sa voix dans les places publiques ; il ne brisera pas le roseau déjà froissé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore » Ce Fils de Dieu disait de lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux. » Quelle douceur infinie dans ce Dieu fait homme ! *Quelle multitude de douceur vous avez cachée, ô Dieu*[2], vous avez dissimulée sous les humbles dehors de votre mortalité ! *Arrêtez-vous*, ô mortels, ô hommes distraits et inattentifs, placez-vous devant le plus ravissant spectacle, *voyez combien le Seigneur est doux ; suave et doux*[3], comme porte un autre passage. Où Jésus ne fut-il pas *suave et doux ?* Le Psalmiste avait chanté : *le Seigneur est suave pour tout le monde*[4]. Voyez Jésus, l'Homme-Dieu. Il se montre suave dans son amitié : c'est le plus tendre, le plus délicat, le plus passionné des amis. « Notre ami, » dit-il en parlant de Lazare. L'Évangéliste énumère ses amis, « ceux que Jésus aimait. » Et

[1] Psal. XXXIII. — [2] Psal. XXX. — [3] Psal. XXXIII. — [4] Psal. CXLIV.

comment il aimait, quelles tendresses il montrait dans l'amitié, les Juifs en témoignent, quand ils s'écrient : « Voyez donc comme il aimait ! » Jésus est suave envers sa patrie : il pleure sur elle, il prie pour elle, il s'occupe douloureusement de ses futures calamités. La poule ne réunit pas ses poussins avec plus d'amour sous ses ailes, que ce Dieu ne s'efforce d'attirer et cacher sous sa protection son ingrate et perfide cité. Rencontre-t-il quelque douleur sur sa route, il s'arrête, il s'émeut de compassion, la tendresse, comme la puissance, s'échappe à flots de son cœur. Nos tombes et l'affreuse catastrophe qu'elles recèlent lui arrachent des larmes amères, des sanglots, des frémissements et des troubles douloureux. Dieu est *suave pour tout le monde*[1]. Que c'est bien là Jésus! La pécheresse n'entend sortir de ses lèvres, au lieu de foudres et de tonnerres, que les plus suaves paroles et les plus tendres encouragements. Le pharisien haineux et provocateur ne le peut arracher à son inaltérable douceur; ses bourreaux eux-mêmes n'auront entre les mains « que la brebis silencieuse devant ceux qui la tondent. » Il touche avec précaution à la faiblesse du vieillard ; il caresse les petits enfants; c'est le Dieu dont avait parlé le Psalmiste : *custodiens parvulos Deus*, « le Dieu qui veille sur les petits enfants. »

Et en tout ceci le doux et suave Jésus n'est que la frappante image de son Père qui « dispose toutes choses avec suavité.» *Venez et voyez combien le Seigneur est doux. O Dieu, que vous êtes suave et doux ! qu'elle est sans borne la multitude de vos douceurs ! qu'elle est suave votre miséricorde*[2] ! Dieu a devant lui tout à la fois des enfants fidèles, des fils prodigues, d'ignobles et pervers ennemis.

[1] Psal. CXLIV. — [2] Psal. CXIV.

Avec quelle douceur il traite ces créatures si diverses! Voyez-le dans ses rapports avec l'âme fidèle et pieuse. Une nourrice ne porte pas un nouveau-né avec d'aussi excessives précautions, et ne lui donne pas des soins plus délicats et plus minutieux. Il élèvera cette âme au sommet des héroïsmes chrétiens: mais quel temps il y dépense ! Quelle patience il y met ! Jamais il ne brise ce vase si frêle, jamais il ne fatigue ces pas si chancelants, jamais il ne violente cette volonté si paresseuse. Cette âme réclame une ferme conduite, parfois même de véhémentes corrections: la grâce « atteindra d'une extrémité à l'autre avec une invincible force, » mais, en même temps, « elle disposera tout avec une suave douceur » et les plus délicats ménagements. Jamais la grâce « ne précipite dans le bien, » elle y amène doucement, par des insinuations suaves et paisibles. Les saillies impétueuses, les bonds désordonnés, les démarches sans retenue ni prudence, ne seront jamais de l'esprit de Dieu. Même suavité divine avec les âmes prodigues et momentanément détachées de la maison paternelle. Quelles touches délicates de la grâce dans ces âmes ! Quelles mystérieuses voix s'y font entendre ! Quelles sollicitations prudentes et mesurées y remuent le cœur sans le briser. « Dieu se tient à la porte, et il frappe. » Brise-t-il violemment cette porte ? Entre-t-il par une brèche, au milieu des ruines ? Non certes ! Il frappe et il attend. Il sollicite, il supplie, il conjure : *sto ad ostium et pulso ; aperi, soror mea sponsa* [1]. L'âme écoute, elle se rend, la grâce triomphe ; mais le prodigue est faible encore et exténué, c'est « le roseau froissé, » c'est « la mèche fumante : » comme Dieu le traitera doucement et avec ména

[1] Cantic.

gement! Comme il épargnera d'abord à de trop faibles épaules de trop lourds fardeaux! Il donne « le lait aux petits enfants, il réserve à la maturité la solide nourriture. » Tel est Dieu pour les âmes fidèles et les prodigues de retour. Mais, disait le Psalmiste: « il est suave pour tous[1], » *suavis universis Dominus.* Oui, pour tous, même pour les pécheurs, même pour ses plus audacieux ennemis. *Est-ce que Dieu s'irrite tous les jours*[2]*?* Dans les longs intervalles qui séparent les manifestations obligées de sa justice, quelle patience, quelle mansuétude envers les pécheurs! Dieu est appelé « le Dieu de paix; » « il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même esprit et de même cœur, » *inhabitare facit unius moris (unanimes) in domo*[3], dit le Psalmiste. Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des matières et des qualités les plus discordantes: il fait concourir ensemble le jour et la nuit, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix... « Il fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et il pleut sur les justes et sur les injustes. » « Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu: la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraichissante ni moins féconde[4], » tant « ses miséricordes sont sans nombre, » tant est grande « la multitude de sa douceur, » tant il est « le Dieu bon, miséricordieux et patient. »

4. L'amour de Dieu pour l'homme est en quatrième lieu un amour de protection. Il a député ses Anges pour

[1] Psal. CXLIV. — [2] Psal. VII. — [3] Psal. LXVI. — [4] Bossuet.

nous garder, et lui-même est plus actif, plus vigilant à notre garde, plus dévoué que ses Anges. La mère n'est pas plus attentive et plus anxieuse au berceau de son enfant malade, elle ne se penche pas sur lui avec plus de tendresse, et n'interroge pas les traits de son visage et le souffle de sa poitrine avec une plus ardente sollicitude que ne le fait notre Père céleste auprès de chacun de nous. Arrière, comme le plus cruel mensonge et le plus impie blasphème, le Dieu froid, insensible, lointain, du rationalisme; le Dieu qui voit sans commisération les détresses de ses créatures, et qui, après les avoir jetées dans les chances et les détresses de la vie, comme en des flots sans fond et des tempêtes sans espérance, ne leur sait ou ne leur veut pas tendre un bras protecteur! Le voici, notre Dieu, dans toute la délicieuse réalité de son cœur. *Il est suave pour tous les êtres de la création*[1], nous disait tout à l'heure le Psalmiste. Dans un autre endroit, David nous fait contempler ce Dieu bon, ce Dieu protecteur, penché sur les mondes, attentif aux besoins de tous les êtres, leur distribuant à tous la nourriture, soutenant leur existence, soulageant leurs douleurs, fortifiant leur faiblesse : *O Dieu, vous ouvrez votre main, et tous les êtres sont remplis de l'excellence de vos dons*[2]! Il appartenait à l'Amour Incarné de donner au monde le plus délicieux commentaire de ces paroles, au monde inquiet de sa solitude, qui ne voit pas Dieu, qui ne suit pas sa main paternelle invisiblement vigilante, et qui se croit délaissé au milieu d'innombrables besoins. « Gens de peu de foi, pourquoi vous inquiéter ?» «Considérez les corbeaux qui ne sèment ni ne moissonnent, qui n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien vous

[1] Psal. CXLIV. — [2] Psal. CIII.

autres valez-vous plus que ces corbeaux? Considérez les lis comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne tissent; or je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'entre eux. Et si une herbe des champs qui existe aujourd'hui et demain sera jetée dans le four, Dieu la revêt ainsi, combien plus vous autres, gens de peu de foi ? » Tel est le Dieu véritable, « le Père qui est dans les cieux, » doublement Père, et parce qu'il leur donne et parce qu'il leur conserve l'existence, qu'il veille, dans le détail, à tous leurs besoins, et soulage amoureusement toutes leurs misères. *Il ne laissera pas votre pied se heurter à la pierre du chemin; il ne s'endort pas, le Dieu qui vous garde. Il ne dort ni ne sommeille, le Dieu qui garde Israël. Le Seigneur est votre gardien, le Seigneur est votre protecteur : sa main est étendue sur vous. Durant le jour le soleil ne pourra vous nuire, la lune ne le pourra pas durant la nuit. Dieu vous préservera de tout mal : Dieu gardera votre âme : Dieu protégera votre entrée et votre sortie, et maintenant et toujours*[1]. Aussi quelle sécurité a l'homme qui se confie en Dieu! Quelle force il puise dans cette foi bienheureuse! Qui l'ébranle? qui l'inquiète? qui le désespère? La poésie antique, peignant le juste, a trouvé ce trait vraiment sublime :

Du monde anéanti les immenses ruines
L'écraseraient sans l'émouvoir!

Le paganisme rêva ce juste, le christianisme l'a créé; bien plus, l'a multiplié, l'a rendu vulgaire. Le chrétien passe, sans connaître la peur, au travers des plus effroyables catastrophes. Le monde plus d'une fois s'est

[1] Psal. CXX.

écroulé sur lui, les sociétés ont subi des bouleversements gigantesques, les trônes se sont effondrés, *les montagnes se sont détachées et jetées avec un fracas horrible dans les flots de la mer, les peuples ont frémi;* les rois se sont réunis et conjurés, tout s'est rué sur le juste sans défense. *Et le juste qu'a-t-il fait? Dieu est dans son sanctuaire, Dieu a son trône au haut des Cieux, et ses regards sont fixés sur le pauvre*[1]. Ah! voilà le secret de l'indomptable intrépidité du chrétien. On l'assaille, on le traîne, le voilà condamné, le cachot l'engloutit, ses ennemis triomphent, ils poussent le cri de la vengeance satisfaite: *nous l'avons dévoré*[2]! Et dans les fers, au fond des cachots, le chrétien vit, prospère, grandit, triomphe, renverse ses ennemis, poursuit une route toujours victorieuse, et chante au Dieu qui le sauve son chant de reconnaissance et de joie : *Si le Seigneur n'avait été avec nous, qu'Israël le raconte maintenant, si le Seigneur n'avait été avec nous, quand les hommes se ruaient sur nous, ils nous eussent engloutis tout vivants, quand leur fureur s'irritait contre nous. Notre âme a traversé le torrent : ah! nous eussions traversé les flots les plus infranchissables. Et béni soit Dieu qui ne nous a pas laissés la proie de bêtes dévorantes! Comme le passereau, notre âme s'est envolée du filet des chasseurs; le filet s'est rompu, et nous voici délivrés*[3]. C'est l'histoire grandiose du peuple de Dieu tout entier, de son église : toujours assaillie et toujours victorieuse, toujours captive et toujours délivrée. C'est l'humble et obscure histoire de chaque âme solitaire, dont Dieu suit la course, écarte les dangers, rompt les chaînes, dissipe les détresses, et mène en sûreté, des eaux tumultueuses de l'épreuve, au port tranquille et

[1] Psal. X. — [2] Psal. XXXIV. — [3] Psal. CXXIII.

sûr de l'éternité. Telle est la cause profonde et ignorée du monde de la magnanime tranquillité d'âme du chrétien au milieu des plus poignantes angoisses et des plus effroyables abîmes. *Si Dieu ne m'eut assisté, j'aurais bientôt habité le silence du sépulcre. Mais lorsque j'ai dit : « mon pied vacille, » votre miséricorde, Seigneur, m'a promptement soutenu*[1]. Ne nous lassons pas de creuser ce beau mystère de la triomphale assurance du chrétien dans l'infaillible secours de son Dieu. *Qui habite sous l'abri du Très-Haut, est assuré de la protection incessante du ciel. Il dira au Seigneur : vous êtes mon soutien, vous êtes mon refuge, ô mon Dieu, en vous je placerai mon espoir. C'est Dieu qui m'a délivré du filet de l'oiseleur; il m'a délivré de la parole perverse. Il vous couvrira de son ombre; vous serez à l'abri sous ses ailes; sa vérité vous environnera comme un bouclier: vous n'aurez rien à redouter des frayeurs de la nuit. Ni les flèches lancées durant le jour, ni les surprises de la nuit ténébreuse, ni les assauts de l'ennemi, ni les coups du démon du midi, ne vous sauront atteindre. Mille tomberont à votre gauche, dix mille à votre droite, et le fléau ne s'approchera pas de vous*[2].

Quelle douceur à méditer ces choses ! Continuons : contemplons l'inépuisable bonté divine attentive à tous nos besoins, secourable à toutes nos infortunes, compatissante à tous nos revers Pas une plaie que sa main maternelle ne panse, pas une douleur que sa grâce ne tempère, pas une de nos innombrables misères pour laquelle sa multiple et ingénieuse miséricorde ne trouve un allégement et un secours : bonté plus infinie encore que nos détresses, secours plus varié encore que nos

[1] Psal. XCIII. — [2] Psal. XC.

infortunes. Et Dieu sait pourtant si nos maux sont innombrables et nos besoins désespérants ! Que de genres de souffrances ! quelle variété infinie de dénuements ! quelle interminable suite de cris douloureux ! Écoutons toutes ces voix plaintives; prêtons l'oreille à tous ces appels du besoin. Elles sont nombreuses les victimes de l'injustice humaine. Le fort opprime le faible. La cupidité sans entrailles dépouille la faiblesse privée de défense. Le vice puissant et riche flétrit sans crainte l'innocence sans appui. Qui recherche ces crimes de la force contre l'impuissance ? quels tribunaux les dévoilent ? quel châtiment les réprime ? Mais Dieu veille : *le pauvre est laissé à sa garde*[1], l'innocence est violée sous son regard, la faiblesse est écrasée devant sa justice souveraine, et malheur à qui y touche ! la justice humaine sera impuissante, celle de Dieu trouvera son triomphe à tirer des crimes impunis la plus implacable vengeance. On ne moleste pas en vain les petits, on n'abuse pas en vain de la faiblesse des faibles, Dieu est là qui les garde et qui tôt ou tard les vengera ! *Dieu est celui qui défend la vérité dans tous les siècles : il rend justice à tous les opprimés*[2]. Mais de tous les délaissés qui l'est plus que le pauvre ? Peut-être nous est-il difficile de comprendre ce délaissement et cette oppression du pauvre, maintenant que, dans nos sociétés chrétiennes, nous le voyons si honoré et si grandi, objet de tant et de si douces sollicitudes, aimé et fêté, pour ainsi parler, si magnifiquement, si tendrement étreint dans les bras de la charité catholique. Sortons de l'Église qui seule a créé le culte du pauvre, reculons jusqu'à la société païenne, ou seulement parcourons rapidement du regard notre société

[1] Psal. X. — [2] Psal. CXLIV.

contemporaine dans sa partie incrédule et ennemie : quel oubli, quel mépris, quel écrasement du pauvre! A Rome on le mutilait, on le marquait au fer rouge, on le jetait aux murènes; il était moins que la bête de somme, il ne comptait dans la société qu'à titre de marchandise, et encore, à vil prix! De nos jours, sous nos yeux, qui s'occupe effectivement, puissamment, du pauvre, en dehors de la charité catholique? D'où naissent les œuvres qui le recueillent, le moralisent, l'élèvent jusqu'à la vie honnête et sainte ? Qui lui met dans le cœur la patience et jusqu'à l'amour de sa détresse parfois si effroyable ? Ah! ils s'inquiètent bien du pauvre nos déclamateurs modernes, qui ont son nom si constamment sur les lèvres, et son amour si complétement absent du cœur comme des œuvres! Ce qu'ils en ont fait ? Ils lui ont soufflé la haine dans l'âme, l'ont dépouillé de tout ce qui faisait sa noblesse et sa joie, de ses espérances chrétiennes, lui laissant ses haillons qu'ils ont rendus plus déshonorés et plus sordides, lui creusant des bouges plus infects, faisant traîtreusement de lui le jouet de leurs ambitions, l'instrument de leurs coups de main et la victime inconsciente de leurs forfaits. Le jour venu pour leurs crimes de lèse-nation et de lèse-humanité, ils lâchent sur la société cette tourbe populaire suffisamment abrutie : la révolution se fait, la Commune s'organise, les atrocités se commettent, et quand, le moment de frénésie passé, la justice se montre, les corrupteurs de ce pauvre peuple disparaissent, et lui expie ! Autrefois le peuple avait un Dieu mort en croix pour lui, aujourd'hui lui-même meurt pour les ambitieux qui le jouent : *O Dieu, à vous seul est laissé le pauvre*[1] ! Vous seul prenez

[1] Psal. X.

soin de ses intérêts véritables, vous seul le tirez de son abjection, *le relevez de dessus son fumier*[1], et assouvissez sa faim dévorante, *dat escam esurientibus*[2]. Et comme « l'homme ne vit pas seulement de pain, » et que la nourriture de l'âme, « le pain de vie, » n'appartient qu'à vous, vous seul avez la puissance d'apaiser les tortures et d'assouvir la faim délirante de ce cœur. Qu'il est tendre notre Dieu pour la victime qui souffre ! Nous voici en face de quelque grande douleur : cette âme est brisée, ce cœur est oppressé par des sanglots pleins de désespoir. Qui s'approchera ? Quelle bouche humaine aura le courage de balbutier une consolation impossible ? Et si l'homme parle, comme il comprend vite, par l'embarras qui étrangle chacune de ses paroles et l'attention forcée que la douleur y prête, l'inanité des pensées de la terre pour alléger les coups qui nous ont brisés ! Ah ! laissez venir la religion, messagère du ciel. La douleur est à Dieu ! *Sanat contritos corde*[3], dit le Psalmiste; sans raisonnements, sans paroles, une onction douce et sereine entre dans l'âme en deuil, un baume mystérieux apaise les plus cuisantes tortures ; dans ce cœur horriblement secoué par la tempête, Dieu dit un mot, fait un geste, intime un ordre, « et soudain un grand calme s'y fait. » *Dieu guérit les cœurs brisés*[4]. Le Psalmiste décrit ainsi une autre encore parmi les œuvres de miséricorde de Dieu : *Dominus solvit compeditos*[5], « Dieu délie les chaînes des captifs. » Que de fois ces mots sont pris à la lettre, et Dieu, par de merveilleuses interventions de sa puissance, a brisé les fers, ouvert les cachots, terminé l'exil et redonné la patrie ! Toute l'histoire du peuple

[1] Psal. CXII. — [2] Psal. CXLIV. — [3] Psal. CXLIV. — [4] Psal. CXLIV. — [5] Psal. CXLIV.

élu est remplie de ces délivrances, et jamais, depuis dix-huit siècles, l'Eglise catholique n'a été prisonnière, que soudain, par de miraculeuses influences, souvent avec des coups formidables, Dieu ne l'ait délivrée, rétablie et vengée. Ce sont là néanmoins des œuvres plus rares; mais sans cesse, à chaque heure, ce Dieu libérateur brise les liens qui enchaînent les âmes, et les rend à la liberté des enfants de Dieu. *Dieu délie les chaînes des captifs*[1]. Par milliers, d'autres âmes tombent, elles tombent dans les abîmes dont est bordé le chemin de l'épreuve, elles s'y meurtrissent, elles s'y brisent : les voici sanglantes et inanimées : *blessés qui dorment au fond des sépulcres*[2], dit le Psalmiste. Que l'action divine est douce et suave à ces âmes meurtries et expirantes! Avec quelle charité Dieu vient à elles, les relève, les emporte, panse leurs plaies affreuses, et les rend bientôt à la vigueur et au droit chemin! *Dominus erigit elisos.* Autre immense misère de l'homme déchu : l'aveuglement et la vie ténébreuse. La lumière, à force d'être répudiée, se retire de cette âme; cette âme ne voit plus rien, « Dieu n'est plus devant son regard, » elle méprise, elle blasphème, elle nie ce qu'elle ne voit plus, et ce qu'elle ne voit plus, c'est tout un monde surnaturel et divin, pour lequel seul elle fut créée, et vers lequel elle devait ardemment courir. Mais Dieu a pitié encore de cette nouvelle détresse. Lui qui « est la lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde, » se montre tout à coup à cette âme ténébreuse, il l'éclaire, il l'illumine; la magnifique parole de l'Apôtre se vérifie : « Dieu même étincelle dans nos cœurs, » et cette autre : « tout ce qui est ainsi frappé par la lumière devient lumière. » C'est la plus

[1] Psal. CXLIV — [2] Psal, LXXXVI.

grande des œuvres de Dieu, celle que célèbre ainsi le Psalmiste : *Le Seigneur illumine les aveugles*[1]; celle que le Verbe Incarné inaugurait dans le monde quand il disait : « Je suis la lumière du monde... qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » Jésus-Christ disait aussi : « Je suis la vie, » « qui me mange vivra par moi. » Interprétant ces paroles, l'Apôtre ajoutait : « Si le Christ est en vous... le Père vivifiera vos corps mortels, » vos corps, triste proie de la maladie et de la mort, fils de la poussière, tributaires de la pourriture, victimes du péché, « stipendia peccati mors. » Pauvre corps ! quel travail de pourriture s'accomplit en lui ! quels maux le rongent ! quelles maladies l'exténuent ! quelles souffrances le torturent avant l'heure, où la mort, consommant une œuvre dès longtemps commencée, l'emporte dans le sépulcre et achève de l'y dévorer ! *Mors depascet eos*[2]. Ah ! sans doute, les maux de l'âme sont les maux suprêmes, puisqu'ils ont un prolongement si terrible dans l'éternité, et que, même dans le temps, ils s'attaquent à la partie précieuse et divine de notre être. Mais comment rester insensible aux douleurs du corps, quand ce corps tombe en défaillance, quand la maladie le brise, quand elle l'étreint sans pitié sur une couche de souffrance, quand le mal, « comme un lion, broie tous ses os, » et qu'il se débat au milieu d'indicibles angoisses contre les affres de la mort ? Oh ! ne le croyons pas, Dieu si tendre et si compatissant pour nos autres misères ne passera pas insensible et froid devant celle-ci. Voyez au contraire comme il s'arrête : c'est le paralytique, c'est le lépreux, c'est l'hémorrhoïsse, ce sont les victimes « de tant d'infirmités et de langueurs ; » il les regarde, il s'émeut

[1] Psal. CXLIV. — [2] Psal. CXLIV.

de compassion, il n'a devant nos maladies et nos souffrances que deux paroles : l'une de désirs : « Voulez-vous être guéri ? » l'autre de commandement et de puissance souveraine : « Je le veux, sois guéri ! » Et s'il rencontre sur son chemin nos douloureux cercueils, il les arrête, il parle à la mort, il l'épouvante, et, à son ordre, elle rend ses victimes : « Et Jésus le rendit à sa mère. » Cette protection divine contre nos maladies n'a plus cessé de nous envelopper à travers tous les âges. De miraculeuses puissances d'allégement et de guérison restent déposées dans l'Église ; « le Dieu bon » continue sans cesse son ministère de vie. Partout il « vivifie nos corps mortels, » mais ces cures divines sont aussi innombrables que prodigieuses dans des lieux consacrés et choisis. Notre temps en aura vu plusieurs et des plus illustres ; Lourdes, la Salette resteront dans les annales du monde comme d'impérissables monuments de cette miséricorde de Dieu pour les souffrances et les infirmités de nos corps. O Dieu, s'écriait le Psalmiste stupéfait de cette compassion et de cette tendre sollicitude de Dieu pour les malades, ô Dieu, plus dévoué que la garde-malade, plus empressé, plus attentif, *vous avez porté secours à ce malade sur le lit de sa douleur, vous remuiez toute sa couche au jour de sa souffrance*[1]. »

Tels sont les actes divers, les traits épars de la protection divine sur nos multiples détresses. Réunissons-les maintenant avec le Psalmiste, pour les contempler tous dans un unique et délicieux tableau. *O mon âme, louez le Seigneur..... C'est lui qui a fait le ciel et la terre, et la mer et le monde, et tous les êtres. C'est lui qui garde la vérité à travers tous les siècles ; c'est lui qui fait justice*

[1] Psal. XL

aux persécutés, qui donne le pain au pauvre; c'est le Seigneur qui brise les fers des captifs, le Seigneur qui illumine les aveugles, le Seigneur qui relève ceux que leur chute a brisés, le Seigneur qui chérit les justes. C'est le Seigneur qui soutient tous ceux qui tombent[1]. *Leur âme avait la nourriture en horreur, ils s'approchaient jusqu'aux portes du tombeau : mais ils prièrent le Seigneur dans leur maladie, et il les sauva de leur détresse, il envoya sa parole et elle les guérit, et elle les retira du tombeau. Que les miséricordes du Seigneur chantent sa gloire, et les merveilles que le Seigneur opère parmi les enfants des hommes*[2] !

Ce tableau que le Psalmiste nous trace : ce Dieu couvrant de sa protection toute-puissante sa frêle créature, la suivant dans toutes ses détresses, suppléant à ses défaillances, et terrassant pour elle tous ses ennemis, ce Dieu devenu « le bouclier, la cuirasse et le glaive, » une défense si divine, un si infaillible secours, jettent une lumière saisissante sur le plus profond et le plus sombre des problèmes de notre destinée. Qu'est-ce que l'homme, tel qu'il nous apparaît, au milieu du monde, à tous les jours de sa misérable existence ? Un atome écrasé de toutes parts et sous des montagnes d'obstacles et d'oppositions ; une victime désarmée jetée au milieu d'ennemis innombrables ; un malheureux lancé sur un esquif demi-brisé au sein d'une mer en furie..... Toutes ces figures rendraient trop faiblement la situation de l'homme ici-bas. L'homme est plus brisé, plus impuissant, ses ennemis sont plus furieux, l'immensité est plus vaste, la traversée plus périlleuse, le salut plus impossible. Non ! rien au monde, aucune comparaison, aucune image, ne rend l'impuissance de l'homme et la force de

[1] Psal. CXLIV. — [2] Psal. CVI.

ses ennemis. N'eût-il comme antagoniste que sa propre nature, telle qu'elle se montre à nu en chacun de nous, la lutte entre la chair et l'esprit, entre la partie supérieure et la partie basse de l'être, est tellement inégale, que le triomphe définitif du bien en nous est entièrement impossible. Réduit à soi-même, l'homme ne peut se vaincre, et sa propre nature est le théâtre de son premier écrasement. Mais fût-il victorieux dans cette lutte, le monde avec ses perversités de toutes sortes, ses influences délétères, ses fascinations ou ses menaces, ses mortelles douceurs ou ses terreurs formidables, changerait brusquement les chances de la guerre, et convertirait en une défaite éclatante les premiers succès. Enfin si ce juste, vainqueur, dans deux combats, de la chair et du monde, était une création possible et réelle autant que, dans l'état déchu, elle est chimérique, resterait pour lui une lutte tellement gigantesque, que devant elle les deux premières s'effacent et ne comptent plus. Écoutons l'Apôtre : « Nous n'avons plus à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les forces infernales, contre les puissances, contre les princes de ce monde, les rois de ces ténèbres, contre les esprits de perversité. » Lutte effroyable ! guerre impossible ! Ils sont mille, ils sont dix mille contre un. Ils ont des armes d'une incalculable puissance : nous sommes nus et désarmés. Ils trouvent partout des auxiliaires : nous sommes délaissés et trahis. Ils possèdent toutes sortes de ressources : nous sommes dénués et impuissants. Quelle est l'idée divine ? Quel est le plan d'un Dieu sage, juste et bon? Le plan que nous dévoile l'Apôtre dans un mot révélateur : « La force de Dieu éclate dans notre faiblesse [1]. »

[1] II. Cor.

Dieu nous prend, nous, faibles et impuissantes créatures, nous, « des néants, » « des riens, » *ea quæ non sunt*[1], et avec ce tronçon rompu, avec cet atome, avec ce « néant[2], » qu'il oppose à toutes les forces réunies de la nature, du monde, de l'enfer, il remporte sur cette gigantesque puissance son plus beau triomphe. C'est ce triomphe que le Psalmiste célèbre dans presque chacun de ses chants ; c'est la merveille qu'il ne se lasse pas de décrire. *Ayez pitié de moi, mon Dieu, sauvez ma faiblesse de la puissance de mes ennemis*[3]. — *Il marchera sur l'aspic et le basilic, il foulera sous ses pieds lions et serpents. Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; je le protégerai puisqu'il a connu mon nom*[4]. — *Je chanterai les louanges du Seigneur et serai sauvé de mes ennemis. Les douleurs de la mort m'ont enveloppé ; les torrents de l'iniquité m'ont jeté dans l'épouvante, les douleurs de l'enfer m'ont circonvenu, les lacets du trépas ont prévenu mon chemin..... des nations entières m'ont assailli et au nom du Seigneur, je me suis vengé de leurs agressions, elles m'environnaient comme un essaim d'abeilles, elles s'irritaient comme le feu qui dévore des épines, et au nom du Seigneur, je me suis vengé de leurs fureurs. Poussé violemment, je chancelais, je tombais : Dieu m'a recueilli dans ses bras. Ma force et ma louange, c'est le Seigneur ; le Seigneur s'est fait mon salut*[5]. Magnifique mystère ! Cet être si chétif, si impuissant, cet atome, ce néant, non-seulement Dieu le fait invulnérable à tous les coups et invincible à toutes les attaques, mais il l'arme, il le rend terrible, il le pousse sur ses ennemis, et lui donne sur eux d'impossibles victoires. *O mon Dieu, vous avez ouvert la*

[1] I Cor. — [2] I Cor. — [3] Psal. IX, 14. — [4] Psal. XC, 13 et suiv. — [5] Psal. CXVII.

route sous mes pas ; ma marche n'a pas été chancelante. Je poursuivrai mes ennemis, je les attendrai, je ne battrai en retraite, qu'eux anéantis. Je les briserai, ils ne pourront tenir, ils tomberont à mes pieds ! Car vous m'avez revêtu de force dans la lutte, vous avez terrassé mes adversaires sous moi, vous les avez mis en déroute à mon aspect, vous avez mis en fuite ceux qui me haïssaient[1]. Tout s'explique maintenant du désespérant mystère. L'homme subit l'assaut d'un monde, d'innombrables et gigantesques forces se ruent incessamment sur lui, mais Dieu est à ses côtés, Dieu combat, Dieu triomphe, et la faiblesse de l'homme devient ainsi plus forte mille fois que toute la force de ses ennemis. Loin de redouter la lutte, l'homme l'appelle de ses vœux ardents ; la lutte est son espérance, étant la source glorieuse et féconde de ses récompenses à venir. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qu'ai-je à craindre ? Le Seigneur est la protection de ma vie, qui me fera trembler ? Les méchants se sont approchés de moi pour me dévorer, mes ennemis, mes oppresseurs, et ils ont chancelé, et ils sont tombés ! Quand une armée entière camperait devant moi, mon cœur ne tremblerait pas ; quand la bataille se dresserait devant, c'est en elle que je mettrais mon espoir*[2]. Sublime sentiment du cœur chrétien qu'avait connu le Psalmiste, et dont l'Apôtre des nations rendait ainsi la dernière grandeur : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre ? Qui se portera accusateur des élus de Dieu ? Dieu les justifie, qui les condamnera ? Qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le danger ? la persécution ? le glaive ? ah ! en tout cela nous triomphons par Celui qui nous a aimés. J'en suis assuré, ni

[1] Psal. XVII. — [2] Psal. XXVI.

la mort, ni la vie, ni Anges, ni Principautés, ni Puissances, ni présent, ni avenir, ni forces, ni élévation, ni abîme, ni quelqu'autre créature que ce puisse être, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu cimentée dans le Christ Jésus Notre Seigneur [1]. »

5. Si notre faiblesse réclame de Dieu un amour de protection, combien plus nos misères spirituelles et nos péchés réclament un amour de commisération et de pardon ! Hélas ! que devenir si Dieu nous traite selon les règles strictes de sa justice ? Comment soutenir son regard, s'il n'est pour nous que juste et équitable ? Comment subsister, s'il nous faut payer la dette de nos crimes ? Cette pensée terrifiait le Psalmiste ; l'idée d'un tribunal équitable, d'une exacte sentence lui arrachait un cri d'épouvante. *O Dieu, n'entrez pas en compte avec votre serviteur ; car devant vous nul homme vivant ne se pourra justifier* [2]. Et qui donc alors nous rassure, qui nous écarte doucement de l'écueil d'un sombre désespoir ? La miséricorde inouïe de Dieu, *multum misericors* ; cette miséricorde « qui ne se peut évaluer par aucun chiffre, » plus haute que les cieux, plus vaste que les océans, plus immense que les mondes, plus multiple que les étoiles semées si innombrables au firmament.

Si nous essayons de pénétrer dans les abîmes de ce nouvel amour, de nous perdre dans les insondables mystères de la patience, de la compassion et du pardon de Dieu, peut-être vaudrait-il mieux ne répondre à un problème, aussi obscur qu'il est doux, que par ce mot de l'Écriture : *Deus caritas est*, « Dieu est charité ; » et cet autre : « Dieu a tellement aimé ! » puis, nous plongeant dans une vision si délicieuse, tout comprendre,

[1] Rom XIII, 31-39 — [2] Psal. VI.

tout expliquer, comme l'Apôtre, par ces seules paroles : *Dilexit me*, *Dilexit me*, « Il m'a aimé, il m'a aimé ! » Nul ne comprendra jamais parmi les êtres créés ni le fait ni surtout l'intensité de l'amour de Dieu. Laissons ce fond du mystère, quittons cet océan trop vaste, cette trop insondable profondeur. Posons cette autre question plus restreinte : comment sont provoqués en Dieu cette commisération et ce pardon qui accueillent le pécheur et l'amnistient ? Quelles dispositions, quelles qualités, une grâce première indispensable dépose-t-elle en l'homme coupable que Dieu va prendre en pitié ? Tout péché étant une révolte naît de l'orgueil : tout péché, étant commis pour satisfaire quelque convoitise, naît de la sensualité. Dans le péché Dieu poursuivra donc invariablement deux choses : un orgueil qui s'élève et provoque sa Majesté suprême : une volupté qui insulte à sa pureté et à sa sainteté infinies. Dès lors qui pourra incliner son cœur à la miséricorde et au pardon ? l'humilité qui anéantit, la douleur qui ensanglante et qui brise. C'est la révélation même du Psalmiste : *Vous ne mépriserez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié*[1]. Prodigieuse affirmation ! L'humilité, dont il faut dire que Dieu est absolument incapable, trouve néanmoins en lui des pentes et des inclinations véhémentes. L'humilité, en tant qu'elle est la juste et nécessaire profession du néant originel, la reconnaissance de la faiblesse et de l'impuissance, ne peut sans doute être attribuée à Dieu en aucune manière. Et pourtant Dieu l'aime, il l'admire, il la convoite, il l'a voulue pour lui, il lui a plu de se dépouiller de sa grandeur, de se faire petit, « de s'anéantir. » Cette inclination, dont un acte aussi inouï

[1] Psal. L.

que l'Incarnation montre la véhémence, reste, si on peut s'exprimer ainsi, l'un des plus constants penchants du cœur de Dieu. Où il voit la faiblesse, il s'y incline; comme aussi où il voit la suffisance orgueilleuse, il se redresse de sa hauteur, « résiste » de sa force infinie, dévaste et brise sans merci. Mais montrez-lui l'âme petite et humble, il l'aborde, il la caresse, il l'embrasse avec effusion. Parlez-lui des splendeurs du ciel et de ses premiers trônes, il avise un petit enfant, il l'appelle et le montre : *talium est regnum Dei.* Il a de grands secrets, des révélations splendides, des entretiens infinis : où les verse-t-il? *Revelasti ea parvulis.* D'ailleurs Dieu trouve dans l'humilité la glorification de ses plus grands attributs. C'est elle qui reconnait le mieux son souverain domaine et sa suprême grandeur; elle qui, faisant reculer les créatures contingentes et laissant à l'Être suprême un trône incontesté, proclame le plus puissamment la Majesté sans égale du Très-Haut. L'orgueil lui ravissait insolemment ce trône, l'humilité le lui dresse et s'y vient prosterner. Dieu est l'ordre infini, la souveraine équité, l'harmonie universelle : l'humilité seule acclame ces perfections divines, en assignant à chaque être sa juste place et sa situation respective. Mais si Dieu veut trouver l'humilité dans sa création, où la réclamera-t-il plus impérieusement que chez les êtres tombés? Quel coupable peut espérer le pardon? quel fils prodigue rentrera en grâce? ah! sans doute celui qui reviendra, « le cœur contrit et humilié, » le front courbé, l'âme pénitente, l'humble supplication sur les lèvres. Quel coupable Dieu relèvera-t-il et embrassera-t-il tendrement? celui qui s'abaisse, celui qui pleure, celui qui implore. Tel est le plus admirable des pénitents, celui dont les larmes et les angoisses ont traversé les siècles,

le saint Psalmiste, insatiable d'humilité comme de pénitence et de douleur. Il avoue son néant et son indignité profonde : *O Dieu, je ne suis rien devant vous*[1] ; c'est *du fond des abîmes que je crie*[2] : c'est de l'abîme incommensurable du péché qu'il parle. Aux péchés de ses pères il a ajouté ses propres péchés, fils coupable d'une race déchue, fruit gâté d'une tige vénéneuse, *enfanté dans le crime, conçu dans l'iniquité*[3]. Sur quoi s'appuie-t-il pour espérer le pardon ? Quels sont ses titres ? Un seul, la miséricorde de son Dieu. Quelle sera sa prière ? une unique, une incessante prière : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde ; et selon la multitude de vos commisérations effacez mes iniquités*[4].

L'humilité commence la réconciliation, la douleur la consomme en remuant, jusqu'à ses dernières profondeurs, le cœur de Dieu. Incalculable est sur Dieu l'effet de la douleur. Dieu n'y résiste pas un instant. Il est inflexible, sa justice se dresse inexorable, sa Majesté revendique impérieusement ses droits, sa sagesse interdit le pardon, tout est fini, tout est perdu. Oui pour tout autre que la douleur, mais elle s'avancera hardiment, franchira tous les obstacles, et fera plus que les franchir, elle les anéantira, elle en fera des auxiliaires, elle les transformera en autant d'armes puissantes et d'invincibles secours. Avant l'apparition de la douleur, toutes les perfections divines interceptaient le pardon ; elle venue, ces mêmes perfections le réclament avec empire. O merveilleuse puissance ! O force qui triomphe de la force même de Dieu en inclinant son cœur et en lui arrachant ses plus inattendus pardons ! Toute la Rédemption est là. Là le secret entier du salut du

[1] Psal. XXXVII. — [2] Psal. CXXIX. — [3] Psal. L. — [4] Psal. L.

monde. Dieu avait pour insulteur un monde et le devait écraser : une douleur intervient, elle se montre, elle élève une voix suppliante, « l'Homme de douleur » demande grâce, le monde coupable est sauvé. Ah ! comme ce monde s'en souvient ! comme il s'enveloppe et se recouvre de cette divine douleur ! Aux jours où les crimes montent, où les clameurs provocatrices arment le bras du Très-Haut de nouveaux tonnerres, l'humanité, qui a trop éprouvé l'effet sur Dieu du spectacle des divines douleurs, élève entre Dieu et ses crimes le Christ expiateur et sanglant : *O Dieu, jette tes regards sur la face de ton Christ*[1] ! Elle emprunte sa voix et ses larmes, « elle se couvre de ses stigmates, » elle se pare de ses meurtrissures, « elle s'ensevelit dans la mort du Christ, » elle étale de victorieuses souffrances, elle montre à nu une âme torturée, un cœur que l'angoisse brise, un corps que la douleur a envahi. Et comme aux jours du Calvaire, Dieu regarde, s'émeut, pardonne, la douleur a vaincu. Reste à contempler cette douleur victorieuse ; la voici dans les Psaumes dans toute sa réalité palpitante. *J'invoquais le Seigneur, c'est dans la tribulation que j'ai été exaucé.* Et qu'étais-je ? Dans quel état me suis-je présenté au Seigneur pour désarmer ainsi ses justices et obtenir les douceurs de son pardon ? *O Dieu*[2], *vos traits m'ont atteint : votre main s'est appesantie sur moi. Plus une partie de mon corps n'est saine ; la paix n'est plus dans mes os ! Mes plaies n'offrent plus que pourriture, en face de mon péché. Me voici misérable, sans cesse abattu et courbé ; tout le jour je marche en proie à la tristesse. Un feu brûlant dévore mes entrailles ; ma chair n'a plus rien de sain. Affligé, humilié hors de toute mesure,*

[1] Psal. LXXXIII. — [2] Psal. XXXVII.

les cris de mon cœur ne sont plus que des rugissements..... O mon Dieu, ne me délaissez pas! Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi! Seigneur, écoutez ma prière, et que mon cri parvienne jusqu'à vous! Mes jours se dissipent comme la fumée; mes os se calcinent comme la pierre de l'âtre; j'ai été frappé comme l'herbe: mon cœur s'est desséché, j'ai oublié même de manger mon pain. A force de gémir ma peau s'est collée à mes os. Mon pain, c'est la cendre, mon breuvage est mêlé à mes larmes..... O mon Dieu, me soulevant de terre, vous m'y avez rejeté et brisé[1]. Douleur bienheureuse! salutaire et précieux brisement! Là Dieu a trouvé, pour le pardon, ses plus efficaces auxiliaires. Quel bien la douleur a apporté à cette âme! Quel changement l'infortune a produit chez ce mondain, que la prospérité avait enorgueilli et perdu! « Que vous avez gagné à pleurer! » écrivait l'Apôtre à des coupables. « Cette tristesse sainte que vous venez d'éprouver, » quels merveilleux effets elle a produits en vous! « Quelle sollicitude, quelle vigilance, quelles indignations généreuses, quelle crainte salutaire, quels désirs, quelle émulation, quelle revanche! En tout vous voici devenus irréprochables[2]. » Le Psalmiste attribue à la douleur les mêmes effets, et lui assigne le même rôle dans les plans de la miséricorde divine et l'économie du pardon. La douleur, en se saisissant d'une âme, l'arrête brusquement sur le chemin de ses habituelles dissipations, éclaire ses erreurs, rompt son sommeil funeste, détourne ses regards de dessus un monde devenu odieux, et les élève vers une espérance oubliée et une patrie méconnue. *Mes afflictions m'ont rempli de tristesse, le trouble s'est emparé de moi. Mon cœur est tourmenté au*

[1] Psal. CI. — [2] II Corinth.

dedans de moi. Les terreurs de la mort m'ont assailli, l'épouvante et la frayeur m'ont saisi, les ténèbres enveloppent toute mon âme[1]. C'est le pécheur, c'est l'âme mondaine en proie au chagrin, assaillie par quelque affliction violente, étonnée, déconcertée, effrayée. Cette terre, où elle mettait son espoir et d'où elle tirait ses seules joies, s'effondre sous elle ; les choses temporelles qu'elle aimait seules se sont tournées en amertume, et « ne lui rendent plus que des sons de mort. » Un malaise indéfinissable la gagne, les remords commencent à se faire jour dans sa conscience endurcie, un dégoût profond du monde la dispose aux aspirations célestes, déjà de vagues désirs la travaillent, elle lève son regard plus haut que la terre : c'est le prodigue songeant enfin aux douceurs de la maison paternelle. *Et j'ai dit : qui me donnera des ailes comme à la colombe et je m'envolerai?* Mais les liens du péché et des plaisirs du monde la retiennent encore trop fortement pour lui permettre l'essor vers Dieu et la vie sainte. Dieu qui a résolu de faire grâce, lui envoie les déchirements d'une lutte formidable, et l'âme se retourne sur sa couche douloureuse, en proie à une fièvre ardente, semblable au blessé qui se débat dans les affres de la mort. Cette âme voudrait : les passions la retiennent. Elle comprend le bonheur de la vertu : ses vices l'empêchent encore de le conquérir. *Oh! bienheureux ceux dont les iniquités sont remises, et dont les péchés sont couverts! Bienheureux l'homme auquel Dieu n'impute plus de péché, et qui, dans l'âme, n'a plus rien de pervers*[2] ! Mais ce ne sont là encore que des aspirations et des espérances. Le vice domine encore : la passion clôt les lèvres et

[1] Psal. LIV. — [2] Psal. XXXI.

arrête la grande parole de la confession et du renouvellement. *Je me suis tu, et mes os se sont desséchés durant ces jours de mes gémissements. Et cependant jour et nuit ta main s'appesantit sur ma tête, je me retourne dans ma douleur, et toujours le trait s'enfonce en moi davantage*[1]. Ainsi la douleur est l'auxiliaire de la miséricorde. Quand Dieu veut réduire une âme obstinément infidèle, il l'accable sous ses coups redoublés ; et cette âme douloureuse, désespérée, sans repos ni recours, finit par se rendre à un adversaire trop puissant, et devant de trop accablants revers. Or se rendre, c'est confesser son crime et en implorer le pardon. La justice attend l'aveu pour déposer ses tonnerres ; et la miséricorde, la confession faite, peut s'incliner vers le coupable pour le purifier et le transfigurer. *O mon Dieu, je vous ai fait connaître mon crime ; je ne vous ai pas caché mon iniquité*[2]. Ce fut le grand malheur d'Adam coupable de chercher l'épaisseur du feuillage contre l'approche de Dieu, et d'envelopper son crime dans des excuses sans probité. Quand Dieu touche une âme et l'amène aux délices du pardon, il lui ouvre les lèvres et fait jaillir d'elles un aveu simple, droit et complet. *J'ai dit : je confesserai contre moi mon crime au Seigneur*[3]. *O mon Dieu, je reconnais mon iniquité, et mon péché est devant mes yeux toujours. C'est contre vous seul que j'ai péché ; devant vous que j'ai commis ma faute*[4]. Le coupable est bien près du pardon quand il avoue. Pourtant la confession ne suffit pas encore : le renouvellement intérieur, la haine du péché commis, le désir et la volonté de la vertu en sont les essentiels auxiliaires. Sous l'empire de la grâce qui la poursuit et la

[1] Psal. XXXI. — [2] Psal. XXXI. — [3] Psal. XXXI. — [4] Psal. L.

travaille, l'âme s'élève puissamment à ce regret, à cette détestation, à ce désir. *J'ai haï les méchants, et votre loi, ô mon Dieu, je l'ai aimée. O méchants, éloignez-vous de moi, je veux scruter les commandements de mon Dieu*[1]. *J'ai haï l'iniquité et je l'ai eue en horreur*[2]. *O Dieu, est-ce que ceux qui vous ont haï je ne les ai point haïs? Ne me suis-je pas desséché de douleur en voyant vos ennemis? Je les ai haïs d'une haine sans mesure; ils sont devenus mes ennemis*[3]. Que reste-t-il pour que cette âme, déjà transfigurée, goûte dans sa plénitude le pardon de Dieu? Qu'elle rachète par les austérités de la satisfaction les douceurs perverses du crime. Elle le fait, elle se condamne aux plus durs sacrifices. *De la cendre elle fait son pain; à son breuvage elle mêle ses larmes*[4]. C'en est fait, Dieu est vaincu, son cœur déborde, l'amour jaillit à flots avec la grâce sur cette âme bienheureuse: *O mon Dieu, vous m'avez remis l'impiété de mon crime*[5].

Admirons, stupéfaits d'une telle miséricorde, la plénitude de ce pardon divin. Le péché, en entrant dans l'âme, la dévaste affreusement; il la déforme et la rend hideuse. Elle était belle des reflets de la beauté même de Dieu : elle porte « les traits de la bête, » elle est infection, elle est pourriture, elle est au ciel et à Dieu un sujet « d'abomination[6] » et de dégoût. Or, dès que « le Dieu bon » s'est approché de cette âme, dès qu'il l'a touchée de la grâce de son pardon, cette tache abominable disparaît, cette hideur s'efface, la beauté native étale ses charmes divins : *Vous m'avez, ô Dieu, remis l'impiété de mon forfait.* La tache effacée, la grâce sanctifiante rentre avec les flots infinis de ses préroga-

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. CXXXVIII. — [4] Psal. CI. — [5] Psal. L. — [6] Psal. V.

tives et de ses dons ; l'âme s'emplit de Dieu, étincelle de sa lumière, se fortifie de sa puissance, se revêt de sa beauté, s'enrichit de sa fortune, vit de sa vie, s'engraisse de sa substance : *mon âme est nourrie et engraissée.* Voilà l'âme renouvelée, la voilà transformée : *sa jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle*[1]. Dans cet état, Dieu la chérit, Dieu l'embrasse, la nomme sa fille, lui rend, avec ses faveurs, son éternel héritage ; tout le passé s'oublie, toute la prévarication s'efface : *De toute la hauteur du ciel à la terre il a affermi sur nous sa miséricorde. De toute la distance de l'orient au couchant il a jeté loin de lui nos iniquités. Comme un père a pitié de ses fils, ainsi Dieu a pitié de ceux qui le craignent..... O mon âme, bénis le Seigneur*[2] !

6. Nous avons déjà franchi bien des abîmes en parcourant la route des miséricordes de Dieu, et pourtant le plus grand, le plus incommensurable, nous reste à franchir. Non-seulement l'amour de Dieu pour l'homme a été un amour désintéressé, un amour de complaisance, un amour de tendresse et de suavité, un amour de protection, un amour de pardon, — il a été mille fois plus que tout cela, il s'est élevé à une cime inaccessible pour toute intelligence créée, il a fait des œuvres inouïes, il a été « l'excès, » l'extravagance, la folie : *quod stultum est Dei*[3], a bien osé dire saint Paul; il a été *l'amour martyr !* Dieu aimait sa créature de toute l'intensité d'une nature infinie. Il versa à flots cet amour dans la création de cet être, dans son exaltation, dans sa sanctification, dans sa béatitude ; il le rapprocha de lui autant qu'un être créé le pouvait comporter ; il lui

[1] Psal. CII. — [2] Psal. CII. — [3] I Corinth.

donna sa ressemblance; par le mystère de la grâce il le fit son fils, un autre lui-même, *homo unanimis*, il le fit divin, il le fit dieu. Puis, quand toutes ces grandes choses furent accomplies, Dieu trouva que c'était peu; son cœur fut mal à l'aise, l'immuable loi de l'amour laissa entrevoir ses exigences, et proclama son droit. Quelle est cette loi de l'amour? de tout amour, au ciel comme en la terre? Le sacrifice, l'immolation. L'amour c'est le don de soi, et quand cet amour atteint la véhémence, c'est le sacrifice absolu, complet, héroïque, de tout soi-même. Le cœur de Dieu se soumit à cette loi. Pour Lui, comme pour tout être qui a aimé, aimer et se dévouer furent un seul acte du même amour. Mais quel sera le dévoument? quelle forme revêtira le sacrifice? Le regard de Dieu cherche, il parcourt tous les degrés du dévouement, il suit la longue carrière du sacrifice, il plonge jusqu'à la limite extrême, jusqu'à la dernière profondeur que peut atteindre l'amour. *Majorem caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. Voilà le terme, voilà la plénitude de l'amour : souffrir, mourir pour ceux qu'on aime. L'amour va jusque-là et ne va pas plus loin. Mais vous, ô Dieu, pouvez-vous aimer ainsi? Cette loi de l'amour vous sera-t-elle jamais applicable? Aimez en donnant, aimez en pardonnant, aimez même en vous inclinant doucement vers votre créature, en l'élevant sur votre cœur, en déposant sur ses lèvres le baiser de dilection qu'elle réclame, *osculet me*; aimez en Dieu, magnifiquement, en ouvrant vos splendeurs aux élus de votre amour. A la bonne heure! Mais que pouvez-vous faire plus, ô Grandeur qui ne pouvez descendre, ô Félicité qui êtes essentiellement impassible, ô Vie éternelle, substantielle, qui ne pouvez mourir? Et pourtant Dieu dans son amour pour l'homme

a résolu d'aller jusqu'à cette limite extrême du dévouement; il ne veut pas d'une exception à la loi de l'amour, il l'accepte, il la veut subir tout entière, *in finem dilexit*, « il aime jusqu'à la fin, » jusqu'à la dernière extrémité que peut atteindre l'amour. Et que fera-t-il? Comment pourra-t-il unir deux termes si inconciliables, l'Elévation infinie avec l'humilité, la Béatitude suprême avec la souffrance, la Vie essentielle avec la mort? Dans sa sagesse il trouvera cette conciliation impossible. *Mon père*, dit le Verbe, *voici que vous m'avez adapté un corps* [1]. Dieu se fait homme. Il a un corps, il « agit corporellement ; » le voici notre semblable et notre frère, « l'os de nos os et la chair de notre chair. » Tout lui est possible désormais ; aucun sacrifice ne répugne, aucune humiliation n'est trop basse, aucune affliction n'est trop amère, aucun exil trop lointain, aucune mort trop indigne. L'Homme-Dieu, tel que le fait l'Incarnation, devient apte à toutes les formes du dévouement, à tous les héroïsmes du sacrifice. O prodige de la sagesse et de la puissance infinies ! Désormais l'on peut dire, l'on doit dire, dans la réalité la plus absolue : Dieu s'humilie, Dieu souffre, Dieu s'immole, Dieu meurt! Dieu meurt! Ah! la création des mondes n'aura été qu'un jeu, les splendeurs de l'univers qu'un insignifiant reflet des perfections divines; toutes les autres œuvres de Dieu, un commencement, une ébauche, une esquisse. Mais qu'un cri vienne à être poussé : Dieu meurt! Qu'un spectacle soit donné au ciel et à la terre : un Dieu exilé, un Dieu en larmes, un Dieu meurtri et sanglant, un Dieu sur un calvaire, un Dieu sur une croix, et là, sur cette croix, dans cette immolation, au milieu de ces sup-

[1] Hebr. x, 5.

plices, un Dieu disant à l'homme : vois si je t'aime ! j'étais riche, heureux, puissant, Roi du ciel ; gloire, félicité, repos, j'étais tout, j'ai tout laissé, j'ai tout perdu pour venir à toi, vivre avec toi, te dire de tout près que je t'aimais, et cela à l'excès, à la folie, et je te le montre ! l'amour crie par toutes mes plaies, te sollicite par mes sanglots et mes larmes, se fait, contre la dureté de ton cœur, une arme de tout mon sang versé pour toi... Ah ! vraiment oui, *in finem dilexit*, « il a aimé jusqu'à la dernière extrémité ! » il a franchi la route entière de l'amour ; « nul ne peut avoir de plus grand amour que celui qui meurt pour ceux qu'il aime. »

L'amour martyr du Fils de Dieu stupéfiait l'âme du Psalmiste. Où ses peintures deviennent saisissantes, où ses enthousiasmes s'élèvent et son étonnement ne sait plus de limite, c'est à contempler le Verbe descendu, amoindri, *Verbum breviatum* [1], le Fils de l'Éternel, la Grandeur incarnée, perdue dans l'humiliation et l'anéantissement le plus profond, fait pauvre, fait exilé, fait victime, dans une crèche, dans une chaumière, sur une croix, au fond d'un sépulcre ; la Richesse infinie disant d'elle-même : *je suis un pauvre ;* le Roi du ciel gémissant dans l'exil : *je suis un exilé* [2] ; la Béatitude infinie poussant des cris de détresse : *tous les flots de la douleur ont passé sur moi* [3] ; la puissance infinie se nommant *un ver de terre et non plus un homme !* Qui mesurera l'étendue de ce sacrifice ? Qui comprendra l'inouï de cet abaissement ? Un Dieu fait entendre des accents tristes et suppliants, un Dieu trace de lui cette étonnante peinture : *Je suis pauvre ; me voici dénué : mon cœur est dans l'angoisse au milieu de moi. Comme l'ombre qui fuit, ainsi ai-je été*

[1] Isaï. — [2] Psal. XXXVIII. — [3] Psal. LXXXVII.

précipité: j'ai bondi de douleur comme la sauterelle; mourant de faim, mes genoux se sont dérobés sous moi.... je leur suis devenu un opprobre, ils m'ont vu et ils ont branlé la tête avec dédain[1]. Qui souffre? Un Dieu. Pourquoi souffre-t-il? Pour gagner le cœur de sa créature, lui prouver son amour, et conquérir le sien.

« O profondeur!» *O altitudo!* O profondeur de l'amour d'un Dieu! profondeur de la sagesse et de la puissance divines au service de cet amour! « qu'incompréhensibles sont ses conseils, et inscrutables ses voies! »

II

L'amour martyr, c'est Dieu s'incarnant, devenant l'hôte de notre exil, le compagnon de nos infortunes, l'expiateur de nos crimes, puis en même temps « l'Auteur et le Consommateur de notre foi, » l'Artisan de notre fortune éternelle, le principe de notre vie divine, la source de notre déification.

Qui ne le pressent? La venue du Fils de Dieu sur la terre, sa vie au milieu de nous, le drame de son expiation sanglante, et la glorieuse histoire de son triomphe, forment le grand événement du monde et des siècles. C'est l'œuvre par excellence de Dieu, l'objet unique de ses préoccupations, le terme de sa sagesse et de sa puissance. Son éternité s'absorbe dans la méditation de cette extraordinaire entreprise; toutes ses œuvres du temps s'y rapportent, et n'en sont que la préparation, l'accomplissement, la consommation dernière et l'entière plénitude. Que sera l'Écriture dans ses deux Testaments? Évidemment le récit de

[1] Psal. CVIII.

cet événement unique. De tous les livres qui la composent, les uns annonceront la venue sur la terre du Fils de Dieu, les autres la décriront, tous parleront du Verbe qui doit s'Incarner, du Messie qui doit venir, « de l'Enfant qui est donné à la terre ; » tous prépareront son règne et le décriront, tous raconteront ses œuvres, « chanteront sa gloire, » et ainsi, « la Loi, suivant la belle parole de saint Augustin si souvent répétée, est toute pleine du Christ. » Nous pouvons dès lors comprendre la large part que donnera à ce grand œuvre de l'Incarnation le livre des Psaumes. Reflet de toutes les Écritures saintes, résumé de leurs inspirations, foyer divin où se concentrent leurs lumières, le livre des Psaumes est la prophétie la plus complète et la plus saisissante de la venue en ce monde du Fils de Dieu. Voici ce qu'en a pu dire le Docteur angélique au début de son commentaire : « Tout ce qui touche au mystère de l'Incarnation est traité dans ce livre avec une lucidité si merveilleuse, qu'on semble y trouver bien plutôt un évangile qu'une prophétie[1]. »

Pour éclairer notre marche à travers cette nouvelle et splendide étude, nous rangerons ces diverses révélations du livre des Psaumes sous les divisions suivantes : 1° Jésus-Christ : sa double nature, ses caractères, sa mission ; — 2° Jésus-Christ : sa vie ; — 3° Jésus-Christ : son œuvre.

I. — Certes c'est avec raison que le Psalmiste chantait : *De mon âme a jailli une grande parole !* la plus grande

[1] Omnia quæ ad finem Incarnationis pertinent, sic dilucide traduntur in hoc opere, ut fere videatur evangelium et non prophetia. (Div. Thom. *In Psalmos exposit. proœmium.*)

des révélations lui a été faite. Emporté plus haut que les autres prophètes, il s'est élevé jusqu'au centre même de la divine Essence, « il a scruté les profondeurs mêmes de Dieu. » Il y a vu l'ineffable mystère de la fécondité du Père et de l'éternelle génération du Fils. Il a connu « le grand secret caché en Dieu depuis les siècles éternels; » il lui a été révélé que ce Verbe, vrai Dieu, « Dieu de Dieu, » « lumière de lumière, » deviendrait aussi « vrai homme, » « homme parfait, » qu'il habiterait la terre comme semblable, comme frère, comme compagnon d'exil de l'homme, et aussi comme son Sauveur et son principe de gloire. C'est la troisième des grandes révélations faites au Prophète-Roi sur le Verbe de Dieu. Ainsi la génération éternelle du Verbe, sa venue dans la chair, son œuvre d'expiation et de Rédemption, le saint Psalmiste a vu ces choses, elles s'échappent de lui en paroles impétueuses, en traits de feu, en irrésistibles cantiques : *Eructavit cor meum verbum bonum*[1].

1. Dieu a un Fils, et ce Fils est Dieu comme lui-même, et ce Fils est engendré de son Père éternellement, substantiellement, il sort de sa substance, « il en est l'empreinte » vivante, substantielle, adéquate. Telles sont les magnificences montrées à David. L'esprit de Dieu l'emporte et l'élève et, lui faisant traverser toutes les hiérarchies des anges, tous les degrés des êtres créés, « tout ce qui a nom en ce siècle et en l'autre, » l'introduit dans l'inaccessible sanctuaire de la divine Essence. Là il contemple le grand mystère : la voix même du Père le lui révèle : le Fils lui est

[1] Psal. XLIV.

montré dans sa divine splendeur, son égalité parfaite, son infinie perfection. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur*[1]. Voici le Père et le Fils, le Père parlant au Fils et lui rappelant, pour en instruire les mondes du dehors, l'ineffable secret de son éternelle génération. *Sede*, « assieds-toi. » Voilà la divinité déjà marquée avec précision : c'est le symbole de la suprême félicité et du suprême repos, c'est le signe de la puissance et la formule de la dignité : le Fils est égal au Père, Dieu comme le Père, « assis, » c'est-à-dire fondé, fortifié, établi infiniment dans une infinie perfection. Mais s'il y a égalité parfaite entre le Père et le Fils, il y a aussi distinction de personnes; l'une sort de l'autre, le Fils procède du Père; « il s'assied à la droite. » Ils sont deux, le Père au siége de la préséance, le Fils « à sa droite; » mais ils siégent tous deux, égaux, consubstantiels, éternels, parfaits tous deux, infinis tous deux, Dieu tous deux, le même et unique Dieu. Voici que la révélation se précise encore : *FILIUS MEUS ES TU : EGO HODIE GENUI TE* [2], « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. » « Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est Fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant, mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance. Plus un Fils est parfait, si l'on peut parler ainsi, plus un fils est fils ; plus il est de même nature et de même substance que son père, plus il est un avec lui; et, s'il pouvait être de même nature et de même substance individuelle, plus il

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. CIX.

serait fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine ? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le Fils engendré de la substance de son Père, qui ne souffre point de division et ne peut avoir de parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu, et un même Dieu avec son Père; car qui dit substance de Dieu, la dit toute, et dit par conséquent Dieu tout entier : Qui sort de Dieu de cette sorte, c'est-à-dire de toute sa substance, possède en même temps son éternité tout entière selon ce que dit le prophète : « sa sortie est dès le commencement, dès les jours de l'éternité[1]. » C'est aussi la magnifique révélation faite au Psalmiste, et le sens sublime de cet « aujourd'hui » qu'il assigne à la génération du Verbe dans le sein du Père. Dieu est un éternel *aujourd'hui,* tout ce qu'il est, tout ce qu'il opère au-dedans de soi-même, il l'est, il l'opère éternellement. Éternellement il engendre son Verbe, « il l'engendre aujourd'hui, » dans l'éternel, l'immuable, l'indéfectible *aujourd'hui*, qui n'est rien autre que son éternité. Il engendre aussi ce Fils de sa substance; David a entendu encore ce grand mystère. *Ex utero ante luciferum genui te*, « je t'ai engendré de mon sein avant l'aurore, » avant toute création, avant tout temps, de tout temps, de toute éternité. Le Fils est donc de la substance du Père, et comme aucun amoindrissement, aucune diminution ne peuvent être supposés en Dieu, l'Être complet, parfait, infini,

[1] Bossuet.

il suit invinciblement qu'être de la substance de Dieu, c'est être sa substance entière, c'est-à-dire infinie, c'est être infini comme le Dieu infini dont on émane. Le Fils est donc consubstantiel au Père, coéternel, également parfait, également Dieu. La voix du Père continue à se faire entendre, elle s'adresse au Psalmiste, et, à trente siècles de là, le sublime Apôtre en recueille l'écho. *Auquel d'entre les anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui. Et encore : Je lui serai un Père, et il me sera un fils. Et quand Dieu après cela introduit son Premier-né dans l'univers, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Aux anges Dieu dit : Il fait ses anges impétueux comme le souffle des vents, il fait ses ministres ardents comme la flamme ; mais à son Fils, il dit : Ton trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles... Au commencement, ô Dieu, tu as créé la terre, et l'œuvre de tes mains sont les cieux. Eux périront, toi tu demeureras ; comme le vêtement ils vieilliront, comme le vêtement tu les changeras et ils seront renouvelés, mais toi tu restes le même et tes années ne défaillent pas*[1]. Ainsi le Verbe est Dieu, « Dieu parfait, » comme chante notre symbole, et ce symbole ajoute : « c'est la droite foi de croire et de confesser que Jésus-Christ Notre Seigneur, le Fils de Dieu, est Dieu et Homme tout ensemble. Il est Dieu, de la substance du Père, engendré dans l'éternité ; il est Homme, de la substance de sa mère, née dans le temps. Dieu parfait, Homme parfait, subsistant en une âme raisonnable et une chair humaine[2]. » David a plongé dans ce mystère de l'Incarnation du Verbe un regard profond ; c'est ce mystère même qu'il a le plus assidûment contemplé et le plus magnifiquement chanté.

[1] Hebr. — [2] Symb. Athan.

2. Son premier cri d'étonnement et de stupéfaction porte sur l'idée même de l'Incarnation. Ah! voilà le grand et insondable abîme! Lui franchi, tout s'explique, tout s'illumine; l'intelligence entrevoit les conséquences merveilleuses, les gigantesques œuvres, les effets tout divins, qui découleront de cette extraordinaire entreprise. Mais cette entreprise elle-même, comment y élever notre faible esprit? Comment comprendre, mille fois moins encore, comment nous en faire la plus lointaine, la plus faible idée? Dieu devenu en même temps un homme! Comment a-t-il pu s'unir la nature humaine? Comment a-t-il pu descendre? L'infini et le fini, l'immensité et l'atome, le tout et le rien! *O mon Dieu, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous le visitiez ainsi*[1], que vous vous unissiez à lui par des liens si ineffables, que, sans confondre les natures, vous ne fassiez néanmoins plus avec lui qu'une même divine Personne? Ah! vraiment oui, ô mon Dieu, voilà l'incompréhensible mystère! Ce qui suit : l'élévation de l'homme, la glorification du Verbe Incarné, l'adoration parfaite, les honneurs infinis jaillis sur Dieu de l'Incarnation, n'offre plus à l'intelligence qu'une route magnifiquement ouverte et illuminée. Qu'est l'homme de lui-même? Tout à l'heure le Psalmiste en accueillait la vision avec des paroles d'humilité profonde, sinon de mépris. C'est le néant, c'est le rien : *ma substance, ô mon Dieu, est néant devant vous*[2]! C'est la faiblesse, c'est la fragilité, c'est l'inconsistance, c'est le souffle qui passe, la légère vapeur qui s'évanouit, l'eau qui coule, la fleur qui se fane, l'herbe qui se sèche et qui périt; c'est une image sans réalité, une ombre qui fuit sans

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. XXXVIII.

laisser ni empreinte ni souvenir. *Nous sommes poussière ! L'homme? ses jours sont comme l'herbe des champs, il s'effeuille comme la fleur de la campagne; un souffle passera sur lui, et il n'est plus, et on cherche en vain sa place*[1]. *Vraiment oui, tout homme qui vit en ce monde n'est qu'une grande et universelle vanité. Vraiment oui, l'homme dans sa vie n'est que comme une représentation et une peinture*[2]; rien en lui de réel, de fixe, de solide. D'abord « il passe, » *pertransit;* puis il n'est que ce qu'est la représentation d'une chose et sa peinture, *in imagine.* On voit la richesse, les honneurs, la félicité; on voit l'image de la vie; mais ce n'est là qu'une image, la réalité n'est qu'ailleurs. Tel est l'homme considéré dans son existence et ses dons terrestres. Mais Dieu s'est approché de cet être si chétif, il a pénétré dans ce vivant atome, il a fécondé ce néant. O merveilleux mystère ! lui-même est devenu « l'Homme : » le ciel et la terre, le montrant à l'envi, ont pu dire : « voilà l'Homme ! » Dès lors tout change pour l'homme. Dieu, dans la réalité ineffable de l'union hypostatique, Jésus-Christ entraîne dans son apothéose la nature humaine tout entière. C'est d'elle que chantera le Psalmiste : *Dieu a relevé l'indigent de sa poussière, il a pris le pauvre de dessus son fumier, pour le placer parmi les princes, les princes de son peuple*[3]. Le sublime Apôtre complète la révélation du Psalmiste, quand il nous parle « du déploiement de la force et de la puissance de Dieu dans l'œuvre opérée dans le Christ, alors que Dieu le ressuscitait d'entre les morts, le plaçait à sa droite, au haut des cieux, pardessus toute Principauté et toute Puissance, et toute

[1] Psal. LXXXIX. — [2] Psal. XXXVIII. — Psal. CXII.

Vertu et toute Domination, et tout nom qui est nommé, non-seulement en ce siècle, mais dans le siècle futur, et qu'il soumettait tout à ses pieds, et qu'il le donnait lui-même comme chef de l'Eglise entière. » Immense gloire que la gloire du Christ! Qui nous fera comprendre à quelles hauteurs s'élève, de quels honneurs jouit, quelle splendeur revêt la sainte Humanité du Verbe Incarné? Le Psalmiste essaye de balbutier cette gloire : *O Dieu, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous l'avez préposé sur tous les ouvrages de vos mains, vous avez tout mis à ses pieds*[1]. La Divinité remplit l'Humanité sainte, elle en jaillit, elle en déborde magnifiquement ; elle la sacre d'une onction infinie. *O Christ, Dieu vous a oint d'une huile de joie bien au-dessus de vos semblables*[2]. Le reste des hommes « que vous ne rougissez pas de nommer vos frères » ne recevront l'huile sacrée de la vie divine que par vous et avec mesure ; vous en recevez, vous, l'entière et infinie plénitude, et la Divinité est tellement devenue vôtre, l'huile mystérieuse vous a à ce point pénétré, qu'en Vous Dieu et l'homme sont devenus une même et unique Personne. A vous le règne : *Votre trône, ô Dieu, est au siècle des siècles, le sceptre de la justice est le sceptre de vos mains royales*[3]. A vous la conquête : *Avancez, conquérez, régnez.* A vous l'universelle et absolue domination : *a mari usque ad mare*[4]. Tous les peuples sont votre domaine, tous les siècles votre champ d'action, la terre « l'escabeau de vos pieds, » les cieux le trône de votre domination souveraine. C'est ainsi que l'Incarnation devient à la fois le triomphe de la nature humaine et, pour le Verbe Incarné lui-même, la source des plus magnifiques

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. XLIV. — [3] Psal. XLIV. — [4] Psal. LXXI.

honneurs. Là n'est pourtant pas encore la fin dernière de ce grand œuvre de Dieu. Quelle est cette fin ? L'entière, l'absolue, l'infinie glorification de Dieu par le Christ. Par le Verbe Incarné tous les mondes se trouvent « remplis de toute la plénitude de Dieu. » Au Verbe Incarné, Médiateur et Pontife de gloire, tous les êtres se trouvent rattachés, tous se couvrent de reflets divins, tous revêtent une beauté divine, tous par suite élèvent une voix, et rendent à Dieu des devoirs d'adoration et de louanges, que son infinie grandeur peut enfin ne pas trouver indignes d'elle, et où elle placera éternellement ses complaisances infinies. Toute la création « s'embaume de l'odeur de son Fils, » l'univers exhale « les parfums de Jésus-Christ. » Par son Incarnation le Verbe se place au centre des mondes, les unit tous à sa royale Personne, les élève tous avec lui jusqu'à Dieu. « Tout est à l'homme : l'homme est au Christ : le Christ est à Dieu. » « Dieu est ainsi tout en toutes choses, » et c'est lui-même, ses perfections, sa sainteté, ses inénarrables charmes, qu'il retrouve dans tous les êtres déifiés. Le Psalmiste résume d'un mot cette dernière partie de notre splendide doctrine, quand, s'adressant à Dieu, il s'écrie : *O Seigneur notre Dieu! que votre nom est devenu admirable par toute la terre*[1]!

[1] Psal. VIII. C'est le sens que donne à ce verset l'un des plus admirables interprètes du livre des Psaumes, saint Jean Chrysostome. « *Qu'admirable est votre nom par toute la terre!* En votre nom la mort a été vaincue et brisée, les démons enchaînés, le ciel ouvert, les portes du paradis étendues, l'Esprit-Saint envoyé à la terre. Par vous, ô Christ, les esclaves sont devenus des hommes libres, les ennemis des fils, les inconnus des héritiers, les hommes des anges. Et que dis-je, des anges ? Dieu s'est fait homme, et l'homme a été fait dieu. Le ciel a reçu dans ses

Admirable, parce que l'Incarnation a rempli la terre de la majesté de Dieu. Les êtres intelligents, surnaturalisés, déifiés, font entendre des voix divines, aiment Dieu d'un amour filial, le servent grandement, noblement, divinement, parce qu'ils le servent « en fils de Dieu,» par ce qu'ils sont « vêtus de Jésus-Christ,» « portent sa ressemblance, » « ont son esprit, » partagent « ses sentiments, » en un mot sont saints de sa sainteté, grands de sa grandeur, beaux de sa beauté ineffable. La parole du Psalmiste se réalise dans toute sa plénitude, rendant, non plus seulement la perfection naturelle de la création première, mais la perfection surnaturelle et divine qui y fut surajoutée en Jésus-Christ : *Nova creatura..... creata in Christo Jesu.* Comme les montagnes, les premières illuminées, font descendre ensuite leur lumière dans toute l'étendue des campagnes, ainsi les êtres intelligents, déifiés en Jésus-Christ, prêtent eux-mêmes à la création inférieure de mystérieuses influences de noblesse et de sainteté. Avec le chrétien pour pontife, tous les êtres sans raison sont conviés par le Psalmiste « à louer le Seigneur » ; l'univers entier devient un temple, où les créatures raisonnables conduisent le chœur, président à la louange, présentent au Très-Haut, pour les vivifier et les ennoblir, les louanges silencieuses et inertes du reste de la création.

splendeurs une humanité créée sur terre ; la terre a reçu Celui qui siége sur les Chérubins au milieu de l'armée angélique. La muraille de séparation est tombée ; les inimitiés sont finies, les ténèbres éteintes, la lumière resplendit, la mort est engloutie tout entière. Voilà les merveilleux effets de l'Incarnation qu'a en vue le Psalmiste quand il s'écrie : *Qu'admirable est votre nom par toute la terre!*» (S. Chrysost. *In Psal. VIII*

O Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre! Votre gloire s'élève au-delà des cieux. De la bouche des plus petits, d'enfants à la mamelle, vous avez su tirer les plus parfaites louanges.

3. Mais nous rendrions bien imparfaitement la doctrine des Psaumes, ou plutôt nous en fausserions complétement la physionomie, si nous faisions apparaître le Verbe Incarné dans une chair glorieuse, dans un chemin d'honneurs, et sous un diadème de joie. A part des textes bien rares, où cette radieuse vision se laisse entrevoir, dans tous les cantiques consacrés à chanter ses grandes choses, le Verbe fait chair nous est montré sous le sanglant apanage des douleurs humaines, hôte de l'exil, tributaire de nos plus cruelles souffrances, couvert de nos plus livides meurtrissures, abreuvé de nos plus amères désolations.

Que s'est-il passé? pourquoi ce cortége de douleurs accompagnant sur terre la Béatitude? ce voile d'humiliations recouvrant la Gloire et l'infinie Splendeur?....

Nous savons cette divine histoire : elle nous est dite dès l'aube de notre raison naissante : *Le jour la dit au jour, et la nuit la raconte à la nuit, et pas un peuple n'existe qui n'en ait entendu le récit.* Cette histoire apparaît au livre des Psaumes dans sa plus palpitante réalité. Ce drame, où se résument les destinées humaines, s'y déroule dans ses traits les plus saisissants et ses péripéties les plus émouvantes.

La nature humaine, la fille cadette, chérie de Dieu, destinée par lui aux noces royales de son Verbe, se révolte, trahit l'amour d'un Père, outrage la majesté d'un Dieu, s'éloigne, tombe dans un insondable abîme, s'y couvre de fange, s'y meurtrit et s'y brise, y reste

méconnaissable, affreusement déformée, hideuse et abominable, objet du mépris et du dégoût de la terre et des cieux. La parole de l'Éden s'est réalisée dans sa plus implacable menace : *morte morieris*, « tu mourras ! » La nature humaine est morte : morte à la vie divine, à l'amour divin, à l'union béatifique, morte « à la grâce de ce temps et à la gloire de l'avenir. » La voici ensevelie dans son crime, écrasée sous ses propres ruines, incapable de se mouvoir vers le ciel, « fille de colère, » *semblable à ces blessés qui dorment au fond des sépulcres, et dont vous n'avez plus désormais, ô Dieu, un dernier souvenir.*

Qui sauvera la créature déchue ?

Qui le tente ? qui le peut ? la Justice, la Sagesse et la Majesté divines se réunissent dans un invincible et immuable conseil pour exiger, non pas seulement une réparation de l'outrage, mais une réparation surabondante, infinie, capable d'offrir à un Dieu infini la gloire qui lui est due, et lui rendre ce que le péché a eu l'audace de lui vouloir ravir. Mais une pareille réparation, quelle créature la peut rendre ? Voici l'ange : s'en peut-il charger ? Il est frère de l'homme, il l'aime, il en a une compassion immense ! Peut-il sauver son frère? Non. *Le frère ne rachète pas le frère*[1]. Parole immuable : invincible résolution. Il ne le peut, car il est créature, il est atome, il est néant. Et si l'ange, la créature sublime et immaculée qui « voit sans cesse la face de Dieu, » se berce dans sa dilection, jouit de ses faveurs, est admis à sa royale familiarité, si l'ange en est incapable, l'homme le pourra-t-il? *Le frere ne rachète pas son frère, l'homme le pourra-t-il*[2] ? Ah ! sans

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. XLVIII.

doute, mille fois moins encore ! l'homme est néant, et de plus il est coupable; chassé à la fois de la vue du trône dont il faudrait approcher, et par sa bassesse native, et, maintenant, par l'indignité de sa conduite et les anathèmes dont il est écrasé. Voulez-vous le supposer baigné des larmes du repentir, couvert du sang de l'expiation, poussant vers la divine Clémence des cris de détresse et d'ardents appels à la miséricorde et au pardon? Qui entendra la voix de cet insecte? Qui prendra garde à la démarche insensée de ce misérable? Quel poids auront devant une justice infinie ces quelques gouttes d'un sang vil et souillé? L'homme lui-même sent profondément cette impuissance et s'écrie dans son désespoir : *A quoi me sert mon sang, quand je m'en vais dans la pourriture? Est-ce que la poussière vous peut rendre gloire? Est-ce qu'elle publiera votre vérité*[1]? Et pourtant le sang devait couler. L'ordre de la justice était immuable : « sans l'effusion du sang, pas de pardon. » Il coula : le monde en fut inondé : les sacrifices couvrirent la face de la terre : les holocaustes firent, durant de longs siècles, couler le sang à intarissables flots. Dieu était-il apaisé par le sang de ces grossières victimes? Sa justice était-elle satisfaite ? Nullement. Écoutez la parole de ce grand Dieu auquel ces holocaustes n'inspirent que dégoût et mépris. *Écoute-moi, mon peuple, et je parlerai, et je te rendrai mon témoignage. Je suis Dieu, et ton Dieu, moi. Ce n'est pas de tes sacrifices qu'il peut s'agir entre moi et toi; tes holocaustes sont devant ma face toujours. Je n'ai pas à accepter de toi les veaux, ni à recevoir les boucs de tes troupeaux. A moi sont toutes les bêtes des bois, les animaux des montagnes*

[1] Psal. XXIX.

et les bœufs. Je connais les oiseaux du ciel, et la beauté des champs est en moi. Si j'éprouve quelque faim. je n'ai pas à te le dire, moi qui possède l'univers et tout ce qu'il renferme. Est-ce que je mangerai la chair de tes taureaux ? Est-ce que je boirai le sang de tes boucs ? IMMOLE A TON DIEU UNE VICTIME DE LOUANGE[1]. Voilà le grand mot de Dieu, voilà l'exigence immuable de sa gloire, voilà l'infini besoin d'une nature infinie. Depuis les siècles éternels Dieu avait *cette faim* inextinguible, infinie; la faute de l'homme ne vint qu'en préciser le mystérieux rassasiement. Il faut à Dieu la louange : une louange parfaite, divine, infinie, *excelsior cœlis*. Par suite, qui sera le pontife de cette louange, et la victime de cet holocauste? O Dieu, si vous voulez une louange grande comme vous êtes grand, un holocauste parfait et infini comme votre parfaite et infinie nature, quel autre que vous-même l'accomplira?

« O profondeur, » *O altitudo!* « O abîme de sagesse et de puissance! » C'est bien ainsi que Dieu a résolu cet impossible problème et franchi cette infranchissable barrière. Ni l'homme, ni l'ange ne peut assez monter, Dieu ne peut descendre : Voici l'Homme-Dieu. Dans les profondeurs de la divine Essence, dans le silence des siècles, dans l'anxiété des mondes, une voix se fait entendre, la voix du Verbe, Fils de Dieu : *Le sacrifice et l'oblation, ô Dieu, vous n'en avez pas voulu, mais vous m'avez adapté un corps. L'holocauste et l'hostie pour le péché, vous n'en avez que faire : alors j'ai dit : ME VOICI. Au sommet du livre il est écrit de moi que je viendrai faire, ô Dieu, votre volonté. O Dieu, je l'ai voulu ainsi, et votre commandement est au milieu de mon cœur*[2].

[1] Psal. XLIX — [2] Psal. XXXIX. — Saint Paul expose ma-

Magnifique texte! Toute l'Incarnation s'y trouve renfermée. Tout à l'heure, Dieu disait à l'homme : *Si esuriero, non dicam tibi*[1], « si j'ai faim, ce n'est pas à toi que je le dirai, » à toi éternellement incapable de me satisfaire. Cette faim, ce besoin, ce désir infini d'une louange infinie, à qui Dieu l'a-t-il manifesté? A son Verbe. Dans les « siècles éternels, » « siècles silencieux, » durant lesquels ne s'entend pas encore le bruit des mondes, quand rien n'est encore que Dieu, dans l'inaccessible secret de la divine Essence, Dieu dit à son Verbe ce projet, à jamais ineffable de puissance et de grandeur, de voir un Dieu à ses pieds, un Dieu chargé de son culte, un Dieu lui rendant, pour toute la durée des siècles, des hommages infinis, les seuls qui le contentent et dans lesquels il se puisse complaire. A la demande du Père, le Verbe répond dans l'éternité : *Me voici pour faire, ô Dieu, votre volonté*[2]. Ainsi le Verbe incarné est-il *en tête du livre*[3], au sommet de toutes les pensées et de toutes les paroles de Dieu. Ainsi l'Incarnation est-elle la pierre angulaire de toutes les œuvres divines, le centre de tous les êtres, la raison dernière de toutes les créations. « Il a été donné pour chef à toute l'Église[4]. » « Il est le Premier-né de toute créature! En Lui tout se

gnifiquement dans son Epître aux Hébreux, toute cette prophétie de l'Incarnation et de la Rédemption. « Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Ideo ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuernnt. Tunc dixi : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam... in qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel. (Hebr. x.) — [1] Psal. XLIX. — [2] Psal. XXXIX. — [3] Psal. XXXIX. — [4] Psal. XLIII.

choses ont été fondées, au ciel, en la terre; les choses visibles, les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances; tout a été créé par Lui et en Lui. Il est avant tous les êtres, et tout se tient par Lui. Et Lui-même est la tête du corps de l'Église; il est le principe, il est le Premier-né d'entre les morts; en toutes choses il occupe le premier rang, car il a plu à Dieu que toute la plénitude habitât en Lui[1]. »

L'Apôtre ajoute : « Il a plu à Dieu de tout se réconcilier par Lui, pacifiant par le sang de sa croix et ce qui est sur terre et ce qui est au ciel. » Le Psalmiste entrevoyait aussi cette seconde et sanglante fin de l'Incarnation, lorsqu'aux victimes figuratives répudiées par Dieu il substituait la divine et unique Victime, la seule digne de la Majesté du Très-Haut, la seule capable d'apaiser sa justice, de satisfaire son honneur, de conquérir ses complaisances. Suivant une doctrine théologique aussi élevée dans sa conception première que solidement appuyée dans sa démonstration par l'Écriture et les Docteurs, l'idée de l'Incarnation précède et domine l'idée de chute et de réparation. Dieu a résolu le grand œuvre de l'Homme-Dieu : Dieu descendu dans la chair, Dieu placé au centre des mondes pour tous les élever et les ennoblir, Dieu trouvant le moyen à jamais ineffable, tout en restant Dieu, de s'abaisser, de rendre hommage, d'adorer, de devenir le Pontife infiniment saint et infiniment grand du seul culte digne du Très-Haut. C'est le plan primitif; la chute de l'homme, loin de le détruire, donne sujet à Dieu d'en étendre encore les proportions, et d'en mul-

[1] Coloss

tiplier les merveilles. L'abaissement sera plus profond, l'adoration plus humble et plus suppliante, le sacrifice plus complet, l'holocauste plus parfait anéantira plus la victime, et par là même exaltera plus magnifiquement l'être et la souveraine domination du Très-Haut. Devenue sanglante, baignée de larmes, brisée et anéantie sur l'autel de la croix, la Victime proclamera d'une façon éclatante les perfections de Dieu. L'idée divine, qui semblait anéantie par la faute de l'homme, surgira plus grandiose et plus belle, et l'Église pourra pousser cette étonnante exclamation : *O felix culpa!* « ô heureuse faute ! »

II. — Ce qui précède nous fait déjà prévoir ce que sera, sur cette terre où il descend et s'incarne, la vie de l'Homme-Dieu. Il y vient, non plus seulement comme Pontife de gloire, mais comme Prêtre et Victime d'un holocauste sanglant; non plus seulement comme un principe, pour l'humanité innocente, d'une élévation surnaturelle et d'une divine vie, mais aussi comme expiateur d'une faute commise, comme caution pour des coupables, comme substitué à des condamnés. Il eût pu venir dans les délices de l'Éden primitif : il viendra dans « la vallée des larmes, » dans la patrie que l'homme s'est faite par son péché. C'est le mot même du Psalmiste : *In valle lacrymarum, in loco quem posuit* [1].

Qu'est-ce que « cette vallée des larmes ? » Cette nouvelle patrie d'une humanité pécheresse, quelles douleurs la désolent ? quelles expiations la remplissent ? Il nous le faut savoir pour comprendre quelle y sera

[1] Psal. LXXXIII.

la vie du Verbe Incarné : or, pour le savoir, il suffit de visiter l'Éden au moment de la chute, d'interroger dans ses effets multiples et formidables le péché d'Adam, et, en lui, de la race humaine tout entière.

1. Adam pèche dans les délices de la fortune et les douceurs du repos. Il abuse contre son Bienfaiteur des loisirs qui lui sont faits; l'Éden, qui le devait élever à Dieu, devient le théâtre de sa révolte et de son insulte. L'Éden se fermera. Aux délices de cette patrie primitive succéderont les désolations de la vallée des larmes, *valle lacrymarum;* la terre deviendra pour l'homme une marâtre ; il n'en arrachera qu'à peine et au prix de ses sueurs son pain de chaque jour : l'homme de la déchéance nous apparaîtra courbé sur d'ingrats sillons, et brisé de ses perpétuels et durs labeurs. Tel sera le Christ expiateur. Écoutez-le : *Me voici dans les labeurs depuis les jours de mon enfance* [1]. Les générations émues s'en iront voir dans une bourgade ignorée les débris vénérables des travaux d'un Dieu ! Adam pèche au milieu des dons les plus magnifiques ; roi du monde, toutes les richesses de l'univers sont à lui : sa chute le dépouille et le réduit au dénuement. Ce dénuement sera aussi le partage du Rédempteur. Il naît dans une crèche, vit dans une masure, n'a pas où reposer sa tête, *boit au torrent* [2] l'eau du pauvre et du voyageur, et, le jour venu de sa suprême expiation, se dépouille de sa tunique, se fait élever de terre, ne touche plus même du pied ce sol, où les plus pauvres ne cessent pas au moins de se frayer un chemin. *Ego sum pauper* [3], « je suis un pauvre : » c'est la marque étrange donnée à

[1] Psal. LXXXVII — [2] Psal. CIX. — [3] Psal. LXXXVII.

l'humanité pour reconnaître le Dieu qui la vient visiter, guérir et sauver.

Dans le péché d'Adam, l'orgueil tient la plus large place. C'est l'orgueil qui veut secouer le joug, et fait entendre sur la terre le cri qui bouleversa le ciel : *Non serviam!* lui encore qui met au cœur de l'homme ce désir insensé et abominable de détrôner Dieu et de se mettre à sa place : « Vous serez comme Dieu. » Or l'expiation naturelle de l'orgueil est dans l'abaissement et l'humiliation. Le Sauveur du monde sera donc « un Dieu anéanti. » Anéantissement prodigieux! Ce Dieu fait des œuvres, se met à un rang, prend une forme, dit des paroles, conçoit des pensées qui resteront à jamais l'étonnement de la terre et du ciel. Le premier homme prétend à l'honneur sacrilége de s'appeler un Dieu : le Dieu expiateur ne veut plus même s'appeler un homme : *Je suis un ver de terre et non plus un homme* [1]. Adam veut concentrer sur lui les hommages et les adorations de l'univers : l'Homme-Dieu rassemble sur sa personne toutes les insultes et tous les sifflets ; la terre entière le couvre de ses mépris, tandis que le ciel le repousse et le rejette comme le suprême pécheur. L'ignominie passe sur le Christ comme un océan infini qui l'engloutit, le submerge, ne lui permet plus un regard vers le ciel. *Me voici devenu l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple ; tous en me regardant m'ont couvert de leurs railleries : leurs lèvres remuaient contre moi, ils branlaient la tête* [2]. Qui n'a pas insulté, qui n'insulte pas encore le Christ de Dieu expiateur? Les grands l'ont insulté, les petits lui ont lancé leurs sarcasmes, les princes de la science lui ont voué leurs

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XCVI.

mépris, la populace hurle contre lui dans la rue. Le Psalmiste a vu le malheureux peuple, trompé par les mensonges venus d'en haut, ivre de haine plus encore que de vin, jeter la grossière injure à la face du Christ qui mourait pour lui. *Ils chantaient contre moi des refrains, ceux qui s'attablaient pour boire*[1]. Grand Dieu! quelle expiation de l'orgueil de l'homme! Voyez le Christ passer à travers les siècles, le diadème d'ignominie sur la tête, le sceptre dérisoire à la main, au milieu des sarcasmes, sous les moqueries et les sifflets! Ah! sans doute il murmure ce mot des Psaumes, que la tradition lui applique : *Vraiment j'ai été humilié à l'excès*[2]!

Après l'humiliation, la douleur devait remplir la vie de l'Homme-Dieu. Car la douleur, par ses âpres représailles, peut seule expier le péché, dont le second caractère est la volupté. L'humanité pèche « en jetant les yeux sur le fruit, en considérant qu'il est beau à voir et qu'il doit être exquis à manger. » Dieu passe après le plaisir, il est détrôné par le règne du ventre : *quorum deus venter est.* Qu'exigera du coupable la justice divine? Qu'il vienne, torturé d'angoisse et brisé de douleur, implorer, par le spectacle des larmes et la voix du sang, la miséricorde et le pardon. Affirmons-le sans crainte, le Verbe Incarné qui s'est ému de compassion pour l'homme, qui le vient sauver, qui s'est substitué aux impuissantes victimes dont l'humanité essayait vainement de fléchir le Très-Haut, le Fils de Dieu qui a dit : *Me voici pour faire, ô Dieu, votre volonté*[3], sera sur terre « un Homme de douleur. » Venant à l'expiation, il vient à la souffrance : il le sait ; il le dit : *Je suis*

[1] Psal. LXXVIII. — [2] Psal. CXV. — [3] Psal. XXXIX.

préparé aux coups; la douleur est devant mes yeux toujours[1]. Quelle sera cette douleur? Elle sera immense, incompréhensible. Elle sera multiple: les coups fondront sur le Christ de tous les côtés à la fois : *les flagellations du pécheur sont multiples*[2]: or, Jésus-Christ est le grand et universel pécheur. Ses premières douleurs jailliront de lui-même; le monde entier *ajoutera à ces plaies de nouvelles plaies;* enfin, plus puissamment que sa propre nature, plus efficacement que la haine de toutes les créatures conjurées contre lui, Dieu le frappera, le brisera sous d'incompréhensibles coups. Quel poignant spectacle, quand l'Evangeliste nous montre l'Homme-Dieu errant dans la nuit sombre, en proie à une désolation infinie, sans secours, sans appui, écrasé sous d'universelles haines, frappé par d'implacables anathèmes, renversé « sous les flots en furie » d'un océan de malédictions! Il dit : « mon âme est triste jusqu'à mourir; » il gagne en chancelant l'épaisseur du feuillage ou l'horreur de la caverne, et il tombe, suant le sang, dans les affres de l'agonie. L'Évangile est muet, mais la prophétie s'illumine. A dix siècles de cette scène, le Psalmiste l'avait contemplée; il avait entendu les clameurs douloureuses du Christ brisé sous le poids de l'angoisse, il avait compté ses sanglots, et s'était épouvanté de son effroyable martyre. Ne l'oublions pas, à Gethsémani, comme dans toute sa Passion, comme durant le cours entier de sa vie, Jésus-Christ, chargé des péchés du monde et couvert des malédictions dues aux pécheurs, Jésus-Christ, « fait péché, » « devenu pour nous malédiction, » suivant le terrible mot de saint Paul, n'est plus que l'unique Pécheur, le Pécheur qui

[1] Psal. XXXVII. — [2] Psal, XXXI.

résume en lui toutes les prévarications, les crimes, les forfaits qu'ont accumulés les siècles. Sur lui s'écoulent toutes ces fanges, sur lui se rue avec fureur cet océan de péchés. Il le voit, il courbe la tête avec désolation et terreur : *tous les péchés du monde se sont écoulés sur moi. Mon cœur s'est troublé au-dedans de moi-même, la terreur de la mort a fondu sur moi. La frayeur et l'épouvante m'ont assailli et les ténèbres m'ont enveloppé tout entier*[1]. Rien n'égala jamais ce supplice, rien ne peut rendre ce que cette torture fit souffrir à l'immaculé Jésus. Et encore n'était-elle pas seule à susciter dans son âme ces épouvantables tempêtes, ces flots dont la Victime se voit assaillie, *tous vos flots ont passé sur moi :* la haine universelle dont ce tendre cœur se voit l'objet, achève de le déchirer et de le briser. O Dieu! qui sentira ce que les paroles des Psaumes ont de poignant? Le Verbe descend dans le monde, rempli pour le monde d'un immense amour; il s'incarne pour s'approcher des hommes et les aimer de toute la force d'une infinie dilection : *Et sui eum non receperunt*, « et les siens ne l'ont pas reçu ! » Ils l'ont repoussé, ils l'ont rejeté, le voici seul, exilé, délaissé de tous ses frères pour lesquels il va mourir : *Me voici devenu un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère*[2]. Encore s'il n'était qu'étranger ; s'il n'avait à subir que la mortifiante froideur qui accueille l'inconnu... Mais il est haï d'une haine dont l'atrocité n'a d'égale que son étendue. Le monde entier, toutes les générations, tous les siècles, apportent à cette haine leur épouvantable contingent. *Ils m'ont haï sans sujet*[3], s'écrie douloureusement la Victime. Ils ont poussé contre moi des cris de

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. LXVIII. — [3] Psal. XXXIV.

mort : *mes ennemis ont vomi contre moi toutes sortes de maux : quand mourra-t-il ? quand périra jusqu'à son nom* [1] ? Et ils s'en viennent, tous les pécheurs de la terre, frappant sur le Christ comme le forgeron frappe sur l'enclume : *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* [2]. Et il le fallait. Le péché avait armé contre Dieu les créatures : les créatures à leur tour devaient s'armer pour Dieu contre le pécheur. Aussi, dans ce déluge qui le submerge et ce torrent furieux qui l'entraîne, Jésus cherche-t-il vainement une main amie pour le secourir : *j'ai attendu un ami qui voulût partager ma douleur, il ne s'en trouva point : un consolateur, et je ne l'ai pu découvrir* [3]. Jésus est seul à affronter toute la tempête, seul à subir l'effroyable déchaînement de la terre et du ciel.

Hélas ! oui, du ciel ! Nous aurions à peine entrevu l'abîme, bien loin d'en sonder la profondeur, si nous ne pénétrions dans cet effrayant mystère du courroux et de la vengeance de Dieu lui-même contre le Christ expiateur. Trois traits divinement lancés percent la Victime. D'abord le délaissement de Dieu. Le Père a disparu sous le visage irrité du Juge. Jésus ne trouve plus dans son Père qu'éloignement et rigueurs sans merci. Il élève vers lui une voix suppliante : *O Dieu, ne me châtiez pas dans votre fureur* [4] ! Mais la voix de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres, mais qu'il a faits siens, intercepte la bienveillance divine, pour ne laisser paraître que la divine vengeance. *O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? La voix de mes crimes m'éloigne de mon salut. O mon Dieu, je crie durant tout le jour, et vous ne m'exaucez pas, durant la nuit, et vous*

[1] Psal. XL. — [2] CXXVIII. — [3] Psal. LXVIII. — [4] Psal. XXI.

ne prenez pas ma misère en pitié[1] ! Après le délaissement, les terreurs. Non-seulement Dieu s'éloigne, mais il terrifie, en se montrant dans toute l'implacable sévérité de sa justice et l'épouvantable éclat de son courroux. *Toutes vos terreurs, ô mon Dieu, ont passe sur moi*[2]. Enfin, au délaissement et aux terreurs s'ajoute, comme un complément inscrutable, la malédiction. L'Homme-Dieu maudit de son Père! Qui ne reculerait d'horreur devant cet abîme, si l'Écriture elle-même ne l'ouvrait devant nous? « Il a été fait pour nous malédiction[3]. » Laissons le génie de Bossuet creuser, dans un texte des Psaumes, ce profond et terrible mystère, consommation suprême des douleurs expiatrices de l'Homme-Dieu. « Le voilà donc maudit de Dieu! L'eussions-nous osé dire, l'eussions-nous seulement osé penser, si l'Esprit-Saint ne nous l'apprenait? Mais puisque cette doctrine vient de si bon lieu, tâchons de l'entendre comme nous pourrons. Je trouve dans l'Ecriture que la malédiction de Dieu contre les pécheurs les environne par le dehors : *induit maledictionem sicut vestimentum*[4]; qu'elle pénètre plus avant et qu'elle entre au dedans, en s'attachant aux puissances de l'âme : *intravit sicut aqua in interiora ejus*[5] ; et enfin qu'elle la pénètre jusque dans le fond de sa substance : *et sicut oleum in ossibus ejus*[6], « jusque dans la moelle des os. » Jésus-Christ, mon Sauveur, avez-vous été réduit à ce point? Oui, n'en doutons pas, chrétiens[7]. » De là dans les Psaumes ces plaintes si déchirantes, ces cris si remplis d'épouvante et de terreur, ces voix si pitoyables et si suppliantes que Jésus-Christ, brisé sous ce fardeau

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. LXXXVII. — [3] Galat. — [4] Psal. CVIII. — [5] Psal. CVIII. — [6] Psal, CVIII. — [7] Bossuet.

de la malédiction, ne cesse d'élever vers son Père. De là ces « terreurs de la mort » qui le circonviennent, « ces clameurs du péché qui éloignent si infiniment la délivrance et le salut ; » de là, enfin, cette agonie qui le secoue dans sa mortelle étreinte et le fait enfin mourir dans de suprêmes et incommensurables douleurs. »

Mourir ! L'Homme-Dieu expiateur devait aller jusque-là ; « il devait goûter la mort[1], » en apprécier l'horreur, en savourer toutes les amertumes. L'antique parole de l'Éden allait avoir son entier accomplissement. L'homme coupable devait mourir : *tu mourras de mort*[2] ! Et comme la bonté divine l'avait tiré de la poussière, le péché l'y fera retourner : *Tu es poussière et en poussière tu retourneras !* Jésus-Christ caution pour nous et chargé de nos multiples peines, prend celle-ci comme les autres. *O Dieu*, s'écrie-t-il dans les Psaumes, *vous m'avez mené jusqu'à la poussière de la mort*[3] !

2. Là, « à la poussière de la mort, » finissait l'expiation et commençait le triomphe ; se terminait la carrière humiliée et souffrante de l'Expiateur, et s'inaugurait celle du Triomphateur et du Roi de gloire. Et cette double phase de la vie entière de l'Homme-Dieu regardait, à un titre égal, les exigences de notre salut. Saint Paul est formel quand il attribue à la vie glorieuse du Christ ressuscité l'achèvement et la consommation de l'œuvre commencée par sa vie souffrante : « Il a été livré à cause de nos péchés, et il est ressuscité à cause de notre justification. » Cette doctrine profonde, le

[1] Hebr. — [2] Genes. — [3] Psal. XXI.

Psalmiste nous en éclaire ainsi l'obscurité. Jésus-Christ dit dans les Psaumes, parlant de sa mort et laissant entrevoir sa résurrection : « Quelle utilité aura mon sang si je descends dans la pourriture du sépulcre [1] ? » *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem ?* Et en effet, quelle devait être la consommation de l'œuvre entreprise ? Sans doute l'adoption de la vie éternelle et notre entière réintégration dans les gloires autrefois promises du paradis. Par sa mort, Jésus-Christ nous retire de l'abîme : reste que par sa résurrection il nous introduise, ressuscités et glorieux comme lui, dans les splendeurs de son royaume et les richesses de son céleste héritage. Mourant, il nous fait mourir à notre péché; ressuscitant, il nous initie à sa rénovation glorieuse et à son triomphe. Aussi le Psalmiste lui fait-il dire : *Quelle utilité aura mon sang si je descends dans la pourriture du sépulcre*[2] ? pensée que l'Apôtre développe avec sa sublime énergie. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi, et vous êtes encore dans vos péchés. Donc ceux qui se sont endormis dans le Christ, ont péri. Si, en cette vie, nous n'avons d'espérance que dans le Christ, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. Mais non, Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. De même qu'en Adam tous nous mourrons, de même en Jésus-Christ tous nous serons vivifiés[3]. » Voilà l'idée profonde renfermée dans la vie glorieuse de Jésus-Christ. Sans doute Jésus-Christ en est le premier possesseur ; elle est le prix de sa passion et la conquête de ses longues souffrances, mais il la possède pour nous, et s'il tire son corps du sépulcre, avant que la corrup-

[1] Psal XXIX — [2] Psal. XXIX — [3] I Corinth. XV

tion rose flétrir et que « la poussière de la mort » le puisse réduire, c'est nous encore dont le salut le préoccupe, nous que sa gloire achève de sauver. Il avait en vue ces grands desseins de la divine miséricorde, le Psalmiste qui chantait dans la personne du Christ victorieux du tombeau : *Voici l'objet de la joie de mon cœur et des accents d'allégresse de ma langue : c'est que ma chair reposera en paix. Car vous n'abandonnerez pas, ô mon Dieu, ma vie au sépulcre ; vous ne livrerez pas votre Saint en proie à la corruption : vous me ferez connaître les routes de la vie, vous me remplirez de joie à la vue de votre face, à votre droite je me réjouirai pour toujours* [1].

Cette vie glorieuse de Jésus-Christ se développe en quatre phases successives que nous marque clairement le Psalmiste. Dans la première, il ressuscite et triomphe de son dernier ennemi, la mort. Dans la seconde, il s'élève aux cieux et prend possession de son éternelle gloire. Dans la troisième, il exerce sur les nations un empire contesté mais toujours victorieux et absolu. Dans la quatrième, que verra la fin des siècles, il reviendra, « dans une grande gloire et une grande majesté, » porter le dernier coup à l'empire du mal, et jouir avec ses Élus des honneurs d'un immense et universel triomphe.

Contemplant la Résurrection, le Psalmiste s'écriait transporté : *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient confondus* [2] ! Mot admirable, qui résume les effets de ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort. L'Homme-Dieu une fois ressuscité, le péché recule, la mort s'enfuit dans l'épouvante, le démon terrassé rend les armes,

[1] Psal. XV. — [2] Psal. LXVII

le monde vaincu tombe aux pieds du divin Crucifié, l'orgueilleuse raison humaine se débat en vain dans d'impuissants subterfuges, le fait de la Résurrection, en l'écrasant, la subjugue à jamais. La foi se fonde sur cette assise inébranlable; l'espérance, brisée au sépulcre, se relève; l'amour, commencé au spectacle du calvaire, se consomme en face des inénarrables beautés de la Résurrection. La Résurrection devient ainsi le levier qui soulève le monde, le pivot sur lequel roule le Christianisme tout entier. *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient confondus*[1] !

La Résurrection inaugure la vie glorieuse, l'Ascension en achève et en consomme les divines splendeurs. Ici les chants du Psalmiste se revêtent d'exultation et de magnificence; ils nous dépeignent à la fois l'essor qui emporte le Triomphateur à travers les Cieux, l'entrée dans les cieux du splendide cortége, enfin, scène plus mystérieuse, révélation plus profonde, la session du Christ sur le trône de gloire, à la droite de Dieu. *Chantez au Seigneur, chantez des hymnes en son nom, préparez la voie au Dieu qui s'élève à l'occident. Le Seigneur est son nom*[2]. Le monde a des élévations splendides, ses puissances et ses royautés se dressent comme d'orgueilleuses montagnes: Voici que Dieu les efface toutes, et domine leurs plus hauts sommets du haut de sa montagne de l'Ascension, nouvel et plus majestueux Sinaï. *Montagne du Seigneur montagne opulente, montagne, amas immense de richesses, amas de biens! A quoi bon jeter les yeux sur les autres montagnes? Voici celle où Dieu a fixé ses complaisances et a voulu habiter. Le char du Seigneur est entouré de myriades sans nombre, myriades de triomphateurs dans l'ivresse*

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. LXVII.

de la joie. Au milieu d'eux est le Seigneur, le Seigneur dans Sina, dans son sanctuaire. O Dieu! vous vous êtes élevé dans les hauteurs; vous emportiez vos captifs délivrés, vous étiez chargé de dons pour les hommes. Béni soit le Seigneur, tous les jours! il ouvre une victorieuse route devant l'Auteur de nos rédemptions[1]. Ainsi le Dieu triomphateur s'élève, ainsi il monte dans les cieux, et les cieux des cieux. Du peuple angélique, les uns l'accompagnent, les autres sont restés aux parvis éternels prêts à le recevoir. Le Psalmiste, complétant l'Évangile, nous emporte avec lui dans les profondeurs de la cité bienheureuse, au moment de l'arrivée de l'armée triomphale. Un dialogue sublime s'engage entre les anges du cortége et ceux de la cité divine. Les premiers chantent: *Levez vos portes, ô Princes; élevez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.* Les seconds reprennent : *Et qui est-il ce Roi de gloire? — C'est le Seigneur fort et puissant, c'est le Seigneur puissant dans la bataille. Levez vos portes, ô Princes: portes éternelles, élevez-vous, et le Roi de gloire entrera. — Qui est ce Roi de gloire? — C'est le Roi des Vertus, le Roi de gloire, le voilà*[2]! Les portes des cieux s'ouvrent. C'est-à-dire, comme l'Écriture nous l'expose ailleurs sans figure, que Jésus-Christ pénètre comme homme au plus haut des cieux, qu'il dépasse les ordres les plus élevés des anges, qu'il monte jusqu'à des sommets inconnus à toute créature, non-seulement réalisée mais réalisable, et qu'il ne s'arrête, dans cet essor impossible à jamais à tout autre être créé, que parvenu à la droite même de Dieu. C'est au Psalmiste encore que revient la gloire de cette dernière et plus sublime révélation. A Jésus-Christ entré dans les cieux la voix

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XXIII.

du Père se fait entendre : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite*[1]. C'est le comble de tout cet édifice d'une inénarrable gloire, c'est, comme le dit saint Paul, le résumé de tout ce qu'on peut dire de lui. « Voici le résumé de tout ce qui est dit de lui : nous avons un Pontife si grand, qu'il siége à la droite de la Majesté au plus haut des cieux[2]. »

A ce moment solennel s'inaugure le troisième triomphe de Jésus-Christ, parvenu par les douleurs de la Passion aux récompenses de la vie glorieuse : il reçoit l'investiture de son universel empire, l'apanage de sa royale domination : toutes les nations lui sont données comme héritage et comme domaine; il les doit régir, il les doit dominer, le sceptre lui est remis entre les mains, sceptre de douceur pour les uns, d'inflexible rigueur pour les autres, pour tous de droiture et d'équité. Sur la terre, les nations se remuent, les empires complotent, les royaumes trahissent et s'insurgent : au ciel se passe la scène mystérieuse et divine qui assurera à jamais le triomphe à Jésus-Christ et à son Église, et d'implacables défaites à leurs ennemis. *Pourquoi ce frémissement des nations et ces complots insensés des peuples ? Les rois de la terre sont debout : les princes rassemblent leurs forces et les unissent contre Dieu et son Christ. — « Rompons leurs liens; rejetons leur joug loin de nous! » Celui qui est assis dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux. Puis après, il leur parlera dans sa colère, il les épouvantera dans sa fureur. — Moi, j'ai été constitué Roi par Dieu sur Sion, sa montagne sainte, chargé d'annoncer sa loi. Le Seigneur m'a dit :*

[1] Psal. CIX. — [2] Hebr.

tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui. Demande, je te donnerai les nations en héritage, les limites du monde en possession. Tu les régiras avec une verge de fer; tu les briseras comme le vase du potier. — Et maintenant, ô rois, sachez comprendre, instruisez-vous, vous qui jugez la terre[1] ! Depuis dix-huit siècles cette royauté du Christ s'exerce sur le monde, rencontrant tour à tour des fidèles qu'elle bénit et favorise, des révoltés qu'elle souffre d'abord patiemment, puis qu'elle brise ensuite sans pitié. L'histoire est pleine de ces tragédies mystérieuses, le monde est encombré de ces vastes ruines, les siècles passent devant ces grandes tombes, où dorment pour jamais les nations, frappées du sceptre qui les devait régir dans la justice, et qui, rebelles, les a brisées dans l'éclat d'un implacable courroux.

Pourtant l'empire du Christ sur la terre n'a point atteint encore ses derniers développements et sa perfection suprême. Comme l'Apôtre, qui l'apprit dans ses ravissements au troisième ciel, le Psalmiste connut le profond conseil de Dieu qui ne donne à son Christ d'abord qu'une domination amoindrie et un empire troublé par la révolte. Jésus-Christ et son Église triomphent sans doute, Dieu brise sans doute tour à tour tous leurs ennemis à leurs pieds; Jésus-Christ frappe à travers les siècles ces grands coups qui renversent les trônes et broient les empires persécuteurs : *Dieu est à ta droite : il a brisé les rois au jour de sa colère. Il remplira le monde de ruines, il écrasera sur la terre la tête d'innombrables ennemis*[2]; — mais néanmoins des ennemis subsisteront, son Évangile sera opprimé sous

[1] Psal. II. — [2] Psal. IX.

la double étreinte de l'erreur et de la force; la main brutale de la tyrannie se posera sur son Église, ses disciples seront mis à mort comme de vils malfaiteurs. Cette marche s'harmonise admirablement avec la situation qu'il veut faire à son Église durant les siècles d'éloignement et d'exil auxquels il la condamne; mais, on le conçoit, cette situation n'a qu'un temps, il faut que le jour du triomphe venge l'Homme-Dieu de ses apparentes défaites et des orgueilleux triomphes de ses ennemis : *oportet Christum regnare*[1], « il faut que le Christ soit Roi. » Il le faut de toute la nécessité qu'entraîne une volonté absolue et immuable de Dieu. Ce jour suprême verra le plus formidable déploiement de la puissance divine : *Cum perierunt peccatores, videbis*[2]! « Le Fils de l'Homme viendra sur les nuées du ciel, en grande pompe et en grande majesté. » Le Psalmiste a aussi contemplé ce suprême triomphe, et il en décrit ainsi les magnificences et les terreurs. *La splendeur et la gloire le précèdent, la puissance et l'éclat habitent son sanctuaire..... Que les cieux se réjouissent, que la terre triomphe, que la mer bruisse avec ses habitants, que les champs et tout ce qu'ils renferment soient dans l'allégresse, que les arbres des forêts poussent un cri de joie devant l'Éternel, parce qu'il vient ! Il vient pour juger la terre; il jugera l'univers dans sa justice et les peuples dans sa vérité*[3]. Appareil majestueux : appareil formidable aussi. *Dieu règne : que la terre triomphe, que les îles lointaines soient dans la joie! La nue et l'obscurité l'enveloppent, la justice et le jugement sont la base de sa domination. Le feu le précède et dévore ses ennemis autour de lui. Ses feux éblouissent l'univers, à son aspect la terre*

[1] I Corinth. — [2] Psal. XXXVI. — [3] Psal. XCV.

tremble. Les montagnes fondent comme la cire en présence de l'Éternel, en face du Maître de la terre entière. Les Cieux révèlent sa justice, tous les peuples contemplent sa gloire. Honte à ceux qui servent les idoles; qui se glorifient dans des simulacres! Que toutes les puissances se prosternent devant lui! Que Sion entende et se réjouisse! Que les filles de Juda tressaillent en face de ses jugements[1]! Si nous ne redoutions de voir s'obstruer notre marche, et s'accumuler les matières, nous mettrions en regard de ces émouvantes peintures, le récit calme et presque froid de l'Évangile. Le fond est absolument le même; à travers les saillies de son inspiration et les brûlants essorts de son lyrisme, le Psalmiste est le narrateur le plus fidèle et le plus complet du drame du dernier jour. Comme il a vu les douleurs de Gethsémani et du Calvaire, il contemple les gloires et l'éclat terrible du second avénement. *Que la mer et tout ce qu'elle contient, que la terre et ceux qui l'habitent, éclatent en transports bruyants ; que les fleuves battent des mains, que les montagnes retentissent à l'envi devant le Seigneur; parce qu'il vient juger la terre, il jugera l'univers dans sa justice, et les peuples dans son équité*[2].

III. — Afin de rendre complet le tableau de la vie glorieuse de Jésus-Christ, nous avons devancé le cours des siècles. Quelle est l'œuvre de Jésus-Christ qui remplit le long intervalle de son premier à son second avénement?

Quand Jésus naquit à sa vie passible, une prophétie étrange plana, comme un douloureux nuage, sur son

[1] Psal. XCVI. — [2] Psal. XCV.

berceau. « Celui-ci, disait Siméon, est posé pour la résurrection et la ruine d'un grand nombre. » Saint Paul, rendant compte de l'implacable exécution de cette prophétie, disait, aux jours où l'Église du Christ faisait son entrée dans le monde : « Aux uns nous sommes une odeur de mort qui les tue ; aux autres, un parfum de de vie qui les vivifie. » Quels sont ces « morts » tués par l'Évangile ? Quels sont ces « vivants » vivifiés par les parfums de l'Incarnation ? Remarquons-le, nous voici devant un fait immense, devant une double révolution qui change entièrement la physionomie du monde, qui modifie profondément son histoire, ou plutôt crée à neuf tout un monde sur les ruines d'un monde précédent subitement abattu. Ce cours des choses qui au premier abord semble inouï, n'est pourtant que naturel et nécessaire. Un Dieu, descendant sur la terre et y travaillant, devait laisser, comme signe de son passage et l'empreinte de son action, quelque œuvre gigantesque. Quelle sera cette œuvre ? Puisque l'Homme-Dieu descend et travaille dans un monde déchu, dans une humanité livrée à ses vices, ensevelie dans sa fange, meurtrie et brisée de son antique chute, quelle peut être son œuvre, sinon une rénovation complète, profonde, universelle, un de ces changements subits, inexplicables, absolument impossibles aux forces humaines, et dont on dise *à priori*, sans besoin d'étude ni de raisonnement : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*[1], « c'est Dieu qui a fait cette œuvre, et elle est merveilleuse à nos yeux ? » Or cette œuvre s'est faite. Au cri du Calvaire : *Consummatum est!* le monde a subi, en moins de trois siècles, une transfor-

[1] Psal. CXVII.

mation universelle. Un ancien monde a été jeté bas, un nouveau monde a été construit. La gentilité tout entière s'est jetée aux pieds sanglants du Crucifié de Jérusalem, a cru à sa parole, a obéi à ses terribles préceptes, a accepté ses héroïques exemples, a pratiqué ses effrayantes vertus. Une Église s'est trouvée debout, accomplissant plus d'œuvres saintes que le génie des sages n'en avait jamais pu rêver. C'est la première œuvre du Christ. Une seconde, qui lui est opposée, marque d'un signe aussi éclatant et aussi incommunicable la présence et l'action d'un Dieu : c'est l'écroulement séculaire d'un peuple rebelle. En même temps que Jésus-Christ forme l'innombrable peuple chrétien, il brise et disperse, sans néanmoins l'anéantir jamais, le peuple juif. Double miracle de sa puissance, double marque de son action. Le Psalmiste a tour à tour chanté ces deux ouvrages; à plus de mille ans de ces deux gigantesques merveilles, il les a contemplées et les a décrites dans leurs plus minutieux détails et avec la plus étonnante vérité.

1 Il a vu la conversion en masse de la gentilité. Sa joie et son admiration pour cet immense triomphe de l'Homme-Dieu, éclatent dans presque tous ses divins cantiques. Ces textes si formels, l'Apôtre les recueille avec soin et les montre à « la gentilité, comme le signe de la miséricorde de Dieu sur elle et la consécration de sa gloire et de son salut. » Il est écrit : *Je confesserai votre nom au milieu des peuples, ô Seigneur ! je publierai la gloire de ce nom* [1]. Et encore : *Réjouissez-vous, ô nations, avec son peuple !* Et encore : *Louez le Seigneur*

[1] Psal. XVII.

vous toutes, ô nations! glorifiez-le, vous tous, ô peuples[1] ! Le saint Psalmiste éclate en transports d'admiration, il ne peut comprimer sa joie divine quand il voit la terre sillonnée par les troupes des prédicateurs de l'Évangile, envahie, enserrée tout entière par l'immense armée du Christ qui la vient conquérir, quand il entend le *cantique nouveau*, la prédication nouvelle de l'Évangile, les chants nouveaux de la foi, de l'espérance et de l'amour, retentir d'une extrémité à l'autre du monde, et qu'à cette voix du ciel les peuples accourent et se jettent aux pieds du Christ, en se déclarant ses sujets. *Chantez au Seigneur le cantique nouveau! Chante au Seigneur, ô terre, sur toute ta surface! Chantez au Seigneur et bénissez son nom, annoncez sans cesse son salut! Au milieu des nations annoncez sa gloire; à tous les peuples du monde publiez ses merveilles. Dites qu'il est grand le Seigneur, qu'il est trop digne de nos louanges, qu'il est terrible par-dessus tous les dieux. Apportez à Dieu, ô patries des nations, apportez à Dieu la gloire et la louange: Apportez la louange au nom du Seigneur. Que toute la terre s'émeuve en présence du Seigneur. Annoncez au milieu des peuples que le Seigneur est Roi*[2] ! Cette conquête du monde s'offrait en pensée à l'Humanité sainte du Verbe, au sein des épouvantes et des désolations du Calvaire, et Jésus-Christ puisait dans la vue de cet universel salut des peuples, fruit de son sacrifice, la force d'épuiser jusqu'à la lie son amer calice. *Je te louerai, ô mon Dieu, au sein d'une immense Église. Je te rendrai mes vœux en présence de tous ceux qui te craindront. Les extrémités de la terre reviendront à ton souvenir, tous les peuples se tourneront vers toi; toutes les*

[1] Psal. CXVI. — [2] Psal. XCV.

familles des nations adoreront en ta présence. A Dieu le règne, c'est lui qui est le Dominateur des nations. C'est pour lui que vivra mon âme; c'est lui que servira ma postérité. Tout un peuple à venir connaîtra le Seigneur; les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître, au peuple qui créera le Seigneur [1].

Et comment ce peuple se formera, comment sera converti le monde, comment les nations tomberont vaincues et désarmées aux pieds du Christ victorieux : le Psalmiste a compris cette nouvelle merveille, plus étonnante peut-être que la première. Comment se formera un empire si vaste qu'il renferma le monde, si immuable qu'il bravera le temps et traversera les siècles, si solide qu'il subira mille fois l'assaut de toutes les puissances humaines réunies pour le jeter bas? Quand un Alexandre, un César ou un Napoléon prétendent se soumettre les peuples, ils s'élancent à la conquête avec d'immenses forces, et jettent devant eux d'innombrables armées; le sang coule à flots, les ruines tombent sur les ruines, la terre connaît à d'inénarrables détresses qu'elle change de maître et qu'elle est aux mains d'un vainqueur. Est-ce ainsi que le Christ sera conquérant? Le Christ n'a pas d'armée, il vient pour réparer les ruines, il ne sera répandu d'autre sang que son sang et celui des siens. Le Christ sera combattu, renversé, foulé aux pieds, enseveli dans la terre, couvert sous d'implacables haines et d'universelles dérisions : puis après, il sera vainqueur! ses bourreaux se frapperont la poitrine, ses persécuteurs deviendront ses apôtres et ses martyrs, les peuples baiseront ses plaies sanglantes, le monde s'abritera à l'ombre de sa croix. Viendra l'heure où d'un

1 Psal. XXI.

bout à l'autre de la terre ce cri retentira : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Comment le Christ a-t-il vaincu et comment règne-t-il ? Le Psalmiste a pénétré ce mystère, et en voici, dans le texte de ses cantiques, la divine histoire annotée par le génie de Bossuet. « Jésus-Christ n'emploie ni le fer ni le feu pour subjuguer les peuples : il combat par amour ; il combat par des bienfaits, par des attraits tout-puissants, par des charmes invincibles. Et c'est ce qu'explique divinement un passage du Psaume XLIV que je tâcherai de vous exposer. Le prophète en ce lieu considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux ; et, voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes : « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capitaine, » *accingere gladio tuo super femur tuum*[1]. Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : « non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon Prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc ? « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle, *specie tua et pulchritudine tua;* avancez, combattez et régnez, » *intende, prospere procede et regna*[2]. Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont perçantes ! Tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tous droit au cœur des ennemis de mon roi : » *Sagittæ Potentis acutæ.* Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son

[1] Psal. XLIV. — [2] Psal. XLIV.

empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi*[1]. « Votre trône, ô grand Dieu, est établi ès siècles des siècles, » et le reste. Et que veut dire ce règne? Quelle est cette victorieuse beauté? Que signifient ces coups et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur?... Suivez ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin : « Pour moi, dit ce grand personnage, quelque part où je vois mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau sur la terre, beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa mère. Il est beau dans les miracles, il ne l'est pas moins parmi les fouets. Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. Il est beau jusque sur la croix, il est beau même dans le sépulcre[2]. » Telle est la victoire de l'Homme-Dieu ; tel est le secret de son règne, telle est la source toujours vive de l'intarissable amour dont l'humanité chrétienne le poursuit depuis dix-huit siècles. Il règne par l'amour; il frappe au cœur ses victimes, ainsi que l'avait vu le prophète, *sagittæ in corda*[3]. Au jour, connu de sa grâce, une vision délicieuse passe devant le regard de l'âme, un charme indéfinissable s'empare du cœur, d'irrésistibles attraits poussent la volonté; toute objection s'évanouit, toute résistance cesse, toute obstination est vaincue. Cette âme qui méconnaissait Jésus fait ses délices de Jésus ; elle qui ne l'aimait pas, lui voue un immense et éternel amour; elle qui le sacrifiait au monde, sacrifie le monde et elle-même au moindre de ses ordres, à la plus légère de ses volontés. C'est le règne de Jésus; règne nouveau, inconnu, inimitable; règne le plus

[1] Psal. XLIV. — [2] Bossuet, *Sermons.* — Psal. XLIV.

digne d'un Dieu et que lui seul pouvait obtenir. Le voici dépeint par le Psalmiste dans sa divine splendeur. *De mon cœur jaillit la grande parole, je dédie mes chants à mon Roi. Ma langue est devenue la plume de l'écrivain, elle court avec un élan irrésistible. Il est plus beau que tous les enfants des hommes! La grâce est répandue sur ses lèvres, aussi Dieu l'a-t-il éternellement béni. Ceins ton glaive, ô Puissant! Fort de ta beauté et de tes charmes, avance, conquiers, règne, règne par ta vérité, ta mansuétude, ta justice; la force de ton bras te mènera à de merveilleux triomphes. Que tes flèches sont aiguës! Voici tous les peuples tombés à tes pieds: elles percent au cœur les ennemis de mon Roi. Ton trône, ô Dieu, est un trône éternel. Le sceptre de ta royauté est un sceptre de droiture. Tu chéris la justice et tu hais l'iniquité: c'est pourquoi le Seigneur ton Dieu a versé sur toi, de préférence à tes semblables, l'huile de l'allégresse. Tes vêtements exhalent la myrrhe, l'aloès et la casse, au sein de tes palais d'ivoire; les filles des rois t'ont chéri et se sont dévouées à ton honneur*[1]. Chantant lui aussi ce Roi et ce Dominateur des âmes, l'Apôtre des nations parle comme le Psalmiste «des parfums de Jésus-Christ,» parfums de vie pour les nations fidèles, odeur de mort pour les peuples apostats et persécuteurs.

2. Ainsi le fait immense qui a traversé nos dix-huit siècles, en creusant dans l'histoire humaine une indestructible empreinte, fait inexplicable, fait prodigieux, fait absolument et uniquement divin, c'est, à un moment donné, la transformation des peuples, la rénovation de la terre entière, sa résurrection subite, des

[1] Psal. XLIV.

fanges de tous les vices, de l'abîme de toutes les dégradations, à l'héroïsme des vertus les plus hautes et des martyres les plus sanglants.

A ce fait s'en rattache un autre aussi manifestement surhumain, c'est l'écroulement du peuple déicide. Un sceau est marqué depuis dix-huit siècles au front de ce peuple. Il ne ressemble plus à aucun autre ; il vit dans d'inexplicables conditions, il se tient debout sans fondement et sans équilibre, sans nationalité, sans foyer, sans patrie : ruine vivante, fantôme, errant sous les stigmates de la mort, et plein néanmoins d'une impérissable vitalité. C'est Caïn fugitif marqué du signe de son fratricide ; tous les peuples l'exècrent et se sentent pris à son aspect d'un indéfinissable sentiment de terreur et de dégoût. Il porte toujours à la main la bourse d'or pour laquelle il a vendu le Christ, il est financier, il est riche, il est roi de l'or, et, par l'or, il corrompt bien des Caïphes et fait fléchir bien des Pilates ; mais ni cet or ni cette puissance ne lui peuvent conquérir ce que le Christ lui a enlevé : la vie normale d'un peuple. Il expose à l'étonnement et à l'effroi des siècles une vie morte, et une mort étrange, à laquelle, pour son châtiment et la foi du monde, Dieu donne la perpétuité de la vie.

Si, en contemplant la gentilité convertie et fondée en une florissante Église, le Psalmiste a pu s'écrier : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*[1]. « c'est là l'œuvre de Dieu et elle apparaît admirable à nos yeux, » il doit répéter ces mêmes paroles en face du vivant cadavre de ce peuple divinement frappé : *A Domino factum est istud!* Son regard prophétique a scruté cette

[1] Psal. CXVII.

sombre merveille dans ses plus minutieux détails et ses plus sinistres profondeurs.

Les effroyables calamités de ce peuple commencent avec son cri déicide. Il criait au prétoire : *Tolle ! tolle! crucifige !* » il poussait, après, cet autre épouvantable blasphème : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » Il fut exaucé. Écoutons le Psalmiste : *Il a aimé la malédiction, elle lui viendra : il a refusé la bénédiction, elle s'éloignera de lui : il a revêtu la malédiction comme on revêt un vêtement ; elle est entrée comme l'eau dans ses entrailles, elle a pénétré comme l'huile jusque dans ses os. Qu'elle lui soit comme le vêtement dont on se couvre, comme la ceinture dont on est ceint toujours*[1] *!* Quand la grande Victime eut poussé son cri : « *Consummatum est !* » quand à ce cri d'amour la gentilité se réveilla, s'ébranla tout entière et courut s'agenouiller à la croix, le peuple juif s'endurcit dans son blasphème. La vengeance fit entendre ses sinistres grondements, lointains encore, mais qui se rapprochaient chaque jour : ce malheureux peuple s'endurcit encore. Enfin la tempête fondit sur lui, le brisa tout entier et dispersa aux quatre vents du ciel sa poussière maudite. Il couvrit tous les exils de ses débris, mais il emporta dans tous les coins du monde son invincible haine et ses intraitables refus. *Qu'il devienne comme la poussière chassée par le vent*[2]! La parole divine s'est accomplie : depuis dix-huit siècles les Juifs sont chassés sur la surface de la terre par un vent de malédiction. Et depuis dix-huit siècles une autre parole s'accomplit encore : *Ils ont été dispersés, mais ils sont restés endurcis*[3]. Autre trait de ce sinistre tableau : ils errent dans une nuit impé-

[1] Psal. CVIII. — [2] Psal. XXXIV. — [3] Psal. XXXIV.

nétrable : « un voile est posé sur leur cœur. » Où n'a pas pénétré la lumière de l'Évangile? Où ne s'est pas fait entendre la voix de l'Église chrétienne? *Pas une terre qui se puisse soustraire à ces brûlants rayons*[1], et *jusqu'aux extrémités du monde leur voix s'est fait entendre.* Toutes, jusqu'aux âmes les plus perdues, ont accepté les influences jaillies du Christ Rédempteur; seul le juif conserve la terrible puissance de s'y soustraire : *leur route est couverte d'épaisses ténèbres*[2]. Tandis que l'humanité chrétienne suit son chemin vers l'éternité sous les flots de la plus resplendissante lumière, le peuple déicide tâtonne dans une profonde nuit, et le Prophète ajoute que dans cette nuit ténébreuse *un ange du Seigneur le presse et le poursuit toujours*[3]. Le juif n'a plus trouvé de patrie nulle part, il a commencé, il y a dix-huit siècles, une course qui dure toujours, et que le génie des peuples du moyen âge avait traduit dans des légendes tout à la fois naïves et singulièrement profondes. Et dans ce pèlerinage maudit une immense honte le couvre, un signe infamant signale ce grand coupable aux flétrissures du monde entier. Il est écrit des réprouvés « qu'ils verront Celui qu'ils ont percés de coups, » et qu'à cette vue, saisis de honte, pris d'épouvante et de terreur, « ils diront aux montagnes : tombez sur nous! collines, écrasez-nous! » Ce supplice a déjà commencé pour les Juifs. Où qu'ils aillent, la croix se dresse devant eux, accusatrice implacable du plus horrible des forfaits. Partout ils trouvent debout, glorieux, impérissable, Celui dont ils avaient juré la mort et auquel ils avaient préparé l'anéantissement du sépulcre. *Ils maudiront le Christ, mais toi tu le béniras. Qu'ils soient*

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. XXXIV. — [3] Psal. XXXIV.

confondus ceux qui s'insurgent, mais ton serviteur, lui, se réjouira. Qu'ils soient vêtus de honte ceux qui m'ont jeté l'insulte, qu'ils soient couverts comme d'un manteau de leur propre confusion[1] !

Terrible puissance de Jésus-Christ ! œuvre étonnante de sa justice et de sa vengeance! Les Juifs ont tout fait pour effacer la tache sanglante de leur déicide ; dans bien des pays leurs richesses leur ont acquis une vaste et profonde influence, ils ont à eux le crédit, ils suscitent à leur gré les commotions et les tempêtes de la Bourse, ils tiennent souvent les pouvoirs publics enchaînés à leurs puissants comptoirs : rien n'y a fait ; ils restent toujours le peuple frappé de Dieu, monument indestructible de sa vengeance pour le plus effroyable des forfaits.

IV. — Un dernier point reste à toucher, et fait, dans les Psaumes, l'objet d'une prophétie toute spéciale : c'est en Jésus-Christ la qualité de Docteur, d'Illuminateur, de Prédicateur des grands secrets de Dieu. Toute la loi ancienne attendait cette mission spéciale ; les Prophètes réclamaient à l'envi le lever du Soleil de justice ; la Samaritaine ne faisait que rendre la croyance de l'ancien peuple, quand elle disait : « lorsque viendra le Christ, il nous enseignera toute la vérité. » Platon, au sein de la gentilité, traduisait la même persuasion, quand il affirmait « que pour apprendre la vérité aux hommes il fallait qu'un Dieu descendît et parlât. » Tel est en effet le Messie : *EGO SUM QUI LOQUOR*, « Je suis Celui qui parle[2]. » Il est le Verbe de Dieu, il est tout ce que

[1] Psal. CVIII. — [2] Joan. IV.

Dieu se dit à lui-même, l'expression infinie de sa pensée infinie; aussi est-ce à lui spécialement qu'il appartenait de s'incarner et de venir parler au monde. Dès avant cette Incarnation, il était le foyer d'où nous tirions toutes nos lumières; « Il était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Aux jours où l'Incarnation se réalise et où le Verbe descend des cieux, il vient à nous avec la mission spéciale de parler, d'annoncer les vérités et les préceptes de Dieu : *J'ai été constitué Roi par Dieu sur Sion, sa montagne sainte, chargé d'annoncer ses préceptes*[1]. Ailleurs, sous une splendide image, le Psalmiste nous fait contempler l'illumination du monde par le Verbe de Dieu. *Dieu a dressé son pavillon dans le soleil*[2]. « Il a plu à Dieu que toute la plénitude habitât en Lui. » En Jésus-Christ, l'homme est rempli de Dieu, *Deus erat in Christo*, Jésus-Christ, c'est Dieu « agissant corporellement, » Dieu même parlant à la terre, lui versant à flots les rayons de sa vérité. Et le voici, ce grand Soleil de justice, sortant du sein du Père, montant aux horizons de ce monde, enflammant les âmes de ses ardeurs, les enveloppant et les transfigurant à sa lumière, remplissant le monde d'un éclat auquel il n'est plus donné à aucun être intelligent d'échapper. *Comme l'époux qui sort de sa couche, il s'avance ; comme un géant il s'élance dans la carrière; il part d'un bout de l'horizon et parcourt jusqu'à l'autre l'immensité des cieux; et pas un être ne se peut soustraire à son éclat*[3].

Dans les textes qui précèdent, nous avons pu déjà remarquer un double objet : le *droit* qu'a Jésus-Christ d'enseigner la vérité au monde, puis aussi l'*exercice* de ce droit.

[1] Psal. II. — [2] Psal. XVIII. — [3] Psal. XVIII.

1. Jamais doctrine ne fut plus opportune, jamais vérité ne dut être aussi intrépidement rappelée que celle-ci. L'orgueil contemporain la combat à outrance, la science moderne, la philosophie rationaliste, les susceptibilités politiques, les ambitions et les tyrannies gouvernementales se réunissent et se conjurent pour fermer la bouche au Christ, Docteur du monde, et à son Église, dépositaire de sa parole et sa fondée de pouvoir dans le ministère de la prédication. *Astiterunt... adversus Dominum et adversus Christum ejus.* C'est aussi le cas d'ajouter avec le Psalmiste : *qui habitat in cœlis irridebit eos* [1]. Englouti dans les cachots de Néron, « sous la dent du monstre, » saint Paul constatait déjà l'inanité des efforts du monde à arrêter la grande voix du Christ dans l'Église, et s'écriait triomphalement : « la parole de Dieu n'est pas enchaînée ! » Rien n'enchaîne cette parole. Tous les persécuteurs l'ont tenté, nul n'a réussi. Les plus habiles ont employé la ruse, les plus féroces l'ont étouffée dans le sang : le Verbe a triomphé de la ruse, et a jailli plus vibrant et plus splendide du sang où la persécution l'avait englouti. Pierre parlait dans les cachots du grand Prêtre, jusqu'au jour où un miracle brisa ses fers, ouvrit sa prison, dispersa ses geôliers et ses juges, et le rendit à l'Église. Paul parlait librement en plein prétoire, et multipliait les conquêtes de sa parole sous les yeux mêmes du tyran qui lui imposait vainement un impossible silence. Grégoire VII parlait à ces empereurs d'Allemagne qui se croyaient invincibles et voulaient pour leur sceptre brutal la domination césarienne des âmes comme celle des corps. Au milieu d'orages plus

[1] Psal. II.

nombreux encore et plus formidables, au sein d'une société que la révolution désorganise et dissout, en face d'un avenir rempli de menaces, Pie IX parle : il parle comme jamais Pontife n'a parlé. Sa voix intrépide a rencontré tous les obstacles, subi tous les chocs, déjoué toutes les ruses, et elle retentit dans le monde, le remplissant d'un éclat et se revêtant d'une puissance dont ses plus fiers ennemis restent confondus. *Videntes sic, admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt*[1]. Faute de reconnaître la source divine de cette parole, ils se condamnent éternellement à cet étonnement ridicule et à ces amers dépits. Dans celui qui parle, ils voient l'homme, il faudrait reconnaître Dieu. Et qui arrêtera le Verbe sur les lèvres de Dieu ? Qui l'empêchera de parler au monde ? qui étouffera l'essor de sa vérité ? N'est-ce pas d'elle que chantait le Psalmiste ; *Elle s'élance comme le géant pour parcourir sa carrière*[2] ? Elle bondit de l'Orient au Couchant, elle retentit d'une extrémité à l'autre du monde, et nul ne se peut soustraire à la puissance de son éclat. Nier à la parole catholique la force miraculeuse qui lui a fait traverser dix-huit siècles de persécutions et d'obstacles, c'est nier l'évidence. Nier à Dieu, souveraine Intelligence, le pouvoir et le droit de converser avec les intelligences qu'il a créées et qu'il lui plaît d'instruire et d'élever jusqu'à Lui, c'est extravagance et folie.

2. Arrêtons-nous un instant avec le Psalmiste sur les caractères de la divine parole, sur les splendeurs divines de la prédication évangélique. Cette prédication est sainte, vaste, claire, suave, forte. Telles en

[1] Psal. XLVII. — [2] Psal. XVIII.

sont les qualités diverses que le Prophète-Roi développe dans ses divers cantiques.

Cette prédication est sainte et sanctifiante : *lex Domini immaculata, convertens animas*[1]. Il ne lui faudrait pas d'autre qualité pour la séparer des enseignements de la morale humaine de toute la distance de la terre aux cieux. L'orgueil et le sensualisme ligués ensemble ont de nos jours exhumé des vieux sépulcres du paganisme ce que la sottise et l'irréflexion contemporaines ont nommé la *morale indépendante*, ou, ce qui est la même chose dans une formule brutalement impie, la *morale sans Dieu*. Ah ! celle-là comment serait-elle sainte ? Comment, échappée d'intelligences corrompues et de cœurs livrés aux vices, ne garderait-elle pas l'infection du vase qui la renferma ? Comment, privée d'exemples, trouverait-elle le chemin de la vertu ? Comment, privée de sanction, résisterait-elle aux saillies impétueuses et aux révoltes des sens ? Platon disserte de la vertu, et conseille le vice ; nos moralistes sans Dieu nous ont créé une société sans vertu ; la corruption nous gagne, nous dissout, nous use ; avec la morale sans Dieu, nous avons la famille sans Dieu, l'école sans Dieu, la vie publique sans Dieu, des institutions politiques sans Dieu ; nous sommes un peuple de bas-empire, et nous périssons. *Lex Domini immaculata*. Les siècles ont vu passer une race forte et pure, vaillante dans sa foi, généreuse dans son patriotisme, intègre dans ses mœurs ; cette race a fondé de puissants royaumes, et fourni aux annales humaines ses plus nobles pages. D'où venait-elle ? Qui l'avait enfantée ? La *parole immaculée* dont parle le Psalmiste,

[1] Psal. XVIII. — Vid. etiam Psal. CXVIII.

parole sainte, qui enseigna au monde, non-seulement « toute vérité, » mais encore toute vertu; parole divine qui dissipa les ombres de la sagesse païenne, assainit ses miasmes, releva ses ruines, refit d'un coup l'individu, la famille, la société, la législation, les mœurs publiques, tout ce qui fait un peuple, tout ce qui empêche les générations de se corrompre et de périr. Sous nos yeux, à l'heure qu'il est, se renouvelle le miracle, vieux de dix-huit siècles, qui transfigura le monde païen. Comme alors, nos sages « sans Dieu » ont accumulé dans les intelligences et les cœurs des monceaux de ruines. Maîtres depuis tantôt un siècle des écoles, des chaires publiques, des académies, ils ont élevé ces générations abâtardies qui traînent dans l'impuissance les restes d'une noble histoire, et ne savent pas plus défendre leur sol que leur honneur. Et voici que du sein de cette société incroyante, sans vigueur comme sans conviction, livrée à toutes les légèretés et à tous les cynismes, une race neuve apparaît, race pure, croyante, intrépide. Ses fils reprennent pied à pied le chemin perdu des traditions chrétiennes : ils parlent, ils écrivent, ils étudient, ils combattent. Ils ont plus de force, plus de puissance, plus de vigueur d'esprit, plus de ténacité de volonté, plus de persévérance à refaire une société chrétienne, que leurs adversaires n'en ont eu à la détruire. Voilà les fils de la parole de Dieu; purs et saints comme elle : *lex immaculata*.

En même temps qu'elle est pure, elle est vaste, elle est catholique, elle est universelle : *latum mandatum nimis*[1]. Cette universalité de la parole du Christ renferme rois merveilles que le Psalmiste avait entrevues et

[1] Psal. CXVIII.

qu'il nous importe de découvrir dans ses textes. Voici la première, la merveille du nombre. Quel autre que Dieu peut appeler à lui la terre entière, la multitude des peuples, la diversité infinie des nations; les rassembler, les tenir unies, les faire des auditeurs dociles et des sujets dévoués jusqu'à la mort ? Qui a fait cela ? Qui même a songé à le tenter? Toute l'ambition d'un Socrate est de fonder une école et de retenir sous le charme de sa parole quelques disciples de choix. Pense-t-il à la multitude ? Étend-il ses vues sur la suite des siècles ? Si l'orgueil humain peut aller jusqu'à cette extravagance, la sanglante réalité de ses défaites ne lui inflige que trop ses démentis. Non, l'homme qui parle n'est pas écouté du monde. Sa voix trop faible ne percera jamais l'immensité et ne dominera pas les siècles, tout au plus impressionnera-t-elle un instant la génération qui l'écoute ; mais le temps en amoindrira bien vite l'écho, et la mobilité humaine demain n'en voudra plus. A Jésus-Christ seul d'être le Docteur de toutes les générations, d'embrasser dans un enseignement immuable les peuples et les siècles, de réunir sous sa divine parole des multitudes toujours dociles et toujours avides. Cette puissance unique d'universalité est le sceau réservé et incommunicable de Dieu. Le Psalmiste avait vu cette merveille quand il chantait : *Dieu a parlé et il a appelé la terre... Écoutez, vous tous, peuples de l'univers; devenez attentifs, vous tous qui habitez la terre ; vous tous, enfants de la terre; vous tous, enfants des hommes, venez ensemble, riches et pauvres. Ma bouche parlera le langage de la sagesse, les pensées de mon cœur enseigneront la prudence. J'inclinerai mon oreille aux récits de la parabole*[1]. L'Évan-

[1] Psal. XCVIII.

gile de saint Matthieu se charge, dans son treizième chapitre, de nous apprendre qu'en tout ce passage du Psalmiste, Jésus-Christ et sa prédication sont l'objet de la prophétie. Sur la croix la même révélation de cette universalité merveilleuse emprunte à la grandeur du moment et des circonstances une nouvelle splendeur. L'Homme-Dieu, au terme de son expiation, voit déjà se lever l'aube resplendissante des honneurs infinis que cette expiation lui méritera. Il va mourir, et, ce semble, tout l'abandonne, il n'a d'assistants que des insulteurs et des bourreaux, et l'enfer pousse son cri de suprême triomphe : *devoravimus eum* [1], « nous l'avons dévoré ! » Mais la mort du Christ devait être son grand triomphe, le silence du sépulcre allait pour lui se changer en une vaste et divine clameur ; à cette clameur le monde allait tressaillir et se réveiller de son sommeil séculaire, toutes les nations devaient accourir, former une immense Église, se constituer en un innombrable peuple, et, au milieu de ce peuple, au sein de cette Église, l'éclatante voix du Christ ne devait plus cesser de retentir. Telle est la bienfaisante et grandiose vision qui illumina les ombres de l'agonie. Au-delà du voile de ses sanglantes douleurs, l'Homme-Dieu entrevoyait l'immense réunion des peuples de la terre, dociles à sa parole, courbés sous ses enseignements, et formant dans les liens de la plus absolue unité cet immense empire des âmes, dont tous les autres ne sont que de grossières ébauches et de pâles imitations ; empire qui soumet les intelligences en les illuminant, qui enchaîne les cœurs en les délivrant de leurs antiques servitudes, qui de ses heureux esclaves fait des rois, et de

[1] Psal. XXXIV.

l'homme fait un dieu. Du haut de sa croix Jésus-Christ a contemplé cette merveille, et selon la plus auguste probabilité, en a, dans le Psaume XXI, récité le prophétique exposé. *Je redirai ton nom à mes frères. Au milieu de l'assemblée je raconterai ta louange. Ta louange sortira de mes lèvres au milieu d'une assemblée immense* [1]. — Seconde merveille : la diversité. Non-seulement l'empire des âmes comprendra dans son sein tous les peuples du monde, non-seulement il traversera tous les siècles et se recrutera dans toutes les générations, mais ses sujets appartiendront à toutes les classes, à toutes les situations, à tous les âges. Le pauvre s'y trouvera avec le riche et le puissant, l'ignorant avec le prince de la science, l'intelligence enfantine du premier âge avec la sagesse blanchie du vieillard. Qui, autre qu'un Dieu, peut opérer de ces prodiges ? Les sages peuplent à grand'peine l'étroite enceinte d'une académie ; peu comprennent leurs enseignements, moins encore le subissent. Jésus-Christ parle à toutes les intelligences et se fait entendre d'elles. L'enfant jette, avec l'insouciance qui n'entrevoit pas même le prodige, les plus stupéfiantes réponses; l'homme du peuple en sait plus que n'en soupçonna le génie d'un Socrate ou d'un Platon; tous sont illuminés également sous les rayons d'un même soleil, aussi généreux aux petits et aux pauvres qu'aux rois du savoir les plus fameux. *Edent pauperes et saturabuntur.* Pour la première fois, les pauvres et les déshérités de ce monde sont recueillis et nourris avec une royale munificence. Le paganisme en faisait à peine des hommes, et leur refusait l'intelligence commune : le Dieu, Docteur et Illuminateur du

[1] Psal. XXI.

monde, « venu pour enseigner toute vérité, » fit le premier entendre cette parole qui enfantait une immense révolution : « Soyez béni, mon Père, qui avez révélé ces choses aux plus petits. » Ces « petits, » le Psalmiste les avait contemplés entourant la Personne sacrée de l'Homme-Dieu et recevant de sa munificence, avec le pain du corps, le pain mille fois plus précieux de l'intelligence et du cœur : *Edent pauperes et saturabuntur*[1]. Parlant ailleurs de cette diffusion des plus hautes lumières dans tout l'empire du Christ, le Psalmiste caractérisait d'un mot la différence entre nous et les sages de ce monde. Chez nous, dans l'Église, Dieu, Dieu avec les plus profonds secrets, les révélations les plus sublimes, « est connu de maison en maison[2], » *Deus in domibus ejus cognoscetur*. En dehors de la lumière révélée, quelques rares intelligences ont pu refléter quelques rayons de la vérité. Dans l'Église, dans l'enseignement catholique, « de maison en maïson, » du palais à la chaumière, partout, la connaissance des plus magnifiques vérités est devenue le vulgaire patrimoine de tous également. Et c'est la troisiéme merveille de cette universalité. Le catholique sait tout. Ce que les sages ont ignoré il le connaît, où ils ont disputé inutilement et obscurément, lui est fixé sans inquiétude ni danger d'erreur; où ils nient, il affirme; où ils s'égarent, il suit imperturbablement sa route dans les sentiers de la vérité. *Lucerna pedibus meis verbum tuum*[3]. « Quel est votre plus grand besoin? C'est qu'il n'y ait plus de questions. Le plus grand bienfait de Dieu à l'égard de l'homme, c'est assurément de faire qu'il n'y ait plus de questions; car,

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XLVII. — [3] Psal. CXVIII.

quand il n'y aura plus de questions, il n'y aura plus d'obscurité, attendu que c'est la question qui engendre l'obscurité. Eh bien! qu'a fait Dieu? Dieu a répondu clairement, manifestement, à toutes vos questions. Il vous a donné d'un seul coup, en une page, ce que tous vos livres ne vous avaient point appris. Vous demandez ce que c'est que la matière? Dieu vous a répondu: C'est une substance dénuée d'intelligence et de liberté. Vous demandez ce que c'est que l'esprit? Dieu vous a répondu : c'est une substance douée d'intelligence et de liberté. Vous demandez si la matière et l'esprit ont été créés ou incréés? Dieu vous a répondu : Ils ont été créés. Vous demandez si le corps et l'âme sont unis ensemble? Dieu vous a répondu : Vous êtes d'une double matière, à la fois corps et âme, unis par un rapport de distinction dans la substance et d'unité dans la personne. Vous demandez qui vous a fait? Dieu a répondu : C'est moi. Vous demandez pourquoi? Dieu vous a répondu : Parce que je vous ai aimés de toute éternité. Vous demandez pourquoi pas plus tôt? Dieu vous a répondu : Parce qu'il n'y a ni plus tôt ni plus tard pour ce qui est éternel. Vous demandez qui a fait le mal? Dieu vous a répondu : C'est vous qui l'avez fait, vous et les autres créatures libres; vous l'avez fait parce que vous êtes libres; vous êtes libres parce que vous êtes des esprits et que les esprits sont des êtres doués d'intelligence et de liberté, et qu'il fallait que vous méritassiez votre félicité. Vous demandez quelle est votre destinée? Dieu vous a répondu : C'est de vivre éternellement. Vous demandez quel est votre devoir? Dieu vous a répondu : De me servir, d'observer mes commandements, qui sont, même ici-bas, la source de votre vie

et de votre félicité [1]. » Nous comprenons l'insistance de l'Écriture à représenter la venue et la parole parmi nous du Verbe de Dieu sous la splendide image de la lumière : *oriens ex alto.* Le même Dieu qui disait : « Je suis Celui qui parle, » disait aussi : « Je suis la Lumière. » « Il était, dit l'Évangéliste, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Astre éternel, Soleil de justice qui resplendit du ciel à la terre, illumine les anges, fait étinceler l'âme de l'homme, projette dans toute la création des rayons si victorieux, un éclat si puissant, que toute ombre s'évanouit, toute ignorance se dissipe, tout doute s'éclaircit, toute négation devient impuissante, toute objection puérile. Le propre de la lumière est de transfigurer en son propre éclat tout ce qu'elle illumine. Tel est aussi l'enseignement catholique. Où il se montre, où il brille, toute obscurité, toute incertitude, toute ombre, se change en des solutions d'une invincible lucidité. Jésus-Christ parle : l'Église redit sa parole : l'homme sait tout, *spiritualis omnia judicat* [2]. Il sait ce qu'il est, d'où il vient, où il va, ce qu'il lui faut faire ; il connaît ses espérances comme ses devoirs, il perce les ombres de l'avenir, déchiffre le sinistre hiéroglyphe de la tombe, aperçoit par-delà l'obscurité du sépulcre l'aube blanchissante de l'éternité. Il voit Dieu en lui-même et dans le monde, il assigne son rang à chaque chose, mesure en chacune son degré d'importance, ne se laisse jamais tromper par de fallacieux dehors. C'est le sage éclairé de la double lumière de la raison et de la foi, le sage qui surpasse tous les sages, le savant qui triomphe de tous les savants. *Que j'ai chéri votre Loi, ô mon Dieu!*

[1] Lacordaire. — [2] I Corinth.

Tout le jour elle est l'objet de ma méditation. Par votre paroie vous m'avez fait plus prudent que mes ennemis; éternellement je l'ai présente à mon esprit. Je suis plus savant que mes maîtres parce que j'observe vos décrets. Je surpasse la sagesse des vieillards parce que je garde vos commandements [1].

Vaste et universelle, la parole de Jésus-Christ est encore immuable. Tout change dans le monde, et le monde lui-même se transformera : elle seule demeure, comme le Dieu dont elle émane, toujours jeune, toujours vive, toujours puissante. La parole humaine, qui n'arrive jamais à l'universalité, conquiert bien moins encore la force de l'avenir. A peine dite, le vent l'emporte, l'écho qui en reste s'affaiblit jusqu'à mourir, et la génération qui suit n'a plus de cette parole, qui aspirait à remuer le monde, qu'un rare et froid souvenir. Quelle parole de Jésus-Christ n'est vivante encore, et d'un irrésistible pouvoir dans les âmes et sur les cœurs ? Qu'a-t-il dit, il y a dix-huit siècles, qui ne vibre encore dans l'humanité comme aux premiers jours? Qu'a-t-il commandé que des milliers de volontés ne se courbent et ne s'enchaînent ? Qu'a-t-il même conseillé qu'on ne l'accomplisse aux prix des plus vigoureux héroïsmes et des plus sanglants martyres ? Les siècles qui tuent toute parole humaine ont apporté à la sienne une sanction vénérable et un complet épanouissement. Elle a traversé mille obstacles et les a tous renversés. La philosophie a voulu la tuer par le ridicule et l'étouffer dans l'ignominie : elle a montré au contraire « que ce qui est insensé en Dieu est plus sage que la sagesse des hommes ; » elle a persuadé le monde, elle

[1] Psal. CXVIII.

a fait taire les sages, et elle est restée maîtresse des intelligences. L'hérésie lui a disputé le trône : elle a jeté l'hérésie par terre et l'a laissé mourir dans le délaissement et le mépris. César, avec son glaive, a voulu brutalement lui fermer le chemin : elle a crié : « la parole de Dieu ne s'enchaîne pas! » et elle a passé. César a voulu l'égorger : elle a renversé César, et s'est assise sur son trône laissé vide. Et ainsi, plus forte que l'esprit humain, plus forte que la puissance civile, plus forte que le génie de l'hérésie, elle a vécu ses dix-huit siècles, en voyant s'accumuler autour d'elle des ruines de toutes sortes, et à l'heure qu'il est, quand le siècle a prophétisé sa mort, et nommé, dans la philosophie du progrès, son infaillible remplaçant, quand tout croule de toutes parts dans les intelligences comme dans les institutions, elle seule reste dans sa vigueur première et son immuable intégrité. *Votre parole est éternelle : elle subsiste dans les cieux, Votre vérité demeure dans toute la suite des générations. Vous avez fondé la terre, elle est stable : jusqu'à ce jour tout existe suivant votre décret, car tout est soumis à votre empire* [1]. Remarquons cette analogie sublime et lumineuse entre les deux œuvres du même Ouvrier, les Cieux avec ses astres, l'Église avec ses enseignements : œuvres parallèles, œuvres également immuables, œuvres qui bravent les efforts de l'homme et se rient des révolutions. L'homme sans aucun doute peut jeter bas bien des choses, renverser bien des institutions vénérables, accumuler bien des ruines, il peut « frémir, ourdir des complots contre Dieu et son Christ, » il peut, s'il est doué du génie et de la force, dévaster la terre et en changer pour un

[1] Psal. CXVIII.

moment la physionomie. Pour un moment, s'il se nomme un Alexandre, « la terre se taira devant lui. » Que peut-il sur les grandes lois de la nature? En quoi ses victoires deviendront-elles des défaites pour les œuvres qu'il plaît à Dieu de rendre immuables? Sur quel champ de bataille le vainqueur empêchera-t-il la nuit de descendre ou l'aurore de se lever? *Ordinatio tua perseverat dies*[1]. L'histoire est pleine des révolutions de l'homme, des péripéties de sa turbulence et des ruines de sa méchanceté : Calme et sereine, la nature suit sa marche, éternellement à l'abri de ces convulsions inférieures et de ces impuissantes agitations. *Votre parole est éternelle.* Plus immuable encore que les cieux, plus inattaquable que la nature, dont l'homme ne pourra jamais, quoi qu'il fasse, déranger l'économie et modifier les lois, la parole catholique reste à l'abri des attaques haineuses de l'erreur. Eh quoi ! *Les cieux périront, mais vous, ô Dieu, vous demeurerez*[2]. « Le ciel et la terre passeront, mais MA PAROLE NE PASSERA PAS. » Étonnons-nous, après cette affirmation si absolue d'un Dieu, de l'éternelle impuissance des ennemis de l'Église ! Qu'est-ce que Dieu nous demande, que veut-il de son Église? Qu'elle parle : lui, fait le reste. La tyrannie nous écrase, la force brutale nous tient sous sa main de fer, nous sommes engloutis au fond des prisons, ou nous ensanglantons les échafauds. Là, nous parlons, nous affirmons notre croyance, nous récitons notre *credo :* tout est fait, un travail mystérieux s'opère, la parole fermente à l'insu de ses oppresseurs, elle se dilate, elle conquiert, pour la génération qui va suivre, une plus large place et de plus vastes

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CI.

pouvoirs. C'est une histoire vieille de dix-huit siècles. La folie et la perversité humaine la recommencent sans cesse, et Dieu, aussi patient que l'homme, lui donne le même dénouement toujours.

Autre caractère de la parole catholique : elle est douce, elle est délicieuse à l'âme, elle est son appui le plus sûr, sa consolation la plus infaillible. Dans toutes les situations qu'elle traverse, sur tous les chemins de son exil, l'âme trouve dans la divine parole, la lumière, la joie et le salut. *Je me suis réjoui de ta parole, ô mon Dieu, comme celui qui trouve un riche trésor. J'ai chéri tes commandements plus qu'on aime l'or et la topaze. Combien douces à mes lèvres sont tes paroles ! Elles me sont plus suaves que le miel. Admirable est ta Loi, aussi je la scrute sans cesse*[1]. Dans toutes mes heures, elle est ma consolation et ma joie. Que d'heures sombres et désespérées je traverse ici-bas! Quelles situations diverses m'apportent tour à tour leurs diverses douleurs!

Je me sens exilé sur la terre. Quel est le martyre de l'exilé? L'exilé est seul; il est inconnu; il est délaissé. Oh! qui lui parlera de la patrie absente? Qui lui en découvrira les secrets? Qui lui en présentera quelque vision bienfaisante? Qui rafraîchira son âme du souvenir des siens? Qui lui fera prendre vers eux un mystérieux essor? Votre parole, ô mon Dieu! Elle me vient prendre dans mon lointain exil, elle m'emporte avec elle jusque dans ma patrie céleste, *conversatio nostra in cœlis est*, elle m'en apprend les merveilles, elle m'y fait apercevoir ma famille qui m'attend. Vision réparatrice! Colloques vivifiants! J'attendrai plus

[1] CXVIII.

patiemment l'heure de mon rappel, ayant par avance goûté quelque peu ces célestes douceurs. *Je suis exilé sur la terre : ne me cache pas ta révélation, ô mon Dieu! ta parole fait l'objet de mes cantiques dans la demeure de mon exil*[1].

Mais l'enfant de Dieu n'est pas seulement exilé sur la terre : il y est encore persécuté. Les méchants l'entourent et l'assaillent, *il habite parmi les peuples de Cédar*[2]. Il est inoffensif et ils sont pervers, il est faible et ils sont puissants. Ce sont les « princes de ce monde, » ils se sentent chez eux, ils réunissent tous les pouvoirs, ils concentrent toutes les influences, ils mettent au service de leurs haines et de leurs perversités tout ce que le monde, qui est leur domaine et leur patrie, leur fournit de ressources. *Les princes se sont assis dans leurs tribunaux, ils ont pris contre moi la parole. L'iniquité des superbes s'est multipliée sur moi, mais moi, dans mon cœur, je méditais ta loi.* Et que voit le juste opprimé dans cette loi qu'il médite? Il y voit que tout passe, que tout se dissipe, que tout est fragile en ce monde, que les plus belles œuvres de Dieu finiront, combien plus les ouvrages et la puissance de l'homme? Il voit que le règne de ses oppresseurs mesure la durée d'un moment, que seule la parole de Dieu est immuable, cette parole qui assure au juste l'éternité de la gloire, et à ses juges et ses bourreaux l'éternité de l'ignominie et du supplice. *Les pécheurs m'ont épié pour me perdre ; j'ai compris, ô Dieu, vos enseignements. De toute chose, quelque parfaite et puissante qu'elle fût, j'ai vu la fin. A votre parole seule l'interminable étendue*[3]. La persécution ouverte n'est pas encore pour le chrétien le plus terri-

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CXIX. — [3] Psal. CXVIII.

ble des maux de l'exil : la ruse qui le circonvient et multiplie sous ses pas les embûches, les promesses flatteuses, les douceurs empoisonnées, les mille séductions du monde, font courir à son âme ses suprêmes dangers. Quel sera son recours ? Comment rompra-t-il ces charmes mortels, et s'échappera-t-il de ces fascinations? La parole de Dieu qui sauve le juste des agressions violentes du monde, le sauve aussi de ses piéges et de ses erreurs. Le juste instruit de la loi divine, en entendant le langage du monde, en discerne aisément la folie et en stigmatise l'inanité. *Les pécheurs m'ont raconté des fables, mon Dieu ; oh ! que ce n'est pas là votre loi* [1] ! Ils ont essayé de me corrompre, *les pécheurs ont dressé des piéges sur ma route, mais je ne me suis pas écarté de vos commandements* [2]. Ils ont vainement semé l'erreur et voilé le sentier de la vie éternelle, ils ont vainement ouvert la voie large devant moi, j'ai médité votre parole, et *elle a été mon flambeau devant mes pas* [3].

Parfois néanmoins la persécution est si violente, ou la ruse est si mortelle, que l'âme aux abois désespère d'elle-même, et ne se rend plus, selon le mot de l'Apôtre, « que des réponses de mort. » C'est l'heure des inexprimables angoisses et des sombres désespoirs. L'âme ne croit plus à rien, désespérée à la fois de la terre et du ciel, des hommes dont elle a trop éprouvé la perversité ou le néant, de Dieu dont elle est près de méconnaître les miséricordes. Elle tombe épuisée et mourante : *mon âme*, s'écrie le Prophète, *est attachée à la poussière*, cadavre tristement laissé sur un sol brûlé et aride. Qui vivifiera cette âme ? Qui rendra à cette vic-

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. CXVIII.

time épuisée et morte la vie de l'espérance et la vigueur du devoir? Votre parole encore, ô mon Dieu! *Mon âme est attachée à la poussière : vivifiez-moi par votre parole*[1]. Parfois « le mal ne va pas à la mort. » L'âme est tiède et languissante, elle est pusillamine et paresseuse, elle se traîne dans les voies de Dieu plutôt qu'elle y marche, sa vie n'est plus qu'allanguissement et sommeil : *mon âme s'est endormie dans son dégoût*[2]. Quel aiguillon stimulera cette paresse? Quel effort brisera cette torpeur? Écoutez le Psalmiste : *Votre parole, ô Dieu, est un feu qui dévore*[3]; elle embrase une âme, elle la rend impétueuse, elle la fait capable des plus grandes œuvres, des plus héroïques vertus. Emportée par elle, une âme sort de sa poussière, secoue son sommeil, et prend vers les sublimités de la perfection le plus puissant essor.

Un autre et suave effet de cette parole est d'affranchir l'homme de l'insupportable tyrannie de ses terreurs. L'homme passe sa vie dans le lâche et douloureux esclavage de la terreur. L'homme craint tout, tremble devant tout, semblable à ces voyageurs attardés sous une nuit noire au milieu des forêts, que le frissonnement d'une feuille jette dans l'effroi. Dans la prospérité comme dans le dénuement, dans la joie comme dans la tristesse, dans la santé comme dans la maladie, l'homme jette un regard plein d'angoisse vers l'avenir. Et si la vie renferme pour lui d'incessantes alarmes, ses plus déchirants cris d'effroi, il les pousse à la sinistre apparition de la mort : *terrores mortis conturbaverunt me*. Où est l'homme libre au milieu de cet innombrable troupeau d'esclaves? Celui-là seul est libre qui croit en

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. CXVIII.

Dieu, connaît ses promesses, se fie en ses immortelles destinées, et marche triomphalement, au travers des caducités présentes, vers « l'immobile royaume » de l'avenir. Oh! qu'elle est douce à celui qui pleure, la divine parole : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Oh! qu'elle est délicieuse à redire sur une couche de mort ou devant une tombe, cette autre parole venue de Dieu : *Non moriar, sed vivam*[1], « je ne mourrai pas, je vivrai! » Comme elle arrache au précipice la victime brisée du désespoir, cette douce et forte assurance : *Dieu est mon Sauveur, que redouter*[2] ? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre? » Ah! voilà le secret de l'imperturbable assurance du chrétien, et la source de son inexplicable repos au milieu des tempêtes affreuses de la vie présente. Il dit : *in pace in idipsum dormiam et requiescam*[3]. D'où lui vient cette sérénité qui défie l'orage, et cette puissance qui fait taire ses plus intolérables fureurs? *O mon Dieu, je marchai à l'aise parce que j'ai scruté ta loi. Paix profonde à qui aime ta parole, rien ne le peut arrêter en chemin.*

Mais si la parole sainte est douce et la source pour l'homme de ses joies les plus assurées, elle est forte, elle est véhémente, elle est impitoyable aussi : *Vox Domini in virtute, vox Domini confringentis cedros.* Elle est à l'âme fidèle le doux et suave murmure de lèvres amies : elle est au pécheur l'effroyable éclat du tonnerre et le fracas de la tempête. Rien n'est facile et souple comme elle; rien aussi n'est comme elle inflexible et absolu. Quittons les Psaumes pour l'Évangile, la prophétie pour la réalité. Quelles suaves paroles dit Jésus! quelles écrasantes et implacables malédictions pro-

[1] Psal. CXVII. — [2] Psal. XXVI. — [3] Psal. IV.

nonce Jésus ! A la pécheresse, il dit avec une aménité divine : *Va, je ne te condamnerai pas.* A la Chananéenne : « Ma fille, qu'il te soit fait comme tu as cru. » A la Madeleine : « Beaucoup lui est pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Jésus appelle ses disciples : « ses petits enfants ; » il se compare à la poule qui réunit ses poussins sous ses ailes, il fait entendre sur Jérusalem les plus tendres lamentations : partout il est doux et passionné. Mais qu'il est foudroyant aux pécheurs obstinés qui ont lassé enfin sa miséricorde, et dont il n'attend plus rien ! Qu'il est terrible au monde, quand il entrevoit et dénonce ses scandales ! Les « *væ* » jaillissent de ses lèvres comme des éclairs dévorants, comme les souffles dévastateurs de la tempête. « Malheur à vous, pharisiens hypocrites ! » « Malheur à vous, sépulcres blanchis ! » « Malheur à toi, Corozaïn ; malheur à toi, Bethsaïde ! » « Malheur à vous, riches ! » « Malheur au monde pour ses scandales ! » Le Psalmiste avait entrevu ce côté rigoureux et formidable du céleste Docteur. Il le fait ainsi parler dans l'un de ses Psaumes. *J'ai dit aux pécheurs : cessez de commettre vos crimes ; à ceux qui transgressaient la loi : ne levez pas la tête, ne marchez pas le front haut, ne jetez pas à la face de Dieu l'arrogance de vos discours. Moi j'annoncerai la justice à tous les siècles, je chanterai au Dieu de Jacob. Je briserai le front des pécheurs et j'exalterai celui des justes.* Ces dernières paroles sont le résumé de toute la prédication de Jésus-Christ, et, après lui, de son Église. La philosophie humaine s'était faite la flatteuse servante de la richesse et du pouvoir, après elle l'hérésie de toute sorte et de tout nom garde ses anathèmes pour la plèbe et dispense ses larges bénédictions aux vices couronnés : seuls, Jésus-Christ et l'Église ne font, dans

leurs rigueurs, acception de personne. Leur *non licet* ferme la route aux plus puissants comme aux plus humbles. Jésus-Christ dénonce le pharisien orgueilleux et l'humilie sous ses foudres. L'Église fit dire aux Césars qui se croyaient des dieux, qu'ils n'étaient plus même des hommes. Saint Ambroise arrête Théodose au seuil du temple et lui demande un compte impitoyable du sang versé ; saint Grégoire VII objurgue Henri d'Allemagne et lui reproche sans pitié ses cruautés et ses tyrannies ; Pie IX dénonce au monde tout ce que notre siècle a vu, parmi les plus puissants, de pusillanimes et de traîtres, de félons et d'oppresseurs, de spoliateurs et de bourreaux : *Dixi iniquis : nolite inique agere ; et delinquentibus: nolite exaltare cornu!* Par un autre côté encore la parole de Jésus-Christ est forte et terrible : elle ne cède jamais aux passions, elle ne fait à la nature vicieuse aucune concession illégitime ; jamais elle ne flatte, jamais elle ne capitule avec le vice, ni ne fléchit devant les menaces ou les supplications des cœurs : *in virga ferrea.* Le monde a des concessions pour tous les vices, des complaisances pour toutes les convoitises ; la morale humaine se sent faible et abdique en face des réclamations violentes de la passion , l'honneur a de lui-même bien des interprétations adoucies; la conscience parvient à atténuer ses propres rigueurs : seule la parole de Jésus conserve devant tous et toujours son inflexible rigidité. *Iota unum aut unus apex non prœteribit a lege.* « Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur; vous pourrez vous venger de vos ennemis; vous pourrez posséder ce que vous aimez;

votre amitié sera recherchée, vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable; il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère, il est pauvre et abandonné. L'un lui dit : vous seriez mon Sauveur si vous vouliez me tirer de la pauvreté. — Je ne vous le promets pas. — Que je puisse contenter ma passion. — Je ne le veux pas. — Que je puisse seulement venger cette injure. — Je vous le défends. — Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point droit, mais j'ai du crédit. — N'y touchez pas ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude ? » Tel est Jésus-Christ, Docteur des âmes, inflexible dans ses commandements, rigoureux dans ses préceptes. Il n'y a pas en Lui, dit saint Paul, « le oui et le non, » les incertitudes de la faiblesse, les compromis de la mauvaise foi. Sa loi est sainte, elle sanctifie les âmes; sa parole est immaculée, elle ne se prête pas aux altérations adultères de la convoitise humaine, comme elle ne cède point aux violences du plus fort. Sous son empire, tous sont également traités; *simul in unum dives et pauper*, disait le Psalmiste, tous sont égaux devant la loi de Dieu. Dans notre siècle on prône étonnamment l'égalité, on l'exagère, et on l'anéantit en la faisant impossible. Dieu a trouvé le secret de cette unité parfaite dans la diversité, de cette égalité absolue dans la variété des positions et des fortunes. L'Église qui repousse avec mépris l'égalité insensée, parfois sanglante, toujours stérile, de nos révolutionnaires modernes, n'en a pas moins établi entre tous ses fils la plus large et la plus puissante égalité.

Telle est cette parole catholique, divine dans sa source, admirable dans ses caractères, féconde dans ses

effets. Elle seule a mission de se faire entendre au monde, elle seule le sauve de ses ténèbres et de ses tempêtes, seule le relève de ses ruines et le purifie de ses dégradations. Où elle se tait la barbarie césarienne reprend l'empire, la décadence et la mort marchent du même pas, *venit finis*. Où elle est respectée et influente, où elle peut à l'aise produire tous ses fruits, elle apporte avec elle la paix de l'âme, la vigueur du sang, la prospérité des familles, la force des États. Tout fleurit sous son règne, comme tout, elle répudiée, se corrompt, se désagrége, chancelle, périt. *La loi du Seigneur est immaculée, elle transforme les âmes ; la parole du Seigneur est fidèle, elle donne la sagesse aux petits enfants. La justice du Seigneur est pleine de droiture; elle est la joie des cœurs. Le précepte du Seigneur est d'une lucidité admirable, il illumine les yeux. Les jugements du Seigneur sont vrais, ils portent en eux-mêmes leur justification* [1]. *Ils sont plus désirables que l'or et que les plus riches pierreries; ils sont plus doux que les rayons du miel. Aussi votre serviteur s'y conforme, et à cet acquiescement une immense récompense est attachée* [2]. C'est le terme et le dernier fruit de la parole de Jésus-Christ. Elle illumine et transfigure les âmes, elle les élève, les déifie et les rend aptes à jouir de la vue de Dieu dans le séjour de l'éternelle gloire.

III

Tout se résume pour nous, au ciel et sur la terre, en trois mots : Dieu, l'Homme-Dieu, l'homme. Dieu au sommet de toutes choses ; l'homme, humble et chétive créature, au bas et dans un lointain infini :

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. CXVIII.

au centre, l'Homme-Dieu, unissant ensemble ces deux termes si prodigieusement éloignés, Dieu et l'homme. Les Psaumes nous ont fait contempler les magnificences de Dieu; ils nous ont déroulé les plus grands spectacles de l'Incarnation, de la vie, de l'œuvre, du Verbe fait Chair; à eux encore de nous parler de nous-mêmes, de nous faire sur la nature, la grandeur, les destinées de l'homme, sa situation présente et son attente de l'avenir, de multiples et profondes révélations.

Que de fois l'âme méditative du Psalmiste avait provoqué ces révélations! que de fois il avait cherché à se frayer, dans les profondeurs de sa propre nature et les impénétrables secrets de sa destinée, un chemin, que nulle intelligence humaine ne peut suivre, et où la philosophie ne trouvera jamais qu'abîmes et obstacles de toute sorte. Que de problèmes sur l'homme! Pascal s'écriait : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme! quel chaos! quel sujet de contradictions! S'il se vante je l'abaisse, s'il s'abaisse je le vante, et je le contredis toujours jusqu'à lui montrer qu'il est un monstre incompréhensible. » *Qu'est-ce que l'homme?* Grande question qui s'agite perpétuellement dans l'âme du Psalmiste, comme elle s'agite dans toutes les intelligences soucieuses de la vérité, *quid est homo* [1]? La sagesse humaine garde éternellement sur cette question un silence désespéré. Mais la sagesse du Psalmiste est une sagesse plus haute que terre, Dieu l'illumine, et les problèmes, insolubles pour la philosophie séparée de la révélation, deviennent pour elle d'une lucidité merveilleuse : *spiritualis omnia judicat.* Demandons-lui ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va, où il est, ce

[1] Psal. VIII.

qu'il doit faire en ce monde, ce qui l'attend dans l'autre. Faisons-lui rendre compte des incohérences et des contradictions de l'âme humaine, interrogeons-la sur la sinistre présence et le règne de la douleur; réclamons d'elle l'illumination du sépulcre : — à tout, la sagesse inspirée du Psalmiste nous fera les plus profondes comme les plus lumineuses réponses.

I. — *Quid est homo* [1], « qu'est-ce que l'homme? » De nos jours, d'extravagance en extravagance la philosophie rationaliste en est arrivée à faire de l'homme un singe perfectionné; ou même, descendant plus bas encore et jusqu'au fond du plus abject matérialisme, elle définit l'homme une machine à absorption et à sécrétion! — D'un mot, David écarte ces nuages et purifie ces miasmes, en faisant de l'homme la plus sublime définition : *signatum est super nos lumen vultus tui* [2], « la lumière de votre face, ô mon Dieu, est empreinte sur nos fronts. » Saint Paul disait de l'homme « qu'il est l'image de Dieu, » « la gloire de Dieu. » C'est la même pensée rendue sans figure. L'homme est dieu en petit : mot sublime, définition d'une étonnante profondeur. Pour créer l'homme, Dieu a jeté sur sa riche et infinie nature un regard de complaisance et d'amour, et en a, en représentation et en peinture, gravé sur l'homme les traits sacrés. Dieu est intelligence, l'âme de l'homme recevra avec l'intelligence le magnifique don de la pensée. Quand Dieu pense, il engendre son Fils, sa Pensée, la reproduction infinie de tout Lui-même : l'homme, à l'imitation de Dieu, aura son verbe

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII.

intérieur qu'il engendrera dans le secret de la plus ineffable opération. Dieu est libre, il veut, il se résout, il choisit, il décrète. L'homme, créature intelligente et libre, veut, choisit, décide, décrète; et alors même que, remplissant le plus sacré et le plus inviolable de ses devoirs, il obéit à son Créateur et à son Dieu, il le fait volontairement, librement, et ainsi son obéissance devient le plus noble et le plus saint exercice de sa liberté. Dieu est amour; c'est le fond de sa nature; Dieu est charité, *Deus caritas est. Bonus es tu,* « vous êtes bon ! » s'écriait le Psalmiste, rendant le plus grand et le plus essentiel des attributs de la Divinité. La vie intime de Dieu se résout tout entière dans un acte d'intelligence et d'amour. Par le premier, Dieu engendre un Fils, dans le second il aime ce Fils, il l'aime avec une force, une intensité, une perfection infinies, il l'aime jusque-là que cet amour devient une réelle, vivante et infinie Personne. Au-dehors de Lui-même, Dieu non plus n'a qu'un acte qui est un acte d'amour ; Dieu, dans tout le cours des siècles, ne fait rien que par amour, pour satisfaire son infini besoin d'aimer et de combler ce qu'il aime. Tel est Dieu : Amour vivant et infini. *Signatum est super nos lumen vultus tui* [1] : ici encore est empreinte sur l'homme la splendeur même de Dieu. Comme Dieu, l'homme aime; comme la vie de Dieu sa vie se résume tout entière dans un acte d'amour. Qu'il veuille, désire, agisse, souffre, aspire, redoute, l'homme ne fait ces choses qu'à cause qu'il aime ; sa haine elle-même ne sera jamais qu'un amour contrarié ou empoisonné. Ainsi, comme Dieu, il faut dire de l'homme qu'il est charité, puisqu'à son insu même et contre son gré,

[1] Psal. IV.

ce qu'il fait, il le fait pour des motifs et par des mobiles s'attachant à l'amour. Dieu est une Activité infinie qui ne connait pas le repos : *actus purus*, comme parlent les théologiens. *Pater usque modo operatur et ego operor*, disait Jésus-Christ. Comme Dieu, l'homme est sans cesse en acte, et jamais son être ne se repose. Du berceau à la tombe, l'homme se meut dans un invincible tourbillon d'activité et de vie, et son corps, non plus que son âme, ne connaît l'immobilité du repos. Dieu est une immensité qui embrasse l'immensité des choses et tout l'ensemble des siècles. Sur l'homme un reflet de cette immensité a été déposé; l'âme de l'homme est si vaste, que l'univers avec ses incommensurables espaces y tient à l'aise, et, par sa mémoire, l'homme fait des siècles passés comme du temps présent son puissant et assuré domaine. En un mot tout ce qui en Dieu est son Essence même, devient en l'homme une représentation et un reflet. Dieu est Sagesse, Justice, Bonté, Force, Magnanimité, Puissance : l'âme humaine laisse entrevoir l'image de tous ces divins attributs; la parole du Psalmiste se vérifie dans sa vérité la plus sublime : *l'éclat de votre face, ô Dieu, est empreinte sur notre front* [1].

Et ce n'est là encore que le commencement des grandeurs de l'homme. Dieu a voulu plus que ce rapprochement, par similitude, avec la créature qu'il aimait. Il a rêvé pour elle une transfiguration toute divine, un être divin, qui créât entre lui et elle de vrais rapports de paternité et de filiation. Il trouve, dans sa puissance infinie, le moyen d'élever l'homme au-dessus de lui-même, jusqu'à sa propre nature divine : *divinæ facti consortes naturæ;* il entre dans la nature humaine, il

[1] Psal. IV.

la fait sienne, il la meut, il la pénètre, il la remplit de Lui. Voilà ce cristal, obscur tout à l'heure, rempli maintenant des rayons d'un soleil qui le transforme et le fait étinceler de son propre éclat; voilà cet homme, chétif et borné de soi-même, rempli de Dieu, transformé à ce contact en un être surnaturel et divin. Magnifique mystère, devant lequel le Psalmiste demeure stupéfait ! *Qu'est-ce donc que l'homme*, s'écrie-t-il, ô mon Dieu, *pour que vous le visitiez*[1]? pour que, par l'ineffable mystère de la grâce sanctifiante, vous entriez en lui, vous le pénétriez, vous le divinisiez, jusqu'à pouvoir vous écrier à la vue d'une élévation si prodigieuse : *Je l'ai dit ; en vérité, vous voilà devenus des dieux*[2] !

II. — Mais si tel est l'homme que créèrent la bonté, la sagesse et la puissance de Dieu, tel n'est plus celui qui se montre maintenant à nos yeux. L'homme de la chute et de la déchéance originelle est encore l'image de Dieu, mais une image lacérée, déformée, portant empreinte sur elle d'autre traits que ceux de Dieu, d'autres reflets que ceux des perfections divines : mélange monstrueux, alliance hideuse, qui fait de l'homme tout à la fois l'image du bien et celle du mal, le portrait de Dieu et le « signe de la bête, » *signum bestiæ*. Du fond de cette nature blessée à mort partent des cris de terreur et des plaintes déchirantes. L'homme se sent violemment séparé de Dieu, il habite la terre du péché : Dieu réside dans la patrie sainte ; *la voix de ses crimes l'éloigne de son salut*[3]. En guerre avec Dieu, l'homme déchu l'est avec soi-même ; une guerre intestine exerce

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. LXXXI. — [3] Psal. XXI.

en tout son être ses implacables dévastations, et fait jusque dans ses os pénétrer ses tumultes et ses révoltes : *non est pax ossibus meis* [1]. Son âme est remplie de troubles : *turbata est anima mea* [2]; elle est faible, elle est impuissante, elle est esclave, de dominatrice et de reine qu'elle était : *infirmus sum, dereliquit me virtus mea* [3]. Enfin, dernier trait et le plus terrible, l'âme est morte ; sa vie était Dieu, séparée de Dieu, elle est morte, *inferno appropinquavit* [4]... « Semblable aux blessés qui dorment au fond des sépulcres, » *sicut vulnerati dormientes in sepulcris* [5], elle dort son sommeil de perdition et de mort.

Traitant ce sombre sujet de la déchéance et de l'état présent de l'humanité, saint Paul poussait ce cri d'angoisse : « Qui me délivrera? » *Quis me liberabit ?* Il trouvait l'unique et ineffable réponse de l'Incarnation et de la Rédemption : « la grâce, par Jésus-Christ notre Seigneur, » *gratia per Jesum Christum Dominum nostrum.* C'est aussi la solution divine qu'entrevoyait le Psalmiste. Comme l'Apôtre, le Psalmiste fait le sombre tableau de l'humanité déchue : son péché l'écrase, la colère divine l'a fait rentrer et s'évanouir dans son néant, *in ira tua defecimus* [6]; elle n'a plus en elle, avec la grâce, la vie de Dieu, qui la faisait elle-même « un dieu en fleur, *deum in flore ;* elle porte la ressemblance du démon qui l'a séduite, et elle marche chargée des célestes malédictions. — C'est là, au fond de cet abîme, que son Rédempteur vient la prendre pour l'amnistier, la purifier, la relever et lui faire reprendre vers ses grandeurs surnaturelles un nouvel et plus prodigieux

[1] Psal. XXXVII, — [2] Psal. VI. — [3] Psal. VI. — [4] Psal. LXXXVII. — [5] Psal. LXXXVII. — [6] Psal. LXXXIX

essor. Durant une longue nuit, l'humanité resta plongée dans l'horreur d'impénétrables ténèbres, en proie à l'angoisse, sur une couche de douleur et de mort, puis vint le jour, *dies appropinquavit*[1], l'aurore se leva sur la mourante, un Sauveur apparut, et avec lui la délivrance, la vie, la force, la gloire, la joie. Laissons le Psalmiste nous décrire ce merveilleux drame. *Tu fais, o Jéhovah, retourner le mortel dans la poussière; tu dis: rentre dans le néant, fils de l'homme! Mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier qui s'est écoulé, comme une veille de la nuit. Tu l'entraînes, il n'est qu'un songe, en un moment il passe comme l'herbe: l'herbe fleurit au point du jour, le soir on la coupe et elle se fane. Nous sommes dévorés par ta colère, anéantis par ta fureur. Tu as placé nos prévarications sous ton regard, notre vie sous la lumière de ta face. Tous nos jours se dissipent devant ta colère, nos années s'évanouissent comme la pensée. Qui connaît la puissance de ton courroux? Qui peut compter ta fureur? Qui peut pénétrer ton ressentiment*[2]*?* Voilà l'humanité, telle que l'a faite son crime, « fille de colère par nature, » fille par conséquent de géhenne et de perdition. Mais de cette humanité en détresse s'échappe une plainte qui traverse le ciel et va émouvoir jusque dans les profondeurs de la gloire, le Verbe Fils de Dieu. *Apaise-toi, Seigneur; jusques à quand seras-tu irrité? Aie pitié de tes serviteurs!* C'est le cri de la misère du monde déchu, c'est la plainte que laisse échapper tout entière une création flétrie et douloureuse, c'est l'expression brûlante de l'attente universelle d'un Rédempteur. Ce Rédempteur paraît: « l'Orient s'illumine, » c'est le matin de la miséricorde et du salut: *repleti sumus mane*

[1] Rom. — [2] Psal. LXXXVII.

misericordia[1]. Jésus-Christ s'unit à l'homme, expie pour l'homme, mérite à l'homme plus d'honneurs encore et de plus ineffables grâces que ne lui en avait conféré sa création première. Joies divines, paix profonde, indescriptibles gloires, tel est le résumé pour l'humanité déchue des multiples effets de sa restauration. Le Psalmiste chante : *Dès l'aurore nous avons été remplis de ta miséricorde, ô mon Dieu, nous avons tressailli de joie, nous avons délicieusement goûté l'allégresse dans chacun de nos jours. Nous avons été comblés de joies pour les jours où nous étions humiliés, pour les années où nous avons connu l'infortune. O Dieu, fixe ton regard sur tes serviteurs, sur l'œuvre de tes mains, et dirige leurs fils dans la voie droite. Que la splendeur du Seigneur notre Dieu repose sur nous*[2] ! Magnifique mot ! L'apôtre saint Paul appelle Jésus-Christ : « la Splendeur du Père. » Dans l'Incarnation, nous sommes unis à Jésus-Christ par des liens tellement étroits, que le même Apôtre a pu dire que « tous nous n'étions plus qu'UN en Jésus-Christ, » qu'avec Jésus-Christ nous ne formions plus qu' « une seule nouvelle créature ; » et ailleurs : que « contemplant la gloire du Seigneur, nous nous transformions en son même éclat, devenus nous-mêmes lumière au contact de la Lumière. » Voilà comment, par participation et par don, nous devenons ce que Jésus-Christ est par nature, « Splendeur du Père. » La parole du Psalmiste trouve sa complète et ineffable réalisation : *Que la Splendeur du Seigneur soit sur nous*[3] ! »

Telle est donc l'histoire de l'homme. Primitivement créé dans la beauté des dons naturels et la beauté bien autrement divine de la grâce, l'homme pécha, et, en

[1] Psa LXXXIX. — [2] Psal. LXXXIX. — [3] Psal. LXXXIX.

péchant, perdit la vie divine, tomba des sublimités de la grâce, blessa même horriblement sa nature dans cette chute qui le jeta loin de Dieu en un exil désespéré, ou plutôt, selon la sombre expression du Psalmiste, « dans le fond d'un sépulcre de mort. » Tel il nous apparaît, portant encore sur son être frappé de la foudre des restes de son ancienne grandeur, et, parmi ces beaux vestiges, laissant voir partout des plaies livides et de hideuses déformations. Mais « où avait abondé le péché, surabonda la grâce ; » par Jésus-Christ cette humanité pécheresse et déchue *fut, à l'aurore, remplie de la miséricorde*[1], et de nouveau, avec plus d'éclat encore qu'aux premiers jours, *la splendeur du Seigneur s'est reposée sur elle*[2]. C'est ainsi qu'elle se montre maintenant à nos yeux, et tel est l'état qu'elle nous présente. La grâce lui est rendue, elle vit de Dieu, « elle est pleine de toute la plénitude de Dieu. » Mais Dieu lui a laissé les stigmates de son ancienne blessure. L'exil lui reste comme lieu d'expiation, d'épreuve, de mérite; la douleur est son auxiliaire la plus puissante dans l'œuvre de son éducation divine, les mauvais anges lui sont les adversaires indispensables à ses luttes et à ses triomphes, et « tout coopère au bien à ceux qui aiment Dieu. »

En dehors de cette philosophie divine, la question de l'homme ne soulève que problèmes insolubles et désespérantes obscurités. Comme le Psalmiste, tous les esprits qui pensent ont posé la question : *qu'est-ce que l'homme*[3]? Nul n'a pu répondre. Impossible d'y voir une créature divine : elle a des dégradations si profondes, des bassesses si inexprimables, des instincts si inférieurs

[1] Psal. LXXXIX. — [2] Psal. LXXXIX. — [3] Psal. VIII.

même à ceux de la brute sans raison! Impossible d'en faire l'une quelconque des brutes : il a des essors si magnifiques, de si magnanimes inspirations, des aptitudes si manifestement divines! Impossible d'en faire un être neuf et vierge, tant il porte profondément gravées sur tout son être les empreintes du crime et du châtiment! Impossible de le déclarer perdu et de lui assigner fatalement pour terme le supplice et l'expiation, tant parfois il sait montrer d'héroïsme dans la pratique des plus hautes vertus! Impossible de lui assigner la tombe pour dernier horizon, tant son être se révolte à la seule pensée de son anéantissement, tant il se sent fait pour l'interminable et l'infini! Impossible aussi de lui assigner sa fin dernière, tant la région d'outre-tombe reste chargée d'impénétrables ténèbres et demeure impitoyablement fermée à toute investigation! *Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que l'homme?* Qui répondra? Qui soulèvera ce voile? qui déchirera cette énigme? Chaque fois que la philosophie rationaliste l'a tenté, elle a, dans son impossible recherche, abouti à quelque extravagance comme à un abîme que jamais elle n'a pu franchir. Pour expliquer les traits divins manifestés dans l'âme de l'homme, elle s'est jetée dans l'extravagance du panthéisme. Pour donner raison de ses bassesses et de ses fanges, elle n'a pas reculé devant une autre extravagance, mais plus grossière et toute bestiale, celle du matérialisme. Le panthéisme nous fait Dieu, le matérialisme nous fait bête. La présence en l'homme du mal moral, et l'incessante tyrannie de la douleur réclamaient de la philosophie une solution impérieuse ; elle a eu recours à l'extravagance du dualisme qui fait de l'homme tout ensemble l'œuvre d'un Dieu bon et la victime d'un Dieu pervers. Enfin pour

n'avoir pas tant d'écueils à tourner ni tant d'abîmes à franchir, la sagesse humaine, par une suprême extravagance, s'est creusé un dernier abîme, plus profond, plus lointain, plus infranchissable, où elle s'est jetée à corps perdu, sans plus vouloir ni regarder, ni chercher, ni résoudre : elle a tout nié ! Elle a nié que l'homme eût des instincts supérieurs, des essors sublimes et une attente infinie. Elle a nié qu'il descende à des dégradations innommées. Elle a nié qu'il y ait contradiction et incohérence dans sa nature. Elle a nié qu'il souffre, elle a nié qu'il ignore, elle a nié qu'il pleure, elle a nié qu'il désire, elle a nié qu'il attend. Nos penseurs contemporains en sont là ! Quand ils ne donnent pas à l'homme la généalogie du singe, ils le déclarent un être parfait, complet, vierge, heureux autant qu'il peut l'être, destiné aux jouissances de la terre et aux vers du sépulcre, créé pour une heure et pour un coin de terre, insecte au milieu d'autres insectes, atome perdu dans de silencieuses immensités.

Ils méconnaissent tous les phénomènes de la nature de l'homme, ils nient ses plus évidentes réalités, et, partant de ces négations insensées pour bâtir leurs vains systèmes, ils nomment tout cela science et philosophie ! Le Dieu de la création « appelait la lumière jour, et les ténèbres nuit : » nos sages ont d'autres procédés et des appellations différentes : ils appellent leurs ténèbres jour, et notre lumière nuit. Laissons-les à leurs triomphantes absurdités, et revenons à nos solutions lumineuses.

III. — Que de mystères dans l'âme humaine ! que de sentiments délicats et profonds, dont le Christianisme

seul donne la connaissance, et auxquels seul il procure le rassasiement! Descendons dans notre âme, interrogeons ses voix secrètes, suivons ses émotions intimes. Notre âme est triste. Elle est triste obstinément, invinciblement. Nous pouvons un instant tromper ces désolations mystérieuses, amuser notre âme en la jetant dans le tourbillon des sollicitudes de la vie et des plaisirs du monde : la tristesse, comme un flot qu'on repousse, revient à notre âme avec une force égale à la force qui la prétendait refouler. Et quand les bruits du dehors ont cessé, que la dissipation et l'ivresse sont éteintes, l'âme revient, par une irrésistible pente, à ses tristesses de toujours, et l'homme, surpris lui-même de ce sentiment dont il ignore la cause, pose à son âme cette question du Psalmiste: *O mon âme, pourquoi donc es-tu triste et pourquoi me troubles-tu?* L'homme est exilé sur la terre. La Rédemption, qui lui a rendu la grâce, ne l'a pas replacé dans l'Éden. L'Éden avait été fatal à l'homme, qui abusa de ses douceurs et de ses gloires au profit de sa volupté et de son orgueil : Dieu lui donne, plus encore comme préservatif et remède que comme châtiment, la « vallée des larmes, » *valle lacrymarum*, dans laquelle il doit soupirer après la patrie absente et nourrir dans son cœur le magnanime désir d'y retourner un jour. Cette situation d'exilé, le Psalmiste nous la décrit d'un mot : *Bienheureux, ô mon Dieu, celui dont vous êtes le secours; il dresse dans son âme des routes élevées, durant le temps qu'il traverse la vallée de larmes, exil que lui-même s'est fait. Le Législateur suprême lui donnera sa bénédiction; ils iront tous de vertu en vertu et parviendront jusqu'à la vue du Dieu des dieux en Sion*[1]. Telle est

[1] Psal. LXXXIII.

la situation présente de l'homme sur la terre. Il habite l'exil, mais il aspire aux cieux et se dispose à la conquête de cette céleste patrie. Il se prépare, par l'élévation des vertus, à la vue et à la possession de Dieu. Deux sentiments rempliront perpétuellement son âme ; la tristesse et le désir. L'exil présent lui pèse, la patrie future l'attire et l'enchante : *quid volui super terram*, « qu'ai-je voulu sur la terre? » L'exilé traverse les plus riants parages, reçoit les plus doux accueils, goûte les plus enchanteresses délices, et toujours au fond de son âme se montre, entourée de splendeurs plus vives, d'allégresses plus profondes, la vision de la Patrie. Un mot y retentit sans cesse : *Quando veniam et apparebo*[1], « quand m'en irai-je? quand verrai-je? » Les heures d'exil sont de longs siècles : « hélas! hélas! *que mon exil est long*[2]*!* Comme le Fils de l'homme « qui n'avait pas où reposer sa tête, » l'enfant de Dieu exilé ne se croit sur la terre nulle part chez lui. Tant qu'il n'aura pas pour demeure « la demeure éternelle bâtie par Dieu dans le ciel, lui non plus n'a pas où reposer la tête : il en pousse la plainte amère ; il jette les yeux sur les êtres inférieurs qui l'entourent et qui, faits pour la terre, trouvent sur la terre leurs satiétés et leurs joies; lui seul est étranger, lui seul « n'a pas ici-bas où reposer sa tête. » *Le passereau se trouve une demeure, la tourterelle le nid où elle déposera ses petits : pour moi, vos autels, ô mon Dieu*[3]... Mille causes rendent dur à l'exilé le séjour de la terre étrangère; il n'en connaît ni la langue ni les mœurs; il n'en embrasse point les intérêts, il n'y inspire que froideur et indifférence. « Si vous étiez du monde, disait aux siens Jésus-Christ, le monde aimerait

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. CXIX. — [3] Psal. LXXXIII.

en vous ce qui est de lui, » « mais vous n'êtes pas du monde, » et pour cela « le monde vous hait. » Cette opposition et ces froideurs du monde font sentir plus vivement au Psalmiste l'isolement de l'exil et l'absence de la patrie. Il habite chez une nation hostile : *j'habite au milieu des peuples de Cédar* [1]. Il a fixé sa tente le long des fleuves de Babylone, au milieu des incrédules et des pécheurs; il pleure, il songe à sa patrie lointaine, et si les peuples qui l'entourent l'abordent, c'est pour se railler de ses tristesses et de sa foi. Ainsi marche, à travers les siècles, la race divine des enfants de Dieu, « saluant de loin la Patrie, » « se déclarant étrangère en ce monde, » versant, comme une semence féconde, ses sueurs et ses larmes, et se disposant à moissonner la gloire de l'éternité : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos* [2].

La tristesse est la première fleur à s'épanouir dans l'âme de l'homme comme en son sol propre et naturel, l'aspiration est la seconde. L'homme aspire à un idéal, et y aspire invinciblement. S'il n'a pas la foi et qu'il marche sans destinée et sans terme, cet idéal est indéfini, ces aspirations aveugles; l'homme dévoré d'une faim mystérieuse, dont il ne trouve nulle part et en rien le rassasiement, jette au ciel et à la terre les plaintes déchirantes de sa nature inassouvie, et pousse ce cri désespéré du prodigue mourant de besoin sur la terre étrangère : *fame pereo*, « je meurs de faim ! » Chez les âmes vulgaires, ce mystérieux et implacable sentiment se traduit par les préoccupations violentes de la convoitise, et les insatiables clameurs des passions qui ne

[1] Psal. CXIX. — [2] Psal. CXXV.

disent jamais : « c'est assez! » L'idéal est devenu faux et grossier, mais la passion d'y atteindre a conservé son intensité infinie : c'est le voluptueux, c'est l'ambitieux, c'est l'avare; c'est Alexandre pleurant de n'avoir plus d'autres mondes à conquérir ; c'est le cœur pleurant de n'avoir plus pour affections que des ruines ; ce sont les sens frémissant devant leur impuissance et leur caducité! Pour les âmes d'élite, si l'incrédulité leur voile l'idéal divin, elles subissent un indicible martyre. Victimes d'un mirage qui les enchante un instant pour les tromper cruellement après, ayant cru à la vie présente et aux jouissances terrestres et ne voyant plus, à la place de l'idéal rêvé du bonheur, que des ruines ajoutées aux ruines, elles sont prises d'un amer dédain, d'un dégoût immense, d'un désespoir sombre, d'où rien ne peut désormais les faire sortir. Hélas! il n'est pas rare, surtout à cette époque d'incrédulité et de sensualisme, de rencontrer de ces hommes découragés et désespérés, qui, après s'être jetés avec frénésie sur les pâtures terrestres, et y avoir cherché d'impossibles rassasiements, trompés dans leur attente, trahis par le monde dont ils avaient fait leur unique idéal, blasphèment la vie, maudissent l'espérance, appellent, comme une affreuse ressource contre leur faim délirante, le sinistre dénouement du suicide.

Au sein même de ces ténèbres, il est d'autres hommes, illuminés de la plus douce et de la plus radieuse lumière. A leur besoin insatiable d'idéal, ils donnent, comme rassasiement, l'espérance d'un bien futur, immense, parfait, infini. Ils passent à travers le temps, « ayant dans l'âme une éternité, » *annos æternos in mente habui* [1] !

[1] Psal. LXXVI.

Ils habitent l'exil de ce monde en « saluant de loin leur véritable patrie. « Ils subissent tous les maux, ils se consolent de toutes leurs infortunes, en rêvant « au poids éternel de gloire qui les attend dans les cieux. » Écoutez le cantique de leurs lèvres, pénétrez les brûlantes aspirations de leurs cœurs : *Nous sommes pleins de joie d'un mot qu'on nous a dit : nous irons dans la maison du Seigneur*[1] ! L'Apôtre, comme une fleur privée du soleil de son sol natal, exilée loin de ses printemps, gémissait en proie à d'inconsolables désolations : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, « j'aspire à ma dissolution pour vivre avec le Christ ! » C'est le cri du cœur du chrétien, ce fut la plainte douloureuse du Psalmiste : *Malheur à moi ! que mon exil s'allonge*[2] ! *O mon Dieu, qu'ai-je voulu que toi sur la terre ?* Colombe captive, aigle indignement retenu loin de ses immensités et de ses abîmes, l'âme sainte réclame les ailes qui la transportent dans sa patrie des cieux : *Quis dabit mihi pennas sicut colombæ et volabo et requiescam*[3] ? C'est un martyre, mais un martyre rempli de douceurs et de paix; l'homme de la foi sait que son espérance est certaine, que le bonheur qui l'attend est fixé, et que son royaume est « un royaume immobile, » qu'aucune révolution ne trouble, qu'aucune catastrophe ne lui ravira ; il est calme, il attend, il s'endort tranquille sur son immuable espérance : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam, quoniam singulariter in spe constituisti me*[4]. Et la même assurance, qui apporte à l'âme chrétienne une inaltérable paix, lui donne aussi une invincible force. Qui triomphe du chrétien? Qui l'abat ? Qui le brise? Qui arrête sur ses lèvres son triomphant défi : *Quis me*

[1] Psal. CXV. — [2] Psal. CXIX. — [3] Psal. LIX. — [4] Psal. IV.

separabit a charitate Christi?..... Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei. quæ est in Christo Jesu Domino Nostro[1]. Rien au monde ne peut sur la terre ni retenir, ni effrayer, ni émouvoir celui dont l'âme est tout entière possédée par l'ineffable idéal de la vie des cieux. *J'ai cru,* dit le Psalmiste, *voilà pourquoi j'ai parlé* [2], j'ai agi, j'ai combattu, j'ai résisté, j'ai souffert, j'ai vaincu. Depuis dix-huit siècles la résistance des âmes chrétiennes aux fascinations comme aux terreurs du monde paraît une énigme insoluble : en voici le secret. L'âme qui possède ailleurs des biens infinis n'est pas enchaînée par le désir ou le regret des maigres fortunes de ce monde ; celui que le ciel seul attire et enchante n'a peur ni de la souffrance qui le lui mérite, ni de la mort qui l'y introduit.

Cette physionomie de voyageur et d'exilé est bien la physionomie chrétienne ; ce cœur qui se détache, ces yeux qui se lèvent, cette marche qui se précipite, cette âme qui rejette le temps pour l'éternité. le caduc pour le stable, le rien pour le tout, c'est bien le fils de Dieu, hôte d'un logis provisoire, et n'ayant de pensée, de sentiment et d'ardeur que pour « déloger de ce corps et s'en aller vivre avec le Seigneur. » Il semble donc que ce fond de notre nature ne devrait rencontrer aucun obstacle, et que, sans déchirement et nulle peine, nous devrions nous arracher aux choses présentes, et prendre un libre essor vers les biens éternels. Toutefois, il n'en est rien. L'homme innocent et neuf le pouvait, l'homme

[1] Rom. — [2] Psal. IV.

déchu ne s'élève plus sans effort à cette hauteur. C'est pour lui l'héroïsme et le prix des plus difficiles et des plus multiples combats. L'âme humaine garde en elle à travers tous les siècles l'écho vivant de deux grandes paroles : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*[1], « faisons l'homme à notre image. » C'est la première, elle définit la glorieuse destinée de l'homme, lui fixe son terme et lui met au cœur un invincible désir d'y atteindre. L'autre parole est celle de la prévarication, parole qui éternellement tendra à étouffer la voix de la première. « Or la femme vit que le fruit était bon à manger, qu'il était délicieux à l'œil et de l'aspect le plus suave, et elle prit du fruit de l'arbre, et elle en mangea, et elle en donna à son mari qui en mangea. » Voilà l'humanité détournée de sa route, brisée dans son essor, fixée à la terre, fascinée par les jouissances fugitives, arrêtée à cueillir et à manger des fruits, oublieuse de ses destinées éternelles et de l'appel de Dieu. Deux élans contraires ne cesseront plus de se combattre dans l'âme humaine : l'un qui l'élève, l'autre qui l'abaisse; l'un qui suit l'irrésistible pente de la fin assignée primitivement par Dieu, l'autre qui obéit aux bassesses de la convoitise; l'un que dirige et réveille sans cesse la voix de l'Église : *sursum corda*, « en haut les cœurs ! » l'autre que sollicite perpétuellement la voix du tentateur : *mitte te deorsum*[2], « jette-toi en bas ! » C'est là à vrai dire la lutte suprême de l'homme; toutes les autres s'y rattachent pour n'en former que les péripéties diverses et les épisodes de détail. Sortir du monde, se détacher des choses terrestres, « déloger de soi-même, de son propre corps, pour s'en aller vivre avec

Genes. — [2] Matth.

le Seigneur : » voilà, avec la perfection, l'objet des plus douloureux efforts de l'âme chrétienne, et la raison de ses plus héroïques combats. Or, dans ces combats terribles, l'homme, sans un auxiliaire, ne pourrait jamais être victorieux. Cet auxiliaire quel est-il? La douleur. Dieu n'a eu garde de l'enlever à la terre, même régénérée, purifiée, refleurie par l'Incarnation. Non-seulement, dit saint Paul, nous nous glorifions dans les splendeurs de notre Rédemption, mais « nous nous glorifions dans nos souffrances, sachant que la souffrance produit la patience, que la patience est l'épreuve de l'homme, que l'épreuve renferme ses espérances, que ces espérances ne peuvent être trompées. » La Rédemption qui a rendu plus à l'humanité que ne lui avait ravi le péché, l'a néanmoins laissée dans la douleur, parce que la douleur est devenue sa plus sage conseillère, son guide le plus sûr, son secours le plus efficace. Par elle, comme nous l'avons dit, l'homme se détache de l'exil, dont il sent toutes les amertumes, et, fatigué des orages du temps, aspire avec une irrésistible force au repos de l'éternité. Le premier objet qui captive l'homme, c'est la vie, et tant qu'il en conserve l'amour désordonné, « tant qu'il ne hait pas sa vie, » il demeure incapable d'aucun héroïsme. Aussi Dieu a-t-il, depuis la chute, pris soin de la lui faire périssable, courte, fragile, pleine d'angoisses et de terreurs. En la trouvant si caduque, l'homme n'aura plus la folie d'y compter; en la trouvant si amère, l'homme n'aura plus le triste courage de la chérir. *J'ai laissé parler ma langue : O Dieu, faites-moi connaître ma fin et la mesure de mes jours : Vous avez mis à ma durée une étroite limite; mon existence est comme un rien à vos yeux: tout est vain dans l'homme le mieux affermi..... nos jours s'évanouis-*

sont comme la pensée. Les jours de notre vie sont de soixante-dix ans, de quatre-vingts pour les plus forts, et ce que ces années ont de meilleur n'est que travail et misère, et elles s'évanouissent, et nous nous envolons[1]. Cet aperçu de toute vie humaine, quelles que soient ses splendeurs d'emprunt, ce formidable calcul de nos jours qui nous en montre la vanité et la rapidité : voilà, pour toute intelligence droite et tout cœur sérieux, la suprême leçon. Connaître que l'on vit un jour, et s'établir comme si l'on vivait des siècles, c'est assurément un acte de stupidité et de folie. *Apprenez-nous, Seigneur, à compter nos jours; afin que nous amenions nos cœurs à la sagesse*[2]. Mais l'amour et les fascinations de la vie ne sont pas seules à voiler à l'homme le chemin de ses destinées immortelles ; s'il est avide de vivre, il ne l'est pas moins de posséder. Il se travaille, il se tue, pour acquérir des biens d'un jour ; et la « perle précieuse, » « le trésor dans les cieux, » « les inscrutables richesses du Christ, » il ne leur donne pas le plus léger et le plus fugitif regard ! Que fera Dieu pour chasser d'aussi grossières ténèbres et délivrer l'homme de cette illusion désastreuse ? Il frappera la richesse des malédictions de la caducité, il lui donnera tous les cruels caprices des flots mutinés, il la condamnera au choc de tous les orages, il lui ravira à jamais toute puissance de stabilité. Avant le suprême écroulement de la tombe, auquel nulle fortune ne résiste jamais, les péripéties les plus étranges, les plus invraisemblables renversements, ne cesseront de dépouiller les favoris de l'or, pour en enrichir d'autres, que les mêmes catastrophes renverseront demain. *Ces insensés et ces sots périront, et ils*

[1] Psal. LXXXIX. — [2] Psal. LXXXIX

laisseront à d'autres leurs richesses, et le sépulcre sera leur seule demeure à jamais. Ne crains donc pas quand un homme est riche et que l'opulence de sa maison sans cesse grandit : à sa mort il n'emportera rien, sa gloire ne descendra pas avec lui, ils ont dormi leur sommeil et ils n'ont plus rien trouvé, ces hommes possesseurs de richesses si immenses [1]. O vanité suprême ! O suprême misère ! O inexprimable folie ! *Ils amassent et ils ignorent à qui passeront ces biens.* Ils voulaient une fortune inamissible et d'inébranlables établissements, et voici que, perdant tout eux-mêmes, ils ne savent pas ce que seront leurs avides héritiers ! O homme, comprendras-tu la leçon de Dieu, et pourquoi il t'arrache des mains ta dangereuse opulence, et pourquoi il te force à naître nu sur la terre, et nu aussi à t'en retirer ? *Si vos biens abondent, gardez-vous d'y attacher vos cœurs* [2], d'y fixer votre destinée, d'y absorber les forces divines de votre âme ! La richesse vraie de l'homme c'est sa vertu, son trésor la grâce divine, son opulence l'éternelle opulence de son royaume des cieux. *Mieux vaut le modique avoir du juste que les immenses biens des pécheurs* [3]. L'avidité de l'or tient aux convoitises inférieures de la nature, la passion des honneurs, plus noble dans sa source, est aussi furieuse dans ses élans, aussi douloureuse dans ses efforts désespérés, aussi mortelle dans ses désordres. L'ambition est née au cœur de l'homme de cette promesse satanique : *vous serez comme des dieux* [4]. L'homme fasciné par cette sacrilége perspective n'a plus cessé de jouer la divinité. Parfois il a poussé le cynisme de cette passion jusqu'à s'élever des autels et exiger des

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. LXI. — [3] Psal. XXXVI. — [4] Genèse.

adorations impies; toujours il a voulu courber ses semblables devant sa volonté, et en faire les esclaves de sa fortune. L'ambitieux est, par nature et par besoin, le grand insulteur de Dieu; il le détrône dans son cœur, et veut le remplacer dans le cœur, la pensée et les hommages des autres. L'ambition emporte avec elle tant de tumultes, d'agitations et de frénésies, que l'homme qui aspire aux honneurs de ce monde est absolument fermé aux espérances de l'autre. Comprenons par là la guerre implacable que Dieu lui fait. Dieu se plaît à briser ces fortunes, à dévaster ces honneurs, à jeter bas ces trônes, où l'ambition concentre ses désirs, absorbe son âme et consume sa triste et stérile vie. *Au moment où ils s'élevaient, ô Dieu, vous les avez renversés*[1]! Que ces grandes fortunes, que ces gigantesques élévations sont vite et facilement renversées! Dieu laisse le flot de l'orgueil humain grossir à l'aise, rien n'arrête ce victorieux, il écrase ses rivaux, il tyrannise les faibles, il répand sans crainte ses corruptions et ses scandales, il courbe des familles, des cités, des provinces entières sous l'orgueil d'un despotisme absolu, il fait la guerre à l'Église, il prétend bien soumettre Dieu! *Il dit dans son cœur: on ne m'ébranlera pas à jamais*[2]! C'est là que Dieu l'attend, non point tant dans sa colère que dans sa miséricorde: Dieu renverse ces fausses grandeurs, source pour l'ambitieux de tant d'aveuglement et de chutes, afin que ceux qu'elles fascinaient et tenaient éloignés de lui se reconnaissent, se désenchantent et se fassent les conquérants de fortunes divines qui ne périssent pas. *O enfants des hommes, jusques à quand*

[1] Psal. LXII, 18. — [2] Psal. XXIX.

aurez-vous cet appesantissement du cœur? Pourquoi aimer la vanité? Pourquoi courir après le mensonge[1]? Reste une dernière vanité et un dernier mensonge : le plaisir. C'est le plus tenace et le plus inflexible des emprisonneurs de l'âme. Pris dans ses piéges, retenus dans ses illusions et ses mensonges, nous n'avons plus pour le bonheur véritable et les éternelles ivresses qu'indifférence et oubli. Ah ! c'est ici que la main de Dieu se montre tendrement cruelle, ici qu'elle déchire, qu'elle flagelle, qu'elle meurtrit ! *Au matin l'herbe est en fleur : le soir on la coupe, elle tombe, elle se dessèche, elle est morte*[2]. Voilà en trois mots l'histoire des plus riants intérieurs, des plus gaies existences. Ne vous souvient-il pas d'avoir vu ces frais et charmants visages doucement éclairés par la joie, ces cœurs folâtres parmi les plaisirs, ces âmes ouvertes à toutes les ivresses? Repassez par ces chemins d'autrefois, revenez à ces seuils si fortunés naguère : quel changement ! quelles tristesses ! quels deuils ! Ces yeux sont fatigués de larmes, ces cœurs sont broyés par l'angoisse, ces âmes sont englouties dans un océan de douleurs, ces lèvres ne s'ouvrent plus qu'aux plaintes.

La douleur ! quelles suprêmes antithèses dans ce mot ! quelles contradictions multiples ! quelles inconciliables et poignantes contradictions ! Faites apparaître cette vision sombre à l'incrédule ; il blasphème. Amenez au philosophe honnête, mais sans la foi chrétienne, qui scrute les formidables abimes de nos destinées, ce fantôme sanglant, ou plutôt cette réalité poignante, implacable, invincible : il reste muet, et n'a pas à donner de l'origine, du but, du terme de la

[1] Psal. IV. — [2] Psal. LXXXIX.

douleur, un seul mot sérieux et raisonnable d'explication. Si le fatalisme lui fait horreur, si le matérialisme qui se livre à la douleur comme l'animal à la boucherie, ne lui inspire que mépris et dégoût, quel système le peut satisfaire? Quelle explication peut faire taire les objections terribles de sa raison aux abois? Mais voici bien plus encore. Des hommes par milliers acceptent la douleur, l'aiment, y triomphent, y trouvent d'inexplicables délices et y placent leur plus ferme espoir. Quels sont ces hommes? d'où viennent-ils? comment expliquent-ils leur inexplicable sérénité en face de la douleur? Qui débrouillera ce chaos? Qui éclairera cet abîme? Si la douleur, comme il ne paraît que trop, est le suprême mal de l'homme, d'où vient-elle sous un Dieu juste et bon? Quelle est cette obstination de Dieu à nous la laisser pour compagne de toute la vie? que signifie cette perturbation étrange dans ses partages? Ces hommes de bien laissés en proie à ses plus sanglantes fureurs? Ces vies innocentes et saintes si constamment déchirées par ses plus cruelles morsures? La foi catholique jette sur ces ombres une victorieuse lumière; mais en dehors d'elle, le problème conserve, en dépit des efforts de toute philosophie rationaliste, son implacable obscurité.

Pourquoi nous souffrons? Parce que la douleur, même après la restauration de notre nature par l'Incarnation et la Rédemption de l'Homme-Dieu, est le remède unique à beaucoup de nos maux, la défense unique à la plupart de nos dangers, l'unique auxiliaire à nos plus difficiles et nos plus décisifs combats. Analysons la chute de l'humanité et scrutons une à une ses blessures. Le tentateur l'arrête brusquement sur le chemin de son éternité, lui voile le terme vers lequel

Dieu l'avait mise en marche, la détourne de sa fin, et, fille du ciel et de l'éternité, la fixe sur la terre et dans les aspirations insensées de l'heure présente. C'est le premier désordre. L'homme devient « terrestre, » *de terra terrenus*[1]; il prend la terre comme « le lieu de son repos, » il y place sa fin dernière et y absorbe les trésors de sa céleste nature. Quel moyen reste à Dieu de dégoûter ce prodigue des faux attraits de « sa lointaine contrée ? » Que faire pour lui jeter au cœur un véhément désir de la maison paternelle ? Dieu enverra la famine dans cette terre où le prodigue croyait trouver d'inépuisables rassasiements. Dieu la couvrira de désolation et de ruines ; il y appellera tour à tour toutes les misères et toutes les déceptions. Frappé de ces coups, désolé des douloureuses expériences de la caducité des choses terrestres, l'homme se prendra à lever les yeux plus haut, à rêver de plus solides et de plus pures joies, et finira par murmurer le mot suprême : *surgam et ibo ad Patrem*[2], « je me lèverai et j'irai à mon Père ! » Quand l'homme s'est vu frappé dans ses affections les plus chères, quand le monde a fui sous ses pas, quand la fortune s'est ri de lui, quand le plaisir l'a déchiré de ses épines, quand son âme est en deuil et son corps broyé dans l'étreinte de la maladie, il jette aux choses présentes un regard plein d'angoisse, *il cherche parmi elles qui le console, et il ne le trouve pas ;* Dieu se présente alors, Dieu dans la suavité de ses pardons, les richesses de ses promesses et l'inénarrable onction de sa grâce : la victime des douleurs humaines se jette dans des bras si paternels, repose sur un cœur si tendre, et redit bientôt ces

[1] Corinth. — [2] Luc.

paroles du Psalmiste : *O mon Dieu, qu'ai-je voulu sinon toi sur la terre*[1] ?

Mais la chute a fait plus que nous donner tristement le change en fixant dans l'exil des pas qui ne se doivent mouvoir que vers l'éternité : elle a déposé en nous un fond d'orgueil qui défie tous les remèdes et résiste à tous les enseignements. Que n'a pas fait Dieu pour nous guérir de ce mal à la fois douloureux, impie et ridicule ? Il a tiré nos corps de la poussière et les y fait rentrer. Il laisse nos âmes déchues enveloppées de ténèbres ; il les enserre dans des problèmes sans solution, il les mène en face d'effrayants abîmes et les y terrifie. Il jette tous les démentis à nos prétentions folles, accumule sur nos orgueils le poids de toutes ses dérisions : *Dominus irridebit eos*[2]. Rien n'y fait ! l'homme a conservé ses espoirs insensés et les revendications impies de son incorrigible orgueil : « Vous serez comme des dieux ! » Une seule ressource reste à la miséricorde divine, la douleur, qui, en nous abattant et en nous brisant, met à nu notre néant et nous rappelle à la réalité implacable de notre misère. Dans les délices de l'Éden, nous nous faisons insolemment des dieux : dans les angoisses de la douleur, nous nous confessons des coupables, et nous crions pitié et merci. *Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes, selon la multitude de vos commisérations effacez mon iniquité ! De plus en plus lavez mes souillures, purifiez-moi de mes péchés. O mon Dieu, je reconnais ces péchés, ces iniquités sont devant moi toujours. J'ai été conçu dans le péché, c'est dans le crime que ma mère m'a enfanté... Ne me rejetez pas de devant votre face, ne*

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. II.

m'enlevez pas votre saint esprit[1]. Qui sait garder la mesure dans la prospérité? Qui ne s'enfle dans la richesse? Qui ne perd au contact des honneurs et des dignités le sentiment de sa bassesse native et de sa suprême caducité? Quand ce roi de Babylone a bâti sa vaste et magnifique cité, il s'y promène fastueusement, il la dit à lui, la fait son œuvre, s'y regarde comme le seul maître, *quis noster Dominus est*[2]? et bientôt, poussant l'orgueil jusqu'au sacrilége, il s'y construit des temples, s'y élève des autels et y exige des honneurs divins. Qu'il soit homme, qu'il soit mortel, et que de ses autels usurpés il tombe dans le sépulcre, son seul assuré patrimoine, voilà de quoi son orgueil refuse obstinément de s'inquiéter. Et tous ne sommes-nous pas quelque peu émules de ce grand orgueilleux? Dans la prospérité, Dieu échappe à notre regard, sa loi nous irrite, ses commandements nous semblent faits pour la foule. Ce riche, cet homme élevé au-dessus des autres dans les charges et les honneurs, dira volontiers que la religion est chose excellente pour maintenir le peuple; que si on lui fait observer qu'il est devant Dieu peuple comme le reste de ses semblables, il s'irrite et dédaigne; sa haute fortune le met à l'abri des exigences de Dieu! Si Dieu a fermé sur ce misérable le sein de sa miséricorde, il mourra dans la folie de son orgueil, le blasphème à la bouche jusqu'au dernier soupir; si la justice recule pour laisser place à la miséricorde, Dieu, pour briser cet orgueil et amener ce difficile salut, appellera, comme les seuls auxiliaires possibles de sa grâce, l'humiliation et le brisement de la douleur. Sous les coups de ce terrible

[1] Psal. L. — [2] Psal. XI

lutteur, l'homme sentira tout ensemble sa faiblesse et la force de Dieu. *Je disais au sein de ma prospérité: Je suis inébranlable à jamais! Dans votre bonté, ô mon Dieu, vous aviez affermi ma puissance; mais vous avez détourné votre visage et j'ai été renversé. Alors je vous ai imploré, j'ai élevé ma prière vers Dieu. Écoutez, Seigneur, ayez pitié de moi, venez à mon secours*[1] *!* Quand l'obstiné n'a pas compris, que le malade résiste, et que le blasphème de l'orgueil règne encore dans un cœur et sur des lèvres où Dieu veut amener l'humilité de la prière, le traitement devient plus énergique et le fouet entre plus avant dans les chairs. L'homme alors secoué dans les flots d'une incessante tempête, renversé et jeté vif dans des gouffres profonds, pousse ce cri du Psalmiste: *Ah! vraiment me voici outre mesure humilié*[2], en attendant que, heureusement et miséricordieusement vaincu dans cette lutte contre le Dieu qui le sauve de la perdition de son orgueil, l'homme pousse cet autre cri: *Quel bonheur pour moi d'avoir été ainsi humilié par vous*[3] *!* Le Psalmiste nous fait la description palpitante de cette lutte suprême où l'orgueilleux trouve dans la défaite les trophées d'une divine victoire. *Je m'enfonce dans un bourbier profond, où je n'ai point d'appui*, tout m'abandonne, tout m'insulte, tout me trahit : fortune renversée, honneurs perdus, accusations accablantes, mépris universels, autant de flots qui m'assaillent pour m'engloutir : *Je descends dans un gouffre, où les flots m'engloutissent; je m'épuise à crier, mon gosier s'enflamme, mes yeux languissent dans l'attente de mon Dieu.* Dieu a vaincu, et l'homme est sauvé quand l'orgueil

[1] Psal. XXIX. — [2] Psal. CXV. — [3] Psal. CXVIII.

refoulé laisse place à la prière : *O Seigneur, je vous implore dans l'attente du moment propice ; exaucez-moi, ô mon Dieu ! dans l'étendue de votre miséricorde, dans la vérité de votre salut. Retirez-moi du bourbier, que je n'y demeure point plongé, que je sois délivré de mes ennemis et de la profondeur des eaux. Que les vagues ne m'engloutissent pas ; que je ne sois pas enseveli dans le gouffre, que la bouche de l'abîme ne se ferme point sur moi. Jetez un regard de miséricorde sur moi ; ne dérobez point votre face à votre serviteur, me voici dans la détresse, venez promptement à mon secours. Vous connaissez la honte qui m'accable, la confusion et l'opprobre qui me couvrent, quels ennemis me poursuivent ; l'humiliation brise mon cœur et la tristesse m'abat*[1]. L'orgueil, exalté par la prospérité, dit insolemment : *Quis noster Dominus est*, « qui est mon maître ? » L'humilité, fille de l'épreuve, crie à Dieu dans sa détresse : *Jetez sur moi un regard, ô Seigneur, dans la grandeur de votre miséricorde*[2] ! La seconde refait ce que le premier a follement détruit.

La première malice du péché qui perdit la race humaine fut l'orgueil, la seconde fut l'amour désordonné du plaisir. Adam et Ève sacrifièrent à leur plaisir la majesté même de Dieu : « Ils mangèrent, » dit l'Écriture, mettant Dieu après une volupté grossière, le sacrifiant à un plaisir d'un moment. Ce crime est resté celui de l'humanité entière, il a traversé les siècles, infecté les générations, détrôné partout l'austère vigueur du devoir et la vertu mâle du sacrifice. Partout où règne le plaisir, Dieu est vaincu, la vertu périt, les destinées immortelles se brisent, l'homme, esclave de la volupté qui l'enchante, vend pour elle son âme, son éternité et

[1] Psal. LXVIII. — [2] Psal. LXVIII.

son Dieu. Qui dessillera les yeux de cet insensé? Qui lui montrera cette folie étrange qui lui fait perdre d'immortelles et infinies jouissances pour un instant de plaisir incertain et empoisonné? Qui lui arrachera des mains la coupe enchanteresse où il croit boire la félicité véritable et ne puise en réalité que beaucoup d'amertume dans un peu de miel : *paululum mellis, et ecce ego morior* [1] ! La douleur fera cette œuvre, où ne pourraient réussir tous les autres moyens. Dieu la mettra au fond de la coupe, il la placera comme sinistre convive à tous les festins du plaisir, il la fera planer comme une vision sombre et effrayante sur toutes les fêtes que la volupté donnera. Balthazar ne s'enivrera pas dans les vins de ses orgies sacriléges sans que la main mystérieuse ne le glace d'effroi. Voilà l'une des plus précieuses miséricordes de Dieu sur l'homme que fascine l'attrait du plaisir : Dieu met des larmes dans toutes ses ivresses, il répand dans chacune de ses joies des désolations mystérieuses, *sunt lacrymæ rerum*, la douleur a dans le monde ses entrées partout.

Là jamais entière allégresse ;
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les jours de joie ont leur tristesse
Et les voluptés leurs soupirs.

Si l'homme cherche les joies de l'âme, si la terre lui verse ses délices intimes, les plus nobles et les plus solides de l'exil, s'il s'y rattache, s'il s'en déclare satisfait, une main mystérieuse étend sur ces joies un voile de douleur, l'âme entière de l'homme « ne rend plus que

[1] « J'ai goûté un peu de miel, et voici que je meurs! » (I Reg. xiv, 43.)

des sons de mort, » et, victime déconcertée d'étranges et inexplicables désolations, l'homme pose à son âme la question du Psalmiste : *Pourquoi donc es-tu triste, ô mon âme* [1]? Oh! qui dira l'intensité de ce martyre intime? Qui en dira l'étonnante extrémité? *Mon âme est pleine de trouble, je me fatigue à gémir, chaque nuit je mouille mon chevet de mes larmes, toute ma couche est baignée de mes pleurs, mon visage est vieilli par la souffrance* [2]*: nuit et jour votre main, ô mon Dieu, s'est appesantie sur moi. Je me retourne dans ma douleur et l'épine qui me déchire s'enfonce à chaque instant davantage* [3]. *La désolation m'accable, je suis courbé par la douleur, profondément abattu; tout le jour je marche dans la tristesse, affligé, humilié outre mesure, je rugis dans le frémissement de mon être... mon cœur est dans le trouble, la force m'abandonne, la lumière même a fui de mes yeux* [4]. C'est là le supplice des grandes âmes, c'est le martyre des nobles cœurs : ils étaient faits pour des délectations célestes, l'illusion et l'erreur les ont enchaînés un instant aux fascinations des joies de la terre; Dieu les ramène à leur destinée supérieure par le chemin des larmes. Plus bas, dans les régions de la chair, d'autres égarés demandent aux sens de dégradants plaisirs. Là encore Dieu verse à pleines mains la souffrance; à chaque ivresse il fait correspondre quelque contre-coup douloureux, le voluptueux tombe rapidement dans un dégoût sombre et désespéré, un marasme indéfinissable l'envahit, son être usé ne lui renvoie plus que des réponses de désolation et de mort; ce corps, qui n'est plus qu'une ruine, n'éprouve plus d'autres sensations que celles de la douleur. Il avait mis dans ses sens le principe de toutes ses

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. VI. — [3] Psal. XXXI — [4] Psal. XXXVII.

joies, Dieu en fait le théâtre de son plus cuisant martyre. « Ayant, comme dit l'Apôtre, semé dans la chair, de la chair, il moissonne la corruption » et la mort. Le Psalmiste a aussi connu et il exprime en traits brûlants ce nouveau et miséricordieux supplice. *La force et la santé ne sont plus dans ma chair*[1]. *Ma vie est proche du tombeau; je suis compté parmi ceux qui, descendent dans la fosse; me voici semblable à un homme sans vigueur. Je languis parmi les morts, comme ceux qui, percés d'un glaive, sont oubliés dans le sépulcre*[2]. *Mes jours se dissipent comme la fumée, mes os se calcinent comme la pierre de l'âtre; j'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur s'est flétri; j'ai oublié même de manger mon pain. Mes gémissements ont été si profonds et si douloureux, que ma peau s'est collée à mes os. Je ressemble au pélican du désert, au hibou des ruines; je veille comme l'oiseau solitaire au haut des toits*[3]. Qui fait entendre ces plaintes déchirantes? Qui trace de sa vie de douleurs et d'isolement ce palpitant tableau? L'homme du plaisir, la victime d'une volupté meurtrière, le roi qui arrachait naguère Bethsabée à sa vertu nuptiale, pour en faire la proie d'une furieuse passion. Alors les joies enivrantes, les cris de fête, les splendeurs d'une cour, les tumultueuses orgies; maintenant la couche de souffrance, le réduit solitaire, l'âme flétrie, le cœur désespéré, la chair meurtrie, exténuée, expirante. Mais si la douleur assiége la couche de ce voluptueux, c'est comme un ange gardien qui veille à son âme et prépare son salut. Sous son empire, l'homme se réveille du honteux sommeil de la volupté et secoue enfin sa torpeur. La volupté lui voilait Dieu, la douleur le lui montre. *J'ai aimé Dieu, parce qu'il a accueilli ma*

[1] Psal. XXXVII. — [2] Psal. LXXXVII. — [3] Psal. CI.

voix suppliante. Il a incliné son oreille vers moi... J'étais enlacé dans le réseau de la mort, les angoisses du tombeau m'avaient saisi : la détresse et la douleur étaient mon partage : mais j'ai imploré le nom du Seigneur : O mon Dieu, délivre-moi[1] ! Oh ! qui dira le nombre de ces heureux sauvés par une longue souffrance? Rebelles à toute conversion tant qu'ils conservaient la puissance du plaisir; vaincus par la grâce quand une douleur sans merci s'est installée à leur chevet de maladie et de mort. Reste pour l'homme une troisième fascination que la douleur a pour mission de rompre, la fascination du milieu qu'il habite, la fascination du monde. Que de liens y enlacent l'homme et le tiennent loin de Dieu! quels entraînements il y subit! Quelles influences suavement perfides brisent ses forces et flétrissent sa vertu! Tant qu'une main impitoyable ne dévastera pas ces amitiés malfaisantes, ces mortelles liaisons; tant que, charmé des douceurs apparentes du monde, épris de ses dehors brillants, attiré par ses avances et ses caresses trompeuses, l'homme n'en aura ni vu le vide, ni compris le mensonge, ni expérimenté la méchanceté, sa désillusion est impossible, il restera sous le charme qui l'abuse, et n'écoutera aucune voix véridique qui le voudrait détromper. Dieu s'en charge, et il s'en charge par la douleur. Bientôt, par sa permission vengeresse, le monde laissera apercevoir sa vanité profonde et son incorrigible perversité; ses promesses seront reconnues menteuses, ses flatteries perfides, ses charmes se flétriront, ses fêtes deviendront ennui et fatigue, ses joies ne seront plus bientôt que l'effort découragé du malade qui veut sourire encore et ne le peut plus. C'est l'heure

[1] Psal. CXIV.

de la miséricorde, l'heure où les liens se brisent, et où l'âme détachée de l'amour du monde se donne à Dieu pour toujours. Cet ambitieux au comble des honneurs s'absorbe dans les vaines complaisances dont il est l'objet : *Dieu dit et l'esprit de la tempête se tient prêt* [1], il souffle sur cette élévation, il renverse cette haute fortune, il met à nu la vanité du monde ; l'homme est désabusé, il jette aux ruines de ses honneurs écroulés l'adieu du dédain, et fixe le reste de ses jours et de son âme sur des élévations plus sûres et des honneurs mieux garantis. *Dans la secousse qui m'a renversé j'ai dit : tout homme est menteur! Et vraiment, j'ai été humilié à l'excès. Et que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé* [2]? Quels biens? ceux qu'exprime le Psalmiste dans un autre endroit : *Quel bien, ô mon Dieu, que vous m'ayez humilié* [3]! Si les honneurs du monde sont mortels à l'âme, ses fausses amitiés ne le sont pas moins. On s'engage dans ces sociétés brillantes, on s'y affectionne, on s'y accoutume, on en prend les mœurs, les idées, les manières, jusqu'au langage, jusqu'aux expressions légères, amollies, antichrétiennes : on boit le venin dans une coupe d'or, sans s'apercevoir que la mort est au fond. Que d'âmes, candides et ferventes d'abord, perdues dans ces amitiés malsaines, déchristianisées dans ces milieux pervertis! Mais Dieu veille sur ses âmes, souvent il les ramène à lui en les faisant victimes de ces mêmes sociétés, où elles plaçaient leur espérance et leur joie. *Ayez pitié de moi, Seigneur, car l'homme cherche à me perdre, l'ennemi me poursuit sans relâche, mes adversaires ont toujours la bouche ouverte contre moi... chaque jour mes paroles sont dénaturées, toutes leurs pensées ont pour*

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. XXXVII. — [3] Psal. CXVIII.

but de me perdre; ils s'assemblent en secret; ils épient mes démarches. Parfois le coup est plus sensible, l'amitié même est trahie, et les blessures les plus perfides et les plus cruelles sont portées par une main dont on faisait sa défense et dont on attendait le salut. *C'est toi, autre moi-même, mon égal, mon confident, mon ami! Nous goûtions ensemble les douceurs d'un commerce intime, nous allions ensemble au sanctuaire du Seigneur*[1]! Tout était commun entre nous, nos deux vies s'enlaçaient, nos deux âmes n'en faisaient qu'une, nous nommions notre amitié éternelle, et il a suffi d'un souffle pour la briser! Voilà le monde et ses amis d'un jour; ses douceurs cachent les plus pénétrantes morsures, ses flatteries onctueuses recèlent les plus perfides desseins : *Leur bouche a la douceur du miel, mais la guerre est dans leur cœur; leurs paroles sont plus onctueuses que l'huile, mais ce sont des glaives acérés* [2]. Heureuses les âmes que Dieu arrache ainsi des douceurs malfaisantes du monde, jette dans un isolement et une amertume d'où s'enfante peu à peu leur salut! *J'élève ma voix vers Dieu, je pousse mes cris vers le Seigneur. Je répands ma plainte en sa présence; dans la tristesse qui enveloppe mon âme, je lui expose ma douleur. O mon Dieu, vous connaissez mes voies : ils ont caché un piége dans le chemin que je parcours. Je porte mes yeux à droite, je les tourne de tous côtés... nul ne me connaît plus; tout moyen de salut me manque, nul ne se soucie de mes jours. Je crie vers vous, ô Seigneur; je dis: vous êtes mon refuge, soyez mon partage dans la terre des vivants* [3].

Nous disions plus haut que le premier effet du péché originel avait été de détourner l'homme de sa fin der-

[1] Psal. LIV. — [2] Psal. LIV. — [3] Psal CXLI

nière, qui est l'éternelle béatitude, pour le fixer misérablement dans les petitesses et les caducités de la vie présente. Nous y revenons, ce sujet est capital, et si nous exprimons la substance des Psaumes, il ne nous reste presque plus qu'un gémissement profond sur cet abaissement de l'homme, *qui n'a plus Dieu devant son regard* [1], et ne ressent *pour la terre désirable* [2] qu'indifférence et mépris. *L'homme, alors que Dieu l'exaltait dans la gloire, ne l'a pas compris; il s'est mis au niveau des bêtes sans raison et s'est fait leur égal* [3]. Affaissement prodigieux ! dégradation inexplicable ! Dieu ouvre devant l'homme les horizons infinis de l'éternité: l'homme s'enferme obstinément comme l'insecte dans une existence d'un jour. Dieu convie l'homme aux splendeurs d'une fête incomparable, l'homme lui préfère les faux biens et les jouissances douloureuses de son exil, Dieu s'obstine à faire de l'homme son fils et son héritier, l'homme s'obstine à dire à la pourriture : « tu es ma mère; » et aux vers du tombeau : « vous êtes mes frères et mes sœurs ! » Lâche voyageur, exilé sans cœur et sans énergie, l'homme s'attarde loin de sa patrie, de sa famille, de son Dieu. Si un aiguillon ne le harcèle, il s'endormira le long du chemin. Cet aiguillon, c'est la douleur, qui, l'empêchant de se fixer nulle part, lui fait reprendre sans cesse sa marche vers les cieux sans cesse interrompue. *Seigneur mon Dieu, j'ai crié vers vous, et vous m'avez guéri. Vous avez ramené mon âme des enfers. La colère de Dieu est d'un moment, sa miséricorde de toute la vie; le soir viennent les larmes, le matin les chants de joie..... Vous avez détourné votre visage, ô mon Dieu, et j'ai été renversé. Alors je vous ai invoqué,*

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. CV — [3] Psal. XLVIII.

j'ai adressé une prière à mon Dieu..... Et vous avez changé mes gémissements en des transports de joie [1]. Qui ne comprend pas cette conduite de Dieu sur les âmes, n'entend rien aux plus merveilleux secrets de sa providence et aux plus puissantes ressources de son amour. Quand ses caresses échouent, quand ses menaces restent stériles, quand ses multiples et persévérants efforts se brisent contre l'obstination de fils qui ne veulent pas de lui, Dieu prend la verge, fait couler les larmes, meurtrit les coupables avec les mêmes choses dont ils espéraient leur bien-être et leur plaisir. Heureuse l'âme qui le sait comprendre, et se montre digne de ces sévérités paternelles ! *O Dieu, vous nous avez rejetés, vous nous avez brisés, vous vous êtes irrité contre nous : rétablissez-nous dans vos faveurs. Vous avez ébranlé la terre, vous l'avez entr'ouverte, réparez ses ruptures; elle chancelle; vous avez traité votre peuple durement, vous nous avez donné à boire un vin d'assoupissement et de torpeur* [2]. Au plus fort de la tribulation, au fond de l'abîme, l'âme frappée de Dieu tombe d'abord dans le découragement et la stupeur mais Dieu achève son œuvre, il n'avait frappé que pour faire grâce, il n'avait blessé que pour guérir; il vient à cette pauvre âme dans l'angoisse, il lui dit de douces paroles : « venez à moi vous tous qui peinez et succombez sous vos fardeaux, et je vous soulagerai. » Il fait passer en elle les suavités mystérieuses de ses consolations, et l'âme qui comprend à la fois l'amertume des choses terrestres et la douceur du commerce de Dieu, fait son choix, dit à Dieu : *qu'il m'est bon de m'unir à vous* [3]! L'âme retrouve la paix, l'espérance, la force, la joie, et chante avec le Psalmiste : *Plus la multitude des*

[1] Psal. XXIX. — [2] Psal. LIX. — [3] Psal. LXXII.

douleurs a rempli mon âme, plus vos consolations l'ont inondée de joie [1].

Une dernière et suprême misère dans l'humanité déchue, est la stérilité de la vie. Étonnant mystère de légèreté et d'obscurcissement chez la multitude des hommes ! Enfermés entre deux étreintes, emportés sans cesse vers la tombe, fugitifs et caducs comme l'onde qui s'échappe ou le nuage qui s'évanouit, nous n'avons pour conquérir une éternité que quelques instants incertains; un jour mesure la distance du berceau à la tombe, tout nous convie à un travail incessant, rapide, désespéré. Point. Les mois et les années nous trouvent immobiles et oisifs, *tota die otiosi*; non pas que nous soyons sans labeurs, mais ces vastes travaux qui nous absorbent et nous consument, cette vie de distraction, d'activité fiévreuse d'affaires et d'intérêts tumultueux, est précisément ce qui amène notre ruine éternelle. Comme ces pêcheurs du lac de Galilée, « travaillant toute la nuit, nous ne prenons rien [2]. » Nos années se dépensent, nos forces s'usent, notre vie se dévore en des fatigues stériles et des gains désastreux. *Nos années se passent comme se passent les jours de l'araignée* [3]. Admirable mot des Psaumes ! L'araignée tire d'elle-même un fil inconsistant qui l'épuise et la tue, et que chaque souffle brise et emporte sans fruit. Nous épuisons notre être à tisser ces frêles ouvrages, ces fortunes sans espérance, vouées en proie à tous les souffles de la destruction et de la mort. Insensés, nous travaillons de longs jours pour arriver à conquérir un tombeau ! Misère suprême que Dieu prend en pitié, et dont il répare les désastres. Comment ? Comment « racheter les jours, » comme

[1] Psal. XCIII. — [2] Matth. — [3] Psal. LXXXIX.

parle saint Paul ? L'auxiliaire de Dieu dans cette bénédiction nouvelle est encore la douleur : Dieu brisera tout à coup cette carrière, brillante peut-être aux regards et au jugement du monde, en réalité vaine et stérile puisqu'elle ne doit pas survivre à la tombe. Dieu arrêtera dans sa course insensée l'activité de cet homme d'affaires, il couchera cet ambitieux sur un lit d'impuissance et de douleur ; Loyola, le vain et brillant officier, gémira longtemps sur sa couche, maudira sa blessure qui le retient loin de la fortune et des honneurs : cette couche est le creuset d'où Dieu le tirera étincelant d'une splendeur plus haute, héros, conquérant et saint. Cette conduite admirable de la Providence, qui emploie les jours de la souffrance, les moments d'une dernière maladie, à réparer la stérilité d'une vie entière, n'a pas échappé au Psalmiste. *Compte, ô mon Dieu,* s'écriait-il, *mes courses errantes, recueille mes larmes dans ton urne. Ne sont-elles pas consignées dans ton livre*[1] ? Sois en paix, heureuse victime de la souffrance ! Chaque pas que tu fais dans cet âpre sentier est connu de ton Dieu et compté dans le trésor de ses récompenses; chaque larme de tes yeux, chaque sanglot de ta poitrine, chaque gémissement de ton cœur, rachète tes jours anciens, comble le triste déficit de tes mérites, expie tes fautes, enrichit ton âme, compose ta fortune surnaturelle et assure ton éternité.

IV. — Ces considérations sur la douleur nous conduisent à un autre côté plus vaste de la vie chrétienne : la lutte. La douleur n'est qu'une partie de cette lutte

[1] Psal. LV.

qui revêt mille formes, multiplie à l'infini nos adversaires, embrasse notre vie tout entière, condamne tour à tour notre intelligence, notre volonté, notre cœur, tout notre être, à de sanglants combats. Dieu, pour ses créatures libres veut la lutte ; il la veut d'une volonté immuable et invincible, et nulle créature intelligente et libre, destinée à la conquête durant le temps des récompenses de l'éternité, ne pourra se refuser à cette grande et divine loi. Dieu voulut la lutte dans le ciel, il la voulut au milieu des délices de l'Éden, il la maintient à travers les splendeurs de la Rédemption. Partout l'homme, dont Dieu réclame l'hommage libre et l'amour spontané, sera mis en face de sollicitations contraires ; Dieu lui laissera une nature inclinée au mal, troublée par des révoltes furieuses, assaillie par des « ennemis du dedans, » *et inimici hominis domestici ejus* [1]. A ces combats intimes, Dieu ajoutera les luttes du dehors : « l'homme n'aura pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais aussi, mais surtout, contre les principautés et les puissances, contre les rois infernaux qui régissent ce monde, rois de ces ténèbres, contre les esprits pervers, » contre les démons « qui infestent l'air, » remplissent nos demeures, et font avec un acharnement qui ne faiblit jamais le siége de nos âmes. Auxiliaire puissant de ces tentateurs invisibles, le monde ajoute à leurs agressions furieuses l'appoint de ses douceurs empoisonnées ou de ses persécutions brutales. Le mot du Sauveur s'applique à toute âme chrétienne dans sa terrible énergie : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Le Psalmiste, jetant sur ce monde pervers, sur ces démons furieux, sur cette innombrable multitude

[1] Mich. VII.

d'assaillants, un regard épouvanté, pousse ce cri de détresse : *ô mon Dieu, pourquoi ceux qui me persécutent sont ils devenus si innombrables* [1]. La réponse est dans le même Psaume. Dieu, en livrant ses fils à de si continuels et si furieux combats, en leur faisant affronter à la fois toutes les perversités du monde et de l'enfer réunis, veut assurer à l'homme ses plus glorieuses palmes et à sa propre puissance son triomphe le plus éclatant : *virtus in infirmitate perficitur* [2].

Nous touchons ici à cette profonde et toute mystérieuse question du mélange sur la terre des bons et des méchants, des justes et des pécheurs, des fils de Dieu et des fils de Satan, des élus et des « enfants de perdition. » Est-ce désordre et chaos ? Est-ce imprévoyance ? Est-ce chez ce grand Dieu, qui a si merveilleusement harmonisé toutes choses dans le monde physique, incurie et négligence dans le monde des intelligences et des âmes ? Arrière à jamais ce blasphème à la sagesse et à la bonté du Créateur ! Ce mélange répond à un plan de miséricorde; cette situation, étrange en apparence, faite aux justes durant le temps de leur épreuve, doit tourner à l'avantage de tous, saints comme pécheurs, et assurer à Dieu lui-même de plus parfaits hommages et une plus éclatante glorification. Le Psalmiste revient souvent dans ses cantiques sur le bien qui résulte pour le juste de sa cohabitation avec le pécheur. Le premier de ces biens est la vigilance et la circonspection. Le juste s'aperçoit vite au milieu du monde, qu'il marche en pays ennemis, que les embûches sont à craindre, les attaques à repousser, la mollesse à fuir, la sécurité trompeuse à abandonner. Seul ou au milieu d'âmes

[1] Psal, III. — [2] II Corinth.

douces, inoffensives et innocentes, il pourrait se relâcher, diminuer sa ferveur, accorder à ses sens et à ses inclinations mauvaises une trop libre et trop facile carrière : naviguant dans le calme, au milieu d'une mer sereine, sous un vent propice, le marin se livre volontiers aux excès de la sécurité et du repos ; mais si la tempête se déchaîne et si les flots menacent à tout instant d'engloutir la barque, le repos devient impossible, l'idée même de s'y abandonner ne se suppose pas ; la manœuvre est active, les efforts énergiques, la lutte désespérée. Ainsi du juste sur l'océan troublé et dangereux de ce monde : les attaques dont il est constamment l'objet, les dangers qu'il ne cesse de courir, éveillent sa vigilance, stimulent son énergie, contiennent ses appétits, répriment ses convoitises, et font rentrer ses plus irrésistibles passions dans le devoir. *J'ai dit : je veillerai sur mes voies, pour ne pas pécher par la langue. Tant que le méchant sera devant moi, je conserverai un frein dans ma bouche* [1]. Sans ennemis l'âme deviendrait présomptueuse, elle compterait sur ses forces et oublierait bien vite que Dieu seul est sa force et son salut : assaillie, harcelée, scandalisée, persécutée, cette même âme comprend, en même temps que sa faiblesse, la terrible puissance de ses ennemis ; elle crie à Dieu, elle l'appelle à son aide, en confessant son impuissance devant de tels périls et un si complet abandonnement. *Sauve-moi, Seigneur, car il n'y a plus de juste, il n'y a plus de fidèle parmi les enfants des hommes. Chacun tient à son frère un langage perfide, chacun fait avec un cœur double des flatteries hypocrites* [2]. *Regarde et réponds, Seigneur mon Dieu. Éclaire mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans*

[1] Psal. XXXVIII. — [2] Psal. XI.

la mort, que l'ennemi ne dise : J'ai prévalu sur lui, et que mes adversaires ne triomphent si je chancelle [1]. Oh ! que la terreur est puissante pour ramener des pas qui s'égarent, des démarches flottantes et incertaines qui refusent la sécurité monotone du droit chemin ! Que d'âmes, endormies dans une tiédeur mortelle, réveillées brusquement par l'horreur du gouffre ou le hurlement de la bête fauve ! Que de vertus imprudentes, égarées parmi les amitiés mondaines, qui ont fui remplies d'effroi vers leur Dieu, à la vue des abîmes où les entraînaient peu à peu de fallacieuses douceurs et de perfides charmes ! Que d'illusions tombées, que de prestiges évanouis, que d'yeux ouverts en face des perversités des méchants ! Par suite, quelle recherche ardente de Dieu, quelle humble confession de la faiblesse de l'homme ! *Seigneur, garde-moi comme la prunelle de l'œil; cache-moi sous l'ombre de tes ailes. Au regard des méchants qui me poursuivent, des ennemis qui se ruent sur moi pour me faire mourir. Leur cœur est fermé; leur bouche est arrogante, ils circonviennent nos pas; leurs yeux sont ouverts pour nous précipiter dans la poussière, ils ressemblent au lion qui brûle de déchirer, au lionceau tapi dans des repaires* [2]. Et si l'ennemi de l'âme juste est, non pas le lion rugissant, mais le renard cauteleux, elle est peu à peu détrompée par la continuité des piéges qui lui sont tendus ; elle revient à Dieu et à la vertu, fatiguée et effrayée de la persécution sourde et voilée que la méchanceté emmiellée et astucieuse du monde lui fait subir. *Chaque jour mes paroles sont dénaturées, toutes leurs pensées ont pour but de me perdre. Ils s'assemblent en secret, ils épient mes démarches parce qu'ils*

[1] Psal. XII. — [2] Psal. XVI

veulent m'ôter la vie[1], cette vie divine, cette vie de la grâce mille fois plus précieuse encore que la vie du corps.

Une expression des Psaumes semble étrange par son énergie : *Le juste lavera ses mains dans le sang du pécheur.* Qu'est-ce à dire ? Le juste trouvera dans la vue du pécheur, de la laideur de sa vie, de la repoussante horreur de ses excès, de la rapidité et de la fin si prochaine de sa fortune, de la rigueur de son châtiment, de la profondeur du gouffre où le précipite la vengeance divine, il trouvera les vives et salutaires émotions qui purifient et éloignent à jamais du vice et des désastres qu'il entraîne. A Sparte on menait la jeunesse devant le hideux spectacle des ilotes ivres et abrutis : le mélange des justes et des pécheurs opère de même, et produit sur les âmes intelligentes et droites des effets identiques. A la vue des crimes qui s'étalent dans leur impudeur et leur abjection, l'âme en conçoit la haine : *Loin de moi l'homme au cœur double! je ne connais point le pervers. J'anéantirai celui qui déchire son frère, je ne souffrirai point les yeux superbes et les cœurs altiers..... L'hypocrite n'habitera pas ma maison, le menteur sera chassé de ma présence. Dès le matin j'exterminerai tous les méchants de la terre! je retrancherai de la cité de Dieu tous les pervers*[2]! Haine généreuse, élans magnanimes qui fortifient l'âme dans le bien et l'attachent plus énergiquement à son Dieu. A cette haine du mal, l'âme juste, en face du spectacle des vices, joint l'ardent amour du bien. A d'autres les joies empoisonnées du vice, à elle les faveurs, l'amour, les promesses de son Dieu. *O Dieu, n'incline pas mon cœur au mal, afin que je ne commette pas le crime avec*

[1] Psal. LV. — [2] Psal. C.

les artisans d'iniquité ; que je ne partage pas ce qui fait leurs délices. Que le juste m'avertisse, c'est mon bonheur ; qu'il me reprenne, qu'il me gourmande, mais que l'huile du pécheur n'embaume pas ma tête [1]. Cette haine et cet amour produiront en l'âme juste, au sein des perversités du monde, la martiale ardeur du combat. Malheur aux sociétés où la lutte s'est endormie, où de funestes complaisances, où une tolérance sacrilége donnent au mal une place ou plutôt un trône incontesté ! Ces sociétés trahissent les droits les plus sacrés de la vérité et de la vertu, elles sont mûres pour la décadence, et si Dieu ne les refait, leur dernier jour n'est pas loin. Quand il plaît à la bonté divine de sauver un peuple abâtardi, le salut lui jaillit de la lutte. Du milieu des branches mortes et pourries, quelques jeunes et vigoureux rejetons se font jour, croissent, se fortifient, repoussent la mort par leur vitalité généreuse, s'emparent du sol, et donnent bientôt seuls, en devenant un grand arbre, le feuillage, les fleurs et les fruits. Une société qui renaît est celle où la lutte du bien contre le mal est généreuse et énergique, où les bons levant fièrement le drapeau de leur foi, répètent comme cri de guerre le chant du Psalmiste : *Je poursuivrai mes ennemis; je les étreindrai; je ne reviendrai qu'après les avoir anéantis. Je les briserai ; ils ne pourront tenir devant moi, ils tomberont et je les foulerai sous mes pieds* [2] ! Parfois l'âme du juste fatiguée de la lutte, écrasée sous le nombre, effrayée des dangers, ou gémissante dans la captivité et la défaite, ne trouve plus ces mâles accents ni ces fières clameurs de la lutte. Une émotion plus douce

[1] Psal. CXL. — [2] Psal. XVII.

et salutaire encore la gagne, une mélancolie mystérieuse lui fait détacher son regard des vices somptueux de Babylone, et les élève vers la patrie noble et sainte, où le pécheur, loin de régner, n'est plus même admis. Grâce *aux habitants de Cédar*, aux pécheurs au milieu desquels elle est forcée de vivre, elle pousse sur la longueur de son exil des soupirs vivifiants : *Hei mihi! quia incolatus meus prolongatus est*[1] ! Fatiguée de la terre, elle aspire aux cieux ; fatiguée de Babylone, maudissant ses fils, reniant ses fêtes et ses splendeurs, elle jette tous ses désirs vers la Jérusalem céleste, unique objet de ses sanglots et de ses pleurs : *O Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite reste sans mouvement! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me ressouviens de toi, si je ne fais de Jérusalem le premier objet de mon allégresse!... Misérable Fille de Babylone, heureux qui te rendra le mal que tu nous fais! Heureux qui saisira tes enfants et les brisera contre la pierre*[2] ! Sans doute la prospérité des méchants, dont le juste a constamment devant les yeux l'insolent spectacle, fait parfois courir à sa foi de sérieux dangers ; il s'étonne, sa vue se trouble, sa pensée s'égare, son cœur ulcéré s'aigrit : « Où est, ô Dieu, votre justice? » *y a-t-il un regard dans le Très-Haut?* Le pécheur est au comble de la splendeur, le juste est opprimé et il pleure : que fait la Providence de Dieu? *Mes pieds ont presque chancelé, ma démarche est devenue incertaine, je glissais presque, à la vue de la sécurité des méchants mon cœur ne retenait pas son indignation*[3]. Mais les retours de la justice, les représailles terribles dans lesquelles périssent tour à tour les pécheurs les

[1] Psal. CXIX. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII.

plus fiers, les ennemis de Dieu et des justes les mieux affermis, apportent bientôt plus de consolations et de lumière, que le sombre problème de leur prospérité n'avait causé de troubles et de désespoirs. *O Dieu, vous les avez renversés au moment même de leur élévation. Comment s'est faite cette désolation subite? Tout à coup ils ont disparu, ils ont péri à cause de leurs crimes... Mon cœur s'est enflammé, mes entrailles se sont émues*[1]. En face de ces solennels spectacles, devant ces grandes leçons que donne la Providence, le juste sent se raffermir sa foi, son espérance et son amour, le monde fuit de devant son regard, ses fortunes les plus hautes n'excitent que son plus transcendant dédain, il comprend que l'homme « n'est que le songe d'une ombre, » il voit que Dieu seul est son tout. *Cum interierint peccatores, videbis*, « quand les pécheurs auront péri, tu verras ! » Dans ce regard est la plus vitale des forces de l'âme chrétienne, condamnée à vivre en face de l'insolente prospérité des pervers et de subir leur scandaleuse influence.

Mais ce regard est double : s'il va du juste au pécheur, il va aussi du pécheur au juste. Dieu, par cette miséricordieuse sagesse qui marque toute son œuvre, a résolu de sauver, l'un par l'autre, le juste et le pécheur. Voilà pourquoi en réalité il les laisse ensemble. Le juste, en regardant le pécheur, conçoit du vice et de ses fins tragiques un dégoût et une sorte d'horreur qui, plus que tout le reste, le préservent de la contagion et l'attachent fermement à la vertu : *cum interierint peccatores, videbis*. Le pécheur de son côté en considérant le juste sent poindre aux horizons de son âme les premières lueurs

[1] Psal. LXXII

de la vérité et de la vertu. Que d'âmes rebelles à tous les enseignements, sourdes à toutes les leçons, vieillies et endurcies dans l'incroyance, perdues dans les abîmes les plus profonds du vice, ramenées enfin à elles-mêmes et à Dieu par le spectacle de quelque fraîche et printanière vertu, vaincues dans la plus intraitable obstination par la douce et irrésistible influence d'une épouse sainte ou d'une angélique enfant! *Ipsi videntes sic, admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt*[1], « à cette vue, ils restent dans l'admiration, ils sont émus, ils sont troublés. » C'est l'aurore de la grâce. Voyez cet incrédule et cet impie. Rien ne le touchera plus ! Pour lui le christianisme est une œuvre humaine, Jésus-Christ un homme, l'Église une institution sans valeur, nos croyances un absurde mysticisme, nos sacrements une jonglerie. Quel espoir de salut reste-t-il à cette âme? Qui percera ces ténèbres ? Qui triomphera de cet effroyable parti pris? Une seule chose : le spectacle de la vertu. Un jour, une vision céleste passera devant ce cœur fermé, et s'imposera à cette incrédulité haineuse; la vertu, le dévouement, l'héroïsme apporteront avec eux la foi cachée sous leurs irrésistibles charmes. Après avoir tout traité de chimère, tout repoussé comme duperie et mensonge, cet homme sera forcé de croire au moins à la vertu : *Ipsi videntes sic*[2]. Et comme cette vertu viendra au nom de Dieu, distillera ses parfums et répandra ses bienfaits au nom de la foi, de l'espérance et de la charité catholiques, comme elle aura ses racines dans le dogme, se nourrira du soleil des croyances, et tiendra sa fraîcheur et sa vie de la rosée divine des sacrements, il faudra bien conclure que la religion est une réalité

[1] Psal. XLVII. — [2] Psal. XLVII

vivante et sacrée, et que Dieu n'est pas un vain mot. C'est le travail qu'accomplira au chevet d'un misérable quelque Sœur de Charité ou quelque Frère de saint Jean de Dieu. « Ils admirent, ils se troublent, ils sont émus. » O merveilleuses voies de la grâce ! Admirables industries d'un Dieu qui s'obstine à aimer ! Ainsi sont fécondes les luttes du juste contre les pécheurs : ainsi est salutaire pour tous à la fois le mélange, durant le temps de l'épreuve, des saints et des pécheurs.

V. — Mais laissons maintenant ces pécheurs, tournons sur les vertus de l'âme juste un regard consolé. Si Dieu nous laisse dans l'épreuve, s'il nous fait traverser le désert avant d'entrer dans les délices de la terre promise, c'est afin de nous y laisser donner nos preuves de bravoure et de dévouement. Dieu plante l'arbre, lui laisse le temps de se charger de fruits, puis vient cueillir ces fruits, dont l'éternité entière savourera la douceur. Quels sont ces fruits de l'âme juste? David dépeint ainsi cette âme. *Le juste est comme un arbre planté au bord des eaux, qui se charge de fruits au temps marqué, où les feuilles jamais ne tombent, dont la richesse ne s'épuise jamais* [1]. Quels sont ces fruits si merveilleusement beaux riches et savoureux ? Impossible à notre rapide analyse de les recueillir tous : voici les plus délicieux. Foi, espérance, charité : *tria hæc*, comme disait l'Apôtre, « trois vertus, » sommet, couronnement, consommation de toutes les autres, ornement le plus divin, patrimoine le plus opulent, résumé le plus complet et le plus solide, dans une âme, de toute la sanctification.

[1] Psal. I.

L'Apôtre place la sanctification du juste en deux grands actes : croire et professer sa croyance dans le double langage de la bouche et des œuvres : « Pour être justifié, il faut croire du fond du cœur ; pour être sauvé, il faut professer au dehors cette foi par le langage des lèvres. » Le Psalmiste n'a pas d'autre doctrine et ne se fait pas du salut de l'homme ici-bas une autre idée. Le juste croit et parle : il a dans le fond de l'âme la conviction ferme et inébranlable de la vérité divine ; au dehors cette foi intime se manifeste par les œuvres de sa vie et la puissance de son langage : *J'ai cru : voilà pourquoi j'ai parlé.* Sa croyance est le mobile de toute sa vie, sa conviction décide de tous ses actes, règle sa conduite entière, dirige ses pensées, ses sentiments, ses jugements, ses volontés, ses désirs. Autour de l'étincelant soleil de sa foi, toutes ses facultés et tous ses actes gravitent comme des satellites, emportés et dirigés par une même force d'attraction. *Credidi propter quod locutus sum* [1]. L'homme sans croyance religieuse est le marin tenant une mer orageuse, sous un ciel noir, sans gouvernail ni boussole. Rien ne peut être ferme et assuré dans ses actes. S'il s'étourdit et rejette les grands problèmes de nos destinées, pour s'emporter dans le tourbillon des choses présentes, il vit la vie de la brute ; s'il n'a pas encore descendu cet abîme dégradant, s'il pense encore, fatalement des incertitudes poignantes feront de son âme une barque désemparée et vide que les flots poussent en tous sens sur un océan désert. Il en est qui croient sans agir, qui trahissent, au profit de leurs vices ou de leur nonchalance, les enseignements de Dieu : ce sont les lâches transfuges de la foi.

[1] Psal. CXV.

La logique les condamne comme la loi divine, Dieu et les hommes les tiennent dans un égal mépris. Le chrétien, c'est l'homme complet. Il croit et pratique : il croit et parle comme il croit, agit comme il croit, souffre, lutte, triomphe comme il croit et parce qu'il croit : *Credidi, propter quod locutus sum* [1]. Il a vu Dieu, son âme, sa destinée éternelle, rien au monde ne le peut arrêter dans le chemin qu'il parcourt pour atteindre à ces divines choses, et faire leur immortelle conquête. Cette puissance de la foi, l'élan qu'elle imprime à une âme, les forces divines qu'elle lui communique, les hauteurs qu'elle lui fait franchir, les héroïsmes où elle la pousse et la soutient, ont fait dire de la foi : « qu'elle était le fondement et la racine de toute la justification[2]. »

Avant d'en exalter les magnificences avec le Psalmiste, avec le Psalmiste aussi étudions sa nécessité. La foi est répandue partout comme la lumière qui nous inonde, comme l'air dont nous sommes enveloppés. Partout l'homme se trouve en face de Dieu, c'est-à-dire devant un insondable abîme, devant des obscurités impénétrables, devant des secrets réservés. *O Dieu*, s'écriait le Psalmiste, *qui est semblable à vous ?* Dire cette parole, proclamer cette infinie supériorité de l'intelligence divine sur notre intelligence, c'est établir l'absolue nécessité de la foi. Que suis-je devant Dieu ? Qu'est mon intelligence devant son intelligence ? Comment le vase étroit contiendra-t-il l'océan ? Et s'il ne le peut contenir, si, quoi que notre raison puisse faire, jamais elle ne saura atteindre aux sublimités de l'Essence divine, de creuser ses profondeurs, surprendre ses secrets, qu'est-ce

[1] Psal. CXV. — [2] *Concil. Trident.*

cela, sinon se trouver en face de mystères à admettre et d'obscurités à subir? A moins donc que l'homme, avec ses faiblesses et son néant, ne pousse la folie de l'orgueil jusqu'à répondre à la question posée : *O Dieu, qui vous est semblable*[1]? — Moi ! A moins que l'homme n'ait l'extravagance de se faire Dieu, impossible qu'il ne reconnaisse dans l'Essence divine des secrets impénétrables, dans l'Intelligence divine une supériorité absolument dominatrice, et dans la Volonté divine la puissance d'imposer des croyances et de soumettre la raison à des révélations mystérieuses. A vrai dire Dieu a largement usé de ses pouvoirs souverains ; il a enveloppé l'homme de mystères, et ce savant orgueilleux qui trouve intolérable de s'incliner devant les majestueuses ombres d'une révélation, doit briser sa raison devant l'épanouissement d'une fleur ou la germination d'un grain de blé. Où qu'elle aille, quelque essor qu'elle prenne, notre intelligence se trouve partout brusquement arrêtée en chemin par le mystère, et elle ne passe qu'à la condition expresse de faire un acte de foi. L'immensité des cieux révèle de profonds mystères, les abîmes de la terre et des eaux en sont remplis, chaque règne de la nature en compte d'innombrables, chaque connaissance humaine en voit toute sa route interceptée, chaque science les trouve à son point de départ et, avant de discuter, doit se soumettre à la foi. *Que vos ouvrages sont magnifiques, ô mon Dieu ! Mais que vos pensées sont profondes, qu'elles le sont hors de toute mesure*[2] ! Si Dieu, vu sous le splendide vêtement de la création, si Dieu, *vêtu de lumière comme d'un vêtement*[3], nous demeure néanmoins si mystérieux et si caché, *Deus absconditus*, que sera-ce

[1] Psal. LXXXII. — [2] Psal. XCI. — [3] Psal. CIII.

de Dieu en lui-même, de Dieu resté à d'incommensurables distances de nous « dans son inaccessible lumière ? » Si dans ses œuvres, il nous reste « le Dieu caché, » que sera-t-il là où loin, de se livrer aux investigations de notre raison naturelle, il plaît à sa suprême grandeur de se dérober à tout regard créé ? *O Dieu, combien profondes sont vos pensées, profondes hors de toute mesure*[1] ! *Vos justices sont, ô Dieu, comme des montagnes; vos jugements comme des abîmes infinis* [2]. Le sublime Apôtre pâlissait devant ces abîmes, et jetait un cri de stupeur et d'admiration : « O abîme de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses jugements, et inscrutables ses voies ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? » Qui pénètre ses profondeurs cachées ? qui perce dans ses secrets impénétrables ? Quoi ! dit l'Apôtre, une âme reste pour une autre âme un monde absolument obscur et fermé, et nous prétendrions entrer dans l'Essence divine, la seule infinie, la seule inaccessible, comme dans un seuil vulgaire ouvert à tous ! Voilà l'absurde ; voici le sage, le naturel et le vrai : « Ce que renferme l'Essence divine, nul ne le connaît que l'Esprit même de Dieu. » Comment donc le connaître ? Si Dieu daigne le révéler. Et si Dieu parle ; s'il nous parle de lui-même, s'il nous révèle son Essence, s'il nous découvre ses pensées secrètes, ses desseins cachés, s'il met à nu « les inscrutables richesses » de son être, attendons-nous à des révélations si hautes, à des communications si disproportionnées avec notre intelligence, qu'il nous faudra écouter sans comprendre et plonger dans cet infini un regard que la foi seule pourra illuminer et soutenir. — Ainsi la foi est de

[1] Psal. XCI. — [2] Psal. XXXV.

l'essence même de nos rapports avec Dieu. Posé Dieu, et à côté de Dieu une intelligence créée entrant avec Dieu en colloque et en rapport, vous posez inévitablement le mystère et l'assentiment indispensable de la foi au mystère.

Et quelle est la gloire de l'homme sinon sa foi ? D'où lui vient sa plus haute puissance d'investigation à travers l'immense domaine de la vérité, sinon de cette lumière divine que la foi surajoute au regard de sa raison naturelle ? *Heureux l'homme, ô Dieu, que vous daignez vous-même instruire* [1]. Dieu se résolvant dans sa miséricorde à créer des intelligences, les a voulu doter de richesses plus splendides que les vérités naturelles. Il les fait ses images, les nomme ses filles, les traite, « non pas comme des serviteurs mais comme des amis, parce qu'on ne confie rien au serviteur, tandis qu'à ses enfants Dieu a découvert ses plus ineffables secrets. » La gloire suprême de la foi et ses merveilleux effets dans l'intelligence qu'elle éclaire nous sont ainsi formulés dans l'apôtre saint Paul. « Nous autres qui contemplons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette lumineuse image, par la lumière, devenus nous-mêmes lumière. » Dieu se reflète en nous ; notre intelligence, comme un limpide miroir, étincelle des rayons divins, les pensées de Dieu remplissent notre âme de leur éclat éternel, « nous avons, nous autres, l'esprit du Christ, » « Dieu resplendit dans nos cœurs. » Grande parole ! Et comme elle résume les plus divins effets de la foi dans l'âme du fidèle ! Par la révélation, par la parole que Dieu nous a dite, par les secrets qu'il a daigné nous manifester, l'intelligence divine a, pour

[1] Psal. XCIII.

ainsi parler, passé dans la nôtre, « nous sommes remplis de toute la plénitude de Dieu, » et « Dieu lui-même resplendit dans nos cœurs. » Le Psalmiste a connu ces merveilles ; il a vu l'homme illuminé des splendeurs de la pensée divine, marchant sous des flots de lumière vers ses éternelles destinées. *Ils marchent à la lumière jaillie de ta face.* Car, *au milieu des ténèbres une grande splendeur s'est levée pour le juste.* Le chrétien sait tout, voit tout, pénètre tout des formidables problèmes, qui planent, comme une impénétrable nuit, sur les intelligences, et s'imposent à toute existence comme une inéluctable nécessité. L'incrédule, réduit, devant ces surhumaines obscurités, et ces lointains inaccessibles, à ses seules lumières naturelles, « n'a plus qu'une intelligence chargée de ténèbres ; » et, devenu par la privation des divines lumières « un homme animal, il ne peut pénétrer les secrets de Dieu. » Ni son origine ne lui est connue, ni sa fin dernière ne s'illumine ; sa vie lui est une poignante énigme, et son sépulcre devient pour lui la plus effroyable des obscurités ; comme son berceau lui est inexplicable, sa tombe n'a pour lui que des désespoirs sans clarté. *Nos scimus*, « nous autres, nous savons ! » s'écriait triomphalement l'Apôtre. Et que savons-nous ? La grande et ineffable chose qui éclaire toute notre existence, remplit toute notre âme, satisfait toutes nos aspirations : nous savons ce que le Psalmiste appelle « les routes de la vie : » *Vous m'avez fait connaître, ô mon Dieu, les routes de la vie.* Qu'ignore l'homme quand il connaît « les routes de la vie ? » Assurément il connaît Dieu, puisque Dieu est la source unique de toute vie. Il se connaît soi-même, il débrouille le chaos de sa nature, il explique ses aspirations les plus impérieuses, les plus invincibles, il sait pourquoi il porte au cœur cet

immense et insatiable désir de la vie, et en même temps cette horreur si profonde de la mort. Dieu lui « montre les routes de la vie. » Par la foi « la vie éternelle » est révélée à l'homme dans sa plénitude et ses grandeurs, et l'homme, assuré de son avenir, certain qu'il ne meurt que pour renaître, et « que si la demeure terrestre qu'il habite ici-bas tombe en dissolution, il possède dans le ciel une éternelle demeure bâtie des mains mêmes de Dieu ; » l'homme, le Croyant, *s'endort en paix et se repose en assurance à cause de cette foi où Dieu même l'a fermement établi*[1]. Ainsi, connaissant *les routes de la vie*, nous connaissons tout ensemble notre origine et notre fin : nous savons du même coup nos devoirs, car c'est là encore *connaître les routes de la vie* [2]. Saint Paul, dans un mot semblable, disait de la vie chrétienne que « c'était une vie illuminée, » et de Jésus-Christ, « l'Auteur et le Consommateur de notre foi, » qu'il avait « illuminé la vie. » Dieu n'a pu se contenter de nous montrer le terme, il a dû aussi nous apprendre les moyens d'y atteindre. Qu'importerait à l'exilé de se savoir attendu dans sa patrie, si les routes de cette patrie lui étaient fermées ou inconnues ? L'objet de la révélation, et de la foi par laquelle la révélation nous est connue, est aussi l'ensemble de tous nos devoirs, tels que Dieu les a prescrits et les exige. Ainsi nous sont révélées *les routes de la vie*, ainsi « sommes-nous instruits de toute vérité, » ainsi pouvons-nous pousser avec l'Apôtre cette clameur de joie et de triomphe : *Nos scimus*, « nous autres, nous savons ! » et encore : « l'homme de foi sait tout ! » Et comme c'est notre joie, c'est aussi notre force. Quelle force nous communique notre foi ! Où l'incrédule

[1] Psal. IV. — [2] Psal. XV.

tremble, nous triomphons ; où il se déconcerte, nous passons assurés et inébranlables ; les mêmes objets qui l'épouvantent nous sont, à nous autres croyants, les plus inébranlables fondements d'espérance et de triomphe. Voyez mourir un chrétien. Quel œil assuré il jette sur la mort ! Quelle sérénité magnanime ! Comme la vie déborde de cette mort ! Comme l'on sent que c'est là un radieux départ pour la patrie ! Comme tout fait de la mort du croyant une marche triomphale vers l'éternelle vie ! *Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne redouterais aucun mal, parce que vous êtes avec moi, ô mon Dieu* [1] !

Le Dieu des dieux a parlé et il a appelé la terre [2]. Que nous faut-il de plus pour croire ? O homme, on te dit : *le Dieu des dieux a parlé.* Père tendre, il a parlé à ses enfants qu'il chérit. T'étonnerais-tu qu'un père parle à ses enfants ? Étonne-toi, s'il te plaît que Dieu se soit créé des enfants ; qu'infiniment heureux par soi, il ait daigné se répandre au dehors en soins si tendres, en sollicitudes si paternelles et en si magnifiques dons : mais qu'une fois créés, Dieu parle à ces êtres intelligents dont il a fait ses fils, rien en cela que d'absolument convenable à sa sagesse et à sa bonté. *Deus locutus est*, « Dieu a parlé. » Une seule question reste à poser : question immense, question qui décide à elle seule de nos intelligences et de nos destinées : Où est cette parole ? Quelle marque porte-t-elle ? Quel sceau la distingue et la fait reconnaître partout, à tous, sans danger possible d'erreur et de mécompte ? Est-il possible que Dieu, ayant parlé à l'homme sa créature, son fils, son élu, cette parole se perde dans la foule des autres paroles, et que ses échos

[1] Psal. XXII. — [2] Psal. XLIX.

sacrés s'envolent aux souffles de ce monde, sans frapper les âmes et s'en laisser distinguer ? Assurément non. Impossible qu'une parole dite au monde par un Dieu demeure une parole stérile ; impossible que la terre puisse l'ignorer ou y trouver quelque sujet d'illusion et d'erreur. Dieu a entouré sa révélation d'irréfragables preuves, l'évidence en déborde, les motifs de crédibilité sont si nombreux et si invincibles, que l'âme frappée de cette lumière, écrasée sous le poids de telles preuves, doit s'écrier avec le Psalmiste : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*, « vos témoignages, ô mon Dieu, sont devenus outre mesure dignes de foi [1]. » Un rationalisme insensé prétend que la foi opprime la raison et la tue. C'est ignorer la plus élémentaire des notions de cette foi, c'est ne pas savoir que la foi se greffe, comme une branche divine, sur le tronc de la raison naturelle. La liqueur est divine, le vase qui la renferme est humain ; la foi est un assentiment surnaturel, mais le commencement, le prélude de la foi est posé dans la raison naturelle. « Je ne croirais pas, dit l'illustre saint Thomas d'Aquin, si je ne voyais pas qu'il faut croire. » A la raison donc reste le plus magnifique des rôles : mettre l'âme de l'homme sur le chemin radieux de la foi, l'amener jusqu'à ce sanctuaire divin, jusqu'à « cette inaccessible lumière, » où la raison, loin d'abdiquer, voit s'accroître à l'infini son domaine et sa portée. Or les preuves sur lesquelles Dieu a fondé notre foi, sont des faits tellement éclatants, des témoignages d'une si invincible évidence ; il est si manifeste que Dieu a parlé à la terre, et qu'après avoir parlé par les prophètes, il a parlé par son Fils ; les traces de ce Fils de Dieu dans le

[1] Psal. CXVIII.

monde sont si radieuses, l'empreinte de sa présence et de ses œuvres si profonde, ces œuvres elles-mêmes si gigantesques et si surhumaines, la résurrection de ce Dieu fait homme si absolument irrécusable, sa vie, son action, sa perpétuité dans l'Église catholique si visibles, que croire devient le seul parti raisonnable de notre raison, et que ne croire pas nous jette dans des alternatives, nous place devant des mystères, nous livre à des impossibilités mille fois plus inacceptables que les plus hautes et les plus inaccessibles vérités de foi. — La foi nous fait franchir sans doute d'insondables abîmes, mais l'incroyance nous fait dévorer les plus manifestes absurdités. On se rappelle l'exclamation d'un penseur : « O incrédules, les plus crédules des hommes ! » Dieu devait à sa Sagesse, à sa Majesté et à sa Miséricorde, de rendre la révélation aussi radieuse au firmament des âmes, qu'il a rendu étincelante la lumière matérielle au firmament des cieux. *Il a*, chantait le Psalmiste, *posé dans le soleil son pavillon*[1] ; et encore, *il s'est vêtu de la lumière comme d'un vêtement. Il a rendu ses témoignages croyables à l'excès*[2]. *O Dieu, je vous le confesse, votre magnificence éclate terriblement ; merveilleuses sont vos œuvres, et mon âme à l'excès en perçoit l'évidence*[3].

D'où vient donc l'incrédulité ? quel mystère recouvre l'obstination de l'homme à repousser les gloires de la foi et les magnificences des promesses divines ? L'orgueil est dans l'homme le premier adversaire de la foi. L'homme à travers les siècles porte au cœur la blessure de l'Éden ; l'homme n'accepte pas de maître, et s'il n'en veut point pour ses œuvres, il en veut moins encore pour ses pensées et sa science. Écoutez cet atome

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. CXXXVIII.

orgueilleux dans toute l'extravagance de ses prétentions: *labia a nobis sunt et quis noster dominus est?* « notre langage est de nous, » de nous les pensées qu'il revêt, la science qu'il exprime, nous pensons et parlons par nous, notre intelligence s'appartient, nos sciences sont des dominatrices absolues et des reines sans égales; « qui donc est notre maître, » *quis noster dominus est?* Si l'orgueil enfante l'incrédulité, les passions l'entretiennent à leur profit. Le cœur l'adopte comme le révolté acclame l'abolition du pouvoir : *l'impie a dit dans son cœur : Dieu n'est pas!* C'est dans son cœur, au siége des volontés perverses, des passions frémissantes, que l'homme prononce cette parole effroyable. La scène du prétoire est de tous les siècles : *Tolle! tolle! nolumus hunc regnare super nos;* « nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous ! » L'incrédule ne croit pas, parce que la foi coûterait trop cher à ses vices, et que l'incroyance est le seul moyen logique de s'établir dans une vie de désordres et d'iniquités : *Les paroles de sa bouche sont iniquité et duplicité : il a refusé de comprendre pour n'être point forcé de bien agir* [1].

Quand l'homme touché de la grâce suit, avec une droiture intrépide, cette étoile qui se lève, quand l'homme appelé par Dieu ne se retire pas dans l'épaisseur du feuillage, quand il sait dire avec courage : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, » un grand et doux mystère s'accomplit dans son âme, un drame sublime s'y déroule, dont le Psalmiste décrit ainsi les péripéties : *Du haut des cieux Dieu a fait entendre ses jugements : la terre a tremblé, puis elle est rentrée dans la paix et le silence* [2]. La première parole de la foi qui se

[1] Psal. XXXV. — [2] Psal. LXXV.

fait entendre à une âme se prononce dans le trouble et ne cause qu'angoisses et frémissements. Dieu est si grand, ses œuvres sont si prodigieuses, ses révélations offrent à la raison humaine tant d'abîmes et de si inscrutables immensités, que l'homme, aux premiers accents de cette voix du ciel, reste étonné et interdit : *videntes sic admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt.* A l'étonnement, à la stupéfaction succèdent les violentes commotions de la lutte : *la terre tremble*, dit le Psalmiste La raison soulève les doutes et les négations, les passions réclament furieusement, le respect humain frémit, les incrédulités voisines assaillent et circonviennent de toutes parts ; la force du préjugé, la puissance du parti pris, la tyrannie de la coutume, font peser leur joug écrasant et insupportable. Pauvre âme ! quelles luttes furieuses ! quels déchirements formidables ! C'est Augustin éperdu, frémissant, baigné de larmes brûlantes, haletant dans son travail suprême et désespéré. Il a entendu la voix divine, il a contemplé la radieuse vision de la foi, mais son âme s'épouvante à l'entrée de ces régions si nouvelles, en face de ces immensités si mystérieuses. Il voit Dieu et n'ose se jeter dans sa miséricorde ni se plonger dans sa lumière : *Dieu du haut du ciel a fait entendre ses jugements et la terre a tremblé.* C'est la première phase d'une conversion à la foi, et comme la première scène du drame qui se déroule dans une âme que Dieu n'ébranle que pour la sauver. La seconde scène est toute de paix et de joie : *la terre s'est reposée.* Quand la foi s'est rendue maîtresse des puissances de l'âme, quand elle règne, quand elle répand à l'aise sur la vie entière sa sereine et profonde lumière, quand à cette clarté l'intelligence voit s'illuminer tous ses doutes et se dissiper toutes ses anxiétés, quand

l'avenir n'a plus d'angoisses, ni le présent d'incertitudes, l'homme goûte ses trésors acquis dans une paix délicieuse : « la terre se repose, » *terra quievit,* elle se repose dans une inaltérable sécurité. Ce drame qui se passe en chaque âme s'est déroulé dans le monde entier à l'apparition de celui que nos Écritures appellent l' « Auteur et le Consommateur de notre foi. » Le premier effet de la prédication évangélique fut un ébranlement effroyable de la société tout entière. « Quand Dieu parla du haut des cieux, la terre se prit à trembler. » « La terre fut dans le trouble, les montagnes ébranlées, arrachées de leurs fondements, étaient précipitées dans la mer; les eaux élevaient un bruit terrible, les flots se soulevaient avec furie. » Puis l'Évangile triomphe, il domine ces mouvements désordonnés, il affermit son empire sur les ruines du vieux monde qui s'écroule; dans l'immense église catholique, dans la paisible cité de Dieu, l'on ne connaît et l'on ne goûte que la sérénité de la joie et la sérénité de l'espérance : *des flots jaillissants traversent la cité de Dieu* [1]. Au trouble succède le calme; à des bouleversements épouvantables, la paix la mieux assise et la tranquillité la plus assurée. *La terre a tremblé puis s'est reposée.* Ainsi, si la foi, pour établir son règne dans notre âme, doit livrer de rudes et difficiles combats, elle nous assure ensuite le plus précieux des biens, la paix de la conscience et la sécurité de la vie.

Une autre vertu continue et parfait en nous ce grand et beau travail : c'est l'espérance. La foi nous ouvre le monde surnaturel et divin, l'espérance nous y conduit par avance, nous en donne l'ardent désir, et, au milieu des fluctuations de la vie présente, nous fixe sur l'iné-

[1] Psal. XLV.

branlable roc de l'éternité. Et qu'avons-nous besoin d'espérer? Deux choses : le terme final de l'existence, cette béatitude divine, cette éternelle vie pour laquelle nous avons été créés : puis aussi les moyens d'y atteindre, les ressources pour y parvenir. La fin de l'homme, c'est Dieu. Ces simples mots expliquent plus de choses, illuminent plus de problèmes que les plus vastes et les plus profonds systèmes de philosophie; ou plutôt ils sont à eux seuls l'unique vraie philosophie. Tout homme qui n'a ni connu ni compris ces mots du Psalmiste : *Quelle est mon attente, n'est-ce pas le Seigneur*[1]*?* quiconque n'a pas goûté ces autres paroles : *m'unir à Dieu, voilà pour moi le bien*, — jamais n'aura de son existence, de ses aspirations mystérieuses, de ses joies comme de ses douleurs, de ses essors impétueux comme de ses déceptions amères et de ses découragements profonds, une solution satisfaisante. Il traversera la vie sans la connaître, et s'écroulera dans une tombe sans espoir. Pour le chrétien son espérance est le guide qui le dirige, la force qui le soutient, l'essor qui l'élève à d'incommensurables distances au-dessus des petitesses et des vulgarités de la terre. Quelle magnificence dans le regard que jette au ciel et sur la terre l'Espérance chrétienne! quelles hauteurs elle franchit! quelles sublimités elle dépasse pour se reposer dans le bien suprême qu'elle déclare son unique bien! Ne cherchons pas ailleurs la raison d'un phénomène qui frappe les yeux les moins attentifs et les plus superficiels. Au milieu des convoitises ardentes, des efforts fiévreux de la foule pour acquérir et posséder, une race d'hommes s'est élevée qui passe à travers les biens terrestres les yeux fixés ailleurs.

[1] Psal XXXVIII.

Si la fortune s'attache à eux, ils n'y donnent ni les préoccupations de leur pensée, ni l'affection de leur cœur : manifestement leur espérance est ailleurs. Où est-elle? Écoutez-les. *Au ciel qu'y a-t-il pour moi, qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu* [1] *?* « Ils usent de ce monde comme n'en n'usant pas, » ils font profession d'avoir une autre patrie et d'autres richesses, « ils déclarent le monde indigne d'eux, » et n'ont qu'un mot aux lèvres comme ils n'ont qu'une espérance dans le cœur : *Je serai rassasié quand m'aura apparu votre gloire.* « A d'autres la magnificence des équipages, à d'autres le luxe des coursiers, » *hi in curribus et hi in equis :* « à nous le Seigneur, » *nos in nomine Domini !* Magnanimité du désintéressement au milieu des richesses, l'espérance chrétienne devient l'héroïsme du sacrifice dans les détresses du besoin. Cet homme que la faim torture, que le labeur écrase, dont la vie entière est un quotidien martyre, trouvera dans son espérance la force de continuer son douloureux chemin. Une grande parole retentit sans cesse à son cœur, qui lui est à la fois un baume pour ses meurtrissures et un pain surnaturel aux clameurs de sa faim : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* [2], « quand m'apparaîtra ta gloire, je serai rassasié. » Oh ! qui dira les âmes consolées, les cœurs guéris, les blessures cicatrisées, par les voix enchanteresses de l'espérance ? Qui révélera les prodiges de courage que l'espérance peut faire opérer ? Que craindra l'homme qui se sait héritier d'un immortel royaume, appelé à des honneurs divins, convié a d'inénarrables fêtes ? L'homme sans espérance et sans foi est ainsi défini par le Psalmiste : *Il tremble où il n'y a nul sujet de trembler*[3],

[1] Psal. LXII. — [2] Psal. XVI, — [3] Psal. XIII.

il tremble comme le voyageur égaré au milieu des ténèbres dans une forêt profonde, et que la chute d'une feuille fait frissonner; la maladie, l'épreuve, les coups de fortune, les séparations, les deuils, la mort, se dressent devant lui comme autant de fantômes qui l'épouvantent. Le fidèle, à la clarté de l'espérance, voyant toutes choses à leur vrai jour, ne tremble que devant les périls véritables et les réels désastres. Qu'on vienne lui dire : « tu mourras! » il lève vers la patrie un œil serein et répond sans trouble : *Non moriar sed vivam* [1], « je ne mourrai pas, je vivrai. » Il dit encore : *Je plairai au Seigneur dans la région des vivants* [2]; il sourit à la mort, comme le prisonnier sourit à la délivrance. La mort, suprême douleur et suprême épouvante « pour ceux qui n'ont pas d'espérance, » n'est pour lui que la messagère de Dieu son père qui le rappelle, et l'introductrice impatiemment attendue qui lui ouvre l'entrée des cieux : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et j'irai me reposer* [3], au milieu de mes frères les élus, dans ma maison sainte, au sein de mes richesses éternelles.

Le premier objet de l'espérance chrétienne est Dieu espéré et désiré comme fin dernière et suprême béatitude : le second, c'est Dieu encore espéré et attendu comme quotidien secours pour parvenir au terme dernier et aux destinées éternelles. L'espérance dit deux paroles qui la définissent tout entière : *Quelle est mon attente, n'est-ce pas Dieu* [4] ? puis cette autre : *Dieu est ma lumière et mon salut, qu'ai-je à craindre* [5] ? Dieu daigne remplir auprès de nous deux rôles. Après l'épreuve, dans

[1] Psal. CXVII. — [2] Psal. CXIV. — [3] Psal LIV. — [4] Psal. XXXVIII. — [5] Psal. XXVI.

les joies de la récompense, lui-même se fait notre béatitude: en attendant, le long du chemin, durant la traversée de l'exil, il est notre force, notre guide, notre soutien. L'Apôtre, dépeignant l'action multiple de Dieu dans une âme, les grâces diverses par lesquelles Dieu arrache à tout instant l'homme aux dangers de la route, et lui fait prendre vers son éternelle patrie un essor puissant et sûr, l'Apôtre dit cette courte et énergique parole : « Dieu se fait tout en tous; » et dans un autre passage de ses divines épîtres : « Jésus-Christ s'est fait en nous sagesse divine, et justice, et sanctification, et rédemption. » Tout ce qu'il faut à l'homme durant sa vie, Dieu le lui est. Avant tout il faut à l'homme la lumière. Sans elle toute marche s'arrête, tout effort est vain. L'on peut faire de grands pas, mais, hors du vrai chemin, ces pas ne font qu'égarer davantage et davantage éloigner du but qu'on se propose d'atteindre : *magni passus sed extra viam*. Que d'hommes ou s'arrêtent dans l'immobilité de l'indifférence, ou se précipitent par tous les sentiers de l'erreur ! Que demander ? Qu'espérer ? Sans doute la lumière. C'est en effet l'objet des ardents désirs et du ferme espoir de l'âme fidèle : *le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je?* La route est dangereuse, bordée d'écueils, coupée d'effrayants précipices, mais qu'importe si une grande lumière dissipe les ténèbres et si le voyageur jette sur son chemin un long et profond regard ? *Votre parole, ô mon Dieu, est le flambeau qui illumine mes pas*[1]. L'homme veut le bonheur, il a faim, il a soif de jouissance, il est avide, il veut posséder, il veut se saisir de tous les objets qu'il rencontre sur sa route : que faut-il à cet impru-

[1] Psal. CXVIII.

dent ? La direction, une main ferme et sûre qui sans cesse l'écarte des jouissances empoisonnées, des satiétés mortelles, et le mène aux solides, nobles et douces jouissances de la vertu. Cette direction est encore l'objet de l'espérance chrétienne : *Qui me conduira dans la cité fortifiée ?..... O Seigneur, conduisez-moi dans votre justice... Seigneur, menez-moi à la vie éternelle* [1]. L'âme élève à Dieu ces cris de son espérance, et, comme parle l'Apôtre, « l'espérance n'est pas confondue. » Cette direction espérée, Dieu la donne ; ces opulents pâturages, il y mène son troupeau chéri : *qui deducit sicut ovem Joseph. — Le Seigneur me mène* [2]. Admirable conduite ! Merveilleuse protection ! Dieu donne tout à une âme qu'il introduit dans les joies et les richesses de la vie chrétienne. Il la trouve dans la contrée lointaine où elle s'égare, rongée par la faim et torturée par des besoins inassouvis : il la remplit des satiétés mystérieuses de ses consolations, il la fortifie des puissances de sa grâce, il l'inonde des allégresses de ses consolations. Devant elle il dresse une table somptueuse, dans ses mains il dépose la coupe d'un breuvage tout divin. Il lui remet le sceptre de la domination la plus noble et la plus puissante, en lui donnant un plein empire sur ses passions intimes, sur le monde, sur l'enfer. Enfin, dans les heures périlleuses de ses souffrances et de ses désespoirs, il vient à elle chargé des baumes et des suavités de ses joies : *ipsa me consolata sunt. — Dieu est mon Pasteur, rien ne me manquera dans les pâturages où il me mène. C'est au bord des limpides ruisseaux qu'il me conduit. Il ranime mon âme ; pour la gloire de son nom il me dirige le long des sentiers de la justice. Eh! vraiment, dussé-je*

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. XXII.

marcher au sein des ombres de la mort, je ne redouterais rien, car vous êtes, ô mon Dieu, avec moi. Votre houlette, votre sceptre, voilà ma consolation. Devant moi vous dressez une table où je puise mes forces contre mes persécuteurs. Sur ma tête vous répandez une huile précieuse, et le calice qui m'enivre, oh ! qu'il est précieux ! Ainsi votre miséricorde me suivra pas à pas durant tous les jours de ma vie, afin qu'éternellement j'aille habiter la maison du Seigneur [1]. Ces secours, objets de notre espérance, ne sont pas les seuls, que d'autres ressources connaissent encore la miséricorde et la grâce de notre Dieu ! Cette âme, que Dieu conduit si doucement et dans de si opulents pâturages, vient-elle à s'écarter à se perdre ? Le bon Pasteur court après sa pauvre brebis égarée. La trouve-t-il brisée et meurtrie au fond de quelque précipice ? il la relève, la panse et la guérit : *Dieu relève ceux qui tombent, Dieu guérit ceux qu'une chute a brisés* [2]. Sa grâce nous poursuit jour par jour, heure par heure, elle aide à toutes nos faiblesses, elle fortifie toutes nos vertus, elle répare toutes nos chutes, elle dispose toutes nos bonnes volontés ; elle épie notre réveil, elle se fait la gardienne vigilante de notre repos; elle travaille avec nous durant tout le jour, et, messagère divine, elle ne rentre dans le sein d'où elle émane, qu'après nous avoir déposés nous-mêmes au seuil de notre céleste demeure et dans le port assuré de notre éternel repos. Résumons tous ces beaux mystères dans ce mot du Psalmiste : *Spes mea in Deo est,* « mon espérance est en Dieu. »

Comment mettre en un Dieu si miséricordieux et si tendre son espoir de tous les jours, comment, aux demi-lueurs de la foi, pressentir ses inénarrables charmes

[1] Psal. XXII. — [2] Psal. CXLV.

et contempler, sous le mystérieux tissu du voile qui nous la dérobe encore, son infinie Beauté, sans nous sentir naître au cœur les émotions d'un véhément et délicieux amour ? L'amour est la pente des grandes âmes. Rien en elles n'est véhément comme l'amour. De même que en Dieu l'amour a des flots infinis dont rien ne peut arrêter le cours, dans le juste l'amour est le mobile de tous les actes, la règle de toutes les vertus, la force qui imprime et conserve à toutes les puissances de l'âme leur mouvement et leur vie. « Voici nos trois vertus actuellement existantes : la foi, l'espérance, la charité : les voici trois : or la plus grande des trois, c'est la charité. » « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu au-dessus de toutes les créatures. Celui qui aime, court, vole, il est dans la joie, il est libre, rien ne l'arrête..... Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte, il tente plus qu'il n'a de force, jamais rien ne lui est impossible, pour lui tout se peut, tout est permis. A cause de cela, l'amour, en effet, est capable de tout ; tout ce qui fatigue et épuise les autres, l'homme qui aime l'accomplit avec la plus étonnante facilité. L'amour veille sans cesse, dans le sommeil même il ne dort point. Aucune fatigue ne le lasse, aucun lien ne le charge, aucune frayeur ne le trouble, mais tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel, et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix. L'ardeur même d'une âme embrasée s'élève jusqu'à Dieu comme un grand cri : Mon Dieu ! Mon amour ! Vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous ! » A entendre

cet admirable chant de l'*Imitation*, on se croirait en pleine harmonie des Psaumes; chacune de ces paroles est comme une fleur cueillie dans les parterres du Prophète-Roi. Ces divers effets de l'amour divin sont ceux que David décrit sans cesse sous les plus vives couleurs, avec les émotions les plus brûlantes et les plus délicieuses; dans les Psaumes ne cesse pas de nous apparaître l'âme embrasée du saint amour. L'amour est comme la dominante de ce céleste concert; c'est l'amour, varié à l'infini, qui se montre sous toutes ses formes diverses, et déroule les mille péripéties de sa merveilleuse existence. Quand l'âme est innocente encore, c'est l'amour qui fait retentir le ciel et la terre de ses purs et candides cris de joie. Quand l'âme est tombée dans l'abîme du péché, c'est l'amour qui éclate en clameurs lugubres et en sanglots déchirants. Au temps des prospérités l'amour bénit le Bien-Aimé qui les lui dispense; aux jours des larmes, il bénit encore le Père toujours miséricordieux qui les lui fait verser. *Sept fois* [1] durant le jour l'amour éclate en transports dans cette âme, et se fait jour au travers de brûlantes aspirations. Dès l'aube naissante, *de luce* [2], l'amour inassouvi raconte à Dieu le tourment de ses veilles; durant le jour, *tota die*[3], sous les feux du midi, il exhale ses divines ardeurs. Il soupire doucement, avec la nuit qui tombe, sous le voile du soir et le mystère des ténèbres, *sacrificium vespertinum* [4]. Et quand la nuit enveloppe la nature entière et plonge tous les êtres dans le sommeil, seul debout plein de son inextinguible ardeur, l'amour veille, médite, contemple les œuvres divines, se délecte dans les

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CXII — [3] Psal. CXVIII. — [4] Psal. CXL

splendeurs des cieux étoilés, écoute la voix mystérieuse des mondes, ou plutôt prête à l'univers sa propre voix pour chanter le Dieu de toute sagesse, de toute beauté : *Videbo cœlos tuos lunam et stellas quæ tu fundasti* [1].

Mais l'amour divin n'est pas un de ces chefs-d'œuvre qu'un premier regard suffise à scruter ; il a des profondeurs, il renferme des merveilles, il déroule des splendeurs qu'une étude attentive, qu'un œil puissant, peuvent seuls embrasser.

L'amour divin, quand il envahit une âme, y dépose d'immenses désirs, des aspirations véhémentes, il y creuse un abîme que l'infini seul peut combler. L'âme alors subit un magnifique martyre, torturé par ce qui l'enchante, transportée hors d'elle-même dans un essor toujours renaissant, en proie à une faim rassasiée toujours et toujours inassouvie. Au dehors ce sont des prières brûlantes, des élans indomptés, des méditations profondes, des extases sublimes et délicieuses. La terre n'entend rien à ce langage, le ciel ravi l'écoute, Dieu s'y complait tout entier. *O Dieu, mon Dieu, dès l'aurore je vous cherche : mon âme a soif de vous, ma chair tressaille d'amour!... Mon âme vous suit et ne se peut détacher de vous* [2]. Tous les êtres trouvent le repos, tous ont leur nourriture, moi seul je porte un cœur que le monde entier ne peut remplir ; je ressens une faim qu'aucun amour terrestre n'apaise, j'ai des désirs, des besoins, des détresses, qu'aucun bien périssable ne peut combler. *Mon âme est consumée de désirs, elle dépérit... mon cœur, ma chair elle-même tressaillent dans le Dieu vivant* [3]. J'ai cherché hors de lui le lieu de mon repos, j'ai demandé aux affections de ce monde une place pour mon cœur

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. LXII. — [3] Psal. XLI.

affamé et solitaire, je n'ai reçu qu'humiliations, déceptions, trahisons et refus. Au-dessous de moi, tous les êtres sont heureux sur la terre : *le passereau se trouve une demeure, la tourterelle a un nid où elle déposera ses petits* [1]... et moi, ô mon Dieu, *qu'y a-t-il au ciel pour moi sinon vous? et hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre* [2]? A l'immensité de l'amour, l'infini seul convient, aux charmes de l'amour, la Beauté divine se prête seule, à la perpétuité de l'amour, l'éternité de Dieu donne seule sa sécurité absolue et son fondement inébranlable.

L'amour divin déroule sans doute ses plus suaves mystères dans l'intime de l'âme, sous le seul regard de Dieu : néanmoins, comme le parfum dont Madeleine brise le vase d'albâtre [3], l'amour se répand aussi au dehors en émanations délicieuses; il élève des voix éclatantes, il fait de fortes œuvres, ou plutôt il accomplit d'étonnants prodiges. C'est de lui seul que jaillissent les merveilles de la vie chrétienne, c'est à cet unique soleil que toutes les fleurs s'épanouissent et que tous les fruits de la perfection atteignent aux richesses de leur maturité. Si l'âme chrétienne, rompant le silence glacial de l'ingratitude et de l'indifférence, éclate en concerts de jubilation et de louanges, c'est l'amour qui ouvre ces lèvres, soutient ces voix, organise ces chants sacrés : *O Dieu, je chanterai vos louanges de tout mon cœur, je publierai vos merveilles, je tressaillirai d'allégresse, j'éclaterai pour vous en transports de jubilation, je chanterai votre gloire, ô Très-Haut!* L'âme qui aime parle à tout l'univers de son céleste Bien-Aimé, elle veut que tous les êtres célèbrent ses louanges : à tous elle impose des chants de bénédiction : *Louez Dieu dans*

[1] Psal. LXXXIII. — [2] Psal. LXXII. — [3] Joan.

son sanctuaire ; louez-le dans les cieux, œuvres de sa puissance ; louez-le dans sa force, louez-le dans la multitude de ses grandeurs. Que tout ce qui respire loue le Seigneur [1] ! Qui n'a ici dans sa mémoire, qui ne voit passer sous les regards du plus délicieux souvenir, ce séraphique François d'Assise, brûlé des feux du saint amour, n'en pouvant plus, hors de lui-même, courant par la campagne sous l'aiguillon qui le presse, racontant à l'univers son martyre, parlant à tous les êtres de son Bien-Aimé, les conviant tous aux transports de la dilection et aux cantiques de l'amour ? L'œuvre par excellence de l'amour est de fondre deux cœurs et d'unir deux vies. En Dieu et l'âme sainte, cette œuvre s'élève à de telles sublimités, revêt une perfection si mystérieuse, qu'elle défie toute parole qui la voudrait décrire, et rend impossible jusqu'au plus timide bégayement. Quel abîme déjà dans ce premier mot du poëme de l'amour : « Dieu m'a aimé! » Quel autre abîme dans cette seconde parole : « Dieu a tant aimé!..... Dieu a tant aimé le monde, qu'il a livré pour lui son Fils unique ! » Puis Dieu dit : *homo unanimis*, « homme, autre moi-même. » « Autre moi-même » !... quel mot ! Sur les lèvres divines pas une parole qui n'ait une vérité complète, une réalisation absolue. Dieu fait de la créature qu'il aime *un autre lui-même*, il vient en elle ; en elle il fait sa demeure, il y travaille, « il y est tout, » il la transfigure, il la divinise, il la rend par participation et par grâce ce qu'il est lui-même par nature : il est Dieu, il la fait dieu ! Et comme elle, de son côté, a compris cette œuvre, pour étrange et incompréhensible qu'elle soit ! Comme elle se sait unie à Dieu ! Écoutez-la exprimer d'un mot cette œuvre suprême de

[1] Psal CL.

l'amour : *adhæsit anima mea post te*, [1]« mon âme s'attache à vous. » Dieu dit : *ô homme, autre moi-même.....* L'homme, le chrétien, le fils de ce Dieu si condescendant et si tendre, ose dire de son côté : « Mon Père ! » ose ajouter : « Mon Dieu et mon tout ! » ose réclamer de cette Majesté si haute mais si amoureusement descendue, le baiser paternel : *osculetur me osculo oris sui.*

Telle est la sublimité de l'amour divin ; reste à voir sa fécondité. Le poëte a dit ce beau vers :

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ?

L'admirable vers de Racine ne perdrait point à cette variante : « L'amour qui n'agit point est-ce un amour sincère ? » Un cœur qui aime est un cœur qui ne connaît point le repos. Son poids l'entraîne, son aiguillon le pousse, sans cesse il doit servir ce qu'il aime, s'offrir à lui, s'immoler à ses intérêts, voler au moindre de ses ordres, se sacrifier au plus léger de ses désirs. Ainsi est l'amour de Dieu, le type sacré, le modèle de tous les amours. L'âme qui aime Dieu, aime tout ce qui touche à Dieu. Elle aime sa gloire, elle la veut passionnément et partout. Elle est jalouse de l'honneur de son nom : *Sit nomen Domini benedictum !* Elle se plaît aux splendeurs de son culte : *O Dieu, que j'ai aimé la beauté de votre maison* [2] ! L'idée que la Majesté divine soit reléguée sous des pavillons indignes et des temples délabrés la tourmente et ne lui laisse aucun repos : *Il en a fait le serment, il a prononcé le vœu : si j'entre dans ma maison, si je monte sur ma couche, si j'accorde le sommeil à mes yeux et à mes paupières l'assoupissement, et le repos à ma*

[1] Psal. LXII. — [2] Psal. XXV.

tête, jusqu'à ce que je trouve où bâtir le sanctuaire de Dieu, la demeure du Dieu de Jacob [1]. L'idée seule d'entrer dans ce sanctuaire, d'aller rejoindre son Dieu au pied des autels, transporte l'âme fidèle de la plus profonde allégresse : *Je suis transporté de joie dans la parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.* Oh ! délicieux mystère ! Du temple où Dieu daigne résider, Dieu dit lui-même : *Voici le lieu de mon repos, ici j'habiterai, voici le tabernacle où je résiderai parmi les hommes.* Et l'homme, ravi de tant de miséricorde, attiré par tant de charmes, ne peut plus s'arracher de ce sanctuaire, où son Père est présent, où son céleste ami réside, où son amour est enchaîné... *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus* [2] !

Comment se nourrit et s'accroît dans une âme le saint amour ? Avant tout, sans doute, et plus que toute autre perfection de l'âme, l'amour est un don et l'effet d'une grâce, la dernière et la plus précieuse de toutes. Aussi le Psalmiste nous représente-t-il Dieu blessant au cœur l'humanité chrétienne, la renversant par terre et la subjuguant sous l'effort du plus doux et du plus puissant amour. *Que vos flèches sont aiguës, ô mon Dieu ! elles ont percé au cœur les ennemis du Roi* [3]. Mais cette grâce, il y faut correspondre ; cette onction mystérieuse qui attire et maîtrise notre cœur, il la faut recevoir sans y opposer d'obstacle, sans en contrarier le doux et puissant effort. Dieu fait les premières avances, à nous de ne les pas repousser, à nous d'ouvrir quand il heurte au seuil de nos cœurs : *sto ad ostium et pulso* [4]. Et en quoi consiste cette correspondance nécessaire à la grâce du saint amour ? Quel est

[1] Psal CXXXI. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. CXLIV. — [4] Cantiq.

l'aliment de l'amour? Avant tout la réflexion. L'ancien adage est d'une vérité universelle : *ignoti nulla cupido*, « nul amour de ce qui est inconnu. » Si Dieu est un étranger pour notre âme, si sa plainte douloureuse se réalise en nous : *je suis devenu un étranger pou, mes frères ;* s'il reste pour nous ce que le froid déisme propose à nos adorations silencieuses et impassibles sous le nom d'*Être suprême*, quel amour voulons-nous voir jaillir de nos cœurs arides et glacés? Pour aimer, il faut connaître, il faut voir, il faut admirer, il faut tressaillir à la contemplation d'une beauté radieuse et de charmes exquis. Le même Psalmiste, qui se montre à nous si rempli d'amour, nous apprend où en est la source, et où il en puise les intarissables flots. *Astabo et videbo*[1], « je m'arrêterai et je regarderai. » Tout est là : s'arrêter, sortir du tourbillon des plaisirs, cesser une course désordonnée à travers les choses humaines, puis voir, contempler, enivrer son regard de la Beauté suprême, allumer à ces charmes les flammes du plus ardent amour. *Durant ma méditation s'allumeront les ardeurs du feu*[2]. Et que voir de Dieu? L'univers en est une révélation première : l'univers, comme un voile déjà transparent, nous laisse entrevoir dans chacune de ses scènes les magnificences, les délicatesses exquises, l'admirable beauté dont le type et l'original sont en Dieu. Ce que le Psalmiste dit des splendeurs de la lumière : *Dieu s'est vêtu de la lumière comme d'un vêtement*, nous pouvons le dire encore de toutes les beautés de la création, sous chacune d'elles la beauté infinie et substantielle se cache et se donne à connaître dans un premier et mystérieux regard : « ses perfections invi-

[1] Psal. V — [2] Psal. XXXVIII.

sibles, à travers la création, sous le voile des objets sensibles, sont comprises et contemplées. » Mais l'âme porte sur Dieu un regard plus élevé et plus pur. Elle s'élève à cette bonté infinie, elle contemple cette paternité si douce, elle voit à l'œuvre cette bienfaisance inépuisable qui verse à toutes les créatures de si riches bénédictions, et enveloppe tous les êtres dans une si amoureuse étreinte. Comment le cœur resterait-il froid devant une munificence si royale et un amour si désintéressé? *O Dieu, vous ouvrez votre main et tous les êtres sont remplis de l'excellence de vos dons*[1] ! L'âme sainte monte plus haut encore, et pénètre plus avant dans les suavités du Dieu dont elle est éprise : elle contemple, ravie hors d'elle-même, cette beauté sans mélange, cette suavité sans tache, cette gloire sans ombre. Dans le repos serein de sa contemplation, Dieu lui apparaît si bon, si affectueux, si condescendant, si compatissant, si tendre, qu'un cri s'échappe bientôt qui traduit son émotion et son amour : Vous êtes bon ! *Bonus es tu !* « Qu'il est bon le Dieu d'Israël pour ceux qui ont le cœur droit[2] ! » *Quam bonus Deus Israel iis qui recto sunt corde ;* pour ceux qui ont le cœur pur, pour ceux dont l'âme n'est ni souillée par les vanités de ce monde, ni engagée dans les mille liens des affaires terrestres, ni emportée aux tourbillons des fêtes et des plaisirs. Qu'il est bon aux cœurs doux et tranquilles, aux âmes réfléchies et méditatives, qui songent à lui, s'élèvent jusqu'au spectacle de ses perfections, et se donnent le délicieux loisir de respirer des parfums : *Vacate et videte quoniam suavis est Dominus !* L'arme par excellence au service de l'amour, c'est la beauté. Dieu qui a

[1] Psal. CIII. — [2] Psal. LXII.

fait le cœur de l'homme, qui en connaît toutes les issues, qui sait l'effet invincible sur lui de l'enchanteresse vision de la beauté, Dieu n'a pas suivi pour y pénétrer d'autre voie, ni n'a employé pour le réduire d'autre force. Il est venu à l'homme, s'est montré sur la terre, s'est donné à contempler et à étreindre à tous ceux qu'enchantent et fascinent les charmes de la beauté. Le voici *le plus beau des enfants des hommes.* O le plus beau, ô le plus suave, ô le plus ravissant des bien-aimés ! « O le choisi entre mille ! » *Fort de vos charmes et de votre beauté, venez, avancez victorieusement et régnez* [1]. Qui vous résistera de ceux que fascine le merveilleux éclat de votre beauté ? Ames saintes, contemplez la beauté de Jésus, revenez sans cesse à ce sujet, le plus doux et le plus puissant de tous ; « ne sachez qu'une chose, Jésus-Christ. » Ah ! sachez bien cette divine chose ! Si la beauté de Jésus devient votre contemplation incessante, cette vision suave fera tressaillir votre être tout entier, l'amour s'allumera, les glaces fondront, « l'hiver sera passé, » et les fleurs de toutes les vertus s'épanouiront.

La contemplation *où le feu s'allume* n'est pas l'unique aliment du saint amour. Dieu a créé dans sa puissance et sa bonté infinies un sacrement, véritable brasier divin, torrent de flammes, inextinguible incendie d'amour. L'Eucharistie ! Union enchanteresse de l'âme avec Dieu, Dieu apportant à l'âme tous ses trésors de dilection, l'inondant de sa charité, la plongeant vive dans la fournaise de son cœur. L'Eucharistie, banquet où se mange et se boit l'amour ! « J'ai bu mon vin avec le lait. Mangez, ô mes amis, et buvez !

[1] Psal. XLIV.

Enivrez-vous, ô mes bien-aimés ! » Le Psalmiste entre en de divins transports quand il contemple de loin et prophétise les mystérieuses ivresses du grand Sacrement, ivresses inénarrables qui précipitent les saints sur toutes les routes du dévouement, les livrent aux extravagances de tous les héroïsmes, leur font rechercher et affronter tous les martyres. *Le calice qui m'enivre, oh ! qu'il est délicieux*[1] !

Une phase dans l'histoire du saint amour est trop importante, trop fréquemment traversée, pour que nous la passions sous silence. Le Psalmiste l'a profondément étudiée, et sans cesse elle se montre dans ses cantiques. A une heure connue de Dieu, l'âme, naguère si tranquille et si assurée, s'inquiète, se trouble, s'attriste, se désespère ; tout lui était douceurs et délices dans le chemin de l'amour, tout lui est devenu pénible et dur, *totum durum est*[2]. Elle se regarde et ne se reconnaît plus ; elle s'interroge et ne reçoit d'elle-même que des réponses de mort, *responsum mortis habuimus*. Les mêmes choses qui entretenaient sa joie font naître et nourrissent sa peine : la prière est sans attrait, la méditation n'a plus qu'obscurités et troubles, l'autel est froid ; l'Eucharistie ne parle plus à son cœur, et la communion ne lui apporte plus sa moisson accoutumée de délices intimes et de vivifiantes influences. Elle ne peut plus dépeindre son état que sous l'image d'une terre aride, brûlée et sans eau. *Comme en une terre déserte, sans voies, sans eaux, ainsi, ô Dieu, ai-je apparu dans ton sanctuaire*[3]. Mon âme est triste et profondément découragée : je m'interroge, je cherche les causes de

[1] Psal. XXII. — [2] Imitat. — [3] Psal. LXII.

ma désolation : autour de moi rien n'est changé, ce qui est changé et changé profondément, c'est moi-même. Obscurités impénétrables, *la lumière même de mes yeux, je ne l'ai plus* [1]; troubles douloureux, *mon âme est troublée au-dedans de moi* [2]; affaissement, fatigue de tout mon être, impuissance complète et universelle, *mes forces m'ont abandonné* [3], *ma vertu s'est desséchée comme le débris d'un vieux vase* [4]; abandon du ciel et de la terre, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* [5]? Question poignante, problème douloureux ! oui, vient une heure mystérieuse entre toutes, où Dieu semble délaisser une âme, où il la laisse à ses impuissances et à son néant. Que veut-il? Que prétend-il? Assurément, ici comme en tout, comme toujours, c'est la miséricorde qui le guide, et la grâce déborde de ces apparentes rigueurs ; mais son plan quel est-il, et pourqui ce martyre des âmes saintes ? C'est d'abord une expiation. Quelle âme sainte n'a de nombreuses infidélités à reconnaître et à pleurer ? Jésus délaissé délaisse, méprisé méprise, trahi par l'égoïsme d'une âme trahit lui-même les caresses trop intéressées de cet âme, et se dérobe un instant à ses recherches pour lui faire sentir combien c'est chose amère que de se détacher de son Dieu : *Qui elongant se a te peribunt* [6]. Puis ensuite l'âme trop constamment comblée des consolations de l'amour est grandement exposée à prendre d'elle-même une trop haute opinion, à trop oublier sa bassesse native, à élever vers Dieu un regard trop peu humble et trop peu défiant. Habituée au lait des joies spirituelles, une

[1] Psal. XXXVII. — [2] Psal. VI. — [3] Psal. XXXVII. — [4] Psal. XXI — [5] Psal. XXI. — [6] Psal, LXXII.

âme oublie que son Bien-Aimé porte sur la terre une couronne d'épines et est cloué à une croix. Dieu la sèvre, Dieu la prive, Dieu la rappelle ainsi aux réalités plus austères de la vie chrétienne et aux âpres voluptés de la croix. *Si je n'ai pas eu de moi d'humbles sentiments, si j'ai exalté mon âme, j'ai été traité comme l'enfant que sèvre sa mère*[1]. Si une âme oublie ses péchés passés, si elle méconnaît sa misère précédente, si elle néglige *de baigner sa couche de ses pleurs*[2], et d'effacer ses souillures dans les larmes d'une pénitence non interrompue, Dieu la rappelle aux aspérités de la *vallée des larmes*, il la lui fait parcourir, il la condamne à en savourer les amertumes, et à se ressouvenir que tout ce qui y est doux encore est de sa miséricorde, et que tout ce qui y est rude et douloureux est d'elle-même et de sa propre perversité : *in valle lacrymarum, in loco quem posuit*[3]. D'autres âmes glissent peu à peu les pentes du monde, et lèvent sur les fruits défendus un regard de plus en plus avide et voluptueux. Dieu brusquement, violemment, brise entre ces mains imprudentes la coupe empoisonnée ; Dieu vivifie ces âmes, il les ranime avec son fiel et son vinaigre, il les désole, il les brise, il les plonge dans des angoisses poignantes, dans d'affreuses obscurités. Qu'adviendra-t-il ? désolées et désespérées, ces âmes accourront à tire-d'aile au sein du Dieu qui les aime, qu'elles aiment, et qui les attend. *L'angoisse et la terreur ont fondu sur moi, les ténèbres m'ont enveloppée de toutes parts, et j'ai dit : qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et je me reposerai. Et voici que, m'éloignant, j'ai fui et j'ai demeuré dans la solitude*[4].

[1] Psal CXXX. — [2] Psal. VI. — [3] Psal. LXXXIII.— [4] Psal. LIV.

Enfin, quand Dieu emporte une âme jusqu'aux dernières sublimités du saint amour, jusqu'aux mystérieuses extases qui forment sa dernière fleur et son plus riche fruit, Dieu fait jaillir des larmes, et met au cœur de douloureuses délices, une faim qui torture en réjouissant. *Ecce in pace mea amaritudo mea amarissima* [1]. « Ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Écriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? Qui me la dira ? Ceux qui les ont expérimentées, souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père, c'est tantôt la condescendance d'un roi, c'est tantôt l'absence d'un époux, c'est tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne, et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche et qu'il appelle sa fidèle épouse ; mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire [2]. »

Telle est l'âme sous la parure de sa sainteté, tel est l'arbre chargé de ses fruits. Au souffle de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour, toutes les autres perfections s'épanouissent ; et, sous le regard de Dieu, « en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, » le juste étale les magnificences de sa vertu. *Heureux l'homme qui ne va pas au conseil des méchants ; qui ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs ; qui ne s'assied point dans la chaire de pestilence ; mais qui se complaît dans la loi de Dieu, qui médite cette loi nuit et jour ! Il est comme un arbre planté au bord des eaux, qui, dans sa saison, se charge de ses fruits,*

[1] Isaïe. — [2] Bossuet, *Méditat.*

dont les feuilles ne tombent jamais, dont la prospérité est éternelle[1].

VI. — Hélas! l'histoire radieuse de la vertu n'est pas, durant l'exil, notre unique histoire. Une autre parallèle suit son cours au sein des détresses de la déchéance, des dangers d'une nature meurtrie et malade, des abîmes et des précipices d'une existence vouée au mal et assaillie violemment par le péché. Si l'homme nous apparaît parfois sous le brillant diadème de la vertu, avec les palmes et les lauriers de la victoire, si sa voix est la voix du triomphateur, et ses œuvres, les brillants exploits du conquérant, le plus souvent il passe devant nous marqué des ignominieux stigmates du crime, sous l'infamant extérieur des coupables et des condamnés. Pour l'homme, *les routes de la vie* sont le plus ordinairement « les routes » de la pénitence; *connaître les routes de la vie*[2], c'est « connaître les routes du vrai repentir; » vivre, c'est ressusciter; revenir à Dieu, c'est devenir ce fils prodigue qui se lève de son fumier, regagne, épuisé de misère, le chemin de la maison paternelle, se jette aux pieds d'un père, confesse son péché, en demande la grâce, en subit la honte, en attend le châtiment, en promet l'expiation généreuse, et rentre, torturé par une vivifiante douleur, dans cette amitié divine dont une joie et des délices mortelles l'avaient chassé. Que saurait l'homme, s'il ne savait pas se repentir? Que connaîtrions-nous de la vie présente, si nous ignorions la grande et noble science de la pénitence et

[1] Psal. I. — [2] Psal. XV.

de la conversion ? Cette étude sera notre dernière étude, comme elle est le dernier mot de l'humanité déchue. Et quel livre nous servira mieux que le livre des Psaumes ? Livre écrit avec le sang et les larmes du plus illustre des pénitents, livre d'où les sanglots de la pénitence s'échappent depuis dix-huit siècles, et où se déroule le drame entier du repentir.

Une âme est tombée : sa chute a été terrible, elle a touché les dernières profondeurs de l'abîme, et elle y est gisante, criblée de blessures et pleine de sang. Qui fera sortir ce Lazare de sa tombe ? Qui rendra ce mort aux splendeurs d'une nouvelle vie ? La pénitence, baptême merveilleux après de nouvelles chutes, planche après le naufrage, puissance ineffable de résurrection et de vie. Mais cette pénitence même quelle est-elle ? Quelles œuvres comporte-t-elle ? Quelles parties diverses la composent ? A quelles conditions enfante-t-elle ses prodiges, et d'où tire-t-elle sa merveilleuse efficacité ? Le Psalmiste, en nous déroulant sa propre histoire, va nous répondre et nous révéler le vrai pénitent.

La première œuvre de la pénitence et la première aurore du salut, c'est l'humble et généreuse connaissance de son péché. *Je reconnais mon iniquité : je n'ai pas caché mon crime*[1] *: mon péché est devant moi toujours.* Tant que le prodigue ne s'est pas jeté aux pieds du père qu'il a outragé, tant qu'il n'a pas levé sur lui un suppliant regard, et n'a pas fait entendre son cri de douleur et de repentir, quel pardon est possible ? quelle voie est ouverte à la réconciliation et au salut ? Saint Paul parle quelque part d'un criminel « qui ne sait plus trouver

[1] Psal. XXXI

le chemin de la pénitence, » *non invenit locum pænitentiæ* [1] : hélas ! ce criminel, c'est notre société contemporaine. Où est son mal ? Qui envenime ses plaies ? Qui les rend comme incurables ? Qui recule son salut jusqu'à des jours inconnus ? Son orgueilleuse obstination à méconnaître son mal. Elle regarde avec orgueil ses prospérités matérielles, elle jette, comme le faisait ce roi de Babylone, sur ses cités superbes un œil de complaisance et de sécurité. Progrès moderne, lumières nouvelles, conquêtes inouïes, civilisation que n'ont connue aucuns des autres siècles... ! et l'on se berce dans ces folles complaisances, l'abîme se creuse, la société y glisse insensiblement, les principes tombent, les caractères s'affaissent, les volontés déconcertées chancellent, le simple bon sens des nations, perverti par les utopies des aventuriers et les folles imaginations des scribes, s'en va de plus en plus en extravagance et en folie; d'ailleurs les crimes montent, la sécurité disparaît de partout, et le siècle où les rhéteurs annoncent plus bruyamment un âge d'or est celui où des sauvages brûlent Paris ! Or l'étonnante tentative de ces fauves rugissants n'est ni le plus alarmant symptôme ni le plus inexplicable des problèmes de notre situation actuelle. Ce qui lui donne son cachet spécial et la signalera aux sifflets de l'histoire, c'est l'imbécile satisfaction de la foule, fière du progrès moderne, et pleine de dédain pour les époques où l'on raisonnait juste et où l'on voyait clair. Le Psalmiste dépeint l'inénarrable tristesse de voir une nation entière en proie à un orgueil extravagant, niant les plaies qui la rongent, ou même faisant d'elles son plus précieux titre de gloire, et

[1] Hebr.

plaçant dans des symptômes évidents de chute sa plus ferme et sa plus obstinée espérance. Négateurs de tous les principes, architectes stupides qui bâtissent sur le vide des constitutions qui sont des ruines avant même d'avoir vu le jour, ils vivent, agissent, s'élèvent, grandissent, sont puissants, décident en maîtres des destinées de la patrie, puis s'en vont, disparaissant misérablement sous leurs propres débris, sans laisser plus d'empreinte que le passage d'une ombre. *Et avec cela ils se font d'eux-mêmes les fastueux panégyristes*[1]. Ce sont les grands hommes, et leur société est une grande société : *Postea in ore suo complacebunt.—Ils voient périr les sages : sots et insensés périront ; ils laisseront à d'autres leurs splendeurs, le tombeau sera leur demeure pour toujours, ils y demeureront de génération en génération : on nommait leurs noms sur la terre. L'homme était en honneur, mais il ne l'a pas compris, il est descendu au-dessous des bêtes sans raison et s'est fait leur semblable. — Voilà le chemin où ils trouvent l'abîme. — Et après cela ils se vantent fastueusement*[2]. Quel trait ! Où notre époque, avec son règne d'histrions, son matérialisme abject, sa stérilité désolante, ses chutes, ses affaissements et ses ruines fut-il peint plus au vif ? *Puis après cela ils se vanteront fastueusement ! — Vivent ossa hæc,* « Ces ossements pourront-ils revivre? » Ce mort pourra-t-il ressusciter à la vie ? Ce malade pourra-t-il guérir ? Une société rongée vive par les vers du tombeau remonte-t-elle à la lumière, à la vie, aux puissances et aux gloires de son histoire héroïque ? Oui, car « Dieu a fait les nations guérissables; » oui, mais à une condition unique, la condition assignée à tout repentir : recon-

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. XLVIII.

naître son péché. Comme l'individu, un peuple rentre en grâce et obtient d'une Providence desarmée la continuation de l'existence, quand, la rougeur au front et la contrition au cœur, il s'écrie : *iniquitatem meam ego cognosco*[1], « je connais mon iniquité. »

Notre société prise dans son ensemble méconnaît et dédaigne encore cette condition. Pourquoi ? Creusons ce mal, tâchons d'en analyser les causes. A la suite de l'impiété du dix-huitième siècle, et après les sanglantes expiations de la grande Révolution, des hommes se rencontrèrent qui eurent le triste courage de reprendre les traditions voltairiennes qui avaient coûté si cher à la France, firent de leur orgueil insensé un dogme et un principe, et, sous l'appellation décevante de *rationalisme*, poussèrent les intelligences aux folies du déisme et les cœurs aux immoralités de la morale sans conscience et sans Dieu. Dieu fut obstinément écarté de partout. Sans lui, l'homme poursuivait victorieusement la route de ses destinées ; sans lui, il conquérait toutes les palmes de la vertu ; l'homme, sans Dieu, était juste, droit, noble et saint,

Soyez juste, il suffit : le reste est arbitraire.

Sans Dieu, sa riche et puissante nature se suffisait pleinement à elle-même et n'avait nul besoin des misérables inventions catholiques du culte, de la prière, des sacrements. Que parlez-vous à cet homme de péché! Tout lui est libre, lui seul est son maître, il nie toute loi supérieure, et par suite toute transgression qui le rende coupable. Que lui parlez-vous de déchéance, de

[1] Psal. L.

faute originelle, de chute primitive, cause des blessures dont notre être est si visiblement et si profondément labouré! ces blessures, il les nie, notre nature est vierge, notre être est intact, la douleur est un mot de convention ou une dette de nature, et les tortures de la mort sont le patrimoine obligé de tout ce qui a reçu l'existence. Tout notre être proteste, par ses désolations, ses désespoirs et ses ruines, contre cette extravagante affirmation; le genre humain, qui traverse les siècles en expiateur et en pénitent, s'insurge contre elle, tout concourt dans l'histoire des peuples à en montrer l'inanité : — Hélas! Elle a prévalu dans notre société contemporaine, elle y fait loi. Dans la classe de nos lettrés et de nos sages, il est convenu que l'offense de Dieu est une fable, et le *confiteor*, l'aveu imbécile de fautes qui n'existent pas. Génération étrange d'impudence et d'irréflexion! Elle insulte Dieu dans chacune de ses heures et à chacun de ses pas, elle l'insulte par l'oubli, par le mépris, par la défiance, par le doute, par la négation, elle fait à ses dogmes, à ses préceptes, à son Christ, à son Église, une guerre ou sourde et hypocrite, ou ouverte et sanglante, toujours acharnée et implacable, puis elle demande, le sourire aux lèvres, en quoi elle peut être tributaire de la justice de Dieu! « Ils méprisent mon nom et ils disent : en quoi avons-nous méprisé ton nom? » — « Et maintenant implorez la face de Dieu... Si peut-être Dieu veut encore vous accueillir! » Là est le salut. Nous serons sauvés quand nous dirons, tombant aux pieds de Dieu : *Nous avons péché comme ont péché nos pères, nous avons commis l'injustice, nous avons fait l'iniquité*[1]. Tant que notre

[1] Psal. CV.

société, dans ses hauts sommets et sa partie influente, restera rationaliste, c'est-à-dire orgueilleusement obstinée à nier les droits divins, le péché de l'homme, la nécessité de la pénitence, inutile d'attendre la résurrection : la voix du tombeau toute seule répondra à nos appels désespérés.

Ce mal contemporain, le plus grand de nos maux, n'est pas resté circonscrit dans les intelligences les plus cultivées, il est descendu dans les masses, les a façonnées au même orgueil, les a chassées du confessionnal catholique et a étouffé la voix régénératrice de notre antique *mea culpa*. Un enseignement impie, imposé, soutenu, défrayé par l'État, ne cesse, depuis un siècle, de répandre à flots le rationalisme. Tous maintenant ont bu à cet orgueil sacrilége, tous, en outrageant Dieu, demandent avec un rire stupide en quoi ils l'ont outragé ? L'*honnête homme*, insulteur de Dieu, reçoit les hommages de tous, et la parole du Psalmiste a parmi nous sa plus universelle réalisation : *le pécheur est loué dans toutes ses démarches ; l'inique est en bénédiction*[1]. Hélas ! de quels drames navrants la couche de nos mourants est perpétuellement le théâtre ! Ils n'ont pas cessé un jour, ces hommes, de violer la loi de leur Dieu, de se rire de ses préceptes, de dédaigner ses amoureuses avances et de mépriser ses formidables menaces : la maladie les atteint, la fin s'approche, tout espoir disparaît, ils vont mourir. Peut-être, chez les meilleurs, le prêtre sera-t-il appelé, mais que fera le prêtre ? Plus que tout le reste, la notion du péché et de la pénitence est effacée de ces âmes ; vous attendez de ces pécheurs

[1] Psal. X.

un aveu et un regret ; il vous paraît simple que leur regard, remontant le cours de leurs années, *annos antiquos in mente habui*, s'arrête aux mille omissions, aux prévarications sans nombre dont leur vie est pleine..... Ils n'ont rien fait ! Une phrase devenue vulgaire sort machinalement de leurs lèvres : « Mon Dieu ! je n'ai rien fait de mal. » Nous voilà loin des poignantes angoisses du Psalmiste, de son regard si vigoureusement arrêté sur ses fautes, et de l'aveu si énergique de son iniquité : *iniquitatem meam ego cognosco*[1] ! Dans le passé de notre histoire, de grands crimes appelaient de grands repentirs : dans notre société contemporaine, usée de vices, sans conscience, sans virilité, sans foi, les crimes se commettent et le repentir n'est plus qu'un objet de dédain et le partage des pusillanimes et des sots. « Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur : mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? Qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie, et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes, qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de

[1] Psal L

semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! Son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris ; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *cum in profundum venerit, contemnit*[1]. »

Parlerons-nous de vous, âmes fidèles et pieuses, couronne de l'Église et sa consolation la plus précieuse, au milieu de ses amères tristesses, des désertions qui l'isolent et des trahisons qui la livrent ? Qu'aurons-nous à dire de vous ? Oh ! vous-mêmes, dans la pleine sincérité de votre délicate conscience, vous vous accusez : *Iniquitatem meam ego cognosco*. Et il faudrait plutôt rassurer vos frayeurs filiales trop facilement éveillées, que vous rappeler à l'enseignement du Psalmiste, et vous inculquer l'expresse condition du pardon : la reconnaissance humble et courageuse du péché. Pourtant scrutons ce mot appliqué à l'âme pieuse : *Iniquitatem ego cognosco*, « je connais mon iniquité. » Quelle est cette iniquité ? Celle dont gémissait le roi prophète : *In iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea*[2], « c'est dans l'iniquité que j'ai été conçu, c'est dans le péché que ma mère m'a enfanté. » Connaissons à fond

[1] *Essai sur l'indifför.* — [2] Psal. L

la situation que nous fait la déchéance originelle, les dangers qu'elle nous multiplie, la lutte incessante à laquelle elle nous condamne, les précautions qu'elle rend indispensables, la vigilance dont elle nous force à envelopper toute notre vie. Qu'est-ce à dire encore : *Je connais mon iniquité ?* j'en connais la cause, j'en ai exploré les sources, j'en ai recherché les terribles effets. « Je scruterai Jérusalem la lampe à la main ; » je scruterai mon âme dans ses derniers replis, j'en étudierai les inclinations, j'en surprendrai les perversités naissantes, j'en constaterai les maux invétérés et les plaies vieillies. C'est là *connaître son iniquité*, c'est là *ne pas dissimuler son crime.* Et après cette vigilante et minutieuse recherche, que vous reste-t-il, âmes saintes, âmes soucieuses de votre perfection, sinon vous découvrir à un directeur éclairé et énergique ? *peccatum meum non abscondi.* Nulle dissimulation, aucun nuage, pas même l'ombre d'un léger brouillard. Il est des âmes qui ne se donnent à connaître qu'à travers un voile épais. L'œil du plus habile directeur n'en peut jamais saisir la physionomie précise, ni décider, dans une vue limpide et radieuse, des mystères qui s'y passent, des dangers qui y sont courus, de la direction à y imposer. Ces sortes d'âmes se confesseraient durant des siècles qu'elles ne *connaîtraient pas leur iniquité* [1]. « Connaissons aussi notre iniquité » pour nous retenir dans d'humbles et bas sentiments de nous-mêmes. Il « connaissait son iniquité, » ce centurion admirable qui se jetait aux pieds du Sauveur et se jugeait indigne des faveurs de sa munificence. Ils *connaissaient* tous *leur iniquité*, ces saints personnages que l'Evangile met si fréquemment en scène, dont les

[1] Psal. L.

uns poussaient à la suite de Jésus des clameurs si désespérées : *Fili David, miserere mei!* dont les autres se jugeaient si indignes de sa présence, qu'ils ne s'approchaient de lui qu'en tremblant, qu'ils lui faisaient les aveux les plus humbles, supportaient, comme la Chananéenne, ses refus les plus durs, et, comme saint Pierre, suppliaient le Sauveur de s'éloigner d'eux « indignes pécheurs. » Soyons de ces humbles bienheureux, « auxquels Dieu donne les grâces qu'il refuse aux superbes. » Ne paraissons en sa présence qu'avec le regard suppliant, l'attitude modeste, la parole humble et tremblante qui convient à des coupables et à des condamnés. *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de vos miséricordes, effacez mes fautes suivant la multitude de vos commisérations. Lavez-moi de plus en plus de mes souillures; purifiez-moi de mon péché. Car je connais mon iniquité, et mon offense est devant moi toujours. C'est contre vous seul que j'ai péché, c'est sous vos yeux que j'ai fait le mal* [1].

Connaître son péché est le premier acte de la pénitence; en concevoir une contrition sincère est le second, le plus indispensable, celui dont il est impossible à la sagesse, à la puissance et à la bonté de Dieu de dispenser jamais. Dans le péché l'homme préfère son plaisir à son Dieu, dans la pénitence l'homme, abreuvé de honte, déchiré de l'aiguillon du remords, *le cœur contrit et humilié*, sacrifie son plaisir à son Dieu. D'où il suit que la douleur, une douleur sincère, intérieure, intime, profonde, est le premier fondement et la condition première du repentir chrétien. Suivons la pénitence du Prophète-Roi, assistons à ce drame poignant dont les

[1] Psal. L.

scènes se passent toutes dans le secret et l'intime de l'âme. Le cœur: voilà la grande et unique victime qu'immole à Dieu, en expiation du péché, le glaive de la contrition. Toutes les formes de la douleur s'y montrent et servent d'expiation à chacune des joies correspondantes du péché. Si dans le péché le cœur savoure la jouissance sacrilége de l'orgueil, devenu pénitent, l'homme doit subir l'amertume de l'humiliation, *cor humiliatum*. Si les ivresses illicites l'ont transporté, la douleur le doit comprimer et étreindre. Si le péché se livre follement à une sécurité insultante, le repentir est plein de frayeurs et de secrète épouvante. Si le péché exprime des choses terrestres tout le suc délicieux qu'elles renferment, la contrition fait boire à l'amer calice de la douleur. Levons les yeux, devenons attentifs, voici venir le vrai pénitent. Sa conversion a commencé par d'indéfinissables tristesses : lui, si riant, si assuré naguère, a senti chanceler sa démarche, et se troubler son cœur : *mon cœur s'est troublé au-dedans de moi*. Cette âme si folâtre et si insouciante a connu pour la première fois des malaises secrets, un martyre intime qui la torture et qu'elle ne peut définir : *anima mea turbata est in me*. Elle est triste et ne sait pourquoi : *Quare tristis es?* C'est la première annonce d'un prochain repentir et d'une contrition intime et sincère. Cette contrition est bientôt une vraie et vive douleur, des regrets amers, de douloureux repentirs envahissent l'âme du pénitent. Écoutez-le, il parle *de la multitude des douleurs qui remplissent son âme*, il souffre *des tribulations de son cœur*, il se plaint que ces *douleurs intimes se multiplient outre mesure*. Quand la grâce le pousse à bout, quand elle opère le prodige de quelqu'une de ces extraordinaires conversions, alors, comme chez le Roi

Prophète, les cris du cœur deviennent des « rugissements, » *rugiebam a gemitu cordis mei.* A cette amertume du cœur, l'épouvante vient ajouter ses formidables tortures. Au jour de son endurcissement, le pécheur est plein d'une sécurité stupide : *l'impie dit dans son cœur : Dieu n'est pas*[1]; ou, s'il ne va pas jusqu'à cette fureur extravagante, il a mille raisons dont il endort sa conscience : *Dieu ne voit pas ; Dieu recherche-t-il toutes ces choses?* Y a-t-il *un œil si ouvert* et si scrutateur *dans le Très-Haut*[2]?... Mais quand la lumière se lève, et qu'à cette lumière l'âme voit se dresser devant elle *ces justices de Dieu qui sont comme des abîmes sans fond*[3], quand elle connaît les épouvantables tempêtes des colères divines, et « combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : » elle s'émeut, elle se trouble, elle s'effraye, *la terreur et l'épouvante fondent sur elle, son cœur est dans l'effroi, il est en proie à des angoisses* indicibles, il éclate en transports, il fait entendre « les rugissements » de la douleur. *O Seigneur ! jusques à quand?... Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, ne me châtiez pas dans votre colère! Tant que durera votre courroux, qui vous pourra résister? Toutes vos colères ont passé sur moi, vos fureurs m'ont jeté dans l'épouvante*[4]. Tel est le pénitent dans la douleur intime de son cœur. Mais ne passons pas outre sans saluer avec une émotion immense le plus grand de nos mystères. Quel est ce pénitent, type de tous les autres, dont les Psaumes nous font à chaque page la vivante peinture? Est-ce David ? Est-ce David seulement ? Non certes ! Ne voir ici que David serait ne rien entendre aux profondeurs cachées de l'Écriture. Un

[1] Psal. XIII.— [2] LXXIII.— [3] Psal. XXXVI.— [4] Psal. LXXVIII.

autre pénitent apparait dans les pages saintes, le grand et unique Pénitent, le Pénitent qui, ayant pris sur lui toutes les iniquités du monde, dut assumer avec elles toutes les expiations exigées de la divine justice. Le voici, le voici : c'est de lui que parlent les Psaumes; ou plutôt c'est lui qui, dans les Psaumes, fait entendre les voix déchirantes de son repentir, et laisse entrevoir les épouvantables tortures de sa contrition : *Omnes fluctus tui transierunt super me* [1]. Disons comme Moïse : « J'approcherai et je verrai cette grande vision. » Approchons, voyons, contemplons dans une contrition divine le modèle et la règle de notre contrition. « Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre; d'un côté les trahisons et les perfidies, de l'autre les impuretés et les adultères, de l'autre les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphèmes, enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable ! Tout cela vient inonder sur Jésus-Christ. De quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrents de péchés, qui viennent fondre sur sa personne, *torrentes iniquitatis conturbaverunt me* [2]. Ils le poussent, ils le renversent, ils l'accablent, *conturbaverunt me*. Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel, tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire des nôtres qui sont véritablement devenus les siens. Pécheur superbe et rebelle, regarde Jésus-Christ en cette posture. Parce que tu secoues le joug de la discipline et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. XVII.

sa pesanteur; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie. » Telle fut la contrition de Jésus : telle doit être la nôtre, intime, profonde, sainte, toute surnaturelle et divine, n'ayant que Dieu et ce qui touche à Dieu pour objet et pour mobile : *Tibi soli peccavi et malum coram te feci* [1], « c'est contre vous seul que j'ai péché, ô mon Dieu, c'est devant vous que j'ai fait le mal. » Le prodigue repentant dit à son père : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Dieu est un si bon père ! *Quam bonus Deus Israel* [2] ! Et j'ai eu le cœur de l'outrager !.... Dieu est un Roi si grand, un Maître si souverain, une Majesté si haute, et j'ai eu l'audace de lui résister en face et de mépriser ses commandements !... Dieu m'a fait de si magnifiques promesses, et de ces promesses je me suis ri si insolemment !... Dieu s'est montré à moi si terrible dans sa justice, si formidable dans ses menaces, et j'ai bravé si follement tant de puissance après avoir exaspéré tant d'amour !.... *Tibi soli peccavi* [3]. Ainsi doit être intime et sainte la douleur de la contrition.

Cette douleur doit être universelle aussi. Impossible que quelque mortel ennemi de Dieu reste dans notre âme le favori épargné de quelqu'une de nos passions. Vive Dieu, *vivat Deus!* « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés [4].» O mon Dieu, vos ennemis sont les miens et malheur à moi, si, traître à votre amour, j'entretenais le moindre commerce avec un seul de vos ennemis ! *Dès l'aurore je me tiendrai devant vous, je considérerai que vous êtes un Dieu ennemi de l'iniquité* [5]. Vous haïssez tout péché, *odisti omnes qui operantur iniquitatem :* moi, de

[1] Psal. L. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. L. — [4] Psal. LXVII. — [5] Psal. V.

même, *j'ai haï l'assemblée des méchants; toute voie d'iniquité*[2], *je l'ai haïe.* Ainsi, ô Dieu, y a-t-il entre vous et votre pénitent communauté parfaite de sentiments et de vues. *Est-ce que ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu, je ne les ai point haïs? Est-ce que je n'ai pas séché d'indignation contre vos ennemis ? C'est d'une haine parfaite que je les ai poursuivis et qu'ils sont devenus mes ennemis*[1]. Qu'est-ce que cette *haine parfaite*, sinon celle qui, sainte et surnaturelle dans ses motifs, intime dans son mode et ses opérations, est aussi universelle dans son objet.

Que réclame encore la contrition ? Une chose inhérente à la détestation du passé et aussi essentielle qu'elle : le ferme propos pour l'avenir, ferme propos sans lequel la pénitence ne serait plus qu'une comédie sacrilége, et les témoignages de repentir une dérision. Écoutez les protestations ardentes du Psalmiste : *Retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité : le Seigneur a entendu mes sanglots, l'Éternel a écouté ma plainte. Que tous mes ennemis rougissent et soient dans le trouble, qu'ils reculent couverts de confusion*[2] ! Adieu ! adieu ! amis d'autrefois, sociétés perfides, plaisirs enchanteurs, monde corrupteur de mon innocence, adieu, je vous repousse, je vous renonce, je vous hais ! *J'ai dit à Dieu : tu es mon Maître : sans toi mon bonheur n'est rien. Tout mon plaisir est avec les saints, avec les hommes vertueux qui sont sur la terre; ceux qui ont d'autres voies sont accablés de peines ; je ne participe pas à leurs sacrifices sanglants, leur nom ne souille pas mes lèvres*[3]. C'est là la vraie marque de la pénitence : rupture absolue, violente, énergique, avec le péché, les séductions, les occasions du péché. Sans

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. XXXIV. — [3] Psal. XV.

cette disposition le repentir n'est plus que le masque de l'hypocrisie, ou l'illusion de la faiblesse. Le pénitent véritable adopte pour devise la mâle et fière parole du Psalmiste : *dixi : nunc cœpi*[1], « j'ai dit, et me suis mis à l'œuvre. » *O Dieu, je marche avec ardeur dans ta vérité. Je ne m'assieds pas avec les hommes vains, je n'entre jamais chez les hypocrites, je hais l'assemblée des pervers, je ne m'arrête pas avec les pécheurs ; je lave mes mains dans l'innocence, j'entoure, ô Dieu, tes autels*[2].

Ces derniers mots nous ouvrent sur l'âme pénitente un nouveau jour. La douleur l'accable : la vue de ses péchés l'épouvante, *longe a salute mea verba delictorum meorum;* mais la défiance ne glace pas dans son cœur et sur ses lèvres l'expression de la confiance et de l'amour. Confiance et amour, ce sont là les deux dernières fleurs, et les plus riches, et les plus parfumées, que la pénitence fasse épanouir. L'âme sainte connaît son Dieu ! Elle sait que si sa justice est comme un *vaste abîme*, sa bonté est comme un océan sans rivage, une immensité sans limite, un nombre impossible à nombrer : *secundum multitudinem miserationum*[3]. Qui n'a lu, qui n'a savouré ce délicieux récit d'une conversion ? Qui n'a contemplé dans cette vivante peinture le cœur de Dieu, qu'aucun pardon ne déconcerte, qu'aucune miséricorde ne peut épuiser ? Voici le coupable, écrasé, tant que dure son obstination, sous la terrible main de la justice : *Nuit et jour votre main s'appesantissait sur moi, je me roulais dans ma douleur, toujours percé de mon épine*[4]. Voici maintenant le repentant, le pénitent, le prodigue, de retour et aux pieds de son père. Un mot, une larme, un

[1] Psal LXXVI. — [2] Psal. LXII. — [3] Psal. L. — [4] Psal. XXXI.

soupir, un aveu, une promesse : tout est fait, tout est consommé, la faute est remise, la réconciliation est opérée ; l'héritage est rendu : « mon fils était perdu, le voici retrouvé ; il était mort, le voici rendu à la vie. » *Je vous ai fait connaître mon péché, je n'ai pas dissimulé ma faute, j'ai dit : je confesserai contre moi mon iniquité au Seigneur ; et vous, ô Dieu, vous m'avez pardonné la malice de mon crime*[1]. O Dieu, quelle facilité ! quelle entrevue bénigne ! quel commode pardon ! Où est le tribunal ? Où est le drame sinistre de la justice ? Où les longues angoisses de l'accusation et les difficultés de la défense ? Le coupable est tout à la fois son accusateur et son avocat ; son juge, c'est son propre père. Oh ! merveilleuses suavités de la miséricorde divine ! Après cela, qui pourra trembler ? qui hésitera à s'approcher « du trône de la miséricorde, » qui désespérera jamais de son salut ? *O Dieu, voilà pourquoi chacun de vos saints vous invoquera*,[2], sûr d'obtenir de votre cœur les plus amoureux pardons ; voilà pourquoi votre Église « chantera vos miséricordes à jamais, » *misericordias Domini in æternum cantabo.*

Nous voici insensiblement ramenés au point de départ. Nous commencions par célébrer la bonté divine ; nous avons vu cette bonté « planer sur tous les êtres de la création, » *miserationes ejus super omnia opera ejus*[3]. C'est de cette bonté qu'ont jailli les mondes ; c'est elle qui en conserve les splendeurs ; c'est avec elle que « le roi des siècles » déroule la suite des temps, préside aux destinées des peuples, meut le vaste ensemble des événements, distribue les grâces, inflige

[1] Psal. L. — [2] Psal XXXI. — [3] Psal. CXLIV

les peines, et fait tout concourir à son œuvre suprême de miséricorde et d'amour : la formation de ses élus, *omnia propter electos.* C'est elle surtout qui envoya le Verbe dans la chair de l'homme; elle qui lui traça son extraordinaire carrière ; elle qui lui fit traverser toutes les douleurs de notre exil, l'attacha à notre triste existence et le fit victime, pour notre salut, de notre perversité. Enfin c'est elle qui pénètre notre vie tout entière ; dispose notre berceau et illumine l'horreur de notre tombe, elle qui, à chacune de nos heures, nous poursuit de ses bienfaits, nous accable de ses tendresses, nous comble de ses dons, sourit à nos efforts, soutient notre faiblesse, couronne nos vertus, pleure nos fautes, inspire et accueille nos repentirs, refait notre âme, et ressuscite, par un acte suprême, notre divine vie. Finissons donc cette première étude comme David commence ses plus beaux cantiques : *misericordias Domini in æternum cantabo* [1]. « Éternellement je chanterai les miséricordes du Seigneur ! »

[1] Psal. LXXXVIII.

DIEU

CHAPITRE PREMIER

DIEU DANS LE MONDE

Déjà dans notre étude générale nous avons ébauché ce grand sujet, en montrant, mais dans un tableau d'ensemble, sans détail, les magnificences de la présence et de l'action divines dans le monde. Nous y revenons parce que la matière est inépuisable et infinie, parce que le Psalmiste, insatiable de telles méditations, nous y ramène sans cesse, sans cesse nous y ouvre des perspectives nouvelles, et y élève nos âmes à des spectacles plus grandioses et à des considérations plus divines. D'ailleurs, s'il était possible qu'en un pareil sujet on nous pût reprocher les redites, notre marche devient différente. Tout à l'heure, sans nous arrêter à aucun Psaume en particulier, nous prenions dans tous également les traits dont nous composions notre étude : maintenant nous nous arrêtons à chacun d'eux, pour en montrer la physionomie spéciale, en épuiser toutes les richesses, en cueillir toutes les fleurs et en faire savourer tous les fruits.

I

LES GRANDES ŒUVRES DE DIEU [1]

Quelles sont ces grandes œuvres? De quel usage est pour l'âme chrétienne le spectacle de ces œuvres? différents Psaumes nous l'apprennent en nous déroulant sous les yeux les merveilles des diverses créations sorties des mains de Dieu, et en apprenant à nos lèvres à les chanter, et à nos cœurs à en tressaillir de reconnaissance et d'amour.

I. Quand l'homme, faisant trêve à ses dissipations quotidiennes, rompant la glace de son ingratitude, s'élevant au-dessus des nuages de l'incroyance et de l'oubli, jusqu'aux lucides et sereines contemplations, embrasse du regard l'immensité des choses, quand il promène sa pensée ravie à travers les grandeurs, les beautés, les charmes exquis de la création, un sentiment jaillit de son cœur que traduit ce cri de ses lèvres : *Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre* [2] ! Et quand, emporté par la foi au-dessus de lui-même, par delà les spectacles de cet univers sensible, jusqu'aux splendeurs incomparablement plus hautes du monde surnaturel et invisible, il est admis à contempler d'autres œuvres de Dieu, vastes, brillantes, immaculées, éternelles,

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII

infinies, comme Dieu même ; quand l'homme, ravi à ce troisième ciel, en voit se dérouler les incomparables merveilles, combien plus laisse-t-il échapper son cri de stupéfaction et son accent de louange : *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra !* Cette contemplation du double monde jailli de la puissance et de la bonté divines, cette admiration et ces louanges, le chant séculaire de l'Église catholique les consacre et les résume : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et des choses invisibles.....* C'est aussi ce que célèbre un Psaume, l'un des plus beaux du Prophète-Roi, le Psaume huitième, qui nous élève tour à tour au spectacle des deux créations, visible et invisible, terrestre et céleste, naturelle et surnaturelle, de Dieu.

1. Parcourrons-nous en détail la création entière, en déroulerons-nous toutes les scènes, en épuiserons-nous tous les spectacles, pour trouver Dieu, découvrir ses traces, frapper nos âmes de sa magnificence, et faire jaillir de nos cœurs un cri d'admiration et de louange : *Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre?* Non, pas ici, pas encore. Contemplons une partie de ce merveilleux ensemble ; contemplons les cieux. La majesté de Dieu les habite, la puissance et la gloire de Dieu les remplissent. Laissons même l'éblouissant éclat du jour, retirons-nous dans la silencieuse solitude de la nuit. La nuit est le vrai temps d'une contemplation sereine et pure. Le ciel est d'azur, mille astres y resplendissent, mille globes de lumières, mille mondes y parcourent, comme une armée disciplinée et harmo-

nieuse, d'incommensurables immensités[1]. *Videbo cœlos*, « je contemplerai vos cieux. » *Votre magnificence est plus haute que les cieux.... les Cieux, je les contemplerai, ces cieux, œuvres de vos doigts; cette lune, ces étoiles que vous avez fondées.* Ne passons pas légèrement sur les mots de ce cantique ; pesons-les tous ; tous renferment une grandiose substance. Le Psalmiste nous parle à la fois de la *gloire* de Dieu empreinte dans l'univers, de la *magnificence* de Dieu dans l'œuvre de ses mains. « *Les cieux chantent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'excellence de l'œuvre de ses mains.*

[1] « Pénétrez, avec les instruments les plus perfectionnés de l'astronomie moderne, à travers les champs infinis des cieux, et calculez, si vous le pouvez, la distance, la profondeur, l'étendue des globes lumineux qui les peuplent. Que l'univers est admirable ! Quelle longueur et quelle grandeur ! Quelles mesures inappréciables dans la langue humaine! Quels horizons! quels feux ! quels mouvements! Ces corps qui nous paraissent voisins les uns des autres en sont néanmoins séparés par d'immenses intervalles. Ce soleil qui du centre de notre monde domine également sur les comètes à la marche errante et à la chevelure déployée, et sur les planètes dont l'armée régulière se développe autour de lui, ce soleil, avec ce pompeux cortége, n'est qu'une très-petite partie de cet univers. Les étoiles qui d'ici ne nous paraissent qu'un point, sont dans la réalité des corps immenses qui surpassent le soleil en étendue comme en splendeur, et chacune d'elles peut être le centre de plusieurs mondes. Du fond de ces déserts célestes, elles lancent l'éblouissant éclat de leurs rayons qui scintille à peine à nos regards. Quoique la vitesse de ces rayons soit de quatre-vingt mille lieues par seconde, la plus rapprochée de nous met trois ans à nous envoyer sa lumière, et douze ans ne suffisent pas à l'étoile polaire pour faire cette route mystérieuse à travers les espaces. Voyez enfin ces lueurs blanchissantes qui apparaissent comme des jalons

Le jour fait entendre au jour la grande parole, la nuit annonce la sagesse à la nuit. Tous les êtres sont donc créés avec cette noble et inamissible mission de célébrer leur Créateur ; l'univers est une lyre aux mille cordes, aux mille voix, d'où doit, à travers tous les siècles, s'échapper l'harmonie de la louange et l'éclat vibrant de la jubilation. *Quam admirabile nomen tuum in universa terra* [1]! Le Psalmiste ajoute : *Votre magnificence a surpassé la hauteur des cieux.* Le sceau divin est marqué sur l'œuvre entière. De la plus radieuse étoile jusqu'au plus humble brin d'herbe,

sur les points isolés du ciel, ou qui s'étendent en écharpe à travers l'immensité ; ce sont des étoiles dont l'éclat pâlit par l'effet de la distance. En apparence très-rapprochées, en réalité très éloignées l'une de l'autre, elles accusent déjà l'imperfection de nos instruments et marquent les limites imposées à l'industrie de l'homme, mais non aux grandeurs de Dieu.

En effet, nous ne nous sommes encore élevés que jusqu'aux limites de la création visible. Quand les instruments font défaut à nos yeux, il nous reste les ailes de la pensée et les calculs de la raison. Notre âme s'élançant au-dessus du monde va s'asseoir sur la dernière étoile que l'astronomie laisse à peine entrevoir, et de là, comme d'un observatoire nouveau, elle pressent, elle découvre, elle salue d'autres soleils, d'autres étoiles, d'autres mondes, créés du même mot, gouvernés de la même main, ordonnés dans le même ensemble, avec la même harmonie. Embrassez donc, si vous le pouvez, tant de magnificence et de grandeur, rapprochez et comparez ces corps, ces lumières, ces espaces : Qu'est-ce que cet univers auprès du Dieu qui l'a fait ? A peine un reflet de ses perfections. Qu'est-ce que le soleil avec la superbe parure de son lever et de son coucher? Une étoile plus rapprochée de nous que les autres, et un million de fois plus petite que la plus petite d'entre elles. » (Mgr Besson). — [1] Psal. VIII.

tous les êtres portent la livrée divine, tous ont été vêtus avec une royale magnificence, tous « sont remplis de l'excellence des dons de Dieu. » Le même Dieu *qui a posé dans le soleil son pavillon* et comme le reflet de sa splendeur, qui a semé les étoiles dans les champs infinis de l'espace, qui fait bondir les océans, qui a dressé les gigantesques sommets des montagnes, est le même aussi qui a peint l'aile du papillon avec une si exquise délicatesse, et a donné au lis des champs sa parure plus splendide que la parure des rois. « Gloire » et « magnificence, » voilà les deux empreintes divines sur la création. Cette création, contemplez-la; ces cieux, élevez-y votre regard, et surtout votre pensée et votre cœur. Est-ce que tout n'y proclame pas la puissance, la sagesse, la bonté de l'Être infini qui seul pouvait accomplir un si gigantesque et si magnifique ouvrage? VOS *cieux*, dit le Psalmiste; non point les cieux follement rêvés du hasard, non point des cieux éternels, concurrents absurdes et impossibles de votre unique et infinie substance divine; non point les cieux de quelque créature subalterne, mais *vos cieux*, ô Seigneur, vos cieux, œuvre de *vos mains — opera digitorum tuorum* [1], « œuvres de vos doigts. » Quel fini dans cette œuvre! quelle facilité dans cette œuvre! Ce que nous façonnons avec délicatesse et perfection, est « l'œuvre de nos doigts. » Ainsi du Créateur. Pour montrer de plus avec quelle facilité Dieu lance, fait mouvoir, conduit dans l'espace les milliers de mondes qui y restent suspendus et y roulent, David nous montre Dieu touchant, comme le léger duvet ou le flocon de neige,

[1] Psal. VIII.

cet immense univers du bout de « ses doigts. » Et cette œuvre si gigantesque et si splendide est en même temps inébranlable à jamais : « Dieu l'a fondée, » *fundasti*. Les générations traverseront cette terre, les siècles s'accumuleront sur cet univers, les révolutions humaines battront, comme une légère et impuissante écume, l'œuvre divine : l'œuvre ne chancellera pas, le roc ne tremblera pas, une force supérieure en retient l'harmonieux ensemble, et le met hors de la portée de l'homme et de ses enfantines entreprises. — Telle est l'œuvre. La grandeur de Dieu y est empreinte à chaque scène : Dieu y est visible partout. Pourtant, étonnant mystère d'aveuglement et de perversité ! L'homme traversera cette création ; par la pensée, il en embrassera l'ensemble, il en scrutera les détails, il en analysera les merveilles, il en décrira les magnificences... Dieu ? il ne l'aura vu nulle part ! A aucune étape de son investigation, il ne s'arrêtera pour donner libre cours à son admiration et à sa gratitude, jamais de ses lèvres muettes et de son cœur glacé ne jaillira le cri pour lequel ont été créées toutes ces splendeurs : *O Dieu ! mon Dieu ! que votre nom est admirable par toute la terre*[1] *!* C'est le grand crime de l'orgueil de l'homme. Ce fut la source première de la réprobation de la gentilité, c'est toujours encore la cause active de l'indifférence et de l'abrutissement de nos générations contemporaines, qui, rencontrant Dieu partout, ne le veulent voir néanmoins nulle part. S'ils n'avaient pas ce grand livre toujours ouvert, admirable de profondeur au regard du génie, admirable de simplicité et de clarté au regard du plus

[1] Psal. VIII.

ignorant et du plus humble, les hommes oublieux de Dieu et contempteurs de sa gloire seraient peut-être excusables. Mais quelle excuse quand Dieu étincelle à leurs yeux, « se revêtant, pour se mieux laisser voir, de la lumière comme d'un vêtement ? » Aussi « la colère éclate du haut du ciel sur tous ces hommes impies et iniques qui retiennent la vérité de Dieu dans un criminel oubli. Ce qu'on peut connaître [1] » naturellement « de Dieu leur a été manifesté. » « Et il ne leur plut pas de connaitre Dieu. » « Dans les œuvres de la sagesse divine, dans la création, chef-d'œuvre de sagesse » et de puissance infinies, « le monde se refusa à reconnaître Dieu. » Mais quoi ! Dieu sera-t-il vaincu par l'obstination de sa créature ? Nullement. Si Dieu répudie et rejette les intelligences orgueilleuses qui le méconnaissent, il appelle à lui les esprits humbles et les cœurs droits : *O Dieu, votre louange la plus parfaite, vous l'avez tirée de la bouche des enfants, des petits à la mamelle, afin de confondre vos adversaires et vos ennemis* [2]. Jésus-Christ vérifiait divinement la prophétie de ce Psaume et rendait compte du plan de Dieu, quand il disait dans sa prière : « Je vous rends grâces, ô mon Père, Dieu du ciel et de la terre, de ce que vous ayez caché toutes ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous en avez instruit les humbles. » *Les cieux chantent la gloire de Dieu.* L'orgueilleux rationaliste n'entend pas cette voix, l'homme humble et docile en perçoit l'harmonie, et tombe, ravi d'admiration et d'amour, aux pieds du grand Dieu qui a tout créé.

Mais l'univers, quelque splendide qu'il nous appa-

[1] Rom. I — [2] Psal. VIII.

raisse, n'est pour Dieu, ne l'oublions pas, que l'*œuvre du bout de ses doigts :* c'est la demeure, c'est le palais : en voici le maître, en voici le roi. *Quid est homo*[1] ? « Qu'est-ce que l'homme ? » Étrange spectacle ! L'homme pour lequel seul ce vaste domaine a été constitué, n'est qu'un roseau fragile, un atome, un insecte, un rien. Bien loin qu'il faille, pour l'écraser, la chute d'une étoile, un grain de sable vient à bout de sa frêle existence : atome lui-même, un atome suffit à l'anéantir ! *Qu'est-ce que l'homme ?* Et quand nous sommes restés stupéfaits devant tant de faiblesse, tout à coup des traits d'une merveilleuse grandeur se font jour, qui nous causent la même surprise que nous causaient sa petitesse et son néant. Cette créature d'une si chétive apparence, Dieu la traite magnifiquement. Elle seule porte au front une divine auréole ; au prix d'elle l'univers entier n'est plus rien. Sans sortir encore des limites de sa création naturelle, que l'homme est grand ! Trois splendeurs le couronnent, trois prééminences s'élèvent par-dessus toutes les créations qui l'entourent : ses rapports avec Dieu, l'excellence toute spéciale de son origine, les pouvoirs et la gloire de sa royauté. *Vous vous souvenez de lui* [2]. Une Providence attentive surveille chacune de ses heures et enveloppe toute sa vie. « Vous le visitez [3], » *visitas eum.* Dieu est présent à tous les êtres : avec les seules intelligences, il communique intimement. « Il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » il parle à cette âme, il rayonne dans cette intelligence, il se donne à connaître, et l'homme, emporté par l'essor de sa raison naturelle, peut jeter à l'espace ce cri devant

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII. — [3] Psal. VIII.

lequel l'harmonie des mondes n'est rien : « Mon Dieu ! » Et d'où vient à cette frêle et impuissante créature la gloire d'une si haute communication ? de la gloire même de sa création. Les autres êtres ont jailli d'un mot : celui-ci a absorbé les mystérieuses profondeurs de la contemplation divine, il est le fruit d'un conseil éternel et d'un *fiat* mystérieux. Frère cadet des anges, l'homme n'est placé par son corps qu'*un peu au-dessous d'eux*. D'ailleurs il fut prédestiné aux honneurs d'un règne ; il nous apparaît *sous un diadème de gloire et d'honneur,* il est adjoint, comme auxiliaire, à l'administration divine ; il est roi tributaire, mais il est roi ; qu'il paye à Dieu un tribut de dépendance, pour le reste, au milieu de cet univers où Dieu l'a placé, il est roi. *O Dieu, vous l'avez constitué roi sur tous les ouvrages de vos mains*, tous les êtres de la création lui sont soumis, tous s'épuisent à le servir, tous ont été faits pour lui, *ô Dieu, vous avez tout mis à ses pieds !*

2. Voilà certes de grandes œuvres et qui justifient déjà trop ce cri de l'âme : *O Dieu ! mon Dieu ! qu'admirable est votre nom par toute la terre*[1] ! Mais dans les ouvrages divins *l'abîme appelle l'abîme*, la création naturelle n'est que l'annonce et comme l'ébauche d'une autre incomparablement plus brillante, plus belle, plus riche. Dans la première, Dieu laisse entrevoir, à travers le voile des choses sensibles, quelque lueur, quelque reflet de ses perfections : dans la seconde, qui n'est autre que Lui-même manifesté sous un mode ineffable, et communiqué au dehors de soi, Dieu transfigure la nature intelligente, la remplit, la pénètre, l'élève, la

[1] Psal. VIII.

divinise, la fait devenir comme un autre Lui-même, jusqu'à ce point, jusqu'à cette perfection, que d'elle et de Lui l'on pourra dire : qu'ils sont UN. Création merveilleuse ; monde divin, qui est le terme de tous les ouvrages de Dieu, l'achèvement et la consommation entière de tous ses plans. Il commença, dans la création naturelle, par le piédestal et le support ; puis, dans la création surnaturelle et divine, sur ce support de la nature, il plaça son grand chef-d'œuvre, la grâce, la vie divine, l'éternelle et la béatifique grandeur de tous les êtres intelligents. Les paroles du Psalmiste trouvent ici leur sens le plus profond et le plus complet : *O Dieu, mon Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre !* Qu'est-ce que cette terre ? La vraie *terre des vivants*, la terre de la sainteté divine, le monde surnaturel des âmes déifiées. Dans ce nouvel univers, les merveilles prennent toutes des proportions infinies, revêtent toutes une beauté et une splendeur à jamais ineffables. Nous admirions tout à l'heure les cieux, *videbo cœlos :* ici, dans l'univers divin de la grâce, le firmament, le ciel, n'est autre que Dieu même ouvrant à l'homme son sein infini, et l'introduisant dans ses étincelantes immensités. Nous contemplions, ravis d'admiration, ces astres enflammés qui remplissent l'espace de leurs feux : ici « Dieu même resplendit dans nos cœurs. » « Nul besoin d'astres dans la cité divine, dit l'Écriture, le soleil unique qui l'éclaire, c'est l'Agneau, et l'éclat de Dieu l'illumine. » Dans ce sol divin, les plantes sont immortelles, les fruits sont « les fruits de l'Esprit : » tout ce qui y germe est déifié, tout ce qui s'épanouit tient à la splendeur même de Dieu. Ce qui arrose cette terre sacrée, c'est Dieu même se versant dans les âmes à flots infinis par le canal des

Sacrements. Que dire plus? Tout y est divin, tout y est Dieu : *ut impleamini in omnem plenitudinem Dei.* Le monde ne connaît pas ces merveilles : « les princes de ce monde, » les sages orgueilleux, les rationalistes, les incroyants, « l'homme animal, » n'en soupçonnent rien, *animalis homo non percipit.* L'orgueil est aveuglé de l'éclat de Dieu ; seule l'intelligence simple, droite, docile et pure mérite la vision de cet univers divin et infini. La langue de l'incrédule restera muette, comme son regard reste chargé d'obscurité ; seule la langue de l'homme humble et fidèle proclamera, dans la divine magnificence de l'acte de foi, la plus parfaite louange et la haute glorification de Dieu : *ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem*[1]. « L'homme animal ne perçoit rien de ce qui est de l'Esprit de Dieu : l'homme spirituel juge de tout, » connaît tout, voit tout, pénètre à la suite de la divine lumière qui le guide, « jusque dans les profondeurs mêmes de Dieu. « Il voit les cieux, » *videbo cœlos ;* toutes les magnificences du monde surnaturel se déroulent à son regard ravi : astres plus splendides, mondes plus radieux, immensités plus infinies, abîmes plus insondables, soleils plus enflammés, étoiles plus resplendissantes : *videbo cœlos tuos, lunam et stellas quæ tu fundasti*[2].

Voici apparaître le Roi de ce merveilleux univers. *Secundus Adam de cœlo cœlestis*[3], « second Adam venu du ciel et céleste. » Le roi déjà noble et grand de la création matérielle, c'est l'homme : le roi, dont la dignité « plus haute que les cieux » remplit la création surnaturelle et divine, c'est l'Homme-Dieu. Qu'est-ce que cet Homme-Dieu? *Quid est homo?* Le Psaume ainsi expli-

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII. — [3] I Corinth.

qué dans son sens le plus sublime, nous fait contempler, par ses côtés les plus ineffables, la Personne de l'Homme-Dieu. *Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui* [1] *?* Première splendeur de l'Homme-Dieu : il fut éternellement dans la pensée divine, éternellement Dieu contemplait son Verbe fait chair, éternellement il jouissait des honneurs infinis qu'allait lui rendre ce Pontife suprême, éternellement il savourait « les parfums de son holocauste » et « plaçait en Lui toutes ses complaisances. » C'est Lui qu'il constituait « Premier-Né de toute créature, » Lui dont il faisait le fondement de toutes choses, à Lui qu'il rapportait toutes ses créations et faisait aboutir tous ses desseins. Puis, « quand vint la plénitude des temps, » ce n'est plus seulement l'honneur d'un souvenir qu'il accorde à l'homme, c'est l'ineffable gloire d'une *visite : Qu'est-ce que le Fils de l'homme pour que vous le visitiez ?* Et quelle visite ! Le Verbe descend dans la nature humaine, il se l'unit hypostatiquement, il la fait sienne ; elle et lui ne sont plus, dans deux natures distinctes, qu'une seule et même Personne. O profondeur ! O gloire inénarrable ! *Qu'est-ce que l'homme?* Qu'est-il devenu en Jésus-Christ? Le voici Dieu ; c'est Dieu « agissant corporellement, » Dieu fait homme, Dieu « fait chair. » *Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? Ou qu'est le fils de l'homme pour que vous le visitiez ainsi* [2] *?* — Et ce Roi de l'univers surnaturel, cet Homme-Dieu, est le véritable frère et semblable de l'homme : il a pris la réalité de la chair; plus encore, « la ressemblance de la chair de péché. » Le voici abaissé ; le voici *placé un peu au-dessous des anges* [3], à

[1] Psal. VIII. — [2] Psal. VIII. — [3] Psal. VIII.

cause de sa nature humaine et de la passibilité de la chair. Mais c'est là un abaissement royal, une infériorité dominatrice. « Pour cela, s'écrie le sublime apôtre, Dieu l'a exalté : » *Vous l'avez, ô Dieu, couronné de gloire et d'honneur.* Écoutons l'admirable Paul : « Que Dieu illumine les yeux de vos cœurs.... afin que vous puissiez voir ce qu'a opéré la force de la puissance de Dieu dans le Christ, quand il l'a ressuscité d'entre les morts qu'il l'a constitué à sa droite au plus haut des cieux, au-dessus de toute Puissance, de toute Principauté, de toute Vertu, de toute Domination, de tout nom qui est nommé, non-seulement dans ce siècle, mais dans le siècle futur. » C'est le sens de ces mots du Psalmiste : *Vous l'avez, ô Dieu, couronné de gloire et d'honneur.* Le texte sacré ajoute : *et vous l'avez constitué sur tous les ouvrages de vos mains* [1]. Jésus-Christ est roi, le roi véritable de l'univers. Du ciel à la terre, du plus élevé des anges jusqu'au plus humble des hommes, et de l'homme jusqu'au dernier des êtres de la nature inférieure, tout ce qui a reçu l'existence forme son empire ; « tout ce qui a un nom » est soumis à son autorité universelle et souveraine. Et s'il plaît à l'inépuisable puissance divine de créer d'autres mondes, eux encore seront l'apanage de la couronne du Christ Fils de Dieu, qui « est au-dessus de tout ce qui a nom, non-seulement dans ce siècle, mais dans le siècle futur : » *omnia subjecisti sub pedibus ejus* [2].

II. — Descendons de ces hauteurs doctrinales et revenons au spectacle plus humble, mais non moins riche

[1] Psal. VIII. — [2] Vid, Augustin. *In Psalm. VIII.*

d'enseignements de la création matérielle. La volonté manifeste de Dieu en construisant pour l'homme une si vaste et si riche demeure, est que l'homme en contemple les merveilles et trouve dans cette contemplation les sources de la reconnaissance, les impulsions de l'amour, les enseignements de la sagesse. Les choses créées se présentent à nous sous trois caractères. Elles sont *mystérieuses :* Dieu nous a de bonne heure façonnés à l'humble obéissance de la foi. Dans les êtres inférieurs qu'il semble à notre orgueilleuse suffisance pouvoir à notre gré scruter à fond et mettre à nu, Dieu a multiplié les mystères. La science enregistrera les phénomènes ; les causes lui échapperont. Elle s'efforcera de décrire le dehors des choses ; la substance se dérobera avec une obstination invincible à ses plus subtiles et ses plus persévérantes investigations. Elle formulera des forces, elle déclarera des lois, elle voudra classifier des effets ; la nature perpétuellement se jouera d'elle, renversera par les révélations d'aujourd'hui les systèmes d'hier déjà usés ; elle bouleversera par des trouvailles inattendues les décisions les plus acceptées, les lois jugées les plus définitives, et, où la science pose son empire, la nature se fait un jeu de le renverser. Quels impénétrables mystères dans tous les règnes de la nature ! O triste incrédule ! il fait beau te voir faire le dédaigneux et le difficile devant les mystères venus du ciel et attestés par un Dieu, quand un grain de sable déconcerte ton creuset, quand une fleur désespère tes combinaisons fragiles, quand le moindre atome te dérobe, retranché dans sa substance, le secret de son être, trompe ton regard, insulte à ta science et se rit de toi !

Le second caractère des choses est leur *utilité*. Toutes

sont faites pour l'homme, toutes le servent, toutes contribuent pour leur part à sa vie ou à ses agréments. La moindre étude de la création montre l'homme placé par Dieu comme un centre vers lequel gravitent tous les êtres inférieurs et auquel tout aboutit. Si les cieux étendent à l'infini leur dôme d'azur et de lumière, c'est pour fournir aux astres qui nous versent leur lumière la route de l'immensité ; si le soleil darde ses brûlants rayons, c'est qu'il nous faut vivre, nous et les êtres qui nous servent, et la terre qui nous porte et nous nourrit, de chaleur et de lumière : une nuit perpétuelle nous tuerait. Mais aussi que deviendrait la nature, que deviendrions-nous au milieu d'elle, si un soleil éternel nous brûlait de ses feux ? Non, comme une mère qui replie avec une délicate sollicitude sur son enfant fatigué les voiles du berceau, Dieu replie sur nous la nuit sereine, où nous reposons nos membres et refaisons notre vie. Dans les cieux, les nues glisseront comme des armées silencieuses, promenant de contrée en contrée leur ombre bienfaisante et distribuant leurs fécondes eaux. *Dieu couvre le ciel de nuages*[1] *: O nuages qui couvrez le ciel, bénissez le Seigneur ! rosées et pluies, bénissez le Seigneur !* Parfois la terrible voix du tonnerre ébranlera l'étendue des cieux et terrifiera la terre. La foudre est messagère des vengeances divines, mais le plus souvent elle est la mystérieuse distributrice de ses bienfaits. L'orage purifiera l'atmosphère et ouvrira violemment un ciel trop longtemps aride et fermé : *diluvium inhabitare facit*[2]. Au souffle des vents l'air retrouvera sa fraîcheur et sa pureté, et les eaux agitées et frémissantes conserveront sans corruption leur limpi-

[1] Psal. CXL. — [2] Psal. CXLVIII.

dité et leur saveur. Aux plus sombres jours d'hiver, la tempête, la neige, les frimas glacés couvriront la campagne de leurs dévastations maudites, qui, en réalité, seront pour les semences confiées à la terre leurs plus puissants auxiliaires et leur plus efficace protection : *feux du ciel, grêle, neige, glaces, souffles de la tempête qui accomplissez ses ordres, bénissez le Seigneur* [1] ! Et comme le ciel, la terre est constituée tout entière pour nos besoins et nos plaisirs. A côté du pain qui nous sustente Dieu a multiplié l'ornement qui nous réjouit, la fleur qui nous embaume, le fruit savoureux qui nous goûte, la délicatesse ou la splendeur qui nous embellit : *terram dedit filiis hominum.* Où qu'il aille, l'homme trouve quelque exquise attention de la bonté de Dieu. Dans toutes les contrées qu'il habite, à travers toutes les parties de son domaine qu'il parcourt, en quelques scènes de la nature qu'il s'arrête, une main bienfaisante lui verse à flots des richesses et des suavités : *Montagnes et vous collines, arbres chargés de fruits, bénissez le Seigneur ! bêtes des champs, troupeaux de toute sorte, reptiles, oiseaux aux mille plumages, bénissez le Seigneur* [2] ! Bénissez avec nous « notre Père qui est dans les cieux, » qui vous nourrit, qui vous fait croître, et qui nous comble nous-mêmes de vos services et de vos bienfaits.

III. — *Ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur!* Bénissons-le, nous surtout, « qui avons les prémices de l'esprit, » qui sommes dotés magnifiquement d'intelligence et de cœur. Servons-nous de la création pour nous élever jusqu'au Créateur de toutes choses ; au

[1] Psal. CXLVIII. — [2] CXLVIII.

dire de nos plus grands Docteurs, rien autant que ce spectacle ne maintient dans nos âmes, vive et puissante, la notion de Dieu ; rien aussi ne nous donne une leçon aussi incisive et aussi lumineuse sur nos devoirs.

« Vous dites : et que nous procure à nous le spectacle de la nature ? Un très-grand et très-précieux bien. L'immensité et la beauté de l'univers nous donnent quelque idée de ce qu'est Dieu : dès lors plus nous pénétrons dans la connaissance des choses créées, plus notre science du divin Ouvrier est exacte et complète. Et quel bien pour nous de parfaitement connaître l'œuvre et l'ouvrier, de nettement distinguer l'un de l'autre ! Si nos savants, adversaires de la vérité, avaient appris à distinguer ces deux choses, ils ne jetteraient pas en tous leurs systèmes tant d'incohérence et une si grande confusion : non pas qu'ils fassent tomber les étoiles ou qu'ils placent la terre au-dessus des cieux ; mais pis encore : ils font descendre le Créateur de l'univers, ils le précipitent de son trône et le confondent avec les êtres créés. Si les manichéens avaient su raisonner juste de la nature des choses, ils n'eussent pas déclaré éternelle et incréée une œuvre tirée par Dieu du néant, soumise à la corruption, fugitive, passagère, tributaire de toutes les altérations et de tous les changements. Si la gentilité avait sainement étudié l'ordre des choses créées, eût-elle jamais accordé ses adorations et son culte à la créature, en méconnaissant le Créateur ? Il est splendide le ciel et d'une beauté merveilleuse ; mais pourquoi fut-il créé ? Pour que sa vue nous élevât au Créateur. Radieux est le soleil ; mais si Dieu l'a fait jaillir du néant, c'est afin que par lui nous connaissions le Dieu qui l'a fait. En rester au spectacle de l'univers,

s'en tenir à une admiration stérile, c'est convertir en ténèbres la plus resplendissante lumière, que dis-je ! c'est se servir de la lumière même pour s'aveugler [1] ! »

« Si nous parcourons de la pensée et du regard l'ensemble des choses, si, traversant la création entière, nous en contemplons toutes les merveilles, le cri du Prophète s'échappera de nos cœurs et de nos lèvres : *Que vos ouvrages sont magnifiques, ô mon Dieu ! Vous avez tout fait avec une admirable sagesse !* Êtes-vous passionné pour le théâtre ? Ah ! laissez là ce théâtre que dresse le démon, venez au nôtre, céleste et suave. L'harmonie de la musique vous enchante-t-elle ? Laissez les grossières harmonies de la terre, en voici une autre où vous peut élever l'essor puissant de votre âme, harmonie mystérieuse qui grandit vos sentiments et affermit vos cœurs. Écoutez : que de voix diverses, que de sons, que de cordes à cette lyre ! quelle harmonie suave, quels merveilleux accords Dieu tire de son œuvre entière !... Quand vous admirez la beauté des cieux, leur immensité, leur élévation, leur durée, leur éclat ; quand, ravi de ce spectacle, vous glorifiez leur Créateur, vous exaltez Dieu, alors les cieux « chantent, » alors s'élève leur voix, ils parlent une langue qui célèbre la gloire du Très-Haut. C'est bien ce qu'enseigne le Psalmiste : *les cieux racontent la gloire de Dieu.* Comment ? Dans quel langage ? Alors que la vue de leur merveilleuse splendeur porte ceux qui les contemplent à glorifier Celui qui les a créés [2]. »

« Mais le spectacle de l'univers n'a pas pour but

[1] Sanct. Chrysostomus, *Sermo I in Genes.* — [2] Sanct. Chrysost. *Hom. in illud prophetic. dict. :* « Ego Dominus feci lumen. » Tom. VI, pag. 167. Edit. Gaume.

unique de nous élever à la connaissance du Créateur : il nous apporte encore dans la formation et l'éducation de la vie une admirable lumière. Voici l'avare devant l'ordre harmonieux des choses : il voit comment le jour le cède à la nuit; comment le soleil se retire devant la lune ; il commence à comprendre la modération, et quoique assez fort pour écraser et envahir le pauvre, il saura respecter son modeste avoir. Voici le voluptueux et l'adultère en face d'une mer en furie : il voit ces vagues furieuses s'arrêter au rivage et y briser leurs plus indomptables élans ; il réfléchit à cette obéissance des flots : pourquoi ne pourrait-il, lui aussi, arrêter ses passions frémissantes, et, leur donnant la crainte du Christ comme barrière, comprimer leurs saillies impétueuses, les empêcher d'aller plus avant, chasser l'écume des désirs impudiques, et ramener aux bornes du légitime et de l'honnête leur plus violent essor? Tournons-nous nos yeux sur la terre, quels spectacles nous font songer à la résurrection future et nous en donnent de vives images! Voyez ce grain compacte et solide que la terre vient de recevoir dans son sein. Tout d'abord elle va le dissoudre, le réduire en pourriture ; ainsi se prépare le travail de la résurrection. Voyez encore durant l'hiver la vigne sans feuilles, sans grappes, sans pampres, bois aride comme des ossements desséchés ; puis, au retour du printemps, voyez-la reprendre sa gracieuse et verdoyante parure : n'est-ce pas là, tracée dans les plantes et dans les graines des plantes, la vivante peinture de la résurrection de nos corps? La fourmi nous enseigne la diligence et l'activité ; l'abeille, l'amour de l'honnête, la fraternité mutuelle et la douce entente entre nous. « Va à la fourmi, ô paresseux, dit un texte des Pro-

verbes, imite sa conduite, deviens plus sage qu'elle. Elle n'a pas de champ à cultiver ; aucun maître ne la presse, nul ne lui commande, et néanmoins aux jours d'été elle rassemble ses provisions, au temps de la moisson elle accumule ses richesses. « Regardez l'abeille et apprenez que la beauté du corps n'est rien sans les qualités de l'âme, comme la laideur ne mérite pas nos dédains quand l'âme possède une splendide parure de vertus. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit dans l'Écriture : « Parmi tout ce qui vole, bien chétive est l'abeille, c'est d'elle pourtant que vient la plus exquise des douceurs. » Jetez les yeux sur les oiseaux du ciel, vous tirerez d'eux les plus excellentes leçons. Le Christ disait : « Regardez les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. » Quoi ! ces petits êtres sans raison vivent sans souci de leur pâture, et nous, nous montrerons pour nos besoins corporels moins de généreux oubli que ces oiseaux ! Voulez-vous former votre âme au noble dédain du luxe et des parures ? Les fleurs des champs vous apprendront à ne pas donner tant de soin et de sollicitude à de si frivoles objets. « Voyez les lis de la campagne ; ils ne filent ni ne tissent, ni ne se donnent aucune peine, et je vous le dis en vérité, Salomon lui-même au sein de sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. » Songez donc que vous donner mille peines pour vos parures, c'est vous mesurer avec une herbe des champs et être vaincu par elle, et à cette pensée, rougissez de montrer tant de déraison..... Combien d'autres enseignements jailliraient pour nous de l'étude des animaux, des fleurs et des semences[1] ? »

[1] Sanct. Chrysost. *Expositio in Psalm. CX*, n° 3.

II

DIEU DANS L'HISTOIRE [1]

Nous venons de voir ou plutôt d'entrevoir trop rapidement les grandes œuvres de Dieu dans la création : magnifique est déjà ce spectacle, et intarissable cette source d'enseignements. Mais quoi ! Peut-on jamais atteindre jusqu'aux dernières profondeurs de la puissance divine? Voici que ce qui nous semblait un terme et une consommation, n'est qu'une esquisse et une ébauche : Dieu, dans les scènes de la nature, ne fait que représenter, comme en un drame sublime, en une grandiose peinture, d'autres œuvres plus hautes, d'autres effets plus divins. Son action sur la nature représente son action plus merveilleuse dans le monde des âmes ; son passage à travers la création physique figure son passage plus souverain et plus magnifique à travers l'histoire ; son règne dans l'univers matériel peint son règne plus riche en œuvres et plus admirable en puissants effets au milieu des peuples. Deux grands spectacles vont donc se dérouler devant nous : Dieu dans la nature ; Dieu dans l'histoire ; Dieu préfigurant là ce qu'il exécute ici.

I. — La plus grandiose manifestation de Dieu dans la nature, c'est l'orage. Là s'accuse en traits de feu la puissance divine ; l'homme est vaincu et se sent petit. Dans le calme, il blasphème à l'aise, enhardi par le

[1] Psal. XXVIII.

silence de Dieu ; mais quand la voix de la foudre, le fracas de la tempête, le souffle impétueux des vents, cette mer furieuse qui menace de tout engloutir, ce ciel en feu et rempli de menaces, ces tourbillons dévastateurs qui passent sur les cités et les campagnes en y accumulant les ruines, quand tous ces vastes ébranlements terrifient le ciel et la terre, le sceptre est à Dieu, et l'homme, écrasé de tant d'empire, abattu sous de si puissantes étreintes, l'homme confesse que Dieu *est terrible*[1], et que *sa substance à lui n'est rien*[2]. Comme l'action de Dieu dans les peuples, l'orage suit un chemin mystérieusement tracé. Le Prophète en contemple sur l'océan la première manifestation et le premier déchaînement : *Voix du Seigneur sur les eaux; le Dieu de majesté tonne du haut des cieux. Dieu tonne sur les grandes eaux. Voix du Seigneur, voix de puissance; voix du Seigneur, voix de magnificence et de grandeur*[3]. Rien de grandiose en effet comme la scène de la tempête sur l'étendue des mers : rien qui manifeste avec un plus formidable éclat la toute-puissance de Dieu. Mais de plus un grand souvenir s'y rattache. Aux premiers jours du monde, quand Dieu organisait le chaos, dans une immense tempête, au milieu des eaux qui couvraient la surface de la terre et voulaient tout submerger et tout engloutir, la grande voix divine se faisait entendre : *Vox Domini super aquas multas* , les eaux bondissaient d'un pôle à l'autre; leurs flots gigantesques fuyaient comme des coursiers pressés par l'aiguillon, à la voix des tonnerres du Très-Haut, *l'abîme couvrait la terre comme d'un vêtement, les eaux dépassaient le sommet des montagnes. O Dieu, aux accents de vos menaces,*

[1] Psal. LXXV. — [2] Psal. XXXVIII. — [3] Psal. XXVIII.

elles s'enfuirent ; au bruit de vos tonnerres, elles furent épouvantées [1]. D'autres souvenirs se pressent en d'autres vastes tempêtes, en d'autres tonnerres tout-puissants [2]. Quand Dieu conduisait son peuple vers le désert et la terre promise, après l'avoir arraché des mains de l'Égypte et de ses Pharaons, quand la mer opposait à son passage une infranchissable barrière, Dieu, comme à la création, faisait retentir sa voix terrible, Dieu tonnait du haut des cieux : *Vox Domini super aquas,* et à son ordre l'Océan s'enfuyait épouvanté, *la mer le vit et s'enfuit* [3]. *Dieu inclina les cieux et descendit : la nuée sombre était à ses pieds. Il monta sur les Chérubins et prit son vol ; il prit son vol sur les ailes des vents, il fit sa retraite d'une nuée ténébreuse. Tout autour de lui il déploya comme une tente les noirs nuages, les obscurs amas de pluie. Aux lueurs jaillies de sa face, les nues se sont déchirées lançant la grêle et le feu. Du haut des cieux le Seigneur a tonné : le Très-Haut a fait retentir sa voix. Il a lancé ses traits; il a dissipé ses ennemis ; aux coups de sa foudre ils ont été dispersés. Le lit des eaux s'est montré à nu ; les fondements de la terre ont été dévoilés, à ta menace, ô Jéhovah, au souffle de ta fureur* [4]. La mer Rouge s'entr'ouvre, ses flots écartés protégent de leurs immobiles murailles la marche du peuple élu, puis retombent, en les écrasant, sur les ennemis qui y cherchent leur salut : *tendant la main d'en haut, Dieu m'a saisi et m'a retiré du sein des ondes* [5].

[1] Psal. CIII. — [2] Nous suivons, dans l'explication du Psaume XXVIII, les vastes et sublimes commentaires de nos deux plus grands docteurs, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. C'est d'eux que Bellarmin tire son exposé du même Psaume. — [3] Psal. CXV. — [4] Psal. XVII. — [5] Psal. XVII.

Vox Domini concutientis desertum; « Voix du Seigneur qui ébranle le désert » L'orage, après avoir ému les flots, promène ses formidables puissances sur l'étendue du désert. Là le spectacle n'est ni moins terrible ni moins grandiose. *Dieu ébranle le désert;* il en bouleverse les profondeurs, il en terrifie les hôtes, il en foudroie les sommets : *Voix du Seigneur qui brise les cèdres ; le Seigneur brise les cèdres du Liban; le Seigneur fait bondir les montagnes comme le jeune veau ; le Liban et le Sirion comme le faon de l'Oryx. Voix du Seigneur qui lance des traits de flamme, Voix du Seigneur qui ébranle le désert de Cadès* [1]. Les œuvres de Dieu ont été grandes dans la solitude. C'est au désert qu'il mena son peuple, et c'est le désert qu'il remplit des prodiges de sa puissance et qu'il terrifia à l'aspect de sa majesté. *Quand Israël sortit de l'Égypte, la maison de Jacob du milieu d'un peuple étranger..., les montagnes bondirent comme des agneaux, les collines comme des béliers. O montagnes, pourquoi bondissiez-vous comme des agneaux? Et vous, collines, comme des béliers? A l'aspect du Seigneur, toute la terre fut ébranlée, à l'aspect du Dieu de Jacob* [2]. Quelles traces a laissées cette tempête dans l'ancien monde ! Quels souvenirs sont restés gravés dans la terre de l'antique Orient ! Le bruit de ces foudres a traversé les siècles ; les éclairs et les tonnerres du Sinaï ont gardé sans affaiblissement ni oubli leur formidable éclat. Après quatre mille ans, nous obéissons aux voix sorties de la montagne, et le code du Sinaï enflammé et retentissant est le code sacré qui régit le monde. Qu'ont été auprès de cet ébranlement les révolutions des empires ? Quelle autre voix a traversé les siècles, a rempli l'univers, a

[1] Psal. XXVIII. — [2] Psal. CXIII.

laissé dans l'histoire d'aussi impérissables échos ? L'établissement ou la chute des vieux empires n'est plus qu'un souvenir décoloré et sans vie ; la voix des législateurs s'est perdue dans les mille bruits du monde et le lointain des siècles : la voix de Dieu au Sinaï vibre encore comme au premier instant, courbant sous ses préceptes les générations qui se lèvent comme elle inclina toutes celles qui dorment dans leurs séculaires tombeaux. *O Dieu, quand vous passiez en face de votre peuple, quand vous traversiez le désert, la terre trembla, les cieux fondirent, à l'aspect du Dieu du Sinaï, à l'aspect du Dieu d'Israël*[1] !

Que Dieu est grand au milieu de l'orage ! Grand dans sa force terrible, dans sa majesté immuable, grand aussi dans sa miséricorde et son salut. L'orage semble tout frapper et devoir tout anéantir ; il ébranle en effet les hauteurs superbes, il brise *les cèdres*, les ennemis orgueilleux et puissants ; il met à nu les plus épais feuillages, *revelabit condensa;* il découvre, il déconcerte les machinations ténébreuses, il réduit à néant les trames les mieux ourdies, les plans les plus habilement dissimulés. — A quoi serviront dans ses desseins de miséricorde, ces grands coups qu'il vient de frapper ? A sauver son peuple, à affermir ses élus, à délivrer son Église, à instruire et à fortifier ses enfants. *Dieu siégera sur le trône de sa royauté éternellement. Dieu donnera la force à son peuple, Dieu donnera à son peuple la bénédiction de la paix*[2].

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XXVIII. « Hæc est conclusio psalmi in qua Propheta qui laudavit Dei potentiam in aliis omnibus rebus mundi hujus inferioris, laudat postremo in hominibus, id est « in populo suo, » cui dandam esse a Deo « virtutem », id est

II. — Dieu, dans toute la suite de ses pensées, de ses desseins et de ses œuvres, n'a jamais eu en vue qu'un seul immense événement. Lequel ? La venue sur la terre de son Fils, le bouleversement et le renouvellement du monde, l'établissement, sur la terre, de son règne, personnifié dans une Eglise mandataire de sa puissance, dépositaire de sa parole, exécutrice de ses commandements. A ce fait unique tous les autres faits se rapportent ; à cette œuvre unique toutes les autres œuvres, d'un bout à l'autre des temps, ne feront jamais qu'apporter leur concours. Les formidables scènes de la nature, les ébranlements du monde physique lui fourniront ses plus vives images ; la vie, les triomphes, les puissances, les prodiges de l'ancien peuple, lui serviront d'annonce et de prophétie.

Nous avons intitulé cette étude du Psaume XXVIII : *Dieu dans l'histoire.* Dieu, sans aucun doute, remplit l'histoire humaine tout entière ; seul il la conduit, seul il en manie tous les fils. Les peuples sont acteurs : Lui seul a conçu le drame et l'exécute. Assurément l'homme est libre ; mais assurément aussi Dieu le mène, et il le mène à un but que lui seul connaît, qu'il poursuit à travers d'impuissants obstacles, et vers lequel il fait concourir tous les efforts libres de ses créatures intelligentes. Or ce but quel est-il ? Cette œuvre unique de Dieu dans l'histoire humaine, cette œuvre quelle est-

robur et vires contra omnes adversarios, et iis omnibus superatis dulcissimam quietem et pacem.

Concludit psalmum promittens a Domino « virtutem, » id est potentia et robur in hac peregrinatione ad resistendum tentationibus ; et « benedictionem » ac pacem sempiternam in æterna vita. » (Bellarminus.)

elle ? L'établissement du christianisme dans le monde par son Verbe Incarné. A un jour de sa vie, jour préparé et annoncé durant de longs siècles, l'humanité se sentit émue et ébranlée tout entière. Une puissance inconnue et immense se posa sur elle qui la bouleversa jusque dans ses fondements ; une voix surhumaine se fit entendre ; des accents divins retentirent, « un grand cri fut poussé, » *Vox Domini in virtute :* « TOUT EST CONSOMMÉ ! » « A ce mot tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite... Douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à lui prescrire et aux vérités qu'ils avaient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem et de là se répandre par toute la terre pour « instruire toutes les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Les promesses vont être accomplies, les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les Gentils sont appelés à la connaissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité [1]. » Ordres aussi extraordinaires qu'ils sont invincibles et triomphants. Le monde tombe aux pieds de Jésus-Christ, il le descend de sa croix sanglante, il baise et adore ses divines plaies, il écoute son austère parole, il embrasse sa céleste loi, il se fait l'esclave héroïque de ses moindres désirs. Il change d'aspect, il se transfigure, « après avoir porté la ressemblance de l'homme terrestre, il porte celle de l'homme céleste. » L'humanité se spiritualise, des puissances inconnues la traversent, des vertus inouïes y naissent et s'y épanouissent de toutes

[1] Bossuet, *Discours sur l'hist. univ.* Part. II, chap. XIX.

parts, ses yeux se lèvent vers un idéal infini, son cœur s'éprend pour une beauté invisible, l'éternité l'illumine de ses reflets, Dieu « la remplit tout entière. » Autrefois charnelle jusque dans son âme, la voici spirituelle jusque dans son corps et ses sens. Cette transfiguration de l'homme en annonce et en réclame d'autres aussi prodigieuses. La famille est transfigurée, elle est assise sur de nouvelles bases, elle s'épure à de nouvelles lois et obéit à de nouveaux devoirs. Derrière l'individu et la famille est la société. Elle aussi, elle surtout, subit de vastes ébranlements, accepte la plus étonnante et la plus impossible des transformations. Subitement, en moins de trois siècles, le monde entier a changé ses croyances, ses idées, ses jugements, ses volontés, ses goûts, ses coutumes, ses lois, ses institutions, son culte public, ses cérémonies, ses fêtes, ses pompes. Rien ne reste de sa vie de naguère, tout est neuf, tout est inouï, tout est divin. Il a fallu changer les trônes, bouleverser les empires, refaire les séculaires traditions des pouvoirs publics, briser les opposants, renverser les obstacles, écraser les Césars ivres de leur puissance souveraine et pleins de fureur contre la religion qui venait tout délivrer et tout affranchir. La résistance fut effroyable ; des bouleversements aussi vastes que le monde ébranlèrent l'humanité : tempête déchaînée et furieuse, tonnerres qui frappent et dévastent, déluge qui engloutit ; puis rénovation merveilleuse, paix profonde, divine sérénité, suite infinie, trésor inépuisable, de bénédictions, de grâces, de bienfaits : *Dominus benedicet populo suo in pace* [1]. Telle est la vaste et toute divine matière du Psaume XXVIII, comme nous l'ex-

[1] Psal. XXVIII.

posent nos plus illustres docteurs. En un si grave sujet nous les suivrons pas à pas, recueillant avec un soin jaloux et une exactitude scrupuleuse leurs magnifiques enseignements.

L'établissement du christianisme nous apparaît, dans le Psaume qui nous occupe et les commentaires qui en ont été faits, comme une œuvre : 1° de force ; 2° de sainteté ; 3° de gloire.

1. Entreprise immense : moyens d'une puissance inouïe ; résultats d'une énergie, d'une étendue, d'une solidité merveilleuses : tel est le premier spectacle qui se déroule devant nous.

Souvent dans l'Écriture les peuples sont représentés sous l'image de l'Océan. « Les grandes eaux, ce sont les peuples [1]. » Quel océan ! quels flots ! quels frémissements ! quelle vaste étendue ! quelles profondeurs et quels abîmes ! Peut-être l'homme pourra-t-il détourner le cours des fleuves, peut-être donner à l'Océan quelque autre lit, peut-être commander aux fureurs de la tempête, peut-être pousser et émouvoir la pesante immobilité des mers....... Mais dominer les peuples ; mais remuer ces masses qui opposent d'invincibles résistances ; mais changer ces mœurs, soumettre ces volontés, transformer ces habitudes, faire tomber ces coutumes séculaires, qui le put jamais ? qui le put dans le plus étroit village ? combien plus par toute l'étendue des nations ? A qui jamais sera-t-il donné de changer la face du monde ? De Dieu il est écrit : *Vous enverrez votre Esprit et vous renouvellerez la face du monde.* Mais quel autre qu'un Dieu déploiera une

[1] Apoc.

pareille puissance ? Et remarquons-le, pour bien nous rendre compte de ce que l'entreprise avait d'impossible aux seules forces humaines, trois effets devaient se produire dans cet immense océan des peuples. Il fallait d'abord en soulever la masse. De longs siècles pesaient sur lui, des coutumes invétérées, des licences chères, des vices adulés, des facilités merveilleuses, retenaient les âmes dans une idolâtrie, où les principaux besoins de l'homme trouvaient leur satisfaction[1].

[1] « Jusqu'à présent peut-être vous avez considéré l'idolâtrie comme une organisation religieuse facile à renverser : vous vous trompiez de beaucoup. De tous les cultes qui ont pris possession de l'homme, il n'en est aucun, sauf le christianisme, qui ait eu plus de solidité et d'étendue que l'idolâtrie. Cela tient à ce que les trois grandes passions de l'homme y étaient servies à souhait. Quelles sont ces trois passions? La première, vous allez vous étonner peut-être, la première est la passion religieuse, le besoin de commerce avec Dieu. Oui, la passion religieuse marche en nous avant toutes les autres, même avant la passion de la volupté. Car la volupté ne touche qu'aux sens, qui sont fragiles, qui s'épuisent vite, qui se lassent d'eux-mêmes, tandis que le besoin religieux, sorte de faim divine, a sa source au plus profond de notre être, et s'y nourrit de toutes les misères qui nous dégoûtent incessamment de la vie présente. L'orgueil aussi ne vient qu'après. Si vif qu'il soit, il est sujet, ici-bas, à trop d'humiliations pour ne pas seconder et porter en avant dans notre âme un sentiment meilleur et plus doux, celui qui nous rapproche de Dieu et nous fait chercher dans sa grandeur notre propre dignité. La religion est la plus vieille amie de l'homme; même lorsqu'il la contriste, il la respecte encore, et se ménage avec elle de secrètes intimités. Or l'idolâtrie, malgré ses apparences peu doctrinales, donnait satisfaction aux besoins religieux. Elle avait des temples. des autels, un sacerdoce, des sacrifices, des prières, des cérémonies publiques et pompeuses, un très-

Qui ne connaît la tyrannie de la coutume, l'invincible puissance de l'idée reçue? Qui ne sait surtout la force de l'erreur qu'ont consacrée de longs âges, une longue suite d'aïeux, l'histoire de la patrie, les fastes nationaux, les exploits des ancêtres, tout un immense et immobile ensemble qui forme la vie séculaire d'un peuple, les traditions sacrées d'un pays? Comment remuer ces flots profonds? Comment imprimer le mouvement à cette masse immobile? Quelques sages,

grand éclat dans le monde, et les lambeaux de sa mythologie cachaient encore assez de souvenirs de Dieu pour que l'âme n'y fût pas tout à fait à jeun et sans aliment.

« Mais ce qu'il y avait d'admirable, c'est que l'idolâtrie, en donnant satisfaction aux penchants élevés de notre nature, ne dédaignait pas les plus abjects, et leur jetait avec abondance une pâture sacrée. Je ne sais quel art profond avait broyé ensemble Dieu et la nature, la religion et la volupté, et faisait descendre du même autel des pensées graves et de honteuses sollicitations. L'idolâtre avait tout dans ses dieux; quoi qu'il voulût, le ciel obéissait à ses désirs. Quel chef-d'œuvre, pour que le ciel fût à son tour obéi! Joignez à cela que la troisième passion de l'homme, l'orgueil de la domination avait aussi dans ce culte, savant par sa dégradation même, une ample satisfaction. L'idolâtrie n'était pas distincte de l'empire; le prince ou le sénat, ou le peuple, disposait de la magistrature sacerdotale, nommait les pontifes, réglait les cérémonies, se donnait le plaisir de cacher la robe de ses consuls sous le manteau de ses dieux. La religion était encore la patrie. On voyait du même pas marcher devant la république les faisceaux et les autels : les faisceaux, symbole de sa justice et de sa puissance; les autels, symbole de cette alliance mystérieuse qui rattachait les destinées de l'État aux destinées mêmes des dieux.

« Non, vous ne vous représenterez jamais assez la force de cette institution... Pourtant il fallait briser ces antiques dieux du

pour avoir, aux jours les plus illuminés de la Grèce, voulu toucher aux autels de la patrie, burent la ciguë ou souffrirent l'ostracisme. Qui ébranlera les autels, non pas de la Grèce, mais du monde entier? Celui-là seul est Dieu qui appelle à son gré le souffle de la tempête, et il vient : *Dieu dit : et l'esprit de la tempête se tient prêt.* Lui seul peut bouleverser les mers, et seul

monde. C'était l'ordre de Jésus-Christ, Il fallait les briser par tout l'univers, puisque tout l'univers était le sujet de l'idolâtrie. Et qu'apportait-on pour mettre à la place ? Un homme humilié jusqu'au supplice des esclaves ; un homme venu d'un pays sur lequel les Romains versaient à flots le ridicule avec l'oppression ; un juif, et un juif crucifié ! Voilà ce que des pêcheurs de Judée apportaient à Rome, au Capitole, pour remplacer Jupiter Capitolin. Vous jugez ! Ainsi l'ignominie à la place de la grandeur, la pénitence et la mortification à la place de la volupté. C'est à peine si j'ose, après dix-huit siècles de naturalisation, les prononcer sans déguisement à vos oreilles nourries pourtant du langage évangélique : et il fallait les révéler aux Romains. Il fallait leur dire : Nous vous apportons une religion toute pure et toute sainte, fondée sur l'immolation du corps par la chasteté, et non pas seulement par la chasteté, qui n'est qu'un simple retranchement, mais par la haine directe des sens. Nous venons la verge à la main vous apprendre à traiter votre corps comme un esclave, parce qu'il est en effet l'esclave des plus vils penchants, et que vous ne pouvez délivrer de lui votre âme qu'en le tenant dans le respect et les châtiments de la servitude. Il fallait dire ces choses à un peuple tout gonflé de sept siècles d'arrogance et de domination, plongé dans les sens autant que dans l'orgueil, et qui était habitué à trouver dans ses dieux, que l'on prétendait détruire, la justification de sa splendide ignominie. Mais Jésus-Christ l'avait ordonné : cela fut dit, cru, adopté, et le règne des idoles tomba devant le règne de la croix, malgré l'empire romain. » (Lacordaire, *Conférences.*)

imprimer à l'océan des peuples un mouvement mille fois plus impossible à tout autre qu'à Lui. *Ils ont vu les œuvres du Seigneur et ses merveilles sur l'abîme: D'une parole il a suscité l'ouragan, il a soulevé les vagues de l'Océan : elles montent jusqu'aux cieux, elles descendent jusqu'à l'abîme : leur âme était glacée d'épouvante : ils couraient çà et là comme des gens ivres : toute leur sagesse était dévorée.* Admirable peinture de l'œuvre divine de la rénovation des peuples par le christianisme ! L'ancien monde dormait depuis les siècles son sommeil de mort, et rien en lui ne présageait humainement un réveil de la vérité. Il est bien vrai que l'attente d'un Messie était universelle : écho affaibli des prophètes, les poëtes et les sages de la gentilité chantaient et annonçaient un Dieu qui allait venir. Mais de là à croire que Jésus-Christ trouva pour son œuvre une société toute préparée, que les sublimités de Platon et de Socrate avaient frayé la route aux sublimités plus divines de son Évangile, que le monde, las de ses erreurs et dégoûté de ses vices, attendait sans surprise ni répulsion de sanglantes immolations, — il y a loin, il y a un abîme. La vérité est dans ce terrible mot de l'Apôtre à la gentilité : « vous étiez morts, ensevelis dans vos vices; » et cet autre : « vous étiez bien loin ! » et cet autre : « ils ont l'intelligence chargée de ténèbres, étrangers à la vie divine, à cause de l'ignorance qui les retient et qui est, en eux, la conséquence de l'aveuglement de leur cœur. » Voilà le fait, éclatant, palpable, pour qui a la moindre lecture des histoires anciennes. Dans la Grèce, le théâtre expose les lambeaux sublimes des antiques traditions sur un Rédempteur venu du ciel pour sauver le monde; mais cette même Grèce, accompagnant en

cela tout l'Orient, incruste sa brillante civilisation dans une corruption effroyable, adore ses vices en les assouvissant, suit d'un pas avide chacune de ses enchanteresses erreurs, et se dispose à accueillir, non pas même avec dégoût et horreur, la prédication sanglante du mystère de la croix, mais le rire et la moquerie sur les lèvres :... *Quidam quidem irridebant*, et encore : *Christum prædicamus crucifixum, gentibus stultitiam* [1]. Sans doute Virgile consacrait « au roi qui devait naître » et à l'âge d'or qui devait naître avec lui, la magnificence de son pinceau et la merveilleuse mélodie de son chant, mais ce roi n'était point pour le poëte et pour la Rome à qui il l'annonçait, le Roi du Calvaire, le roi d'une ignominie triomphante, sous laquelle devraient se courber les faisceaux du Capitole : rien dans tout l'empire romain qui ne fût absolument contraire à la prédication évangélique et à la rénovation voulue par Jésus-Christ. Et les terres barbares, pas plus que la brillante civilisation de la Grèce et de Rome, n'attendaient un Messie, une vérité, une autorité, un empire, tels que la sagesse et la puissance divines les avaient conçus et allaient les produire. Partout Jésus-Christ trouvait un océan morne et lourd, dont les flots immobiles n'étaient plus remués par rien. Quand, avant d'expirer pour le monde, le Sauveur du monde parlait « de vérité, » l'humanité répondait d'un air distrait et avec une indifférence stupide : *quid est veritas ?* « qu'est-ce que la vérité [2] ? » et passait sans attendre ni désirer la réponse. Or ces flots il les fallait agiter, ce monde il le fallait bouleverser de fond en comble, sur cet océan devait s'abattre une immense tempête. Ce fut là par

[1] I Corinth. — [2] Joan. XVIII.

excellence l'œuvre de la puissance de Dieu, et la plus éclatante marque de son action souveraine. Jésus-Christ secoua le monde de sa torpeur, le fit bondir sous l'aiguillon de sa parole; *il dit, et le souffle de la tempête se tint prêt,* et l'océan des peuples se souleva tout entier[1]. *Voix du Seigneur sur les eaux, le Dieu de majesté tonne du haut des cieux : Dieu tonne sur les grandes eaux.* Comprendre l'impossible d'une telle entreprise, le surhumain absolu d'un pareil ébranlement, c'est comprendre d'un coup tout ce que le christianisme a de manifestement divin, c'est embrasser d'un seul regard profond l'ensemble des preuves qui assurent à l'Évangile et à l'Église leur invincible vérité. L'incrédule pourra contester les détails, user de ruse en des discussions amoindries et puériles, se réfugier, comme en une forteresse inexpugnable, dans d'étroites et mesquines difficultés; laissons ces misères : voici un fait immense. Tout à coup, sans que rien d'humain le fasse prévoir, sans que rien d'humain n'y aide, le monde entier subit, après un ébranlement gigantesque, une totale transformation. D'Auguste à Constantin, de Néron à Théodose, tout est changé dans le monde, tout est renversé, tout est rebâti, tout est à neuf : individu, famille, société, mœurs, législation, littérature même, philosophie, tout, jusqu au langage, a pris des formes nouvelles, suit un chemin nouveau, se nourrit à d'autres sources, produit d'autres effets.

[1] « Vox Domini super aquas. » exponitur, ut referatur ad prædicationem Christi, et sic agitur de conversione Judæorum et Gentilium. — « Super aquas multas, » quia vox Domini Incarnati non fuit tantum super Gentiles. (Div. Thomas Aquinat. *Expositio in Psalm. XXVIII.*)

Des croyances nouvelles courbent les intelligences, des lois nouvelles asservissent les volontés, des vertus inouïes ont pris la place des vices adulés et des passions enchanteresses ; les sanglants reflets du Calvaire se posent sur une société qu'illuminaient les orgies sacrées d'Adonis et de Vénus ; où les âmes se balançaient mollement aux souffles de toutes les concupiscences, elles se roidissent héroïquement et affrontent les plus effroyables martyres. Tout était chair, tout est âme ; tout était égoïsme, tout est charité et dévouement ; tout était vice, tout est devenu vertu, et tout marche intrépidement à de sanglantes conquêtes. Le mot du Psalmiste trouve dans cet océan, ému au souffle du Seigneur, une réalisation magnifique : *les flots montent jusques au ciel.* C'est le mot même du Sauveur, annonçant d'avance cette transformation universelle des peuples : « des flots jailliront qui s'élanceront jusqu'à la vie éternelle. » *Vox Domini super aquas* [1].

[1] Describitur initium Evangelicæ predicationis quæ cœpit cum Deus, ipse per se, Christo in aquis Jordanis baptizato evangelizavit toti mundo Jesum Christum esse Filium suum, quod est quasi compendium totius Evangelii. Igitur « vox Domini super aquas. » est illa magnifica Dei vox in baptismate Christi audita : « Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui. » Tunc « Deus majestatis intonuit, » et intonuit « super aquas multas ; » quia tunc institutum est baptisma, et data virtus omnibus aquis totius mundi ad filios Dei regenerandos. Sanctus Augustinus per vocem Domini super aquas intelligit vocem Christi super populos, quia dicitur in Apocal. xvii : « Aquæ multæ populi multi sunt ; » et addit : ideo dictum est :« Deus majestatis intonuit, » quia majestas divina erat in carne humana Christi tanquam in nube, et proinde vox Domini ex humana carne erat tanquam tonitruum ex nube. » (Bellarminus.)

Mais remuer les flots inertes d'un monde enseveli dans ses vices comme dans un immobile abîme, n'était que la moitié de l'œuvre. Le réveil de ce terrible océan, ses saillies furieuses, ses bonds impétueux à la voix du Christ, cette effroyable tempête, conséquence inévitable de la prédication évangélique, devait être aussi divinement apaisée qu'elle avait été divinement émue. Ce même Christ, « objet de contradiction, » en même temps qu'il devait être « pour la ruine d'un grand nombre, » devait aussi « rappeler à la vie des multitudes ; » en même temps que contre sa personne et sa doctrine se déchaîneraient les peuples, en même temps fallait-il que leurs sanglants efforts vinssent se briser à un invincible et triomphant pouvoir. Si l'Évangile devait soulever le monde, il devait aussi le dominer. A l'apparition du Roi nouveau, les pouvoirs publics s'inquiètent, s'irritent, « Hérode se trouble, et tout Jérusalem avec lui, » on cherche le Nouveau-Né ; on le circonvient, on l'environne d'embûches, on ruse ou on sévit ; on est mielleux ou on est féroce ; on flatte ou on tue. Cette histoire, vieille de dix-huit siècles, est jeune toujours de fraîcheur et d'actualité. Le monde n'a jamais souffert et ne souffre pas encore Jésus-Christ, parce que si Jésus-Christ est l' « Agneau, » il est l'Agneau « dominateur, » *Agnum dominatorem*, il courbe les intelligences, il soumet le génie aux entraves de ses mystères, il comprime le cœur dans une législation souveraine, il écrase les passions sous un joug de fer. La réaction se fait alors immense comme la force qui a étreint ; le monde se réveille, rugit, se déchaîne, Hérode fait couler le sang et les larmes, le colosse romain se redresse de sa masse et se rue avec fureur sur l'Église naissante ; l'océan

se soulève avec un fracas effroyable, et ses flots qui sont les peuples s'arment tous avec une rage inouïe contre la frêle et impuissante barque où sommeille Jésus. Quelle fut alors la « voix du Seigneur sur les eaux ? » *Voix du Seigneur sur les eaux : le Dieu de majesté tonne du haut des cieux, Dieu tonne sur les grandes eaux.* Quelle fut l'expression de la puissance divine au milieu du monde frémissant et armé ? Quel fut le grand miracle du Christ dominateur ? Le jour vint qu'avait entrevu le Psalmiste et qu'il nous révèle ainsi dans un autre chant : *Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils tramé de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés : les princes se sont ligués contre Dieu et contre son Christ. « Brisons leurs entraves, et jetons leur joug loin de nous ! » — Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux : le Seigneur se moquera d'eux.* Au plus fort des persécutions, les ennemis du Christ applaudissent à sa défaite assurée : Domitien écrit son épitaphe, Julien l'a sans retour détrôné, le paganisme est victorieux, Rome est pour jamais la reine idolâtre du monde..... C'est l'heure de Dieu et de son Christ : *vox Domini super aquas : Deus majestatis intonuit.* Les persécuteurs disparaissent un à un, leur glaive se brise, leur haine s'éteint, Rome déconcertée chancelle, Constantin s'agenouille aux pieds du Christ vainqueur, déposant devant lui la majesté du grand empire, le monde est vaincu, le monde est au Christ : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Jésus-Christ régnait doublement, et par toute la terre, « la voix du Seigneur avait tonné sur les grandes eaux, » sur les nations entières, sur tous les peuples de l'univers. Sur les nations converties, il régnait en Sauveur ; sur les peuples rebelles, il

régnait en Juge qui condamne et en Maître qui brise : *Sicut vas figuli confringes eos* [1].

Depuis dix-huit siècles la même « voix du Seigneur » retentit sur les mêmes « eaux, » suscite les mêmes fureurs, apaise les mêmes tempêtes. *Christus heri, Christus hodie*, *Ipse et in sæcula*; chaque siècle a eu le même spectacle, et a vu la même puissance de la voix du Christ sur les « grandes eaux. » Jésus-Christ disait: *necesse est ut eveniant scandala*; son Apôtre disait après lui : *oportet hæreses esse.* Pourquoi? Pourquoi cette nécessité des tempêtes sur l'océan des peuples? Pourquoi ces agonies affreuses par où passe l'Église et

[1] « Vox Domini confringentis. » Hic agit de exclusione vitiorum. Et tangit: primo vitium superbiæ; secundo concupiscentiæ; tertio infidelitatis. Ostendit ergo primo exclusionem superbiæ. Unde notandum est quod sicut abietes sunt magnæ, ita et cedri; et ideo per eas signatur superbia. Dicit ergo: « Vox Domini confringentis cedros; » id est virtus imperii divini super omnes superbos. Isa. xiv : « Detracta est ad inferos superbia tua. » « Et comminuet cedros Libani ; » id est vox Domini super arrogantes et superbos ipsos comminuendo sua potentia; quia omnes reges per hoc conversi sunt ad Christum ; et finaliter super cedros Libani, quia majores Judæorum conversi sunt, sicut de Nicodemo, Joan. ii. (Div. Thom. Aquinat. *Expositio in Psalm. XXVIII.* — « Les premiers Pères de l'Église ont admiré la force de l'Évangile en ce que, persécuté par toutes les puissances, il a subsisté. Nous devons l'admirer également aujourd'hui, il subsiste depuis dix-huit siècles, malgré les efforts du paganisme, de l'hérésie, du libertinage, de l'incrédulité. Cependant il y a dans l'observation des Pères un argument plus décisif que toutes les réflexions qu'on peut faire en faveur de l'état où se trouve l'Évangile aujourd'hui, Cet Évangile est né au milieu des persécutions; il aurait dû être détruit dès lors, si la force de Dieu ne l'eût pas soutenu. La doctrine de Mahomet subsiste depuis bien des siècles,

qui secouent si horriblement les enfants de Dieu ? Pour deux motifs puissants. Il faut sauver les âmes du danger de la torpeur : il faut montrer au monde, sous l'apparente faiblesse de l'Église, l'invincible force de Dieu. Sans les tempêtes qui agitent ses eaux, l'Océan finirait par se corrompre et n'exhalerait plus au milieu du monde que des miasmes pestilentiels. Ainsi des peuples. Si des orages ne les secouent, leur saveur catholique s'affaiblit, leurs vertus tombent, leur caractère s'amollit, la corruption s'en empare, et ils défaillent misérablement. C'est pour les sauver de leur prospérité même et des dangers de leur trop persévé-

mais elle n'a pas éprouvé, dans son origine, des tempêtes et des contradictions. S'il s'était élevé contre Mahomet et contre ses disciples, pendant quatre siècles, des persécuteurs ; si l'on avait dressé des échafauds et allumé des bûchers pour éteindre l'Alcoran, il aurait péri. Il en est tout autrement de l'Évangile : ce n'est pas tant parce qu'il subsiste aujourd'hui que je l'admire, que parce qu'il est parvenu jusqu'à moi au travers des persécutions multipliées durant quatre siècles. Je reconnais là cette « parole pleine de force et de magnificence, » dont parle le Prophète.

« La sainte parole a soumis les princes, les grands. les savants, les philosophes, tous désignés par les cèdres du Liban : elle a brisé ces cœurs endurcis, elle les a rendus dociles comme des agneaux, comme des génisses timides. Plus on réfléchit sur ce Psaume, plus on se persuade que le Prophète a eu en vue des objets plus sublimes que la foudre dont il peint tous les effets et toutes les propriétés. Ce qu'il dit ici des traits de flamme qui se partagent quand la foudre tombe, convient très-naturellement à la parole de Dieu, à la grâce, aux dons du Saint-Esprit, dont les effets sont si variés, si appropriés aux desseins de la Providence et aux besoins des hommes. » (P. Berthier.)

rante sécurité que Dieu, par intervalles, les livre aux fureurs de la persécution et aux vivifiantes, ardeurs de la lutte. Et Dieu poursuit encore en cela un second but : celui de manifester au monde sa puissance et la vitalité toute miraculeuse de son Église. Il laisse les ennemis de l'Église s'assembler contre elle et y précipiter leurs forces réunies. La tempête est affreuse : de gigantesques flots envahissent la barque ; il est clair pour tout le monde que c'en est fait de l'Église, et que ses assaillants la détruiront pour jamais. Du sein même de l'Église s'échappe un long cri d'épouvante : *salva nos, perimus*, « sauvez-nous, nous périssons ! » C'est l'heure des grands triomphes de Dieu. *Voix du Seigneur sur les eaux, le Dieu de majesté tonne du haut des cieux, Dieu tonne sur les grandes eaux !* L'effet de cette voix du Seigneur est prodigieux. Les situations de l'Église les plus désespérées prennent subitement une tournure nouvelle, et entrent, en dehors de toutes les prévisions humaines, dans une phase d'apaisement, de sécurité et de puissance ; un persécuteur tombe, un trône s'écroule, un ennemi acharné se convertit, le jeu de la politique amène des revirements inespérés, des protections inattendues, les flots s'aplanissent, l'océan se tait, tout rentre dans le calme, l'Eglise reprend au milieu d'obstacles écartés et d'ennemis vaincus sa puissante et tranquille route vers l'éternité. « Et Jésus leur dit : pourquoi cette peur, hommes de peu de foi ? Alors se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Et les hommes étaient dans l'admiration disant : qui est Celui-ci auquel les vents et la mer obéissent ?... » *Et ils crièrent au Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les sauva de leur extrémité, et de la tempête*

il fit une brise sereine, et les flots de l'océan se turent, et tous étaient dans la joie parce que l'océan ne mugissait plus, et le Seigneur les mena tous au port qu'ils appelaient de leurs vœux. Ainsi finissent toutes les tempêtes de l'Église, ainsi le Christ-Dieu reste vainqueur des frémissements des peuples et des fureurs de ses plus puissants ennemis [1].

Après l'immensité de l'entreprise, ce qui, dans l'établissement du christianisme, manifeste le plus clairement la présence et l'action divines, c'est la puissance des moyens. Quels sont ces moyens ? La parole

[1] « Vox Christi super populos. « Deus majestatis intonuit. Deus majestatis de nube carnis terribiliter pœnitentiam prædicavit. « Dominus super aquas multas. » Ipse Dominus Jesus, posteaquam vocem emisit super populos et perterruit eos, convertit in se et habitavit in eis. « Vox Domini in virtute. » Vox Domini jam in ipsis potentes faciens eos. « Vox Domini in magnificentia. » Vox Domini magna faciens in eis. « Vox Domini conterens cedros. » Vox Domini contritione cordis humilians superbos. « Conteret Dominus cedros Libani. » Conteret Dominus per pœnitentiam elatos nitore terrenæ nobilitatis, cum ad eos confundendos « ignobilia hujus mundi elegerit, » in quibus ostendat divinitatem suam. « Et comminuet eos tanquam vitulum Libani. » Et amputata superba celsitudine illorum, deponit eos ad imitationem humilitatis suæ, qui tanquam vitulus per ipsam hujus sæculi nobilitatem ad victimam ductus est. « Astiterunt enim reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Christum ejus. »..... « Vox Domini commoventis solitudinem. » Vox Domini commoventis ad fidem gentes quondam sine spe et sine Deo in hoc mundo : ubi nullus propheta, nullus verbi Dei prædicator, veluti nullus homo habitaverit. « Et commovebit Dominus desertum Cades. » Et tunc celebrari faciet Dominus verbum scripturarum suarum quod a Judæis non intelligentibus deferebatur. (Bellarminus in *Psal. XXVIII.*)

et le miracle. La parole tellement surhumaine, tellement élevée et divine, qu'en l'entendant une fois, l'âme sent d'instinct qu'elle écoute plus qu'une voix de la terre, qu'elle entend la voix même de Dieu. Et si cette voix laisse quelque indécision encore et quelque doute, si l'obstination « des fils de l'incrédulité » trouve encore à soulever quelque objection et à obscurcir la vérité de quelque nuage, le miracle est là, fondement de foi inébranlable, roc invincible, forteresse imprenable, contre laquelle éternellement viendront se briser les efforts de l'incrédulité. Jésus-Christ prévoyait, en face du mauvais vouloir de l'homme, la nécessité de ce sceau divin du miracle : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, disait-il, en multipliant à l'infini les prodiges, croyez du moins aux œuvres que je fais. » Ainsi le christianisme repose sur deux bases inébranlables : une parole manifestement divine ; des faits plus manifestement divins encore, si c'est possible, des miracles, des prodiges, merveilleux en grandeur, infinis en nombre, accomplis tous en témoignage de la vérité et de la divinité de la religion du Christ Jésus. Voici la chaîne présentée par l'Apôtre dans ses indissolubles anneaux. « Après avoir de bien des manières, sous bien des formes, parlé autrefois à nos pères, dans les prophètes, Dieu enfin, en ces derniers temps, nous a parlé par son Fils... Comment donc échapper à sa colère si nous négligeons un pareil salut, un enseignement si divin, qui, après avoir été prêché d'abord par le Seigneur en personne, a été recueilli par les témoins auriculaires, qui nous l'ont attesté à nous-mêmes, — tout cela, sous la garantie des miracles, des prodiges, du déploiement de la puissance divine, des manifestations de l'Esprit-Saint, que Dieu opérait suivant sa souverainte volonté. » Parole divine :

suite infinie des miracles : telle est la marque surnaturelle, le cachet divin, qu'aucune doctrine humaine n'a jamais pû contrefaire, qu'aucune puissance humaine ne saura briser : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. — Voix du Seigneur dans la force : voix du Seigneur dans la magnificence!*

« Voix du Seigneur dans la force. » *Vox Domini in virtute.* Quelle puissance dans la parole de Jésus-Christ! quelle plénitude! quelle efficacité! Chaque mot qu'Il a dit a accompli quelque création merveilleuse ; chaque ordre qu'il a promulgué a été le signal de quelque révolution immense, chaque écho de sa bouche divine vibre encore au cœur de l'humanité; par milliers, sur toute la surface du globe, des adorateurs et des disciples. repassent cette parole dans leur mémoire, la gravent profondément dans leur âme, en font l'invariable règle de leur vie. Bien plus! Regardons l'Europe, ou plutôt regardons le monde dans sa partie civilisée, regardons-le à travers les déformations et les ruines que la révolution à mêlées à l'œuvre séculaire du Christ : Tout ce que nous trouvons de fort, de vital, de puissant, dans la société, dans la famille, dans les institutions, dans les mœurs, dans les coutumes des peuples, ressort de quelqu'une des paroles de l'Homme-Dieu. Magnifique étude qui se présenterait à nous si elle ne dépassait notre but et la limite de cet ouvrage : voir comment le monde civilisé est né de la parole de Jésus-Christ, comment il ne subsiste que par cette parole, et comment, chez les peuples qui la répudient, la vie décroît, la décadence se montre, et, derrière elle, si l'apostasie se consomme, l'épuisement et la mort marchent d'un pas aussi rapide que fatal. Dans les sociétés antiques le commandement n'est que tyrannie, l'obéissance qu'écrasement sous la

force : d'un mot Jésus-Christ rend l'hommet out à la fois libre et obéissant, fonde le pouvoir public, mais lui arrache des mains le sceptre qui opprimait les consciences et écrasait les âmes. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.» Une société vit de justice, de vérité, de fraternité : toutes ces créations,inconnues des sociétés antiques, ont jailli des paroles du Christ. Comment contenir la masse ? Comment résoudre la question terrible du prolétariat ? Comment éteindre la haine de qui est dénué contre qui possède ? Rome n'avait pas vécu un demi-siècle, que déjà elle pensait briser à cet abîme sa puissance au berceau. Seule la parole du Christ harmonise et pondère ces deux formidables choses, seule elle retient le pauvre, et penche amoureusement vers la misère l'orgueil opulent. « Aimez-vous les uns les autres ! » Grande parole ! quand un peuple l'écoute et la comprend, ce peuple est fort; quand il l'oublie et la rejette, il meurt dans quelque suprême agonie. L'égoïsme rongeait la société antique, le dévouement et l'amour fraternel vivifient nos sociétés chrétiennes, et le froid de l'égoïsme ne redescend au cœur des peuples, que quand la parole chrétienne en a été chassée. Hélas! nous assistons,partiellement au moins, à cette répudiation de la parole du Christ et aux désastres qui la suivent. Nos sociétés et nos gouvernements chancellent comme l'homme ivre, et *leur science a été dévorée.* Ils ont touché à la parole de Jésus-Christ : le pouvoir n'a plus d'assise, la licence plus de frein, le prolétariat se lève, sous le nom de «couche nouvelle, » réclamant, l'arme en main et la haine sauvage au cœur, non plus sa simple place au soleil commun, mais l'envahissement total et le bouleversement universel. Le flot de la guerre civile monte et gronde, et nulle parole n'est plus là pour

l'arrêter. Celui-là seul « qui commande aux vents et à la mer, » a été follement éconduit : « la voix dans la force, » *vox in virtute*, nous fait défaut : si son silence persévère, nous péririons.

La divine parole, qui fonde et conserve les sociétés florissantes, est la seule aussi à constituer la famille sur ses véritables bases et à assurer sa dignité, sa sécurité, sa perpétuité, sa puissance. La famille avait péri dans le grand naufrage des sociétés païennes, au moment où Jésus-Christ fit entendre *sa voix sur les grandes eaux*. La répudiation toujours possible et facile de la femme par son mari avait enlevé au foyer domestique sa base et sa solidité. Qu'attendre d'une mère que le moindre prétexte, que le plus insignifiant caprice peut chasser du milieu des siens? Quelle stabilité espérer? Quel dévouement prescrire ? Quels devoirs tracer ? Le vice envahissait la famille que le lien sacré du mariage ne protégeait plus, le père n'était plus que le tyran redouté de ses enfants, et ceux-ci, élevés, comme le signalait saint Paul, « sans affection, » *sine affectione,* ne rendaient plus tard que trop largement la dette de l'insensibilité et de l'égoïsme, qui largement aussi leur avaient été prodigués. Une grande parole, *vox in virtute*, fut dite sur la famille par Jésus-Christ, et la famille chrétienne surgit, gloire et sécurité des temps modernes, source de la prospérité des États, couronne de l'Église catholique qui seule la peut faire naître et seule la sait maintenir [1]

[1] « L'Evangile venu, l'Evangile ayant relevé la femme, l'opprobre et la servitude n'ont pas cessé pour elle d'un seul coup ; ils n'ont cessé que là où l'Évangile a prévalu ; partout ailleurs elle est demeurée au sort qu'on pourrait appeler son sort naturel..... Jusque parmi nous, dès que baissent les eaux évangéliques

« Quiconque renvoie son épouse... et en prend une autre est adultère. » Jamais coup de foudre n'eut un retentissement pareil, et jamais ne creusa dans le monde semblable empreinte. Cet arrêt divin frappait le vice le plus violent et le plus implacable, et le frappait au cœur. Le vice poussa, comme la bête blessée, des hurlements de rage; durant des siècles, la luxure opulente, la volupté sur le trône, s'acharnèrent contre cette parole du Christ, mais en vain : la parole resta inexorable, l'Église, sa dépositaire et sa gardienne au milieu des plus furieux orages, ne fléchit pas, et la famille fut sauvée de sa ruine par la voix puissante qui y avait ramené, avec l'indissolubilité du lien conjugal, la paix, l'honneur, la fécondité, la puissance. Avec la grandeur et la noblesse de l'autorité, avec le prestige du dévouement chez les chefs de la famille, surgirent du même

qu'entendons-nous ? Le cri sourd du divorce, la bête humaine qui hurle après la liberté brutale et demande qu'on l'affranchisse d'un devoir insupportable à ses désirs. Nous l'avons entendu ce cri honteux : il a même triomphé un moment dans notre patrie; il triomphe encore dans une partie de l'Europe où le christianisme est mal défendu par le schisme et l'hérésie..... L'indissolubilité du mariage ne s'est maintenue qu'au prix de longs efforts. Je pourrais une fois de plus citer au tribunal du siècle présent, d'un côté, les passions des grands, et, de l'autre, l'intrépide esprit pastoral avec lequel les chefs de l'Église ont maintenu la pureté et la dignité du sang européen. Ce travail n'a pas peu coûté. Jésus-Christ ne s'est pas borné à mettre la femme sous la protection de sa croix, il a voulu naître d'une vierge, tout à la fois vierge et mère, modèle ineffable du dévouement maternel et du dévouement virginal, et demeurant à jamais sous les yeux du monde, pour lui inspirer, par son souvenir et son culte la pratique des saintes mœurs. » (Lacordaire.) — [2] Psal. XXVIII.

coup, dans les enfants, la vénération, l'amour, le dévouement, l'obéissance. Le foyer domestique était fondé sur des bases divines, la parole du Christ avait donné au monde son plus doux présent et sa plus féconde espérance. « O foyer domestique des peuples chrétiens ! maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré, avec la lumière, l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolerions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir ! »

Après sa double plénitude dans la société et la famille, la voix du Christ a fait sentir aux individus ses influences saintes et irrésistibles : *Vox Domini in virtute*[1]. Descendons dans nos âmes, recherchons-y tout ce qu'elles renferment de pensées hautes, de révélations magnifiques, de sentiments pieux, magnanimes, purs, élevés; comptons tous les bons mouvements de notre cœur, surprenons même ses véritables héroïsmes : d'où nous sont venus ces trésors du bien, cet opulent patrimoine de la vertu ? De nous-mêmes nous n'entendons que trop bien sortir l'écho du vice et gronder sourdement la bête de l'égoïsme, de la volupté brutale, de l'ambition furieuse, de la cupidité effrénée : qui donc nous retient? qui nous transfigure ? qui étouffe en nous les mille sollicitations du mal, pour nous livrer presque malgré nous aux célestes et puissants entraînements du bien ? Le Psalmiste nous l'a dit : *La Voix du Seigneur dans la force*, la voix du Christ dans la plénitude de sa vertu et de son efficacité. Jésus-Christ a semé une à

[1] Psal XXVIII.

une, dans nos âmes, les paroles d'où a surgi la divine moisson de nos mérites et de nos perfections. Et avec le mérite ces paroles ont déposé, en même temps que la foi, et l'amour, la source de nos joies pures, de nos contentements célestes, de nos vifs et délicieux plaisirs. Chez les âmes les plus saintes, ces effets se produisent avec une force et atteignent une extrémité merveilleuse, chez tous la parole du Christ illumine, soutient, relève, console, guérit. Dans le monde catholique entier, cette parole domine en souveraine toutes les âmes, décide de leur direction, arrête leurs saillies les plus impétueuses ou stimule leur plus pesante inertie. La parole du Christ est la Reine de l'Église, et, par l'Église, du monde, qui peut la méconnaître, la nier, la maudire, mais qui, en dépit de toutes les résistances, la doit subir et ne cessera jamais d'en être dominé.

Et d'où vient à cette parole cette universelle domination à travers tous les siècles et sur toutes les âmes ? Jésus-Christ, sans aucune force apparente, jetait au monde des paroles inouïes et sanglantes, que le monde devait naturellement couvrir de son dédain, de sa risée, de sa haine, *stultitia pereuntibus.* Or, contre toute prévision, en dehors absolument du vraisemblable et du possible, le monde écoute, accueille, croit, suit ardemment cette parole, qui le voue aux plus inénarrables martyrs, lui arrache toutes les idoles de sa pensée, de son cœur et de ses sens, le jette hors des réalités visibles, le porte dans un ciel lointain, inconnu, inouï, et, en attendant, lui remet comme patrimoine unique une croix! Le monde tombe aux pieds de Jésus de Nazareth, flagellé et crucifié, et lui voue à travers tous les siècles un amour immense et une ardente adoration. Encore un coup, qui donnait à la parole évangélique une si ex-

traordinaire puissance ? Sans doute, le Psalmiste nous l'a dit, cette parole a une force intrinsèque : *vox in virtute*, et ailleurs : *Eloquium Domini convertens animas*, « la parole du Seigneur convertit les âmes ; » il fallut néanmoins une puissance plus éclatante, d'un effet plus rapide, et, pour ainsi parler, plus foudroyant. Dieu devait se laisser voir à des marques encore plus manifestes, pour entrainer le monde d'un seul et irrésistible effort. Comme la grande voix de la foudre emplit le ciel et la terre, écrase les faibles voix de l'homme, et porte avec elle son signe et sa domination, ainsi devait éclater dans le monde la parole évangélique, plus retentissante, plus efficace, plus divine que toute autre parole ; *le Dieu de majesté* devait *tonner du haut des Cieux.* Ces foudres qui retentirent, terrifièrent, soumirent le monde, furent les miracles. Aussi le Psalmiste, après avoir parlé de « la voix du Seigneur dans la force, » *in virtute*, annonce que ce sera aussi une voix « de magnificence, » *Vox Domini in magnificentia*[1]. Le miracle est en effet la splendeur et la magnificence de l'apparition de Dieu au milieu de nous, c'est « la lumière dont il se revêt comme d'un vêtement, » c'est le char triomphal de sa gloire, c'est le sceau de sa royauté, c'est l'incommunicable marque de son action souveraine : *A Domino factum est istud et est mirabile.* Voilà Dieu dans le déploie-

[1] « Vox Evangelicæ prædicationis, ab ipso Deo inchoatæ, et a Christo et apostolis propagatæ, non fuit inanis verborum strepitus, qualis multorum oratorum et philosophorum est ; sed fuit vox efficacissima, et signis atque prodigiis confirmata. Ad efficatiam verbi pertinet ilud : *in virtute;* ad gloriam miraculorum illud : *in magnificentia* sive splendore et decore. (Bellarminus, *Expositio in Psal. XXVIII.*)

ment de sa puissance et le signe de son action. Dieu parle : à côté de Dieu, la sagesse humaine parle, la fausse philosophie parle, l'erreur parle, l'hérésie parle ; sans doute la parole de Dieu porte toujours en elle-même une force propre et au dehors d'elle-même des signes de sa céleste origine et de sa surhumaine élévation ; toutefois, comme l'erreur est astucieuse, qu'elle se « transforme en ange de lumière, » qu'elle contrefait la voix divine, et qu'en même temps la foule est facile à la méprise et prompte à s'attacher aux faux docteurs, Dieu a dû, dans sa sagesse et sa bonté, entourer sa parole d'une si extraordinaire magnificence, que tous, à l'instant, sans hésitation, sans incertitude, sans erreur possible, la pussent discerner de toute parole humaine, de toute doctrine venue d'en bas : *Vox Domini in magnificentia.* Dieu l'a fait dans le miracle. Aux yeux stupéfaits du monde les miracles se multipliaient : ils étaient opérés en témoignage de la vérité et de la divinité de l'Évangile : Dieu même, par la voix du miracle, tranchait sans retour la question. Que répondre ? qu'opposer ? comment résister ? « Comment échapper, s'écriait saint Paul, si nous négligeons un pareil salut, qui, après avoir été d'abord prêché par le Seigneur, a été attesté à nous-mêmes par les témoins auriculaires, Dieu confirmant tout par des miracles et des prodiges, par le déploiement de toutes sortes de puissances, par l'effusion des dons de l'Esprit-Saint, suivant sa volonté. » Nous serions infinis s'il nous fallait tracer le tableau de cette splendide période, où, en même temps que retentissait la parole évangélique, Dieu la confirmait par des milliers de prodiges éclatant partout à la fois. Assistons à une seule de ces scènes, et, par elle, jugeons des autres. « D'où pensez-vous que se soit répandu si

subitement, si universellement, un si immense éclat de la vérité catholique ? Sans doute de la prédication du nom de Jésus. N'est-ce pas à la lumière de ce nom que Dieu « nous a appelés à son admirable lumière ? » C'est ce nom que l'Apôtre, par l'ordre de Dieu, devait porter devant les rois, les nations, les enfants d'Israël. Il le portait comme une immense lumière, il en illuminait le monde, il criait partout : « La nuit a précédé, mais voici que se lève le jour. » Et comment cette lumière resplendissait, comment elle enchaînait tous les regards? Voyez-le. Un éclair jaillissait des lèvres de Pierre, quand d'un mot il redressait et affermissait le boiteux, et illuminait les yeux des aveugles. N'étaient-ce pas les feux de la foudre jaillissant et se répandant de tous côtés, quand l'Apôtre Pierre jetait sa parole: « Au nom de Jésus de Nazareth; lève-toi, et marche[1]! » Cette scène était de tous les instants ; sur toute la surface du monde que Dieu appelait à la foi, la même puissance opérait les mêmes œuvres et revêtait la parole évangélique du même splendide vêtement des prodiges. L'histoire de l'établissement du christianisme est tout entière dans ces lignes de l'Écriture, dont l'Église, depuis dix-huit siècles, a fait l'un de ses chants : « Étienne, rempli de grâce et de force, opérait au milieu du peuple les plus étonnants miracles et les plus éclatants prodiges. — Quelques membres de la Synagogue se levèrent, discutant avec Étienne, mais ils ne purent tenir devant la sagesse et devant l'Esprit qui parlait en lui[2]. » Depuis de longs siècles, le Psalmiste avait vu cette magnifique effusion du miracle, et entendu cette *voix du Seigneur*, à laquelle le miracle donnait l'éclat, la puissance, l'irré-

[1] Saint Bernard. — [2] Act.

sistible impétuosité, les effets si variés, les opérations si étonnantes de la foudre : *La voix de Jéhovah est pleine de force; la voix de Jéhovah est pleine de magnificence, la voix de Jéhovah brise les cèdres, Jéhovah brise les cèdres du Liban. La voix de Jéhovah lance des traits de flamme. La voix de Jéhovah ébranle le désert; Jéhovah ébranle le désert de Cadès*[1].

Vaste dans l'entreprise, magnifique dans les moyens, l'œuvre de Dieu, dans l'établissement du christianisme, est merveilleuse encore dans les résultats. Le résultat par excellence de la parole et de la puissance de l'Homme-Dieu, c'est l'Église, cette Église catholique qui enserre le monde, franchit les siècles, domine les intelligences, captive les cœurs, remplit tout de ses clartés divines, de ses œuvres puissantes, de ses intarissables bienfaits. Elle a vaincu la force, elle se joue de la ruse, elle désespère la haine de ses plus implacables ennemis. Fille de Dieu, organe de sa bouche, sa voix à travers les siècles, l'Église, comme Celui dont elle émane, fait sentir « la parole de la puissance, la parole de la majesté. » Comme Dieu, dans tous les temps, elle « tonne sur les grandes eaux, » elle « ébranle la solitude, » elle brise les cèdres, » elle « fait jaillir la flamme de feu. » Et son œuvre par excellence, comme l'œuvre du Verbe Incarné, est la conversion des âmes, la sanctification des peuples, le recrutement des Élus, la poursuite, à travers le temps, des conquêtes de l'éternité.

2. L'établissement du christianisme fut ainsi, en second lieu, une œuvre de sainteté. C'est là même son

[1] Psal. XXVIII

terme, son but final, vers lesquels le déploiement de la puissance et l'effusion du miracle n'étaient qu'un acheminement et un moyen. *Vox Domini præparantis cervos*[1], « La voix du Seigneur, qui fait enfanter les biches. » Pour quiconque est familiarisé avec la langue sainte et les façons de s'exprimer qu'y a daigné employer l'Esprit-Saint, cette expression n'étonne plus; elle offre des profondeurs à pénétrer, des trésors de sens à recueillir, voilà tout. Dieu aime à emprunter aux êtres inférieurs de la création les images qui le feront mieux comprendre de nous. Ne se comparait-il pas à la poule qui veut réunir ses poussins sous ses ailes? Tantôt ses élus sont pour lui la triste et solitaire colombe, tantôt l'inoffensive et douce brebis, tantôt l'aigle qui vole puissamment « où est le corps. » Ici, dans le Psaume dont nous creusons les sens profonds, Dieu « fait enfanter les biches. » Le cerf, voilà encore un symbole connu et aimé de l'Écriture, et toujours il sert à désigner l'âme sainte, l'Élu de Dieu, sous sa plus précieuse perfection : le zèle brûlant des choses divines, l'ardente soif de Dieu, l'essor impétueux, la course vers la patrie céleste, le séjour dans les hauteurs de la perfection. *La voix de Dieu fait enfanter les biches*[2]. « Omnia propter electos, » tout pour les élus. Toutes les œuvres de Dieu dans le cours des âges n'ont trait qu'à cet acte unique : enfanter les élus, les former peu à peu dans le sein maternel de l'Église, les nourrir, les élever, les parfaire. Tout est constitué « pour la consommation des saints dans les œuvres du ministère, pour la formation du corps du Christ, jusqu'au jour où nous parviendrons tous, dans l'unité de la foi, dans la

[1] Psal. XXVIII. — [2] Psal. XXVIII.

pleine connaissance du Fils de Dieu, jusqu'à l'homme parfait, l'homme à l'âge du Christ dans sa plénitude. » Que nous dit encore le grand Apôtre? «... Petits enfants que j'enfante jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » Tel est l'enfantement tout mystérieux et tout divin que la grâce divine ne cesse de préparer. La grâce habituelle transfigure l'homme, le dépouille de son néant et de son péché, et fait de lui « la nouvelle créature » « créée dans le Christ Jésus, » « l'homme nouveau créé dans la justice et la vérité. » La grâce actuelle l'accompagne durant tout son pèlerinage à travers la vie, lui aide dans tous ses actes, le fortifie dans toutes ses faiblesses, le secourt dans tous ses dangers, le prend au berceau, le suit pas à pas dans son existence entière, et ne le quitte qu'au seuil même de l'éternité. Trois choses sont à former divinement dans l'homme : l'intelligence, le cœur, les actes : l'intelligence, siége de la révélation; le cœur, siége des affections, des choix libres, des résolutions, des vouloirs : les actes, but et terme de la vie entière, moisson obligée, conquête nécessaire, patrimoine sans lequel l'existence est vide et l'homme est dénué. Comment « la voix de Dieu *prépare*-t-elle » l'intelligence de l'homme, encore exilé, aux illuminations de la patrie ? Par la foi. Dieu parle à ce fils de son cœur, il épanche en lui d'ineffables secrets, il verse des torrents de lumière : *revelabit condensa.* Dieu déchire l'épaisseur du feuillage, et fraye devant l'intelligence de l'homme une route ouverte et lumineuse, *illuminavit vitam.* C'est l'œuvre de la foi et la première initiation à la vie divine. Voici la seconde : c'est la préparation du cœur. Dieu vient au cœur, le gagne, le remplit, le détache des biens périssables, l'enflamme d'amour « pour les choses invisibles, »

l'élève jusqu'au seul véritable amour, et lui fait pousser son cri le plus sublime, dernière expression de la sainteté sur la terre : *O mon Dieu, qu'y a-t-il que vous pour moi dans le ciel, et sur la terre, qu'ai-je voulu que vous?* Quand la grâce a illuminé l'intelligence par la foi et déifié le cœur par l'amour, il ne lui reste plus, pour enfanter l'Élu, « le cerf, » des collines éternelles, qu'à provoquer, diriger, soutenir, consommer ses bonnes actions : *Vox Domini præparantis cervos*[1]. Tout y concourt : les voix du dehors, les sollicitations intimes, les inspirations de toutes sortes, les assistances de tout nom. Les dons de l'Esprit-Saint distribuent les forces, les Sacrements les versent à flots, chacun des ministères de l'Église les protége et les développe. Le chrétien, l'Élu de l'exil, trouve, de quelque côté qu'il se tourne, les excitations, les rappels, les soutiens, pour triompher du mal, vaincre sa nature, saintement agir. Le christianisme entier, dans son Chef, dans la meilleure partie de ses membres, dans sa foi, dans ses Sacrements, dans son culte, n'est à vrai dire qu'une immense école de sainteté.

3. Or l'épanouissement de la sainteté, c'est la gloire. La gloire sort de la grâce comme le fruit de la fleur, et la fleur de la tige. La gloire n'est que la grâce en fleur. L'œuvre du christianisme étant une œuvre de sainteté, est donc par là même une œuvre de gloire. C'est par cette belle conséquence et cette splendide doctrine que notre Psaume finit. Saint Paul, après avoir retracé tout le plan du christianisme et décrit la solennité suprême qui, à la résurrection générale, assure la manifestation

[1] Psal. XXVIII.

et le triomphe de la sainteté, ajoute ce mot d'une simplicité si sublime : « ..... Et puis, nous serons pour toujours avec le Seigneur ! » Le regard du Psalmiste a percé, lui aussi, jusqu'à cette glorieuse assemblée des élus dans le ciel, cette béatifique réunion de la famille entière dans la main paternelle, « dans l'immobile royaume, » « au milieu des splendeurs des Saints. » *Et dans son temple tous rediront sa gloire : et le Seigneur Roi siégera sur son trône éternellement.* L'Écriture est seule assez sublime pour retracer de pareils tableaux et décrire de pareilles magnificences. Saint Paul commence : « Vous vous êtes approchés, dit-il, de la montagne de Sion, de la Cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, de l'assemblée des anges qui sont par milliers, de l'Église des premiers-nés, inscrits dans le ciel, et du Juge de tous, Dieu, et des âmes des justes, et de Jésus, le Médiateur du Testament Nouveau, et du sang répandu, dont la voix est plus douce que le sang d'Abel. » La voilà cette Église triomphante, consommation de toute l'œuvre de Dieu et triomphe suprême des séculaires combats de son invincible droite. Saint Jean, comme le Psalmiste et l'Apôtre, a contemplé cette assemblée glorieuse, cette cité du grand Roi. « Et moi Jean j'ai vu la sainte cité, la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel, sortie de Dieu, parée comme une épouse pour son époux; et j'entendis une grande voix sortie du trône qui disait : Voici le tabernacle de Dieu habitant avec les hommes; et Dieu habitera avec eux ; eux seront son peuple, et Lui, Dieu, sera leur Dieu. » Le Psalmiste résume tout en ces mots : *Et Dieu siégera sur son trône éternellement.* Saint Jean commente ainsi magnifiquement : « Et voici que je fus ravi en esprit, et voici qu'un trône fut placé dans le ciel, et sur le trône un roi qui siégeait.

Et celui qui siégeait paraissait étincelant comme le sont le jaspe et la sardoine, et autour du trône s'étendait un arc-en-ciel dont l'éclat était celui de l'émeraude. De ce trône sortaient des éclairs, et des voix, et des tonnerres. » Et Jean voyait l'assemblée des saints rendre gloire à Dieu, et il entendait le cantique de l'éternité : « Il est Saint, Il est Saint, Il est Saint, le Seigneur Dieu Tout-Puissant qui était, et qui est, et qui doit venir. » *Et dans son temple tous diront sa gloire... Et Dieu bénira son peuple dans la paix.* L'éternité sera remplie et comme inondée de ce flux et de ce reflux de gloire. L'Église triomphante « rendra à Dieu la gloire : » Dieu en comblera l'Église triomphante. Elle chantera éternellement ses louanges : éternellement il l'enivrera au torrent de ses délices, et la plongera dans l'océan infini de sa gloire et de ses joies : *Vous les abreuverez, ô Dieu, au torrent de votre volupté.*

Telle sera l'éternité, et dans l'éternité l'Église triomphante. Le temps et l'Église exilée qui le traverse en donnent dès ici-bas quelque image[1]. Dieu siége dans l'Église ; il y siége « sur le trône de la miséricorde, » il y « bénit son peuple dans la paix, » « il y donne la force à son peuple. » C'est par Lui, avec Lui, en Lui, que

[1] « Et in templo ejus unusquisque dicit gloriam : Et in Ecclesia ejus omnis in spem æternam regeneratus, laudat Deum pro suo quisque dono quod a Sancto Spiritu accepit. « Dominus diluvium inhabitat. » Dominus ergo primum diluvium inhabitat hujus sæculi in sanctis suis. Tanquam in arca, ita Ecclesia custoditis. « Et sedebit Dominus rex in æternum. » Et deinde sedebit regnans in eis in æternum. « Dominus virtutem populo suo dabit. » Quia Dominus virtutem populo suo contra hujus mundi procellas et turbines dimicanti dabit, quia pacem illis in hoc mundo non promisit. » (S. Augustinus.)

l'Église catholique vit et triomphe. Dieu est « sa lumière et son salut, » Dieu la soutient au milieu de tous ses orages, et la retire de tous ses abîmes. Elle, de son côté, consacre à bénir Dieu son existence entière : *Dans son temple elle redit la gloire de Dieu.* Elle chante dans l'exil, au milieu des combats et des détresses, le cantique qu'elle achèvera dans l'ivresse du triomphe et les inénarrables joies de l'éternelle paix : *in templo ejus omnes dicent gloriam* [1].

III

LA RÉVÉLATION DIVINE [2]

Le grand fait qui s'impose à la raison en même temps qu'il fait l'objet de la foi, le fait qui remplit le monde, domine les âges, a imprimé dans toutes les annales humaines d'ineffaçables traces, c'est que Dieu a parlé à l'homme : *Deus deorum locutus est.* Ayant créé l'être intelligent pour la lumière, il ne l'a pas laissé plongé dans la nuit; ayant destiné nos intelligences aux richesses de la vérité, il ne nous a pas laissés en proie au dénûment de l'erreur. En bien des endroits de ses cantiques, le saint Psalmiste célèbre ce fait glorieux et doux d'une révélation faite par Dieu au monde : ici il lui consacre un chant entier et l'un de ses plus brillants, le Psaume XVIII.

Cette révélation faite par Dieu à l'homme, cet

[1] Psal. XXVIII. — [2] Psal. XVIII.

ensemble de vérités qui forme le patrimoine de l'humanité chrétienne, le Psalmiste nous en fait apprécier la valeur de deux manières : d'abord en une splendide image, puis directement.

I. — Dieu n'a pu traiter plus défavorablement les âmes que les corps, le monde spirituel que le monde physique. C'est le même Dieu qui répand à flots la lumière au firmament matériel, et qui verse avec plus de profusion, sur une création plus élevée, sur un monde plus précieux, le monde des âmes, l'éclat de la vérité. « Le même Dieu, dit saint Paul, qui a commandé à la lumière de jaillir des ténèbres et de resplendir, le même Dieu resplendit en nos cœurs. » « Quoi ! Dieu a répandu sur la terre ce qui est nécessaire à notre nourriture matérielle avec une profusion sans mesure, il a planté les bois et semé les moissons avec une variété infinie; nous n'avons qu'à baisser les mains, qu'à donner un léger coup de charrue pour que la terre se couvre de produits ; le soleil se lève chaque matin et se couche chaque soir, la pluie monte et descend, la rosée et la chaleur se succèdent sans interruption : nous n'avons pas besoin d'entrer dans des laboratoires pour en extraire les substances bienfaisantes, elles sont à nos pieds, elles ne demandent qu'une légère coopération de notre part, et alors même que nous ne la cultivons pas, la terre est encore féconde. Et quand il s'agit de la nourriture de l'esprit, du salut éternel, vous voulez que ce soit l'homme qui fasse tout et Dieu rien ; que ce soit la charrue de notre raison qui creuse de pénibles et rares sillons dans la terre de la vertu et de la vérité, et qu'il ne vienne là que ce que nous aurons semé ou plutôt créé nous-mêmes à grand'peine ! Vous voulez que, couchés

sur des livres pendant des siècles, nous ne puissions savoir qu'algébriquement que c'est Dieu qui a fait le monde et qui est mort pour lui ! Cela n'est pas ! La vérité, c'est une mère qui tient ses enfants sur son sein, qui leur donne le lait, qui sollicite leur faim et ne demande qu'à les nourrir ; et l'humanité, c'est l'enfant qui n'a qu'à se baisser pour trouver la vie. Oui, il doit y avoir une voie divine de la vérité, une voie simple et facile ; oui, le soleil de la vérité se lève et se couche chaque jour, la pluie de la vérité tombe du ciel, le vent de la vérité souffle à l'orient et à l'occident, l'esprit qui touche la vérité n'est pas conquérant, il est conquis ; il ne va pas la chercher le premier, c'est elle qui vient à lui, qui l'embrasse, qui lui dit : Mon fils, je suis à toi, je ne te demande qu'un effort, c'est de ne pas me repousser ! J'en suis donc assuré, il y a sur la terre, par rapport à la doctrine catholique, une certitude plus large et plus haute que la certitude rationnelle ; cette certitude doit être large comme l'humanité, haute comme le ciel, facile comme un Dieu qui aime et qui n'est pas avare [1]. »

Voyez ce qu'a fait Dieu pour le regard de l'homme. *Les cieux chantent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. Le jour crie au jour ; la nuit parle à la nuit le langage de la sagesse. Pas un peuple, pas un idiome, qui n'entende et ne comprenne ces voix. Dans toute la terre retentissent ces accents ; d'une extrémité à l'autre de l'univers se fait entendre ce langage* [2]. Cette première instruction de l'humanité renferme déjà des splendeurs et une perfection dignes de Dieu. La prédication que fait retentir l'univers est

[1] Lacordaire. — [2] Psal. XVIII

incessante, lumineuse, universelle. Incessante : *le jour publie au jour, la nuit raconte à la nuit ;* jamais l'homme ne fut sans cette prédication véhémente, jamais la lumière, jaillie des œuvres divines, ne lui fit défaut. Et comme elle est incessante, elle est claire, limpide, accessible aux plus humbles, facile aux plus ignorants. Beaucoup ne pourront ouvrir leur intelligence aux enseignements des sages : qui ne peut ouvrir ses yeux aux splendeurs du jour ? Prédication universelle : les autres merveilles de la nature sont locales et particulières : l'Océan n'étend pas devant tous les regards ses immensités, les montagnes n'élèvent pas dans chaque région leurs sommets majestueux, les campagnes n'étalent pas partout les merveilles de leur fécondité ; mais partout *les cieux racontent,* partout l'éclat des astres inonde sur les hommes, partout la lumière se lève et resplendit. Rien donc autant que les cieux ne fournit un commencement et en même temps une frappante image des illuminations surnaturelles de la divine révélation.

Et, dans les cieux eux-mêmes, parmi tous les astres qui y étincellent, un astre plus que tous les autres est digne de représenter les merveilleux caractères de la vérité de Dieu. Voici le soleil, qui, se dégageant peu à peu des vapeurs et des brumes du matin, se lève resplendissant, gravit avec majesté les degrés de son trône, et des sommets des cieux verse à flots infinis sur le monde sa victorieuse et vivifiante lumière. Contemplons cette gracieuse et grande figure de la révélation et de l'illumination surnaturelle des âmes par la parole de Dieu.

Le soleil est l'image la plus brillante, la manifestation la plus vive de Celui « qui est la lumière, » qui a dit :

« Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, » de qui saint Jean annonçait, « qu'il éclaire tout homme venant en ce monde. » *Dieu*, dit le Psalmiste dans un autre endroit, *s'est vêtu de la lumière comme d'un vêtement.* Ici, dans une autre image aussi expressive : *Dieu a posé dans le soleil son pavillon* [1]. C'est par le soleil, plus que par tous les autres êtres de la création inférieure, que Dieu manifeste sa splendeur infinie, et « cette inaccessible lumière qu'il habite » et qui n'est autre que son propre et naturel éclat. Ce que le soleil est dans le monde physique pour notre regard corporel, la révélation le sera dans le monde des âmes pour le regard surnaturel de la foi. Beauté, puissance, étendue et universalité d'action : tels sont les traits sous lesquels se présente volontiers à nous cet admirable soleil allumé par la bonté divine pour faire resplendir notre demeure terrestre ; tels sont ceux aussi que nous offre la Révélation, autre soleil plus radieux d'une plus divine et plus précieuse patrie.

Toujours frais et brillant, toujours jeune, à travers les ruines et les vieillesses des siècles, le soleil est, dans la nature, la source de toute vie, de toute joie, de toute grâce, de tous charmes, de toute beauté. Gracieux comme le fiancé qui s'avance à l'autel, radieux comme l'époux qui y reçoit sa jeune épouse, le soleil fait à la nature son perpétuel jour de fête et de joie [2]. Tous les êtres épient son réveil. Dès qu'il paraît, avec lui coulent dans la création des flots de vie, et à chaque fête nouvelle d'un jour nouveau toutes les voix éclatent, tous les cœurs s'épanouissent, toutes les activités se meuvent et s'agitent dans les tressaillements de la vie.

[1] Psal. XVIII — [2] Psal. XVIII.

Comme l'époux il se lève et *sort de sa couche*[1]. Tel est dans un monde supérieur des intelligences le lever de la Révélation. « La nuit a précédé, dit l'Apôtre, *nox præcessit :* tout y était triste et mort. Qu'une âme est sombre, froide, stérile, désolée, où le soleil de la vérité divine ne se lève pas! L'Apôtre appelait la vie chrétienne « un jour de fête : » l'âme sans la foi et la révélation ne connaîtra jamais ce jour-là! Jamais en elle les joyeuses fiançailles de l'intelligence avec la vérité divine, jamais la révélation *n'y sort de sa couche comme l'époux*, pour l'inonder de célestes lumières et la remplir d'inénarrables joies. Et, pour agrandir le spectacle, qu'était le monde sans la révélation? Qu'est-il encore, où cet astre divin ne s'est pas levé? Qu'ont été et que sont ces sociétés « ténébreuses, » «sans Christ, sans Dieu en ce monde, » « sans espérance, » sans avenir, sans horizon, sans sécurité, sans joie? Qui n'a remarqué, pour peu qu'il ait étudié les littératures anciennes et vécu avec ces civilisations sans Dieu et sans vérité, tout ce qu'il y avait dans les intelligences de court et de borné; dans les cœurs de froid, de monotone, et souvent de sombre et de désespéré; dans les idées d'incertain, de flottant, de faux, parfois même de ridicule et d'extravagant? Rien de vital ne germait dans ces terres écrasées sous une perpétuelle et glaciale nuit. Voyez au contraire chez un peuple resté chrétien, comme tout est vif et alerte, agissant et gai. On y sent partout des intelligences tranquilles dans la possession du vrai, des cœurs ravis dans les jouissances chastes et nobles du bien, des existences pleines des joies plus solides et plus hautes que les joies terrestres, des activités perpé-

[1] Psal. XVIII.

tuellement soutenues et excitées par les espérances d'un opulent et radieux avenir.

Au premier caractère d'être la joie, la vie, la fécondité du monde, le soleil, et avec lui la Révélation dans une sphère plus haute et plus divine, joint un second trait : son irrésistible puissance. *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[1], « il s'est élancé comme le géant pour parcourir sa carrière. » Rien au monde ne l'arrête, rien ne lui est obstacle, rien ne le fait chanceler, rien ne le refroidit ni ne l'éteint. Comme le Dieu dont il est dit : *O Dieu, tu es le même toujours*[2], l'astre impétueux et irrésistible dans son essor, bondit *comme un géant* dans l'immensité des cieux, va droit à son trône, prend sa place au sommet des cieux, verse ses bienfaits à ceux-là mêmes qui le voudraient maudire, n'a que faire du fracas des tempêtes, des conjurations des nuages, du tumulte des airs ou des flots. Et l'homme, non plus que la nature, n'a puissance sur lui. Les générations passent, les révolutions s'accomplissent, les bruits de de guerre se font entendre, l'humanité se débat dans quelqu'une de ces agonies dont est rempli son passage à travers les temps : radieux, impassible, vainqueur, le soleil éclaire tout de ses mêmes rayons, constructions ou ruines, paix ou tumulte, prospérités ou décadences, tombes ou berceaux ; tout change, vieillit, meurt au-dessous de son trône : lui seul, qui ne change pas, contemple les caducités humaines de son éternel et immuable regard. Et cette vitalité impérissable n'est pas le dernier mot de cette puissance. L'impétuosité de son essor, l'immensité de sa carrière la signalent aussi magnifiquement. C'est un *géant*, un géant qui *bondit*, un

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. CI.

géant qui bondit dans d'incommensurables espaces : *sa course est depuis le sommet des cieux.* Quel élan! quelle vitesse! quelles saillies impétueuses! quelle carrière immense fournie par le géant des cieux[1]! Quelle image aussi de la force divine! quel reflet de son infini rayonnement! Ainsi est la révélation dans le monde[2] : « son essor est du plus haut des cieux, » c'est de Dieu qu'elle émane; c'est du plus profond de son intelligence qu'elle jaillit. « Nous parlons sagesse, écrivait l'Apôtre, parmi les parfaits,mais une sagesse qui n'est pas de ce monde, qui n'est pas le patrimoine des princes de ce monde, ètres éphémères qui disparaissent. Nous parlons la sagesse même de Dieu,sagesse mystérieuse,sagesse cachée, révélation de tout ce que Dieu a prédestiné, avant les siècles, pour notre gloire. » *A summo cœlo egressio ejus.* Et comme elle vient de Dieu et plane à d'infinies distances au-dessus des faibles visées de la sagesse humaine, aussi la Révélation est-elle inaccessible aux

[1] « Quatuor puncta : scilicet proprietatem sive efficaciam ejus, magnitudinem, velocitatem, regularitatem motus ejus. Proprietatem quia nox tristitiam indicat, sed dies lætificat. Psal. XXIX : *Ad vesperam demorabitur fletus et ad matutinum lætitia,* et ideo dicit : « Exultavit. » Magnitudinem quia magnus inter omnia corporalia particularia, et ideo dicit : « ut gigas. » Velocitatem, unde dicit : « ad currendam. » Regularitatem unde dicit : « viam. » (Div. Thom. Aquinat. *Expositio in Psal. XVIII.*) — [2] Sancti Apostoli, et etiam alii sancti prædicatores rectissime comparantur cœlis, quod elevati a terra per contemplationem, ampli per charitatem, splendidi per sapientiam, semper sereni per animi tranquillitatem, celerrime moti ab intelligentia per obedientiam, pluentes per instructionem, tonantes per objurgationes, fulgurantes per miracula, multa terris bona largientes. » (Bellarminus, *in Psal. XVIII.*)

attaques de l'homme et invulnérable à ses coups. Qui a jamais enchaîné la parole divine? Qui en a arrêté l'essor? jusque dans la Rome idolâtre, sous le regard irrité de Néron, malgré toutes les forces du colossal empire, dans les fers, au fond des cachots, saint Paul s'écriait triomphant que « la parole de Dieu ne s'enchaînait pas ! » Telle a été sa puissance depuis dix-huit siècles, telle « elle a bondi comme le géant pour parcourir sa carrière. » Quels prodigieux efforts ne tenta pas l'ancien monde pour étouffer, tantôt sous le rire, tantôt sous le sophisme, tantôt dans le sang, la vérité qui bondissait du ciel, faisait irruption sur la terre, se répandait dans tous les peuples, dominait toutes les intelligences et captivait en reine absolue toutes les volontés ! Quels efforts ne tente pas, sous nos yeux, l'impiété contemporaine ? Elle avait cru anéantir pour toujours la vérité catholique sous les ruines de 93. Stupéfaite et outrée du réveil de l'astre toujours aussi radieux et aussi bondissant, elle s'épuise à en obscurcir l'éclat, et à en arrêter la course. Vains efforts ! *A summo cœlo... usque ad summum... nec est qui se abscondat a calore ejus*[1] ! La vérité catholique jaillit plus puissante de dessous les obstacles, la lutte consomme sa puissance et redouble sa vitalité. Voyez à quoi en est, après plus d'un siècle de persécution, souvent sanglante, toujours implacable et acharnée, la vérité catholique au milieu de nous, dans notre France si bouleversée et si ébranlée par le souffle de ses révolutions. Ah ! voyez ! Tout s'est usé et tout s'use, les systèmes croulent les uns sur les autres, les oracles sont déconsidérés, les parleurs acclamés un instant périssent sous les sifflets,

[1] Psal XVIII.

les sauveurs qui se succèdent, sans rien sauver, sans rien faire qu'assister impassibles ou complices au dépérissement de la patrie, reçoivent, dans le dédain qui les entoure, le prix de leur faiblesse ou de leur incapacité : tout cède, tout s'effondre. Seule, au milieu des ruines présentes et des menaces de l'avenir, la parole catholique est vivante, alerte; « elle bondit comme le géant, » elle monte de plus en plus à l'horizon des âmes, de plus en plus elle étend son influence, et jette de tous côtés ses puissants rayons. La parole catholique réunit plus les foules, les domine plus profondément, les remue avec plus d'efficacité et de force, que n'importe quelle autre parole. Si ses ennemis sont innombrables, ses fidèles sont compactes, serrés, invincibles. Les œuvres que cette parole enfante chaque jour ne se peuvent plus compter, les détresses qu'elle atteint, les besoins qu'elle soulage, les maux dont elle triomphe, les conquêtes qu'elle obtient partout, n'ont pas plus de limite que n'en a la carrière qui lui a été tracée de Dieu : *son essor est d'une extrémité du ciel à l'autre extrémité.* Et tel est le troisième caractère de la lumière, l'universalité de son influence. Contemplez le soleil, suivez du regard son immense carrière, et rendez-vous compte de l'incalculable étendue de son règne et de ses effets. *Il part d'un bout de l'horizon, il suit sa course jusqu'à l'autre : rien n'échappe à ses ardeurs*[1]. Son triomphe est double, son règne splendide s'épanouit en deux puissances : puissance d'étendue, puissance de pénétrabilité. Toute royauté est bornée, toute conquête se brise à un terme suprême, toute puissance doit, un jour ou l'autre, s'arrêter en pleurant,

[1] Psal. XVIII.

comme Alexandre, les larmes d'une ambition déçue. Mais le roi des astres étend son influence dominatrice des profondeurs du ciel aux extrémités de la terre. Comme un conquérant que rien n'arrête, et qui n'a qu'à regarder pour soumettre, il s'avance, il regarde le ciel et la terre, il les illumine, il les conquiert sur la nuit, il les soumet à sa féconde puissance, *sa course est d'une extrémité à l'autre des cieux* [1]. Qui, à ce trait, ne reconnaît la révélation divine? Aucune autre parole n'a une pareille universalité ; aucune autre ne part de plus haut, *a summo cœlo;* aucune autre ne pénètre jusqu'à de pareilles extrémités, jusqu'aux dernières des intelligences, jusqu'aux suprêmes confins du règne des esprits ; aucune n'embrasse tant et de si vastes doctrines, n'illumine tant de ténébreux problèmes, ne pousse aussi loin de si divines conquêtes dans les terres de la vérité. La vérité catholique contient dans son domaine deux mondes, renferme les deux hémisphères de la science, unit ensemble le ciel et la terre, les vérités naturelles et les vérités surnaturelles, donnant de celles-ci la seule connaissance que nous en puissions recevoir, et nous introduisant au milieu d'elles comme en des abîmes fermés et impénétrables à toute autre investigation, *animalis homo non percipit quæ sunt Spiritus Dei* [2]*;* pour les premières, les vérités naturelles, réglant, affermissant, épurant, complétant les aperçus et les révélations que notre raison a par elle-même la force de nous fournir. Et que dire de l'immensité du domaine de la foi ? Comment faire la géographie sacrée de ses conquêtes et de ses possessions ? Comment énumérer toutes les vérités qu'elle embrasse, toutes les obscurités qu'elle éclaire,

[1] Psal. XVIII. — [2] I Corinth

toutes les hauteurs où elle ravit l'âme, toutes les profondeurs où creuse son invincible investigation, *scrutatur etiam profunda*, « elle scrute jusqu'aux abîmes de Dieu ? » Dieu, l'âme, la destinée, l'avenir, le passé, l'océan des âges, les immensités des œuvres divines, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, rien n'échappe à son regard, rien n'est muet sur ses lèvres, rien n'est obscur à son flambeau, *spiritualis omnia judicat* [1]. Et, chose admirable ! la même royauté, si vaste dans l'ensemble de ses domaines, jouit en même temps d'une si merveilleuse puissance de pénétrabilité, qu'elle en occupe les moindres parties, et se rend maîtresse des plus infimes détails. Cette même révélation catholique qui a illuminé les anges et a consommé pour ces magnifiques esprits les splendeurs de leur éducation première [2], elle-même encore se présente aux plus petits, s'abaisse jusqu'aux plus humbles, balbutie avec l'enfant, illumine cette chétive demeure des illuminations dont les Platon ou les Socrate n'ont point joui : *sapientiam præstans parvulis* [3]. La même parole qui a fait prendre au génie de Pascal et de Bossuet leur plus sublime essor, va par la campagne, erre le long des rues et des places publiques, *per plateas*, recueille le pauvre, s'entoure des déshérités de la science, et jette sur ces rebuts plus de rayons, les revêt de plus de sagesse, les enrichit de plus vastes et profondes philosophies que n'en répandirent et n'en répandront jamais les sages de tous les siècles :

[1] I Corinth. — [2] «... Aliis generationibus, non est agnitum, filiis hominum, sicuti nunc revelatum est sanctis Apostolis ejus et prophetis in Spiritu.... ut innotescat PRINCIPATIBUS ET POTESTATIBUS IN COELESTIBUS PER ECCLESIAM. » (Ephes. III.) — [3] Psal. XVIII.

revelasti ea parvulis. Le caractère spécial de la domination du soleil sur la terre est son invincible puissance de pénétrabilité. Après avoir illuminé les montagnes et envahi l'étendue des plaines de ses vastes splendeurs, le soleil darde jusqu'au fond des vallées, jusque dans les plus inaccessibles précipices, jusque dans l'impénétrable retraite des forêts, des rayons que rien ne réussit à arrêter. Le même astre « dont la gloire couvre les cieux, » caresse de sa délicate lumière la plus petite fleur, fait resplendir la goutte de rosée, et transforme en diamant le grain de sable ; *rien n'échappe à ses ardeurs*, rien ne se soustrait à la vivacité de son éclat. Telle est aussi la révélation. Au-dessous des âmes d'élite et des intelligences supérieures, est la foule ; la foule affairée, distraite, besogneuse, livrée durant toutes ses heures aux mille préoccupations de la vie, engagée sans trêve ni repos dans les rudes combats de l'existence. Qui parlera à ces fugitifs? Qui instruira ces rebelles à toute parole venue d'en haut? L'âme soucieuse de la grandeur infinie de ses destinées prendra peut-être son temps, se recueillera dans le silence, « étendra ses ailes dès l'aurore, et s'en ira habiter dans la solitude, » se transfigurera sous les rayons de la vérité divine, et, « contemplant face à face la gloire du Seigneur, sous le regard de la lumière, deviendra lumière, en se transformant à la ressemblance de ce même éclat[1]. » Mais la foule, quelle espérance a-t-elle de ne rester point ténébreuse? La Révélation y pourvoit ; elle se fait jour à travers mille ouvertures, elle saisit ces âmes dans mille occasions diverses ; elle prend toutes les formes, revêt tout enseignement, parle tout langage, et si, dans nos

[1] I Corinth.

sociétés catholiques, l'homme du peuple est fidèle, il reçoit du divin soleil tout ce qu'il lui faut de rayons pour s'illuminer. Derrière la foule de nos pays catholiques, il y a, perdus dans les solitudes de la barbarie, les peuples « assis encore aux ombres de la mort. » Sur eux aussi se lève le soleil de la Révélation ; jusqu'à eux pénètrent les rayons de la vérité, vers eux Dieu envoie ses organes et les échos vivants de ses vérités. « Un missionnaire a paru dans des solitudes, avec un crucifix; il a nommé Dieu, et des sauvages, simples jusqu'à la nudité, ont couvert de feuilles leur pudeur naissante. Les enfants ont souri à l'homme de la parole, et les mères ont cru aux lèvres qui apportaient à leurs fils la bénédiction du Grand Esprit. » Le dirons-nous? Derrière la foule et derrière les fils perdus de la civilisation, derrière les peuples rélegués sans cités et sans nom dans les landes de l'histoire, il y a nos incrédules, nos indifférents et nos impies, famille immense, peuple innombrable, formé de ce que l'Écriture nomme « les fils de l'incrédulité[1]. » Aveugles volontaires, qui repoussent, en fermant les yeux, les plus éblouissants rayons de la vérité catholique; malheureux « qui ont des yeux et ne voient point, » qui forcément habitent en plein cœur de la Révélation et trouvent l'effroyable secret de s'exiler d'elle et de s'en éloigner de toute la distance de la terre aux cieux. Que fera pour eux le soleil de la foi? Que pourront sur ces masses épaisses et fermées les plus pénétrants rayons de la vérité ? On illumine la simplicité de l'homme du peuple, on illumine l'humble et docile ignorance du sauvage; mais l'orgueilleux qui méprise, mais le sage pour qui la sagesse de Dieu est folie, qui le pourra

[1] Ephes. v.

jamais illuminer? Et pourtant, eux non plus ne sont pas laissés en dehors des splendeurs qui remplissent le monde catholique : ils subissent à leur insu, largement, les influences bénies de la révélation. Lisez les écrits de n'importe quel incrédule, de Voltaire à Renan, si Renan a pu conquérir une place et laisser un nom ; une chose vous frappera : c'est, à travers les erreurs et souvent les extravagances, la quantité d'idées chrétiennes dont leurs impiétés sont pénétrées, transfuges maladroits qui ont conservé trop de souvenirs, d'expressions, d'idées de leur patrie chrétienne, pour pouvoir être aussi absurdes, aussi immoraux, et aussi impies que les meilleurs des philosophes de l'antiquité. Malgré eux, ces misérables sont éclairés par le soleil qu'ils blasphèment et maudissent; et jusque dans la guerre impie qu'ils font à la vérité catholique, ils témoignent de leur défaite et de son triomphe : *Nec est qui se abscondat a calore ejus*. En dépit de tous les efforts de la révolution pour éteindre le soleil catholique, c'est lui encore qui nous verse assez de lumière pour que nous ne périssions pas. Si nos mœurs s'harmonisent mal avec les théories effrénées de nos révolutionnaires, si nous perçons à jour la folie de leurs systèmes, l'extravagance de leurs prétentions, si leurs sauvageries nous font horreur, et si le bouleversement de tout sens moral et de toute idée saine que nous remarquons en eux suscite chez nous le plus transcendant mépris, à qui devons-nous ces répugnances généreuses et ces jugements implacables? Aux lumières du christianisme, laissées dans notre firmament ébranlé et notre ciel pâli. Nous sommes, après des tentatives monstrueuses de perversité, incomparablement plus sages et plus vertueux que les peuples de l'antiquité aux jours les plus brillants de leur civilisa-

tion et de leur gloire. Sur tout, sur la religion, la famille, la propriété, la législation, nos idées sont plus saines. La pudeur publique, la douceur des mœurs publiques, la générosité, le dévouement, la fidélité, la droiture, la chasteté, tout ce qui fait la force et l'honneur des relations sociales, conserve, en dépit du travail subversif de la Révolution, assez de puissance sur nous pour nous empêcher de glisser au fond de l'abîme que nous côtoyons : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* [1].

[1] Notre exposition ne nous permet pas de développer sur tout ce passage une interprétation des Pères, qui presque tous appliquent à Jésus-Christ le brillant tableau que trace le Psalmiste du lever, de la course, de la royauté et des puissantes influences du soleil. Voici, dans saint Thomas, cette interprétation trop importante et trop belle pour que nous l'omettions. « Secundum rem significatam designantur mysteria Christi. Et primo designatur Ejus conceptio, secundo nativitas, tertio Ejus progressus, quarto Ejus ascensio. — Conceptio designatur cum dicitur : « In sole posuit tabernaculum suum. » Est autem quod per tabernaculum intelligitur corpus. II Petr., I; II Cor., V. Quod autem dicit : « In sole... » id est corpus suum posuit in sole, id est in Beata Virgine, quæ nullam habuit obscuritatem peccati. Cantiq. « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. » — Nativitas designatur cum dicitur : « Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo. » Thalamus uterus virginalis est : de hoc sicut sponsus processit, quia in ea unione perpetua desponsavit humanam naturam. Unde vel in morte divinitas remansit unita animæ et corpori. Osée, II, : « Sponsabo te mihi in fide. » — Processus viæ Ejus describitur a jucunditate. Unde « exultavit, » interius scilicet lætitia spirituali, quam nec mors, nec tristitia aliqua in sensualitate potuit perturbare ; quia in ipsa passione fruebatur. Isa. XLII : « non erit tristis. » Quia ex tristitia sensualitatis nulla tristitia in parte superiore fuit. Item describitur magnitudine : quia « ut gigas, » geminæ substantiæ ; quia

II. — Déjà, sous la magnificence de la figure, nous avons pu juger de ce qu'est la Révélation ; le Psalmiste achève de nous la faire connaître en nous en montrant directement les caractères et les propriétés : 1° sa sainteté ; 2° son immutabilité ; 3° sa clarté ; 4° les joies qu'elle

naturæ divinæ in qua magnus : Psal. LXXVI : « quis magnus Deus sicut ;... » et humanæ naturæ in qua etiam magnus. Luc. I « Hic erit magnus. » A velocitate : quia salutem nostram operatus est in modico tempore, unde dicit : « ad currendam viam. » — « A summo. » Hic prosequitur de Ascensione ; et circa hoc tria facit. Primo ponit ascensionem debitam. Secundo ejus terminum. Tertio effectum debitum ponit. Primum cum dicit : « A summo cœlo egressio ejus. » Naturale est cuilibet rei tendere in locum suum sibi connaturalem. Locus naturalis summus debetur ei qui habet summam naturam. Christus natus est a Patre habens summam naturam : Ephes. IV : « qui descendit, ipse est qui ascendit. » Et ideo dicit : « a summo cœlo egressio Ejus, » scilicet per æternam generationem. Deinde ponit terminum ; dicit ergo : « et occursus Ejus usque ad summum ejus. » Joan. XVI : « Exivi a Patre, et veni in mundum, iterum relinquo mundum et vado ad Patrem. » Sequitur effectus : « nec est qui se abscondat a calore Ejus. » Quando est in altis omnes calefacit. Christus ascendens misit Spiritum Sanctum discipulis, unde dicit : « non est qui se abscondat a calore Ejus. » Spiritus Sanctus calefacit ; unde, Cantiq. VIII : « Lampades ejus lampades ignis. » Sed numquid multi non recipiunt calorem Ejus ? Dicendum quod sicut est de sole materiali, ita contingit de Spiritu Sancto. Multi autem possunt se abscondere, et non recipere calorem solis, sed sol ex parte sua se exhibet omnibus : sic Spiritus Sanctus effunditur ubique et petit ab omnibus recipi nisi aliquis se per malitiam abscondat. Vel : « non est qui se abscondat, etc. » Quia licet peccator non recipiat eum, tamen non potest abscondi quin cognoscatur ab eo : Prov. XV : « Infernus et perditio coram Domino. » (Div. Thom. Aquinat. *Expos. in Psalm. XVIII.*)

fait naître; 5° son étonnante puissance de crédibilité et sa force invincible à captiver notre raison et à asseoir notre foi.

1. *Lex Domini immaculata*, « la loi du Seigneur est sainte. » Elle est sainte, premièrement, en elle-même; elle est sainte, en second lieu, dans ses effets. *Les paroles du Seigneur sont chastes*, dit le Psalmiste dans un autre passage, et encore : *Les paroles du Seigneur sont comme l'argent purifié au feu, net de tout alliage, passé sept fois au creuset*[1]. Émanées de la Vérité substantielle, comment seraient-elles sujettes à l'erreur? Jaillies de la Lumière, comment l'ombre en pourrait-elle ternir l'éclat et altérer la limpidité? Oh! délicieuse sécurité de nos intelligences chrétiennes! Avant tout, sans doute, il nous faut savoir que Dieu a parlé; une autorité suprême doit sur la terre assurer en nous cette décisive notion; notre foi doit être posée sur d'inébranlables fondements : mais l'œuvre faite, cette lumière levée sur nous, la persuasion invinciblement établie que Dieu est venu, qu'il nous a parlé, que sa parole est là, debout, vivante, immortelle, étincelante comme le soleil, et, comme lui, le commun patrimoine de tous les yeux; une fois la parole du Prophète garantie : *Visus est in terris et cum hominibus conversatus*[2], « il a été vu sur la terre et il conversait avec les hommes; » quelle assurance! quelle paix! quelle joie! « Il n'y a pas en Dieu le OUI et le NON[3], » le flottant, l'incertain, le fragile, le changeant de la parole humaine; tout y est vérité fixe, réalité immuable, lumière sans ombre, vérité sans erreur. Un homme me parle, il me dit : Je suis la

[1] Psal. XI. — [2] Baruc. — [3] II Corinth.

vérité, je suis le chemin ; ma doctrine est la doctrine du vrai, du bien, du beau. Suis-je assuré ? Et comment le pourrai-je être ? Comment une philosophie humaine pourrait-elle être le flambeau de mon chemin, une morale humaine la règle de mes actes, des assurances humaines la garantie de mes éternelles destinées ? *Omnis homo mendax*, dit le Psalmiste, « tout homme est menteur, » c'est-à-dire faillible, tributaire de la faiblesse de l'intelligence et de la tortuosité du cœur, sujet à l'ignorance, à la méprise, à l'erreur. Quelle confiance conserver en la parole humaine dans les matières de religion, de morale, de devoirs, de vertu ? Autant de sages, autant de doctrines différentes, si tant est que quelqu'un d'entre eux reste fidèle à ses propres systèmes, ne lacère pas aujourd'hui le symbole que, hier, il enseignait comme l'immuable et absolue vérité. Saint Paul s'écriait : « Nous autres, nous n'adultérons pas la parole. » Nous ne la falsifions pas, nous ne l'altérons pas. Voilà donc la vraie parole, celle qui n'est ni fausse dans son origine, ni falsifiée dans ses organes et ses canaux. Et c'est la parole catholique, qui émane de la Vérité pure, est prêchée par l'Église, passe sous l'œil de Dieu de génération en génération, conservant à travers les siècles sa pureté première et sa fraîcheur immaculée.

Lex Domini immaculata[1]. Sainte dans son origine, la parole catholique l'est encore dans ses effets. Elle est ce qu'est Dieu lui-même : *sanctus et sanctificans*. Partout où elle se montre, la sainteté paraît avec elle. Si, remontant le cours des siècles, nous voulions en voir la preuve dans l'établissement même du christianisme, la

[1] Psal. XVIII.

démonstration en serait trop victorieuse et trop aisée. La parole catholique trouve un monde enseveli dans la fange de tous les vices; elle se fait entendre, elle se fait écouter, elle se fait croire; avec les idoles qui les personnifient, les vices tombent; un matérialisme abject s'efface devant le spiritualisme le plus élevé; les intelligences prennent, à travers des hauteurs inconnues, un chaste et divin essor; les cœurs se lavent, les volontés s'enflamment à la conquête des vertus les plus nouvelles, des héroïsmes les plus inouïs; tout se transfigure, tout se divinise. Et cette démonstration suit le cours des siècles. Tant que la parole catholique a tenu le sceptre, les plus sombres années du moyen âge, les plus rudes familles de cette société farouche, ont germé des vertus, et vu s'épanouir des saintetés que notre siècle peut envier, mais ne possède pas. A peine l'hérésie « adultère-t-elle, » par le mélange de l'erreur, cette parole qui n'est sanctifiante qu'à condition de rester entière et immaculée, les pays européens qui écoutent Luther, Calvin et Henri VIII, et acceptent leur symbole maculé, deviennent des sols inféconds et rebelles à la floraison des saints. Ils ont conservé peut-être leur civilisation matérielle, leur bien-être, leurs industries, leurs richesses, leurs savants, leurs noms illustres : ils n'ont plus de saints. Le Psalmiste avait jeté sur cette grande loi de l'histoire un regard étonnamment profond, quand il plaçait en parallèle ces deux décadences et les enchaînait l'une à l'autre comme la cause à l'effet : altération de la vérité, disparition des saints : *Les saints ne sont plus, les vérités sont diminuées parmi les enfants des hommes* [1]. De nos jours, où

[1] Psal. XI.

sont les saints, c'est-à-dire où sont les âmes pures, les vertus intègres, les dévouements intarissables, les croyances fermes, le langage loyal, les jugements droits, les lèvres vraies, en un mot les caractères et les conduites se rapprochant le plus près et le plus constamment de l'idée que toute raison saine se fait de la vertu ? Laissons là les résultats isolés, ne considérons que l'ensemble. Où sont ceux qui aiment, pardonnent, se dévouent, se livrent aux bonnes œuvres de toutes sortes ; pratiquent, dans le foyer domestique, dans les relations sociales, dans les grands théâtres de la politique, le plus de véritables et de solides vertus? A quelles doctrines appartiennent-ils? A celles qui nous proclament fils du singe, anéantissent jusqu'au nom de la vertu, et ne veulent de mobile et de règle à nos actes que l'intérêt et le plaisir ; ou bien à celles qui nous font enfants de Dieu, sujets d'une loi sainte et pure, et esclaves jusqu'à l'héroïsme de la vérité et du devoir ? Énoncer la question, c'est la résoudre. Voyons seulement à l'œuvre la parole catholique: rendons-nous compte de son travail sanctificateur ; repassons, l'admiration et la reconnaissance dans l'âme, tout le chemin qu'elle nous a fait parcourir. Son œuvre embrasse trois phases et se développe en trois degrés différents. Tout d'abord elle combat le vice, elle le poursuit sur tous ses théâtres, elle le chasse de ses plus intimes retranchements. « La parole de Dieu, dit l'Apôtre, est vivante, efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants. » C'est cette parole qui frappe à la fois toutes les passions qui nous tyrannisent, tous les vices qui nous captivent et nous souillent. Nous sentons-nous brûlés des feux impurs de la volupté ? Qui nous arrachera à cette sirène enchanteresse ? Qui nous sauvera

de notre propre cœur, et nous rendra victorieux de notre propre chair ? Qui ? La loi humaine est muette, la conscience est écrasée, la débauche est brillante, elle peut se voiler sous la pourpre et sous l'or ; le monde, aimable et facile complice, donnera aux plus mortelles ivresses un sourire de complaisance et des noms atténués. Qui se portera protecteur de l'innocence et vengeur de la vertu ? Une seule puissance au monde : la parole catholique, aussi intrépide, aussi intègre, aussi une devant les débauches royales qu'en face des vices les plus roturiers. *Non licet!* C'est le grand mot de l'Église ; il passe à travers les âges, se heurte à toutes les passions, s'ensanglante à toutes les haines, et conserve sans altération ni faiblesse sa force native et sa première intrépidité. Et à chacune de nos passions, correspondent, dans la pensée catholique, une défense et un anathème. Chaque vice y reçoit sa flétrissure, chaque crime y est marqué au fer et au feu. L'avarice s'entend couvrir des malédictions divines ; la haine se voit refuser l'abord du sanctuaire et la communion des choses saintes ; la sensualité, « pourceau immonde[1], » est sans pitié chassée de l'assemblée des saints ; la colère, la vengeance, la noire perfidie, l'ambition effrénée, l'aimable corruption, la joyeuse ivresse, toute la troupe des passions humaines, trouve, dans l'enseignement de l'Église, le plus vigilant et le plus incorruptible vengeur.

Et ce n'est là que l'œuvre première de la sanctification : la doctrine catholique passe plus avant. Quand elle a jeté bas et déblayé, elle construit ; sur les ruines du vice elle élève le splendide édifice de la vertu : construction merveilleuse, palais immense, rempli de splen-

[1] Luc.

deurs inouïes, et qui fait l'admiration de la terre et du ciel. La parole catholique étend à tous ses influences de sanctification. Elle fait l'enfance vertueuse, elle couronne la jeunesse de tempérance, de modestie, de pudeur; elle soutient l'âge mûr dans les luttes de l'existence, et l'empêche de se heurter aux mille chocs des choses humaines; elle sacre la vieillesse de son onction vénérable, dépose dans des cœurs fatigués et sur des fronts flétris l'auréole d'une sagesse respectée de tous. C'est elle qui seule accomplit les créations les plus merveilleuses comme les plus diverses : le jeune homme chaste, la vierge sérieuse, l'épouse dévouée, aimante, fidèle, martyre joyeuse des plus rudes devoirs; la mère intelligente dans son amour et ferme dans l'exercice de sa royauté intérieure ; le père de famille, cette création à la fois si grandiose et si douce, mélange exquis de force, de bonté, de sagesse, de dévouement, de sacrifice et d'amour, roi vénérable, chef du plus noble et du plus beau royaume, que la parole patriarcale enfantait aux premiers âges du monde, que l'antiquité profane, vide de Dieu, ne put connaître, et que bientôt, si elles continuent de descendre l'abîme, nos sociétés révolutionnaires ne posséderont plus ! N'est-ce pas elle encore, n'est-ce pas la parole catholique, qui, en traçant à chaque position humaine ses règles et ses devoirs, crée, pour la prospérité commune et le service de tous, le prince modeste et l'ouvrier content, le riche libéral et le pauvre reconnaissant et heureux, le magistrat intègre, le soldat « sans peur comme sans reproche, » ainsi que le dénommait notre vieille bravoure française? La lutte peut s'engagager entre l'intérêt et le devoir, le calcul et la conscience ; l'illusion peut étendre ses voiles, la faiblesse faire ployer l'honneur, la concupiscence briser l'âme

et assouplir aux plus laids compromis des volontés vaincues : qui prononcera ? qui siégera sur un tribunal incorruptible et toujours debout ? Souvent l'honneur est muet, l'élastique morale humaine est complice, l'intérêt est vainqueur : qui maintiendra, sans les jamais trahir, les droits sacrés de la justice ? Qui protégera contre les assauts quotidiens de la convoitise l'intégrité de la vertu ? Une seule puissance au monde, une seule parole s'élèvera qui prendra la défense de la morale opprimée : la voix immaculée de la Révélation catholique, *lex Domini immaculata* [1] ? Elle seule sera toujours libre de tout calcul, exempte de toute défaillance, pure de tout compromis.

Et ce n'est là encore que le travail commun de la révélation, son travail dans la foule : travail déjà merveilleux par sa triple puissance d'énergie, d'étendue, de perpétuité. Mais la parole catholique réserve à notre dernier égard ses plus prodigieux chefs-d'œuvre. Comme l'artiste qui tire d'abord de sa lyre les sons plus mesurés du prélude, puis ensuite, emporté au souffle de l'inspiration, livre au ravissement de l'auditoire des accents qui ne semblent plus toucher à la terre mais s'échapper des cieux, ainsi la parole catholique, après avoir tiré du commun des âmes les vertus ordinaires, fait jaillir de plusieurs d'entre elles des perfections et des héroïsmes d'une suavité et d'une magnificence sans égales : harmonie réservée, idéal céleste, que Dieu produit pour l'admiration de la terre et l'honneur des cieux. Et comme le propre de l'action divine est de multiplier les merveilles à profusion, à chaque vertu ordinaire, patrimoine de toutes les âmes chrétiennes, correspondra la

[1] Psal. XVIII.

perfection suréminente des âmes d'élite et des magnanimes cœurs. Tous devront renoncer aux cupidités de la terre, mais voici l'héroïque troupe des pauvres volontaires, se dépouillant pour Dieu et leurs frères de leur opulence, faits pauvres comme les plus pauvres, partageant en deux parts inégales un dernier morceau de pain. Tous doivent réfréner leurs passions et imposer aux flots désordonnés de leur chair le rivage de la sobriété, mais voici la multitude des saints, ensanglantés sous la flagellation implacable de la pénitence Tous doivent respecter les limites de la chasteté, mais voici la blanche armée des vierges, qui ont foulé aux pieds jusqu'aux plaisirs légitimes, et fait superbement reculer le flot le plus impétueux des concupiscences. Tous doivent pardonner du fond du cœur les offenses et les injures, mais voici les héros de la dilection fraternelle étreignant leurs plus mortels ennemis dans un amour mystérieux, dont aucune des ivresses de l'amitié ne connait ni l'intensité ni la douceur. Tous doivent ouvrir aux besoins du pauvre une main généreuse, mais voici les sublimes extravagants de la charité, qui se jettent aux pieds des pauvres, lavent leurs plaies, baisent leurs ulcères, et, s'ils sont rois, détachent leur couronne, dépouillent leur pourpre, abandonnent leurs palais, pour vouer à une vie de privations et de misères les plus radieuses perspectives de la grandeur et du plaisir. Tous doivent prier, mais des solitudes s'ouvrent, des cloitres silencieux se construisent, où des âmes, non plus mondaines, mais célestes et angéliques, prennent vers Dieu un essor qu'aucun objet terrestre n'est capable d'entraver. Merveilleuse parole catholique! Ce que toutes les puissances réunies de la sagesse humaine n'oseraient même tenter, d'un mot, d'un signe, d'un

désir, elle l'accomplit. Et ainsi, sainte et immaculée dans son origine, l'est-elle encore dans ses œuvres et ses effets : *lex Dei immaculata, convertens animas.*

Son second caractère est l'immutabilité, *testimonium Domini fidele*[1]. Quelle parole est immuable sur la terre? Assurément loin de nous d'attaquer les forces naturelles de la raison humaine, et de faire aux conquêtes de l'intelligence des procès désastreux. Mais nous parlons ici de la raison humaine qui renie l'appui de Dieu, veut marcher seule, dans les royaumes inconnus de la vérité, et, au nom de la science et de la philosophie, répète comme sa devise ou plutôt son cri de guerre : *labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est*[2], « notre parole est à nous, et notre maître, qui est-il? » Nous entendons la parole humaine en guerre avec la foi, et nous ouvrons l'histoire. Des rois de la pensée et de la parole ont surgi dans les vieux siècles, qui captivaient les foules, prétendaient fixer les limites de la sagesse et en avoir atteint les extrêmes frontières. Qui voudrait aujourd'hui enseigner dans son ensemble la philosophie d'un Socrate ou d'un Platon? Leur bouche d'or ne rend plus d'oracles, et leur parole n'a plus pour élève que quelque antiquaire perdu dans le secret d'une bibliothèque de savant. Qui connaît encore les audaces rares et malheureuses des quelques philosophes du moyen âge qui trouvèrent bon de rompre avec l'enseignement catholique? Et bien plus près de nous, qui sait encore le contenu des compactes volumes de Voltaire, de Rousseau, des encyclopédistes? Et, n'étaient les convulsions dont leur venin nous a donné le germe, comment connaîtrions-nous bientôt qu'ils ont existé? Non, toute phi-

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. XI.

losophie et tout enseignement qui ne demandent pas a la vérité éternelle le sacre de l'immortalité, sont rapidement destinés à la décadence et à la mort. Étrange chose ! et que notre siècle, plus que les autres, est destiné à mieux constater. Quand les sciences naturelles elles-mêmes, dans le développement de leurs conquêtes, respectent la parole divine, ces conquêtes sont solides et durables; quand, au contraire, abandonnant l'étoile polaire de la Révélation, elles poussent à l'aventure leurs téméraires investigations, les systèmes ruinent les systèmes, les savants contredisent les savants, tout tombe des affirmations les plus solennelles et les plus absolues, tout est à refaire d'une science dont on proclamait fastueusement la définitive immutabilité. En législation même phénomène, même remarque. La législation divine se montre immuable. Il y a six mille ans, Dieu en imprimait l'ensemble au plus profond du cœur de l'homme; l'écriture divine est intacte encore, la loi, « gravée sur les tables de chair de notre cœur [1], » y demeure immuable. Comme aux premiers jours du monde l'humanité « montre le code des lois divines écrit dans son cœur : sa conscience rend ses arrêts ; des voix intérieures se font entendre qui accusent ou qui défendent [2]. » Avec Moïse, l'écriture primitive de la loi au fond du cœur de l'homme se précise et se complète : Dieu grave ses préceptes sur la pierre, symbole de leur immuable durée. Qui a pu briser ces tables ? Qui a pu en effacer les caractères divins ? Depuis dix-huit siècles Jésus-Christ est venu poser à la législation primitive son dernier couronnement. En promulguant ses préceptes il disait : « Un iota ou un point ne sera pas effacé de cette

[1] I Corinth. III. — [2] Rom. II.

loi, que tout ne s'y accomplisse. » Quel point, ou quel iota s'y est déplacé ? Les lois humaines fléchissent sous le faix du temps, mille circonstances en abrogent forcément jusqu'aux parties les plus importantes ; une seule loi est debout au milieu de ces innombrables ruines : la loi de Dieu, promulguée par son Fils fait homme, enseignée à travers les siècles par l'Église catholique. Mais ce n'est point là la seule merveille et la marque unique de la puissance de Dieu. Les législations n'empruntent que de cette loi divine leurs garanties d'immutabilité. Dès qu'une législation s'éloigne des données immuables de la divine législation, ou surtout les contredit, elle porte au cœur des germes de mort, elle impose à la conscience humaine des tiraillements et un malaise qui tôt ou tard amèneront contre elle d'implacables représailles. Ainsi, de même que tout à l'heure la parole catholique nous apparaissait, non-seulement sainte, mais principe de sainteté, ici encore cette même parole se montre, non pas seulement immuable en elle-même, mais aussi, pour tout ce qu'elle touche, principe de persistance et d'immutabilité.

La clarté forme le troisième caractère de la parole catholique. Admirable parole de Dieu ! Elle éclaire tous les hommes : elle les éclaire sur tout ce qu'ils ont besoin de savoir. En dehors de l'enseignement catholique, nous pourrons trouver des écoles, des académies, des castes savantes : mais le peuple, mais l'immense multitude des petits, des pauvres et des ignorants ? Ah ! qu'elle est vraie ici encore cette parole du Psalmiste : *tibi derelictus est pauper*, « c'est à vous, ô Dieu que le pauvre est laissé ! » L'orgueil et le long travail de la science humaine feront de la plèbe les parias de la doctrine ; seule la parole catholique luira comme

un soleil qui se donne également à tous. Le monde verra un spectacle dont il ne pouvait même pressentir l'étrange nouveauté. Sur l'ordre du Dieu fait Enfant, les prêtres catholiques, sur toute la surface de la terre, rassembleront chaque jour, à chaque heure du jour, les enfants du pauvre comme ceux du riche, *simul in unum dives et pauper*, et, abaissant jusqu'à ces faibles intelligences la sublimité de leur savoir divin, tempéreront sans l'éteindre, pour ces fragiles regards, les éblouissants rayons de leur soleil, *sapientiam præstans parvulis.* C'est l'honneur réservé de l'Église catholique de songer à l'illumination de l'âme des pauvres. La révolution les corrompt, leur souffle la haine après avoir allumé en elle les tortures du désespoir et de la faim, une propagande lâchement déloyale trompe le peuple pour en faire un jouet ; seule la vérité catholique lui dispense, avec une inépuisable patience, les lumières qui enlèvent à la vie présente l'horreur de ses ténèbres, et projette sur la vie future de splendides reflets : *supientiam præstans parvulis.* Le Psalmiste ajoute : *præceptum Domini lucidum, illuminans oculos*, « la loi du Seigneur est lumineuse, elle éclaire le regard. » Lisez les frivoles traités de dogme ou de morale de nos penseurs sans Dieu, et que de noms surgissent à notre mémoire et montent à nos lèvres ! Quelle obscurité ! quel embarras ! quelle inanité de preuves et de raisonnements ! quelle impossibilité de fixer le symbole, et de donner aux devoirs quelque acceptable sanction ! Parleurs éternels de religion qu'ils ne savent ni comprendre ni définir ; parleurs de devoirs et de vertus pour lesquels ils n'ont ni mobiles ni règles, ni sanctions ! A côté de ces ténèbres, quelle lumière dans l'enseignement catholique ! Comme l'homme y connait avec luci-

dité, la nature et l'étendue de ses devoirs! comme il sait ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables, à soi-même! comme le terme de sa fidélité lui apparait radieux! Comme les conséquences de sa révolte lui sont montrées dans leur gravité menaçante! *Votre parole, ô mon Dieu, est le flambeau qui éclaire mes pas*[1]. *Votre loi est lumineuse, elle resplendit à mon regard*[2].

La force de crédibilité fait le quatrième caractère de la Révélation. *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa,* « les paroles du Seigneur sont vraies, elles se justifient par elle-mêmes. » Rien de majestueux comme l'ensemble des preuves dont est entourée la Révélation; rien d'invincible comme les arguments dont la Providence appuie les divins témoignages. Le ciel et la terre, le miracle et les annales humaines, le passé et le présent, apportent tour à tour leur inébranlable déposition. Le monde entier porte l'empreinte de la véracité divine, le Christianisme, de quelque côté qu'on l'envisage, à quelque point de vue que l'on se place, déborde de divinité. « Dieu a fait un ouvrage au milieu des temps, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité: c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité; et qui également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? quelle ignorance est la leur! Et

[1] Psal. CXVIII — [2] Psal. CXVIII.

qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient pas d'être instruits [1] ! » Ce grand œuvre de Dieu, cette Révélation, cette Église, ce Christianisme, n'a rien de l'homme et tout de Dieu.

Quelque partie que l'on envisage de cet extraordinaire édifice, quelque rapide regard que l'on donne à son ensemble, tout y apparaît manifestement divin. Les proportions du christianisme sont absolument en dehors de la portée humaine : sa perpétuité contredit toutes les notions que l'expérience des siècles nous donne des ouvrages d'ici-bas; son existence sans aucune des conditions auxquelles seules une société doit le jour, son œuvre à travers les âges, œuvre manifestement impossible à tout autre qu'à Dieu, les luttes où il triomphe et qui devraient sans cesse l'anéantir, les victoires qu'il remporte et que rien au monde ne justifie ni n'explique, les conquêtes qu'il accumule alors qu'à chaque instant le sol devrait se dérober sous lui, tout proclame avec une irréfutable évidence qu'il est divin. Et, comme nous le disions plus haut, tout en lui est divin, tout est marqué au sceau incommunicable de Dieu. Sa doctrine est plus haute que toute pensée humaine, ses dogmes sont au-dessus de l'intelligence comme le ciel est au-dessus de la terre; ses préceptes défient tout parallèle avec les enseignements des sages, et, ne vît-on pas sous un jour victorieux la divine supériorité du Christianisme sous tous ces rapports, comment échapper à l'argumentation du miracle et de la prophétie? Depuis dix-huit siècles Dieu fait des miracles dans l'Église catholique, et ces miracles, faits visibles et palpables, que l'œil du premier venu est apte à constater, ces mi-

[1] Bossuet.

racles, des milliers de témoins les attestent, des populations entières se lèvent pour les affirmer. Quant aux prophéties, elles sont de tous les siècles, elles embrassent des événements immenses, elles s'accomplissent sous nos yeux, et ce que Dieu, par ses prophètes et le Maître des prophètes, Jésus-Christ, annonçait à la terre depuis tant de siècles, nous le voyons se dérouler dans le plus grandiose ensemble et jusque dans les plus minutieux détails. Où Dieu est-il, s'il n'est là ?

Enfin le Psalmiste attribue à la Révélation, comme dernier caractère, son plus aimable et son plus délicieux : elle est pour le cœur la source de ses seules véritables et solides joies, *Justitiæ Domini lætificantes corda*[1]. Deux clameurs s'échappent de la terre et montent vers le ciel. L'une est lugubre et désespérée, elle accuse l'existence, elle en maudit jusqu'aux biens qui la trompent et ne lui laissent que des ruines et des débris. L'homme vit sans joies, est brisé au choc de mille douleurs, disparaît dans une agonie dernière, s'engloutit dans une tombe, devient la pâture des vers. « L'homme vit peu de jours, et dans ce peu de jours est rempli de nombreuses misères. » « Il dit à la pourriture : tu es mon père ! aux vers du tombeau : vous êtes mes frères et mes sœurs ! » Au moins dans l'intervalle, de son berceau à sa tombe, l'homme cueillera-t-il sur le chemin quelques fleurs, goûtera-t-il quelques joies ? Hélas non ! quand il aura été roi, qu'il aura accumulé sur sa seule tête tous les honneurs de ce monde, qu'il aura épuisé la coupe de tous les plaisirs, qu'il aura dit mille fois : « couronnons-nous de roses, et que notre main ne passe aucune des fleurs du printemps sans la cueillir, » il reviendra triste et désolé, un vide

[1] Psal. XVIII.

affreux dans le cœur, un dégoût immense dans l'âme, une déception amère et un poignant désespoir : il soupirera : « tout est vanité, et rien n'est que vanité ! » Il maudira le jour de sa naissance, en attendant qu'il maudisse l'heure de son tombeau. « Job rompit le silence et il maudit le jour de sa naissance en ces termes : Périsse le jour où je suis né, et la nuit qui a dit : un homme a été conçu ! Ce jour qu'il se change en ténèbres ! Que Dieu l'efface du nombre des jours ! Que la lumière lui soit refusée !... Oh ! que cette nuit soit solitaire, et qu'on n'y entende aucun chant de joie ! » Voilà le cri de la terre, voilà l'histoire humaine de l'homme. Mais l'homme a aussi son histoire divine. Ces ténèbres Dieu les a illuminées, ces douleurs il les transfigure, cette existence, vouée aux désolations de la douleur et aux malédictions de la stérilité, Dieu y a accumulé les splendeurs et les joies. Quand sa Révélation descend en une âme, quand elle verse son onction dans un cœur, quand, avec elle, entrent la foi qui illumine la nuit du doute, de l'erreur, de la négation ; l'espérance qui plane, pour les adoucir, sur les souffrances et sur la mort ; l'amour qui répand sur la vie entière ses plus vives et ses plus profondes suavités ; quand l'homme sait ce qu'il est, où il va, à quelle éternité la munificence divine le destine, quand il démêle le mystère de ses passagères souffrances, et voit dans l'épreuve bien plutôt le germe de la béatitude future que le martyre de l'heure présente ; quand, en un mot, la Révélation lui a dit le dernier secret de ses destinées, *dii estis, et filii Excelsi omnes*[1], « vous êtes des dieux, tous vous êtes les enfants du Très-Haut, — alors, comme le dit l'Apôtre, « la vie s'illumine, » et l'homme

[1] Psal. LXXXI

peut « surabonder de joie au milieu d'innombrables tribulations. » Parole délicieuse à entendre *dans la vallée des larmes !* Inénarrable charme à goûter « dans la région de la mort! Si le berceau de l'homme est enveloppé du linceul des premières douleurs, la parole catholique nous montre la main de Dieu versant sur cette couche que l'on croyait une tombe prématurée les magnificences d'une vie divine. Si l'homme déjà mûr pour souffrir est engagé dans les innombrables douleurs de l'existence, la Révélation lui fait apparaître la raison, le terme, les gloires du combat qu'il soutient sous l'œil de Dieu pour des lauriers éternels. Si enfin, comme l'athlète épuisé, l'homme couche ses membres et clôt ses paupières, à cette heure formidable où tout semble perdu, en face d'un avenir sans lumière, devant un abîme sans issue, la Révélation, faisant épanouir sur une suprême douleur sa suprême joie, emporte l'âme des luttes de ce monde aux triomphes de l'éternité. La parole du Psalmiste trouve alors son entier et délicieux accomplissement : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda* [1], « les justices du Seigneur sont droites, elles sont la joie des cœurs. »

[1] Psal. XVIII

APPENDICES

Appendice I [1]

I. — Considerandum autem quid significet hoc nomen « Deus : » quod quidem nihil est aliud dictum quam gubernator et provisor rerum omnium. Ille igitur credit Deum esse qui credit omnes res mundi hujus gubernari et provideri ab aliquo. Qui autem credit quod omnia proveniant a casu, hic non credit Deum esse. Nullus autem invenitur adeo stultus qui non credat quod res naturales gubernentur, provideantur, et disponantur a Deo, cum in quodam ordine et certis temporibus procedant. Videmus enim solem et lunam et stellas, et alias res naturales omnes servare determinatum cursum; quod non contingeret, si a casu essent : unde si aliquis esset qui non crederet Deum esse, stultus esset. Psalm. XIII, 1 : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Sunt autem aliqui qui, licet credant Deum gubernatorem esse et disponere res naturales, non tamen esse Deum hominum actuum provisorem ; et illi sunt qui credunt actus humanos non disponi a Deo. Cujus

[1] Pour la page 25

ratio est, quia vident in mundo isto bonos affligi, et malos prosperari : quod videtur tollere providentiam divinam circa homines : unde in persona eorum dicitur Job, XXII, 14 : *Circa cardines cœli perambulat, nec nostra considerat.* Hoc autem est valde stultum. Nam istis accidit, sicut si aliquis nesciens medicinam, videret medicum propinantem uni infirmo aquam, alteri vinum, secundum scilicet quod ars medicinæ dictat : crederet quod hoc fiat a casu, cum nesciat artem medicinæ, quæ ex certa causa hoc facit, scilicet quod isti aqua, alii vinum propinatur. Sic est de Deo. Deus enim ex certa sua providentia et dispositione scit ea quæ sunt hominibus necessaria ; et sic quosdam bonos affligit, et quosdam malos in prosperitate dimittit. Unde qui credit hoc provenire a casu, est et reputatur insipiens : quia ideo contingit ei hoc, quia nescit artem et causas dispositionis divinæ. Job, XI, 6 : *Respondens Sophar Naamathites dixit : utinam Deus loqueretur tecum, et aperiret labia sua tibi, et ostenderet tibi secreta sapientiæ suæ, et quod multiplex sit lex ejus ; et intelligeres quod multo minora exigaris a Deo quam meretur iniquitas.* Et ideo firmiter credendum est quod Deus gubernat et disponit non solum res naturales, sed etiam actus humanos. Psalm. XCIII, 7 : *Et dixerunt, Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. Intelligite insipientes in populo, et stulti aliquando sapite. Qui plantavit aurem, non audiet, aut qui finxit oculum, non considerat ?... Dominus scit cogitationes hominum.* Omnia ergo videt, et cogitationes, et occulta voluntatis. Unde et hominibus, specialiter imponitur necessitas bene faciendi, quia omnia cogitata, dicta et facta hominum divino conspectu sunt manifesta. Apostolus, Hebr. IV, 13. *Omnia nuda sunt et aperta oculis ejus.*

II. — *Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ.* Sicut dictum est, primum quod credere debemus, est quod sit unus solus Deus ; secundum est quod iste Deus sit creator et factor cœli et terræ, visibilium et invisibilium, et ut rationes subtiles dimittantur ad præsens, quodam rudi exemplo manifestatur propositum, quod scilicet omnia sunt a Deo creata et facta. Constat enim quod si aliquis intraret domum aliquam, et in ipsius domus introitu senserit calorem, postmodum vadens interius sentiret majorem calorem, et sic deinceps, crederet ignem esse interius, etiam si ipsum ignem non videret qui causaret dictos calores : sic quoque contingit consideranti res hujus mundi. Nam ipse invenit res omnes secundum diversos gradus pulchritudinis et nobilitatis esse dispositas ; et quanto magis appropinquant Deo, tanto pulchriora et nobiliora invenit.

Unde corpora cœlestia pulchriora et nobiliora sunt quam corpora inferiora, et invisibilia visibilibus : et ideo credendum est quod omnia hæc sunt ab uno Deo, qui dat suum esse singulis rebus, et nobilitatem. Sapient. XIII, 1 : *Vani sunt autem omnes homines in quibus non subest scientia Dei, et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes, agnoverunt quis esset artifex ;* et infra, 5 : *A magnitudine enim speciei et creaturæ cognoscibiliter poterit Creator horum videri.* Sic ergo pro certo debet nobis constare quod omnia quæ sunt in mundo, a Deo sunt.

III. — Ex hujusmodi autem consideratione homo dirigitur ad quinque. Primo ad cognitionem divinæ majestatis ; nam factor præeminet factis : unde quia Deus est

factor omnium rerum, constat eum eminentiorem omnibus rebus. Sap. XIII, 3 : *Quorum si specie delectati deos putaverunt, sciant quanto his dominator eorum speciosior est... Aut si virtutem et opera eorum mirati sunt, intelligant ab illis quomodo qui hæc fecit, fortior est illis.* Et inde est quod quidquid potest intelligi et prædicari, minus est ipso Deo. Job, XXXVI, 26 : *Ecce Deus magnus, vincens scientiam nostram.* Secundo ex hoc dirigitur ad gratiarum actionem : quia enim Deus est creator omnium rerum, certum est quod quidquid sumus et quidquid habemus a Deo est. Apostolus, *I Corinth.* IV, 7 : *Quid habes quod non accepisti?* Psalm. XXIII, 1 : *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum, et universi qui habitant in eo.* Et ideo debemus ei reddere gratiarum actiones : Psalm. CXV, 12 : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Tertio inducitur ad patientiam in adversis. Nam licet omnis creatura sit a Deo, et ex hoc sit bona secundum suam naturam, tamen si in aliquo noceat, et inferat nobis pœnam, debemus credere quod illa pœna sit a Deo ; non tamen culpa ; quia nullum malum est a Deo, nisi quod ordinatur ad bonum ; et ideo si omnis pœna quam homo suffert, est a Deo, debet patienter sustinere quia est a Deo, et ordinatur ad bonum. Nam purgat peccata, humiliat res, provocat bonos ad amorem Dei. Job, II, 10 : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non sustineamus?* Quarto inducimur ad recte utendum rebus creatis : nam creaturis debemus uti ad hoc ad quod factæ sunt à Deo. Sunt autem facta ad duo : scilicet ad gloriam Dei, quia *universa propter semetipsum* (id est ad gloriam suam) *operatus est Dominus*, ut dicitur Proverb. XVI, 4 : et ad utilitatem nostram : Deuteron. IV, 19 : *Quæ fecit Dominus Deus tuus in ministerium*

cunctis gentibus. Debemus ergo uti rebus ad gloriam Dei, ut scilicet in hoc placeamus Deo, et ad utilitatem nostram, ut scilicet ipsius utendo, non committamus peccatum. I Paralip. XXIX, 14 : *Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus dedimus tibi*. Quidquid ergo habes, si sapientiam, si divitias, si pulchritudinem, totum debes referre et uti eo ad gloriam Dei. Quinto dirigemur ex hoc ad considerationem magnitudinis et dignitatis humanæ. Deus enim omnia fecit propter hominem, sicut dicitur in Psalm. VIII, 8 : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus;* et homo magis est similis Deo inter creaturas post Angelos : unde dicitur Genes. I, 26 : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Hoc quidem non dixit de cœlo sive de stellis, sed de homine: non autem quantum ad corpus, sed quantum ad animam, quæ est liberam voluntatem habens et incorruptibilis, in quo magis assimilatur Deo quam cæteræ creaturæ. Debemus ergo considerare hominem post angelos digniorem esse cæteris creaturis, et nullo modo dignitatem nostram diminuere per peccata et per inordinatum appetitum rerum corporalium, quæ viliores sunt nobis, et ad servitium nostrum factæ, sed eo modo debemus nos habere ad ipsos quo Deus fecit nos. Deus enim fecit hominem ut præesset omnibus quæ sunt in terra, et ut subsit Deo. Debemus ergo dominari et præesse rebus, Deo autem subesse, obedire ac servire : et ex hoc perveniemus in fruitionem Dei : quod nobis præstare Deus ipse dignetur. (Div. Thom. Opuscul.)

Appendice II [1]

I. — De même qu'en excluant Dieu de la raison de l'homme, on détruit toute vérité, toute loi morale, tout devoir, toute vertu, pour ne laisser subsister que l'amour exclusif de soi, ou l'intérêt personnel, en excluant Dieu de la société, on détruit toute vérité sociale, tout pouvoir, tout devoir, toute vertu, pour établir à la place l'intérêt particulier, devenu le seul principe d'ordre dans la société comme dans l'individu. Quand ces opinions funestes viennent à se répandre dans un peuple, quand on a persuadé aux hommes que chacun ne doit rien qu'à soi, que l'intérêt personnel est l'unique règle de la volonté, qu'on peut tout légitimement tout ce qu'on peut impunément ; lorsqu'en un mot, l'autorité n'est plus que la force l'ordre social que la force, la morale que la force, chacun essaye la sienne et travaille à l'accroître en s'assujettissant celle des autres, et l'indépendance produit une tendance universelle à la domination. La société se transforme en une vaste arène, où tous les intérêts s'attaquent, se combattent avec fureur, tantôt corps à corps, tantôt en masse, selon les convenances des passions. Au milieu de ce désordre, l'État ne subsiste quelque temps que parce qu'un certain nombre d'intérêts particuliers se liguent avec l'intérêt particulier du pouvoir, et oppriment tout le reste : et Rousseau avait le sentiment de cette vérité, lorsqu'examinant les institutions des peuples anciens, il se demande : Quoi !

[1] Pour la page 30.

la liberté ne se maintient qu'à l'appui de la servitude? et se fait, en un seul mot, cette réponse terrible : Peut-être.

II. — La même doctrine qui détrône Dieu, détrône les rois, détrône l'homme même, en le ravalant au-dessous des brutes, et tant que la raison se charge de gouverner seule le monde, l'intérêt particulier, source éternelle de haine, devient le seul lien social. De même que l'autorité n'est plus que la force, l'obéissance n'est plus que la faiblesse ; car l'intérêt de l'orgueil n'est jamais d'obéir. Le désir inné de la domination, comprimé par la violence, réagit et pousse incessamment les sujets à la révolte. Les troubles succèdent aux troubles et les révolutions aux révolutions. Le pouvoir, errant dans la société, ressemble à une proie qu'une troupe affamée d'animaux sauvages a rencontrée au fond des forêts. Le plus fort s'en saisit, les autres en grondant l'observent, et tout à coup s'élançant la lui arrachent de concert, et se déchirent ensuite pour le partage.

La démocratie la plus effrénée, qui n'est que l'absence de tout ordre et de toute loi, ou le gouvernement des passions, au lieu de les satisfaire, les irrite, et le peuple, toujours convoitant, toujours détruisant, tourmenté de vagues désirs et de craintes vagues, se fatigue à creuser sa tombe, et cherche avec anxiété le fond du désordre dans l'espoir d'y trouver le repos. La seule ombre de l'autorité l'effraye ; toute inégalité, toute distinction quelconque excite sa défiance et blesse son orgueil. Réservant sa faveur pour le vice abject et pour l'impudente ineptie qui le flatte, traînant avec complai-

sance ses affections dans la fange, et honorant de sa haine tout ce qui s'élève au-dessus de lui, tous les genres de supériorité sans exception, il punit inexorablement les services qu'on eut le généreux courage de lui rendre ; il punit les richesses, les talents, le génie, la gloire, la vertu même, et Aristide est banni de la cité qu'il sauva, parce que les Athéniens s'ennuient de l'entendre appeler le Juste.

III. — En constituant la société par la raison seule, sans l'intervention de Dieu, on est conduit à ne reconnaître d'autre autorité, d'autre droit, d'autre loi que la force dirigée par l'intérêt particulier ou par les passions; et quand on essaye de constituer les mœurs par la raison seule, sans l'intervention de Dieu, on est également conduit à ne reconnaître d'autre loi, d'autre droit que la force, dirigée par l'intérêt particulier ou par les appétits : c'est-à-dire que dans l'un et l'autre cas, on attribue à l'homme la souveraineté absolue de lui-même : et il y a lieu de s'étonner que Rousseau n'ait pas vu que sa doctrine du *Contrat social* n'est que l'athéisme pur appliqué à l'ordre social, et qu'il ait adopté en politique les principes dont il rejette avec horreur les conséquences en morale. Cela vient sans doute de ce que voulant établir une théorie rigoureuse de la société, il a été contraint d'aller jusqu'où ses maximes l'entraînaient, par conséquent jusqu'à l'athéisme, qui n'est qu'un déisme rigoureux. Mais quelle société pourra se maintenir, lorsque les droits de chacun n'auront d'autre règle que ses désirs, et d'autres limites que sa force, à laquelle encore on donne la ruse et la fraude pour supplément ? Ou plutôt comment con-

cevoir, sous la notion de société, un assemblage d'êtres humains ennemis naturels les uns des autres, et sans cesse occupés à se nuire mutuellement? Dans cette horrible anarchie de volontés contraires et d'intérêts opposés, de forces inégales et de désirs égaux, l'amour de soi se confond avec la haine d'autrui; et l'homme, assujetti à la seule loi des appétits, indépendant de toute autorité et libre de tout devoir, ainsi que le peuple souverain, comme lui non plus n'a pas besoin de raison pour légitimer ses actes : il suffit qu'il veuille et qu'il puisse; à ces deux conditions, tout lui est permis. Le champ, la maison, la femme de mon voisin, sa vie même m'appartient de droit naturel, si je la désire, et que je sois le plus fort.

IV. — A mesure que la vérité disparaît de la constitution, des lois, des mœurs, l'État s'affaiblit, sa vie s'éteint, et il arrive un moment où il faut de nécessité que tout périsse, ou que tout se renouvelle. Les peuples ne subsistent et ne se raniment que par les croyances. En s'éloignant de Dieu, ils s'approchent du néant, domaine propre de tous les êtres finis, et leur unique souveraineté. Voilà pourquoi Machiavel, qui n'était pas apparemment un esprit faible ni un fanatique, voue sans hésiter à l'exécration universelle ceux qui, en ébranlant la religion, ébranlent la société : Hommes infâmes et détestables, comme il les appelle, destructeurs des royaumes et des républiques, ennemis des vertus, des lettres, et de tous les arts qui honorent le genre humain, et contribuent à sa prospérité. Cette race d'hommes, qui ne manque jamais d'apparaître lorsque le ciel veut exercer sur les peuples quelque grand châ-

timent, Leibnitz la voyait avec effroi, il y a plus d'un siècle, se multiplier en Europe ; et ce profond observateur annonça dès lors les désastres dont il nous était réservé d'être les témoins et les victimes. Ses paroles, si étonnantes quand on se reporte au temps où il écrivait, méritent encore plus d'attention, peut-être, après que les événements les ont, hélas ! si complétement vérifiées.

V. — La mort d'une société n'est que l'extinction de toute vérité sociale : on voit donc toutes les vérités sociales abandonner à la fois cette nation proscrite, et la laisser à elle-même, sans protecteur et sans règle, comme ces peuples perdus sans retour, de qui les anciens disaient : Les Dieux sont partis ! De la vérité naît l'amour, qui produit et conserve : et cette nation, naguère si aimante, sans vérité maintenant, est aussitôt saisie d'un affreux esprit de haine, qui l'anime à sa propre destruction.

Lasse de toute autorité, et lasse de Dieu, la raison humaine entreprend de constituer sans lui la société et même la religion ; car la philosophie s'attribuait non-seulement la royauté, ou le droit d'imposer des lois politiques aux peuples, mais encore le sacerdoce, ou la fonction de régler leurs croyances et leur culte. « Vous êtes le prêtre de la raison,» écrivait d'Alembert au vieillard de Ferney. » Et l'on ne doit pas regarder ce mot comme une expression sans conséquence. L'idée qu'elle énonce n'est qu'une déduction rigoureuse du principe d'où partait la philosophie ; et, dès qu'elle soumettait tout, et Dieu même, à la raison de l'homme, il fallait que l'homme en vînt jusqu'à adorer sa raison, c'est-à-

dire jusqu'à s'adorer lui-même; ou à déclarer par un acte solennel qu'il ne connaissait rien au-dessus de lui; car le culte public n'est que la croyance publique; et quand un peuple ne croit plus rien, son culte est une déclaration publique d'athéïsme ou d'incrédulité. Mais considérons le progrès, et, pour ainsi parler, la filiation logique des événements. On a proclamé la souveraineté de l'homme, et ses droits, tous renfermés dans ce mot, sont devenus l'unique dogme politique et religieux; alors nécessairement on ne voit dans l'antique religion de l'État, dans son symbole et dans son culte, qu'un sacrilége attentat contre la raison de l'homme.

Dieu est traité en usurpateur; et quiconque se déclare pour lui, prenant parti dans la guerre qui existe entre Dieu et l'homme, et où il ne s'agit de rien moins que de l'empire, se rend à la fois coupable du crime de lèse-majesté humaine en attaquant la souveraineté de l'homme. Comme impie et comme rebelle, il doit donc être mis à mort. Tout ce qui appartenait à la religion proscrite, ses ministres, ses biens, les institutions, les usages, les noms même qu'elle avait consacrés; en un mot, tout ce qui rappelle le Dieu ennemi, doit périr, tout et jusqu'à ses temples, et comme au retour du légitime monarque on brise la statue d'un tyran. Aussi, dans la chaleur de cette guerre prodigieuse de l'homme contre Dieu, fut-il question de détruire les livres mêmes où les droits du souverain Être sont exposés et défendus. Ce n'était encore qu'une conséquence juste des maximes en règne, et la seule impossibilité d'une destruction complète empêcha le fanatisme philosophique de donner à l'Europe le même spectacle qu'avait autrefois donné en Égypte le fanatisme musulman.

Le monde avait vu plusieurs fois le scandale de l'apothéose individuelle de l'homme, et ce fut même l'origine du paganisme chez toutes les nations. Mais en devenant Dieu, l'homme cessait d'être homme. Transformé par l'opinion en un autre être plus parfait, il changeait de nature; et alors même la tradition conservait la croyance d'un Dieu suprême éminemment élevé au-dessus de ces divinités subalternes. Chose bien différente, ce fut l'homme abstrait, ou l'humanité conçue sous sa notion propre, que divinisa la philosophie, en excluant tout être supérieur. L'homme s'adora comme l'homme, et trouvant dans son orgueil et dans ses convoitises le caractère de l'infini, il les choisit naturellement pour l'objet direct de son culte. Il adora son orgueil sous le nom de Raison, et l'adora sous l'emblème de la Volupté, parce que la volupté ou l'indépendance effrénée des appétits, n'est, si l'on me permet cette expression, que l'orgueil des sens, de même que l'orgueil est la volupté de l'intelligence. Et comme il n'est aucun vice ni aucun crime qui ne sortent nécessairement de ces deux passions mères, quand l'homme ne reconnaît plus d'autre autorité, d'autre loi, d'autre Dieu que sa raison, pour la représenter dignement, il fallut chercher tous les vices et tous les crimes personnifiés dans le même être vivant, et cet affreux simulacre, on le trouva dans les antres de la prostitution.

Et quelle plus parfaite image, en effet, de l'erreur absolue qui détruit toute vérité, que le désordre profond qui détruit toute vertu, et l'homme, et la famille, et la société? Leçon à jamais mémorable! La raison humaine, dont les bienfaits annoncés d'avance avec tant de faste, devaient transformer la terre en un délicieux séjour de paix et de félicité, cette puissante raison règne enfin;

on proclame sa divinité, et ses autels sont des ruines, ses hymnes, des chants de proscription; ses prêtres, des bourreaux; son culte est la mort, et le néant l'espérance de ses adorateurs. Il y a dans les doctrines une vertu cachée, une force secrète, ou pernicieuse ou bienfaisante, qui ne s'aperçoit que par ses effets : et cela seul prouverait que l'homme n'est pas fait pour choisir ses croyances, mais pour les recevoir de Celui qui ne peut ni se tromper, ni vouloir le tromper; car, si le jugement de la raison seule en décidait, presque toujours abusé par de fausses apparences, ou par les sophismes de son esprit, l'homme périrait mille fois victime de ses vains raisonnements, avant d'avoir découvert les vérités appropriées à sa nature et nécessaires à sa conservation, puisqu'elles l'étonnent et le confondent, lors même qu'il les connaît avec certitude et les croit avec une pleine foi. Profond sujet de méditation à qui sait réfléchir: l'instrument d'un supplice atroce, la croix, élevée au milieu des peuples, arrête l'effusion du sang, inspire à l'homme une douceur céleste. On renverse la croix, on présente à sa place à l'adoration publique un symbole de volupté; le sang aussitôt coule à grands flots, une fureur inconnue s'empare des cœurs, et les premiers sacrifices offerts à l'obscène idole sont des hécatombes de victimes humaines. Il y a des vérités et des erreurs à la fois religieuses et politiques, parce que la religion et la société ont le même principe, qui est Dieu, et le même terme, qui est l'homme. Ainsi une erreur fondamentale en religion est aussi une erreur fondamentale en politique, et réciproquement.

Si donc il existait une erreur destructive du pouvoir dans la société religieuse, cette erreur, la plus générale qu'on puisse imaginer, devrait être également destruc-

tive du pouvoir dans la société politique ; et c'est en effet ce que démontre sans réplique l'histoire de la Révolution française. En vertu de sa souveraineté, l'homme se soulève contre Dieu, se déclare libre et égal à lui. Au nom de la liberté, on renverse la constitution, les lois, toutes les institutions politiques et religieuses ; au nom de l'égalité, on abolit toute hiérarchie, toute distinction religieuse et politique. Alors sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur. Effroyable accomplissement de cette prophétie : « Un peuple entier se ruera, homme contre homme, voisin contre voisin, et avec un grand tumulte ; l'enfant se lèvera contre le vieillard, le roturier contre le noble ; parce qu'ils ont opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu. » Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphème, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendre, et le meurtre, et la volupté, et les pleurs et le sang, il faudrait emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs. « Si le monde, » avait dit Voltaire, « était gou- « verné par des athées, il vaudrait autant être sous « l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous « peint acharnés contre leurs victimes. » Des athées gouvernèrent la France, et, dans l'espace de quelques

mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe après dix ans d'invasion.

Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjection, la force, fuyant les hautes et nobles parties du corps social, se précipita, si j'ose parler de la sorte, entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés; ni à la science, parce qu'ils se sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi, dès lors gouverner ce fut proscrire, confisquer et proscrire encore. On organise la mort dans chaque bourgade; et achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination; on ébranla par le divorce le fondement de la famille; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage. (*Essai sur l'indifférence.*)

Appendice III[1]

Toute nation qui ébranle dans son sein l'idée de Dieu, qui, suivant la parole du Psalmiste, « rompt les liens de la religion et de la foi, secoue le joug de Dieu, se dresse contre Dieu et son Christ, » se livre à des expiations formidables. Dieu chassé, reste la Révolution. Cette nation malheureuse entrera en des commotions terribles, son histoire se remplira de ruines, et souvent ces ruines seront tachées de sang.

Les réflexions suivantes de Joseph de Maistre sur la Révolution française, mettent ces vérités fondamentales dans une clarté victorieuse. Et, comme le propre du génie est d'embrasser d'un regard des siècles entiers, nous reconnaîtrons dans ces pages, écrites pour un passé qui s'éloigne, des traits de la plus saisissante actualité, et, dans ces portraits déjà anciens, la vivante image de beaucoup de choses et de bien des hommes du moment.

I. — Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les

[1] Pour la page 58.

plans généraux. Chacun de ces êtres occupe le centre d'une sphère d'activité, dont le diamètre varie au gré de *l'éternel géomètre*, qui sait étendre, restreindre, arrêter ou diriger la volonté, sans altérer sa nature.

Dans les ouvrages de l'homme, tout est pauvre comme l'auteur : les vues sont restreintes, les moyens raides, les ressorts inflexibles, les mouvements pénibles et les résultats monotones. Dans les ouvrages divins, les richesses de l'infini se montrent à découvert jusque dans le moindre élément ; sa puissance opère en se jouant ; dans ses mains tout est souple, rien ne lui résiste ; pour elle tout est moyen, même l'obstacle ; et les irrégularités produites par l'opération des agents libres viennent se ranger dans l'ordre général.

Si l'on imagine une montre dont tous les ressorts varieraient continuellement de force, de poids, de dimension, de forme et de position, et qui montrerait cependant l'heure invariablement, on se formera quelque idée de l'action des êtres libres relativement aux plans du Créateur.

Dans le monde politique et moral, comme dans le monde physique, il y a un ordre commun, et il y a des exceptions à cet ordre. Communément nous voyons une suite d'effets produits par les mêmes causes, mais à certaines époques, des actions suspendues, des causes paralysées et des effets nouveaux.

Le *Miracle* est un effet produit par une cause divine ou surhumaine, qui suspend ou contredit une cause ordinaire. Que dans le cœur de l'hiver, un homme commande à un arbre, devant mille témoins, de se couvrir subitement de feuilles et de fruits, et que l'arbre obéisse, tout le monde criera au miracle, et s'inclinera devant le thaumaturge. Mais la Révolution française, et

tout ce qui se passe en Europe dans ce moment, est tout aussi merveilleux dans son genre que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier : cependant les hommes, au lieu d'admirer, regardent ailleurs ou déraisonnent.

Dans l'ordre physique où l'homme n'entre point comme cause, il veut bien admirer ce qu'il ne comprend pas ; mais dans la sphère de son activité, où il sent qu'il est cause libre, son orgueil le porte aisément à voir le désordre partout où son action est suspendue ou dérangée.

Certaines mesures qui sont au pouvoir de l'homme, produisent régulièrement certains effets dans le cours ordinaire des choses ; s'il manque son but, il sait pourquoi, ou il croit le savoir ; il connaît les obstacles, il les apprécie, et rien ne l'étonne.

Mais dans les temps de révolutions, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue, et ses moyens le trompent. Alors entraîné par une force inconnue, il se dépite contre elle, et au lieu de baiser la main qui le serre, il la méconnaît ou l'insulte.

Je n'y comprends rien, c'est le grand mot du jour. Ce mot est très-sensé, s'il nous ramène à la cause première qui donne dans ce moment un si grand spectacle aux hommes : c'est une sottise, s'il n'exprime qu'un dépit ou un abattement stérile. « Comment donc ! (s'écrie-t-on de « tous côtés) les hommes les plus coupables de l'univers « triomphent de l'univers ! Un régicide affreux a tout le « succès que pouvaient en attendre ceux qui l'ont « commis ! La monarchie est engourdie dans toute l'Eu- « rope ! Ses ennemis trouvent des alliés jusque sur les « trônes ! Tout réussit aux méchants ! les projets les « plus gigantesques s'exécutent de leur part sans diffi-

« culté, tandis que le bon parti est malheureux et ridi-
« cule dans tout ce qu'il entreprend! L'opinion poursuit
« la fidélité dans toute l'Europe. Les premiers hommes
« d'État se trompent invariablement! les plus grands
« généraux sont humiliés ! etc. »

Sans doute, car la première condition d'une révolution décrétée, c'est que tout ce qui pouvait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Mais jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit toute seule: c'est ce que nous voyons dans ce moment.

II. — Souvent on s'est étonné que des hommes plus que médiocres aient mieux jugé la Révolution française que des hommes du premier talent; qu'ils y aient cru fortement, lorsque des politiques consommés n'y croyaient point encore. C'est que cette persuasion était une des pièces de la révolution, qui ne pouvait réussir que par l'étendue et l'énergie de l'esprit révolutionnaire, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par la foi à la révolution. Ainsi, des hommes sans génie et sans connaissances ont fort bien conduit ce qu'ils appelaient *le char révolutionnaire;* ils ont tout osé sans crainte de la contre-révolution ; ils ont toujours marché en avant, sans regarder derrière eux ; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux. Ils n'ont pas fait de fautes dans leur carrière révolutionnaire, par la raison que le flûteur de Vaucanson ne fit jamais de notes fausses.

Le torrent révolutionnaire a pris successivement différentes directions ; et les hommes les plus marquants

dans la révolution n'ont acquis l'espèce de puissance et de célébrité qui pouvait leur appartenir, qu'en suivant le cours du moment : dès qu'ils ont voulu le contrarier, ou seulement s'en écarter en s'isolant, en travaillant trop pour eux, ils ont disparu de la scène.

Voyez ce Mirabeau qui a tant marqué dans la révolution: au fond, c'était *le roi de la halle*. Par les crimes qu'il a faits, et par ses livres qu'il a fait faire, il a secondé le mouvement populaire; il se mettait à la suite d'une masse déjà mise en mouvement, et la poussait dans le sens déterminé; son pouvoir ne s'étendait jamais plus loin; il partageait avec un autre héros de la révolution le pouvoir d'agiter la multitude, sans avoir celui de la dominer, ce qui forme le véritable cachet de la médiocrité dans les troubles politiques. Des factieux moins brillants, et en effet plus habiles et plus puissants que lui, se servaient de son influence pour leur profit. Il tonnait à la tribune, et il était leur dupe. Il disait en mourant, que s'il avait vécu il aurait rassemblé les pièces éparses de la monarchie; et lorsqu'il avait voulu, dans le moment de sa plus grande influence, viser seulement au ministère, ses subalternes l'avaient repoussé comme un enfant.

Enfin, plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la révolution, c'est la révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit qu'*elle va toute seule*. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer.

III. — Que si l'on veut savoir le résultat de la révolution française, il suffit d'examiner en quoi toutes les factions se sont réunies ; toutes ont voulu l'avilissement, la destruction même du christianisme universel et de la monarchie; *d'où il suit* que tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exaltation du christianisme et de la monarchie.

Tous les hommes qui ont écrit ou médité l'histoire, ont admiré cette force secrète qui se joue des conseils humains. Il était des nôtres ce grand capitaine de l'antiquité, qui l'honorait comme une puissance intelligente et libre, et qui n'entreprenait rien sans se recommander à elle [1].

Mais c'est surtout dans l'établissement et le renversement des souverainetés que l'action de la Providence brille de la manière la plus frappante. Non-seulement les peuples en masse n'entrent dans ces grands mouvements que comme le bois et les cordages employés par un machiniste, mais leurs chefs mêmes ne sont tels que pour les yeux étrangers : dans le fait, ils sont dominés comme ils dominent le peuple. Ces hommes qui, pris ensemble, semblent les tyrans de la multitude, sont eux-mêmes tyrannisés par deux ou trois hommes, qui le sont par un seul. Et si cet individu unique pouvait et voulait dire son secret, on verrait qu'il ne sait pas lui-même comment il a saisi le pouvoir : que son influence est un plus grand mystère pour lui que pour les autres, et que des circonstances qu'il n'a pu ni prévoir ni amener, ont tout fait pour lui et sans lui.

[1] « Nihil rerum sine Deorum numine geri putabat Timoleon ; itaque suæ domi sacellum Αυτοματιας constituerat, idque sanctissime colebat. » (Corn. Nep. *Vit. Timol.* cap. IV.)

IV. — Il y a donc deux règles infaillibles pour juger toutes les créations humaines, de quelque genre qu'elles soient, la base et le *nom;* et ces deux règles, bien entendues, dispensent de toute application odieuse. Si la base est purement humaine, l'édifice ne peut tenir ; et plus il y aura d'hommes qui s'en seront mêlés, plus ils y auront mis de délibération, de science et d'*écriture surtout*, enfin de moyens humains de tous les genres, et plus l'institution sera fragile. C'est principalement par cette règle qu'il faut juger tout ce qui a été entrepris par des souverains ou par des assemblées d'hommes, pour la civilisation, l'institution ou la génération des peuples.

Par la raison contraire, plus l'institution est divine dans ses bases, et plus elle est durable. Il est bon même d'observer, pour plus de clarté, que le principe religieux est, par essence, créateur et conservateur de deux manières. En premier lieu, comme il agit plus fortement que tout autre sur l'esprit humain, il en obtient des efforts prodigieux. Ainsi, par exemple, l'homme persuadé par ses dogmes religieux que c'est un grand avantage pour lui, qu'après sa mort son corps soit conservé dans toute l'intégrité possible, sans qu'aucune main indiscrète ou profanatrice puisse en approcher ; cet homme, dis-je, après avoir épuisé l'art des embaumements, finira par construire les pyramides d'Égypte. En second lieu, le principe religieux déjà si fort par ce qu'il opère, l'est encore infiniment par ce qu'il empêche, à raison du respect dont il entoure tout ce qu'il prend sous sa protection. Si un simple caillou est consacré, il y a tout de suite une raison pour qu'il échappe aux mains qui pourraient l'égarer ou le dénaturer. La terre est couverte des preuves de cette

vérité. *Les vases étrusques*, par exemple, *conservés par la religion des tombeaux, sont parvenus jusqu'à nous, malgré leur fragilité, en plus grand nombre que les monuments de marbre et de bronze des mêmes époques* [1]. Voulez-vous donc conserver tout, dédiez tout

La seconde règle, qui est celle des noms, n'est, je crois, ni moins claire ni moins décisive que la précédente. Si le nom est imposé par une assemblée ; s'il est établi par une délibération antécédente, en sorte qu'il précède la chose; si le nom est pompeux [2], s'il a une proportion grammaticale avec l'objet qu'il doit représenter, enfin s'il est tiré d'une langue étrangère, et surtout d'une langue antique, tous les caractères de nullité se trouvent réunis, et l'on peut être sûr que le nom et la chose disparaîtront en très-peu de temps. Les suppositions contraires annoncent la légitimité, et par conséquent la durée de l'institution. Il faut bien se garder de passer légèrement sur cet objet. Jamais un véritable philosophe ne doit perdre de vue la langue, véritable baromètre dont les variations annoncent infailliblement *le bon et le mauvais temps*.

Pour m'en tenir au sujet que je traite dans ce moment, il est certain que l'introduction démesurée des mots étrangers, appliqués surtout aux institutions nationales de tout genre, est un des signes les plus infaillibles de la dégradation d'un peuple.

[1] *Mercure de France*, 17 juin 1809, n° 413, page 679. — Ainsi, par exemple, si un homme autre qu'un souverain se nomme lui-même *législateur*, c'est une preuve certaine qu'il ne l'est pas; et si une assemblée ose se nommer *législatrice*, non-seulement c'est une preuve qu'elle ne l'est pas, mais c'est une preuve qu'elle a perdu l'esprit, et que dans peu elle sera livrée aux risées de l'univers.

Si la formation de tous les empires, les progrès de la civilisation et le concert unanime de toutes les histoires et de toutes les traditions ne suffisaient point encore pour nous convaincre, la mort des empires achèverait la démonstration commencée par leur naissance. Comme c'est le principe religieux qui a tout créé, c'est l'absence de ce même principe qui a tout détruit. La secte d'Épicure, qu'on pourrait appeler l'*incrédulité antique*, dégrada d'abord, et détruisit bientôt tous les gouvernements qui eurent le malheur de lui donner entrée. Partout *Lucrèce* annonça *César*.

Mais toutes les expériences passées disparaissent devant l'exemple épouvantable donné par le dernier siècle. Encore enivrés de ses vapeurs, il s'en faut de beaucoup que les hommes, du moins en général, soient assez de sang-froid pour contempler cet exemple dans son vrai jour, et surtout pour en tirer les conséquences nécessaires ; il est donc bien essentiel de diriger tous les regards sur cette scène terrible.

Toujours il y a eu des religions sur la terre, et toujours il y a eu des impies qui les ont combattues : toujours aussi l'impiété fut un crime ; car, comme il ne peut y avoir de religion fausse sans aucun mélange de vrai, il ne peut y avoir d'impiété qui ne combatte quelque vérité divine plus ou moins défigurée; *mais il ne peut y avoir de véritable impiété qu'au sein de la véritable religion ;* et, par une conséquence nécessaire, jamais l'impiété n'a pu produire dans les temps passés les maux qu'elle a produits de nos jours; car elle est toujours coupable en raison des lumières qui l'environnent. C'est sur cette règle qu'il faut juger le XVIII[e] siècle ; car c'est sous ce point de vue qu'il ne ressemble à aucun autre. On entend dire assez

communément *que tous les siècles se ressemblent*, *et que tous les hommes ont toujours été les mêmes* ; mais il faut bien se garder de croire à ces maximes générales que la paresse ou la légèreté inventent pour se dispenser de réfléchir. Tous les siècles, au contraire, et toutes les nations manifestent un caractère particulier et distinctif qu'il faut considérer soigneusement. Sans doute il y a toujours eu des vices dans le monde, mais ces vices peuvent différer en quantité, en qualité dominante et en intensité [1]. Or, quoiqu'il y ait toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, avant le XVIII[e] siècle, et au sein du christianisme, *une insurrection contre Dieu ;* jamais surtout on n'avait vu une conjuration sacrilége de tous les talents contre leur auteur ; or c'est ce que nous avons vu de nos jours. Le vaudeville a blasphémé comme la tragédie ; et le roman, comme l'histoire et la physique. Les hommes de ce siècle ont prostitué le génie à l'irréligion, et, suivant l'expression admirable de saint Louis mourant, *ils ont guerroyé Dieu et ses dons* [2]. L'impiété antique ne se fâche jamais ; quelquefois elle raisonne ; ordinairement elle plaisante, mais toujours sans aigreur. Lucrèce même ne va guère jusqu'à l'insulte, et quoique son tempérament sombre et mélancolique le portât à voir les choses en noir, et même lors-

[1] Il faut encore avoir égard au mélange des vertus dont la proportion varie infiniment. Lorsqu'on a montré les mêmes genres d'excès en temps et en lieux différents, on se croit en droit de conclure magistralement *que les hommes ont toujours été les mêmes.* Il n'y a pas de sophisme plus grossier ni plus commun. — [2] Joinville, dans la collection des *Mémoires relatif à l'histoire de France,* in-8°, tom. II, p. 160.

qu'il accuse la religion d'avoir produit de grands maux, il est de sang-froid. Les religions antiques ne valaient pas la peine que l'incrédulité contemporaine se fâchât contre elles.

Lorsque la *bonne nouvelle* fut publiée dans l'univers, l'attaque devint plus violente : cependant ses ennemis gardèrent toujours une certaine mesure. Ils ne se montrent dans l'histoire que de loin en loin et constamment isolés. Jamais on ne voit de réunion ou de ligue formelle : jamais ils ne se livrent à la fureur dont nous avons été les témoins. Bayle même, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables, on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton d'irritation ou de l'esprit de parti : il nie moins qu'il ne doute; il dit le pour et le contre : souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise [1]. Ce ne fut donc que dans la première moitié du XVIIIe siècle que l'impiété devint réellement une puissance. On la voit d'abord s'étendre de toutes parts avec une activité inconcevable. Du palais à la cabane, elle se glisse partout, elle infeste tout ; elle a des chemins invisibles, une action cachée, mais infaillible, telle que l'observateur le plus attentif, témoin de l'effet, ne sait pas toujours découvrir les moyens. Par un prestige inconcevable, elle se fait aimer de ceux mêmes dont elle est la plus mortelle ennemie ; et l'autorité qu'elle est sur le point d'immoler, l'embrasse stupidement avant de recevoir le coup.

[1] Voyez, par exemple, avec quelle puissance de logique il a combattu le matérialisme dans l'article *Leucippe* de son *Dictionnaire*.

bientôt un simple système devient une association formelle qui, par une gradation rapide, se change en complot, et enfin en une grande conjuration qui couvre l'Europe.

Alors se montre pour la première fois ce caractère de l'impiété qui n'appartient qu'au XVIIIe siècle. Ce n'est plus le ton froid de l'indifférence, ou tout au plus l'ironie maligne du scepticisme, c'est une haine mortelle ; c'est le ton de la colère et souvent de la rage. Les écrivains de cette époque, du moins les plus marquants, ne traitent plus le christianisme comme une erreur humaine sans conséquence, ils le poursuivent comme un ennemi capital, ils le combattent à outrance ; c'est une guerre à mort, et ce qui paraîtrait incroyable, si nous n'en avions pas les tristes preuves sous les yeux, c'est que plusieurs de ces hommes qui s'appelaient *philosophes*, s'élevèrent de la haine du christianisme jusqu'à la haine personnelle contre son divin Auteur. Ils les haïrent réellement comme on peut haïr un ennemi vivant. Deux hommes surtout qui seront à jamais couverts des anathèmes de la postérité, se sont distingués par ce genre de scélératesse qui paraissait bien au-dessus des forces de la nature humaine la plus dépravée

Cependant l'Europe entière ayant été civilisée par le christianisme, et les ministres de cette religion ayant obtenu dans tous les pays une grande existence politique, les institutions civiles et religieuses s'étaient mêlées et comme amalgamées d'une manière surprenante ; en sorte qu'on pouvait dire de tous les États de l'Europe, avec plus ou moins de vérité, ce que Gibbon a dit de la France, *que ce royaume avait été fait par des évêques.* Il était donc inévitable que la philosophie

du siècle ne tardât pas de haïr les institutions sociales dont il ne lui était pas possible de séparer le principe religieux. C'est ce qui arriva : tous les gouvernements, tous les établissements de l'Europe lui déplurent, parce qu'ils étaient chrétiens ; et *à mesure* qu'ils étaient chrétiens, un malaise d'opinion, un mécontentement universel s'empara de toutes les têtes. En France surtout, la rage philosophique ne connut plus de bornes ; et bientôt une seule voix formidable se formant de tant de voix réunies, on l'entendit crier au milieu de la coupable Europe :

« Laisse-nous[1] ! Faudra-t-il donc éternellement trem-
« bler devant les prêtres, et recevoir d'eux l'instruction
« qu'il leur plaira de nous donner ? La vérité dans toute
« l'Europe, est cachée par les fumées de l'encensoir ; il
« est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal. Nous ne
« parlerons plus de toi à nos enfants ; c'est à eux,
« lorsqu'ils seront hommes, à savoir si tu es, et ce que
« tu es, et ce que tu demandes d'eux. Tout ce qui
« existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur
« tout ce qui existe. Nous voulons tout détruire et tout
« refaire sans toi. Sors de nos conseils ; sors de nos
« académies ; sors de nos maisons ; nous saurons bien
« agir seuls, la raison nous suffit. Laisse-nous. »

Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire ? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole. Il a dit : FAITES ! — Et le monde politique a croulé.

Voilà donc comment les deux genres de démonstrations se réunissent pour frapper les yeux les moins clairvoyants. D'un côté le principe religieux préside

[1] Dixerunt Deo : Recede a nobis ! Scientiam viarum tuarum nolumus. (Job, XXI, 14.)

à toutes les créations politiques, et, de l'autre, tout disparaît dès qu'il se retire.

C'est pour avoir fermé les yeux à ces grandes vérités que l'Europe est coupable, et c'est parce qu'elle est coupable qu'elle souffre. Cependant elle repousse encore la lumière, et méconnaît le bras qui la frappe. Bien peu d'hommes, parmi cette génération matérielle, sont en état de connaître la *date*, la *nature* et l'*énormité* de certains crimes commis par les individus, par les nations et par les souverainetés ; moins encore de comprendre le genre d'expiation que ces crimes nécessitent, et le prodige adorable qui force le mal à nettoyer de ses propres mains la place que l'éternel architecte a déjà mesurée de l'œil pour ses merveilleuses constructions. Les hommes de ce siècle ont pris leur parti. *Ils se sont juré à eux-mêmes de regarder toujours à terre* [1]. Mais il serait inutile, peut-être même dangereux, d'entrer dans de plus grands détails : il nous est enjoint *de professer la vérité avec amour* [2]. Il faut, de plus, en certaines occasions ne la professer qu'avec respect ; et, malgré toutes les précautions imaginables, le pas serait glissant pour l'écrivain même le plus calme et le mieux intentionné. Le monde, d'ailleurs, renferme toujours une foule innombrable d'hommes si pervers, si profondément corrompus, que, s'ils pouvaient se douter de certaines choses, ils pourraient aussi redoubler de méchanceté, et se rendre, pour ainsi dire, coupables comme des anges rebelles : ah ! plutôt, que leur abru-

[1] Oculos suos statuerunt declinare in terram. (Psal. XVI, 2.) — [2] Ἀληθεύοντες ἐν ἀγάπῃ. Expression intraduisible. La Vulgate aimant mieux, avec raison, parler juste que parler latin, a dit : *Facientes veritatem in charitate.*

tissement se renforce encore, s'il est possible, afin qu'ils ne puissent pas même devenir coupables autant que des hommes peuvent l'être! L'aveuglement est sans doute un châtiment terrible ; quelquefois, cependant, il laisse encore apercevoir l'amour : c'est tout ce qu'il peut être utile de dire en ce moment. (Joseph de Maistre, *Considérations sur la France.*)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE GÉNÉRALE DES PSAUMES

II

L'Écriture entière est pleine de Jésus-Christ: les Psaumes en sont, sous ce rapport encore, le plus complet et le plus magnifique résumé. — Jésus-Christ tout entier, dans sa double nature, dans son origine, dans sa vie, dans son œuvre, est tour à tour chanté dans les Psaumes.

DIEU

CHAPITRE PREMIER

I

Les grandes œuvres de Dieu.

II

Dieu dans l'histoire.

III

La Révélation divine.

APPENDICES

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

LE MANS. — TYPOGRAPHIE ED. MONNOYER.